


VE RI
TAS

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE BUFFON.

TOME XXXI.

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,
IMPRIMEUR DU ROI, RUE JACOB, N° 24.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE BUFFON,

AVEC LES DESCRIPTIONS ANATOMIQUES

DE DAUBENTON,

SON COLLABORATEUR.

XXXI.

NOUVELLE ÉDITION,

DIRIGÉE PAR M. LAMOUROUX,

Professeur d'Histoire Naturelle.

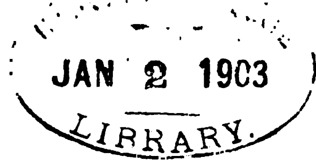
OISEAUX. — TOME II.

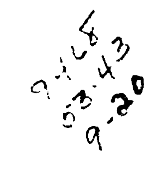
A PARIS,

CHEZ LADRANGE ET VERDIÈRE,

LIBRAIRES, QUAI DES AUGUSTINS.

1824.


JAN 2 1903
LIBRARY.





P. Oudart del. Lith: de C. Motte.

1. le Toujou. 2. le Casoar.

HISTOIRE NATURELLE.

LE TOUYOU.[1]

L'Autruche d'Amérique; Cuvier (2). — *Struthio Rhea;* Linn.

L'autruche de l'Amérique méridionale, appelée aussi *autruche d'Occident*, *autruche de Magellan et de la Guyane*, n'est point une autruche : je crois que Lemaire est le premier voyageur qui, trompé par quelques traits de ressemblance avec l'autruche d'Afrique, lui ait appliqué ce nom (3).

(1) Touyou ou touyouyou. — Struthio. Eus. Nieremberg, p. 217; la figure, p. 218, sous le nom *émeu.* — Nhanduguam. Marcgrav. Hist. nat. Bras. p. 190; et Pison, p. 84, avec une figure. — Autruche de Guiane. Desmarchais, tome III, p. 324.

(2) Le touyou, ou plutôt le touiouiou, diffère des autruches; c'est un grand oiseau de rivage de l'ordre des échassiers, nommé le jabyru ou mycteria americana; Linné. Brisson paraît avoir été le premier qui ait confondu le touyou ou jabiru avec l'autruche d'Amérique ou de Magellan: il en a fait le genre rhea. Plusieurs auteurs ont suivi Brisson pour la nomenclature de cet oiseau. Partout où Buffon parle du touyou, l'on doit entendre l'autruche d'Amérique ou de Magellan. Lam. 1825.

(3) Voyez ses Navigations australes, page 129, dans le sommaire du n° 22.

Klein, qui a bien vu que l'espèce était différente, s'est contenté de l'appeler *autruche bâtarde* (1). M. Barrère la nomme tantôt un *héron* (2), tantôt une *grue ferrivore* (3), tantôt un *émeu à long cou* (4); d'autres ont cru beaucoup mieux faire en lui appliquant, d'après des rapports à la vérité mieux saisis, cette dénomination composée, *casoar gris à bec d'autruche*; Moehring (5) et M. Brisson (6) lui donnent le nom latin de *rhea*, auquel le dernier ajoute le nom américain de *touyou*, formé de celui de *touyouyou* qu'il porte communément dans la Guiane (7); d'autres sauvages lui ont donné d'autres noms, *yardu*, *yandu*, *andu* et *nandu-guacu*, au Brésil (8); *sallian*, dans l'île de Maragnan (9); *suri*, au Chili (10), etc. Voilà bien des noms pour un oiseau si nouvellement connu: pour moi, j'adopterai volontiers celui de touyou que lui a donné, ou plutôt que lui a conservé M. Brisson, et je préférerai, sans hésiter, ce nom barbare, qui vraisemblablement a

---

(1) Avium. Hist. pag. 17.
(2) Ornithologia, pag. 67.
(3) France Équinoxiale, pag. 133.
(4) Ornithologia, pag. 64.
(5) Meth. Avi. Gen. 65.
(6) Brisson, tome V, page 8.
(7) Barrère, France Équinoxiale, page 133.
(8) Nieremberg, page 217; Marcgrave, page 190. Pison, page 84; de Laët, etc.
(9) Histoire générale des Voyages, tome XIV, page 316.
(10) Nieremberg, page 217.

quelque rapport à la voix ou au cri de l'oiseau; je le préférerai, dis-je, aux dénominations scientifiques, qui trop souvent ne sont propres qu'à donner de fausses idées, et aux noms nouveaux qui n'indiquent aucun caractère, aucun attribut essentiel de l'être auquel on les applique.

M. Brisson paraît croire qu'Aldrovande a voulu désigner le touyou sous le nom d'*avis eme* (1); et il est très-vrai qu'au *tome* III de l'ornithologie de ce dernier, *page* 541, il se trouve une planche qui représente le touyou et le casoar, d'après les deux planches de Nieremberg, *page* 218; et qu'au-dessus de la planche d'Aldrovande est écrit en gros caractères, AVIS EME, de même que la figure du touyou, dans Nieremberg, porte en tête le nom d'*émeu*. Mais il est visible que ces deux titres ont été ajoutés par les graveurs ou les imprimeurs peu instruits de l'intention des auteurs, car Aldrovande ne dit pas un mot du touyou; Nieremberg n'en parle que sous le nom d'*yardou*, de *suri* et d'*autruche d'occident*; et tous deux, dans leur description, appliquent les noms d'*eme* et d'*émeu* au seul casoar de Java; en sorte que, pour prévenir la confusion des noms, l'eme d'Aldrovande et l'émeu de Nieremberg ne doivent plus désormais reparaître dans la liste des dénominations du touyou. Marcgrave dit que les Portugais l'appellent *ema* dans leur langue (2); mais les

(1) Brisson, tome V de son Ornithologie, page 8.

(2) Marcgrave, Hist. nat. Bras. page 190.

Portugais, qui avaient beaucoup de relations dans les Indes orientales, connaissaient l'émeu de Java, et ils ont donné son nom au touyou d'Amérique, qui lui ressemblait plus qu'à aucun autre oiseau, de même que nous avons donné le nom d'*autruche* à ce même touyou; et il doit demeurer pour constant que le nom d'émeu est propre au casoar des Indes orientales, et ne convient ni au touyou, ni à aucun autre oiseau d'Amérique.

En détaillant les différents noms du touyou, j'ai indiqué en partie les différentes contrées où il se trouve: c'est un oiseau propre à l'Amérique méridionale, mais qui n'est pas également répandu dans toutes les provinces de ce continent. Marcgrave nous apprend qu'il est rare d'en voir aux environs de Fernambouc; il ne l'est pas moins au Pérou et le long des côtes les plus fréquentées: mais il est plus commun (1) dans la Guiane (2), dans les capitaineries de Sérégippe et de Rio-Grande (3), dans les provinces intérieures du Brésil (4), au Chili (5), dans les vastes forêts qui sont au nord de l'embouchure de la Plata (6), dans les savanes immenses qui s'étendent au sud

(1) Le touyou ou jabiru est très-commun à la Guyane; l'autruche d'Amérique ne s'y trouve point; elle habite des contrées plus froides. L. 1825.

(2) Barrère, France Équinoxiale, page 133.

(3) Marcgrave, Hist. nat. Brasil. page 190.

(4) Histoire générale des Voyages, tome XIV, page 299.

(5) Histoire des Incas, tome II, page 274 et suivantes.

(6) Wafer, Nouveaux Voyages de Dampier, tome V, page 308.

de cette rivière (1) et dans toute la terre Magellanique (2), jusqu'au port Desiré, et même jusqu'à la côte qui borde le détroit de Magellan (3): autrefois il y avait des cantons dans le Paraguâi qui en étaient remplis, surtout les campagnes arrosées par l'Uraguai; mais, à mesure que les hommes s'y sont multipliés, ils en ont tué un grand nombre, et le reste s'est éloigné (4). Le capitaine Vood assure que, bien qu'ils abondent sur la côte septentrionale du détroit de Magellan, on n'en voit point du tout sur la côte méridionale (5): et, quoique Coréal dise qu'il en a aperçu dans les îles de la mer du sud (6), ce détroit paraît être la borne du climat qui convient au touyou, comme le cap de Bonne-Espérance est la borne du climat qui convient aux autruches; et ces îles de la mer du sud, où Coréal dit avoir vu des touyous, seront apparemment quelques-unes de celles qui avoisinent les côtes orientales de l'Amérique au-delà du détroit. Il paraît de plus que le touyou, qui se plaît, comme l'autruche, sous la zone torride, s'habitue plus facilement à des pays moins chauds, puisque la pointe de l'Amérique méri-

(1) Wafer, Nouveaux Voyages de Dampier, tome V, page 68.

(2) Ibidem, tome IV, page 69; et tome V, page 181.

(3) Ibidem, page 192.

(4) Histoire du Paraguai du P. Charlevoix, tome I, page 33; et tome II, page 172.

(5) Suite des Voyages de Dampier, tome V, page 192.

(6) Vogages de Coréal, tome II, page 208.

dionale, qui est terminée par le détroit de Magellan, s'approche bien plus du pôle que le cap de Bonne-Espérance ou qu'aucun autre climat habité volontairement par les autruches : mais, comme selon toutes les relations, le touyou n'a pas plus que l'autruche la puissance de voler, qu'il est, comme elle, un oiseau tout-à-fait terrestre, et que l'Amérique méridionale est séparée de l'ancien continent par des mers immenses, il s'ensuit qu'on ne doit pas plus trouver de touyous dans ce continent, qu'on ne trouve d'autruches en Amérique, et cela est en effet conforme au témoignage de tous les voyageurs.

Le touyou, sans être tout-à-fait aussi gros que l'autruche, est le plus gros oiseau du nouveau monde : les vieux ont jusqu'à six pieds de haut (1); et Wafer, qui a mesuré la cuisse d'un des plus grands, l'a trouvée presque égale à celle d'un homme (2); il a le long cou, la petite tête et le bec aplati de l'autruche (3); mais pour tout le reste, il a plus de rapport avec le casoar : je trouve même dans l'histoire du Brésil, par M. l'abbé Prévôt (4), mais point ailleurs, l'indication d'une

(1) Barrère, France Équinoxiale, page 133.

(2) Suite des Voyages de Dampier, tome IV, page 308.

(3) *Nota.* On voit dans la figure de Nieremberg, page 218, une espèce de calotte sur le sommet de la tête, qui a du rapport à la plaque dure et calleuse que l'autruche a au même endroit, selon le docteur Brown (*voy. l'Histoire de l'autruche*); mais il n'est question de cette calotte ni dans la description de Nieremberg, ni dans aucune autre.

(4) Histoire générale des Voyages, tome XIV, page 299.

espèce de corne que cet oiseau a sur le bec, et qui, si elle existait en effet, serait un trait de ressemblance de plus avec le casoar.

Son corps est de forme ovoïde, et paraît presque entièrement rond, lorsqu'il est revêtu de toutes ses plumes; ses ailes sont très-courtes et inutiles pour le vol, quoiqu'on prétende qu'elles ne soient pas inutiles pour la course; il a sur le dos et aux environs du croupion de longues plumes qui lui tombent en arrière et recouvrent l'anus; il n'a point d'autre queue : tout ce plumage est gris sur le dos et blanc sur le ventre. C'est un oiseau très-haut monté, ayant trois doigts à chaque pied, et tous trois en avant; car on ne doit pas regarder comme un doigt, ce tubercule calleux et arrondi qu'il a en arrière, et sur lequel le pied se repose comme sur une espèce de talon : on attribue à cette conformation la difficulté qu'il a de se tenir sur un terrain glissant, et d'y marcher sans tomber; en récompense, il court très-légèrement en pleine campagne, élevant tantôt une aile, tantôt une autre, mais avec des intentions qui ne sont pas encore bien éclaircies. Marcgrave prétend que c'est afin de s'en servir comme d'une voile pour prendre le vent; Nieremberg, que c'est pour rendre le vent contraire aux chiens qui le poursuivent; Pison et Klein, pour changer souvent la direction de sa course, afin d'éviter par ces zig-zags les flèches des sauvages; d'autres enfin, qu'il cherche à s'exciter à courir plus vite,

en se piquant lui-même avec une espèce d'aiguillon dont ses ailes sont armées (1). Mais, quoi qu'il en soit des intentions des touyous, il est certain qu'ils courent avec une très-grande vitesse, et qu'il est difficile à aucun chien de chasse de pouvoir les atteindre : on en cite un qui, se voyant coupé, s'élança avec une telle rapidité, qu'il en imposa aux chiens, et s'échappa vers les montagnes (2). Dans l'impossibilité de les forcer, les sauvages sont réduits à user d'adresse et à leur tendre des piéges pour les prendre (3). Marcgrave dit qu'ils vivent de chair et de fruits (4) ; mais si on les eût mieux observés, on eût reconnu sans doute pour laquelle de ces deux sortes de nourriture ils ont un appétit de préférence : au défaut des faits, on peut conjecturer que ces oiseaux, ayant le même instinct que celui des autruches et des frugivores, qui est d'avaler des pierres, du fer et autres corps durs (5), ils sont aussi frugivores, et que s'ils mangent quelquefois de la chair,

---

(1) Voyez tous ces auteurs aux endroits indiqués ci-dessus ; mais il faut remarquer que Pison, Marcgrave ni aucun autre qui ait vu le touyou ne parlent de cet aiguillon de l'aile, et qu'il pourrait bien avoir été donné à cet oiseau seulement par analogie, ou parce qu'on a cru pouvoir lui attribuer, en sa qualité d'autruche, les propriétés de l'autruche d'Afrique ; suite inévitable de la confusion des noms.

(2) Navigations aux terres Australes, pages 20—27.

(3) Histoire générale des Voyages, tome XIV, page 316.

(4) Marcgrave, Hist. nat. Bras. ubi suprà.

(5) Idem, ubi suprà. — Wafer, suite des Voyages de Dampier, tome IV page 308.

c'est ou parce qu'ils sont pressés par la faim, ou qu'ayant les sens du goût et de l'odorat obtus comme l'autruche, ils avalent indistinctement tout ce qui se présente.

Nieremberg conte des choses fort étranges au sujet de leur propagation. Selon lui, c'est le mâle qui se charge de couver les œufs; pour cela, il fait en sorte de rassembler vingt ou trente femelles, afin qu'elles pondent dans un même nid; dès qu'elles ont pondu, il les chasse à grands coups de bec, et vient se poser sur leurs œufs, avec la singulière précaution d'en laisser deux à l'écart qu'il ne couve point; lorsque les autres commencent à éclore, ces deux-là se trouvent gâtés, et le mâle prévoyant ne manque pas d'en casser un, qui attire une multitude de mouches, de scarabées et d'autres insectes dont les petits se nourrissent: lorsque le premier est consommé, le couveur entame le second et s'en sert au même usage (1). Il est certain que tout cela a pu arriver naturellement; il a pu se faire que des œufs inféconds se soient cassés par accident, qu'ils aient attiré des insectes, lesquels aient servi de pâture aux jeunes touyous: il n'y a que l'intention du père qui soit suspecte ici, car ce sont toujours ces intentions qu'on prête assez légèrement aux bêtes, qui font le roman de l'Histoire Naturelle.

A l'égard de ce mâle qui se charge, dit-on, de

(1) Nieremberg, Hist. nat. Peregr. pag. 217.

couver à l'exclusion des femelles, je serais fort porté à douter du fait, et comme peu avéré, et comme contraire à l'ordre de la nature : mais ce n'est pas assez d'indiquer une erreur, il faut autant qu'on peut, en découvrir les causes, qui remontent quelquefois jusqu'à la vérité : je croirais donc volontiers que celle-ci est fondée sur ce qu'on aura trouvé à quelques couveuses des testicules, et peut-être une apparence de verge comme on en voit à l'autruche femelle, et qu'on se sera cru en droit d'en conclure que c'était autant de mâles.

Wafer dit avoir aperçu dans une terre déserte au nord de la Plata, vers le trente-quatrième degré de latitude méridionale, une quantité d'œufs de touyou dans le sable, où, selon lui, ces oiseaux les laissent couver (1). Si ce fait est vrai, les détails que donne Nieremberg sur l'incubation de ces mêmes œufs ne peuvent l'être que dans un climat moins chaud et plus voisin du pôle. En effet, les Hollandais trouvèrent aux environs du port Desiré, qui est au quarante-septième degré de latitude, un touyou qui couvait, et qu'ils firent envoler; ils comptèrent dix-neuf œufs dans le nid (2) : c'est ainsi que les autruches ne couvent point, ou presque point leurs œufs sous la zone torride, et qu'elles les couvent au cap de Bonne-espérance,

(1) Tome IV de la suite des Voyages de Dampier, page 308.

(2) Voyages des Hollandais aux Indes orientales, tome II, page 17.

où la chaleur du climat ne serait pas suffisante pour les faire éclore.

Lorsque les jeunes touyous viennent de naître, ils sont familiers, et suivent la première personne qu'ils rencontrent (1); mais en vieillissant ils acquièrent de l'expérience et deviennent sauvages (2). Il paraît qu'en général leur chair est un assez bon manger (3), non cependant celle des vieux, qui est dure et de mauvais goût (4). On pourrait perfectionner cette viande en élevant des troupeaux de jeunes touyous; ce qui serait facile, vu les grandes dispositions qu'ils ont à s'apprivoiser, les engraissant et employant tous les moyens qui nous ont réussi à l'égard des dindons, qui viennent également des climats chauds et tempérés du continent de l'Amérique.

Leurs plumes ne sont pas, à beaucoup près, aussi belles que celles de l'autruche (5): Coréal dit même qu'elles ne peuvent servir à rien (6). Il serait à desirer qu'au lieu de nous parler de leur

(1) « J'ai été suivi moi-même, dit Wafer, par plusieurs de ces jeunes « autruches (il appelle ainsi les touyous), qui sont fort simples et inno- « centes ». Voyages de Dampier, tome IV, page 308.

(2) « Il y a un très-grand nombre d'autruches dans cette île du port « Desiré, lesquelles sont fort farouches ». Voyage des Hollandais aux Indes orientales, tome II, page 17. — « Je vis au port Desiré trois au- « truches, sans pouvoir les approcher assez pour les tirer : dès qu'elles « m'aperçurent, elles s'enfuirent. » Nav. aux Terres Australes, p. 20—27.

(3) Marcgrave, Hist. nat. Brasil. p. 190.

(4) Wafer, ubi suprà.

(5) Histoire des Incas, tome II, page 276.

(6) Voyages de Coréal, tome II, page 208.

peu de valeur, les voyageurs nous eussent donné une idée juste de leur structure : on a trop écrit de l'autruche, et pas assez du touyou. Pour faire l'histoire de la première, la plus grande difficulté a été de rassembler tous les faits, de comparer tous les exposés, de discuter toutes les opinions, de saisir la vérité égarée dans le labyrinthe des avis divers, ou noyée dans l'abondance des paroles : mais, pour parler du touyou, nous avons été souvent obligés de deviner ce qui est, d'après ce qui doit être ; de commenter un mot échappé par hasard, d'interpréter jusqu'au silence ; au défaut du vrai, de nous contenter du vraisemblable ; en un mot de nous résoudre à douter de la plus grande partie des faits principaux, et à ignorer presque tout le reste, jusqu'à ce que les observations futures nous mettent en état de remplir les lacunes que, faute de mémoires suffisants, nous laissons aujourd'hui dans son histoire (1).

(1) Les erreurs de Buffon dans cette histoire de l'autruche d'Amérique sont dues à ce qu'il a confondu presque partout deux oiseaux très-différents l'un de l'autre ; le premier habite la zone froide et tempérée de l'Amérique australe, et le jabiru une partie de la zone torride.
Lam. 1825.

LE CASOAR.[1]

Le casoar a casque ou émeu; Cuvier. — *Struthio Casuarius;* Linn.

Les Hollandais sont les premiers qui ont fait voir cet oiseau à l'Europe; ils le rapportèrent de l'île de Java, en 1597, à leur retour du premier voyage qu'ils avaient fait aux Indes orientales (2): les habitants du pays l'appellent *eme*, dont nous avons fait *emeu*. Ceux qui l'ont apporté lui ont aussi donné le nom de *cassoware* (3), que nous prononçons casoar, et que j'ai adopté, parce qu'il n'a jamais été appliqué à aucun autre oiseau; au lieu que celui d'emeu a été appliqué, quoique mal à propos, au touyou, comme nous l'avons vu ci-dessus dans l'histoire de cet oiseau.

(1) Casoar. Aux Indes, Eme ou Emeu, en Europe, Casoar ou Casowar. — Emeu. Avis, Clusii, Exot. lib. V, p. 97, avec une assez bonne figure, page 98. — Casoar. Mémoires pour servir à l'histoire des animaux, partie II, page 157, planche 56, avec une assez bonne figure. — Casowary. Albin, tome II, page 39, planche 60, avec une mauvaise figure. — Casuarius. Frisch, planche 105, avec une figure coloriée. — Le casoar. Brisson, Ornithol. tome V, page 10, planche 1, figure 2.

(2) Histoire générale des Voyages, tome VIII, page 112. — Clusius, Exotic. lib. V, cap. 3, p. 97, edit. fol. 1605, ex Off. Plantin.

(3) Bontius. — Frisch, ad Tabulam, pag. 105.

Le casoar, sans être aussi grand ni même aussi gros que l'autruche, paraît plus massif aux yeux, parce qu'avec un corps d'un volume presque égal, il a le cou et les pieds moins longs et beaucoup plus gros à proportion, et la partie du corps plus renflée, ce qui lui donne un air plus lourd.

Celui qui a été décrit par MM. de l'Académie des Sciences avait cinq pieds et demi du bout du bec au bout des ongles (1) : celui que Clusius a observé était d'un quart plus petit (2). Houtman lui donne une grosseur double de celle du cygne (3), et d'autres Hollandais celle d'un mouton. Cette variété de mesures, loin de nuire à la vérité, est au contraire la seule chose qui puisse nous donner une connaissance approchée de la véritable grandeur du casoar; car la taille d'un seul individu n'est point la grandeur de l'espèce, et l'on ne peut se former une idée juste de celle-ci qu'en la considérant comme une quantité variable entre certaines limites : d'où il suit qu'un naturaliste, qui aurait comparé avec une bonne critique toutes les dimensions et les descriptions des observateurs, aurait des notions plus exactes et plus sûres de l'espèce que chacun des observateurs qui n'aurait connu que l'individu qu'il aurait mesuré et décrit.

(1) Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, partie II, p. 157.

(2) Ibidem. — Et Clusius, ubi suprà.

(3) Voyage d'Houtman dans le Recueil des Voyages de la Compagnie hollandaise aux Indes orientales, année 1596.

Le trait le plus remarquable dans la figure du casoar est cette espèce de casque conique, noir par devant, jaune dans tout le reste, qui s'élève sur le front, depuis la base du bec jusqu'au milieu du sommet de la tête, et quelquefois au-delà : ce casque est formé par le renflement des os du crâne en cet endroit, et il est recouvert d'une enveloppe dure, composée de plusieurs couches concentriques et analogues à la substance de la corne de bœuf : sa forme totale est à peu près celle d'un cône tronqué, qui a trois pouces de haut, un pouce de diamètre à sa base et trois lignes à son sommet. Clusius pensait que ce casque tombait tous les ans avec les plumes, lorsque l'oiseau était en mue (1) : mais MM. de l'Académie des Sciences ont remarqué, avec raison, que c'était tout au plus l'enveloppe extérieure qui pouvait tomber ainsi, et non le noyau intérieur qui, comme nous l'avons dit, fait partie des os du crâne ; et même ils ajoutent qu'on ne s'est point aperçu de la chute de cette enveloppe à la ménagerie de Versailles, pendant les quatre années que le casoar qu'ils décrivaient y avait passées (2) : néanmoins il peut se faire qu'elle tombe en effet, mais en détail, et par une espèce d'exfoliation successive, comme le bec de plusieurs oiseaux,

(1) Clusius, Exotic. ubi suprà, pag. 98.

(2) Mémoire pour servir à l'Histoire des Animaux, partie II, page 161.

et que cette particularité ait échappé aux gardes de la ménagerie.

L'iris des yeux est d'un jaune de topaze, et la cornée singulièrement petite, relativement au globe de l'œil (1), ce qui donne à l'animal un regard également farouche et extraordinaire. La paupière inférieure est la plus grande, et celle du dessus est garnie, dans sa partie moyenne, d'un rang de petits poils noirs, lequel s'arrondit au-dessus de l'œil en manière de sourcil, et forme au casoar (2) une sorte de physionomie que la grande ouverture du bec achève de rendre menaçante: les orifices extérieurs des narines sont fort près de la pointe du bec supérieur.

Dans le bec, il faut distinguer la charpente du tégument qui la recouvre: cette charpente consiste en trois pièces très-solides, deux desquelles forment le pourtour, et la troisième l'arête supérieure, qui est beaucoup plus relevée que dans l'autruche: toutes les trois sont recouvertes par une membrane qui remplit les entre-deux.

Les mandibules supérieure et inférieure du bec ont leurs bords un peu plus échancrés vers le bout, et paraissent avoir chacune trois pointes.

La tête et le haut du cou n'ont que quelques petites plumes, ou plutôt quelques petits poils

(1) Le globe de l'œil avait un pouce et demi de diamètre; le cristallin, quatre lignes, et la cornée trois lignes seulement. Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, partie II, p. 167.

(2) Ibidem, pag. 161.

noirs et clair-semés, en sorte que dans ces endroits la peau paraît à découvert : elle est de différentes couleurs, bleue sur les côtés, d'un violet ardoisé sous la gorge, rouge par derrière en plusieurs places, mais principalement vers le milieu; et ces places rouges sont un peu plus relevées que le reste, par des espèces de rides ou de hachures obliques dont le cou est sillonné ; mais il faut avouer qu'il y a variété dans la disposition de ces couleurs.

Les trous des oreilles étaient fort grands dans le casoar décrit par MM. de l'Académie (1), fort petits dans celui décrit par Clusius (2), mais découverts dans tous deux, et environnés, comme les paupières, de petits poils noirs.

Vers le milieu de la partie antérieure du cou, à l'endroit où commencent les grandes plumes, naissent deux barbillons rouges et bleus, arrondis par le bout, que Bontius met dans la figure immédiatement au-dessus du bec, comme dans les poules. Frisch en a représenté quatre, deux plus longs sur les côtés du cou, et deux en devant, plus petits et plus courts ; le casque paraît aussi plus large dans sa figure, et approche de la forme d'un turban (3). Il y a au cabinet du Roi une tête qui paraît être celle d'un casoar, et qui porte un tubercule différent du tubercule du

(1) Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, partie II, p. 161.

(2) Clusius, Exotic. lib. V, cap. 3, pag. 98.

(3) Frisch, page 105.

casoar ordinaire : c'est au temps et à l'observation à nous apprendre si ces variétés, et celles que nous remarquerons dans la suite, sont constantes ou non ; si quelques-unes ne viendraient pas du peu d'exactitude des dessinateurs, ou si elles ne tiendraient pas à la différence du sexe ou à quelque autre circonstance. Frisch prétend avoir reconnu, dans deux casoars empaillés, des variétés qui distinguaient le mâle de la femelle ; mais il ne dit pas quelles sont ces différences.

Le casoar a les ailes encore plus petites que l'autruche, et tout aussi inutiles pour le vol ; elles sont armées de piquants, et même en plus grand nombre que celles de l'autruche. Clusius en a trouvé quatre à chaque aile, MM. de l'Académie cinq, et on en compte sept bien distincts dans la *figure* de Frisch, *pl.* 105 : ce sont comme des tuyaux de plumes qui paraissent rouges à leur extrémité, et qui sont creux dans toute leur longueur ; ils contiennent, dans leur cavité, une espèce de moelle semblable à celle des plumes naissantes des autres oiseaux : celui du milieu a près d'un pied de longueur et environ trois lignes de diamètre ; c'est le plus long de tous : les latéraux vont en décroissant de part et d'autre comme les doigts de la main, et à peu près dans le même ordre. Swammerdam s'en servait en guise de chalumeau pour souffler des parties très-délicates (1), comme les

(1) Collect. acad. étrangère, tome II de l'Histoire naturelle, p. 217.

trachées des insectes, etc. On a dit que ces ailes avaient été données au casoar pour l'aider à aller plus vite (1); d'autres, qu'il pouvait s'en servir pour frapper, comme avec des houssines (2): mais personne ne dit avoir vu quel usage il en fait réellement. Le casoar a encore cela de commun avec l'autruche, qu'il n'a qu'une seule espèce de plumes sur tout le corps, aux ailes, autour du croupion, etc.; mais la plupart de ces plumes sont doubles, chaque tuyau donnant ordinairement naissance à deux tiges plus ou moins longues et souvent inégales entre elles : elles ne sont pas d'une structure uniforme dans toute leur longueur; les tiges sont plates, noires et luisantes, divisées par nœuds en dessous, et chaque nœud produit une barbe ou un filet, avec cette différence que, depuis la racine au milieu de la tige, ces filets sont plus courts, plus souples, plus branchus, et pour ainsi dire duvetés, et d'une couleur de gris tanné; au lieu que, depuis le milieu de la même tige à son extrémité, ils sont plus longs, plus durs et de couleur noire; et comme ces derniers recouvrent les autres et sont les seuls qui paraissent, le casoar, vu de quelque distance, semble être un animal velu, et du même poil que l'ours ou le sanglier. Les plumes les plus courtes sont au cou, les plus longues autour du croupion,

(1) Clusius, Exotic. lib. 5, cap. 3, page 98.

(2) Mémoires pour servir à l'Histoire des animaux, partie II, p. 160.

et les moyennes dans l'espace intermédiaire : celles du croupion ont jusqu'à quatorze pouces, et retombent sur la partie postérieure du corps : elles tiennent lieu de la queue, qui manque absolument (1).

Il y a, comme à l'autruche, un espace calleux et nu sur le *sternum*, à l'endroit où porte le poids du corps lorsque l'oiseau est couché, et cette partie est plus saillante et plus relevée dans le casoar que dans l'autruche (2).

Les cuisses et les jambes sont revêtues de plumes presque jusqu'auprès du genou; et ces plumes tiraient au gris de cendre dans le sujet observé par Clusius : les pieds, qui sont très-gros et très-nerveux, ont trois doigts et non pas quatre, comme le dit Bontius, tous trois dirigés en avant. Les Hollandais racontent que le casoar se sert de ses pieds pour sa défense, ruant et frappant par derrière comme un cheval (3), selon les uns; et, selon les autres, s'élançant en avant contre celui qui l'attaque, et le renversant avec les pieds, dont il lui frappe rudement la poitrine (4). Clusius, qui en a vu un vivant dans les jardins du comte de Solms, à La Haye, dit qu'il ne se sert point de son bec pour se défendre, mais qu'il se porte obliquement sur son adversaire, et qu'il

(1) Mémoire pour servir à l'Histoire des Animaux, partie II, p. 158.

(2) Voyages de la Compagnie hollandaise, tome VII, page 349.

(3) Histoire générale des Voyages, tome VIII, page 112.

(4) Ibidem.

le frappe en ruant : il ajoute que le même comte de Solms lui montra un arbre gros comme la cuisse, que cet oiseau avait fort mal traité et entièrement écorché avec ses pieds et ses ongles (1). Il est vrai qu'on n'a pas remarqué, à la ménagerie de Versailles, que les casoars qu'on y a gardés fussent si méchants et si forts; mais peut-être étaient-ils plus apprivoisés que celui de Clusius : d'ailleurs, ils vivaient dans l'abondance et dans une plus étroite captivité ; toutes circonstances qui adoucissent à la longue les mœurs des animaux qui ne sont pas absolument féroces, énervent leur courage, abâtardissent leur naturel, et les rendent méconnaissables au travers des habitudes nouvellement acquises.

Les ongles du casoar sont très-durs, noirs au dehors et blancs en dedans (2). Linnæus dit qu'il frappe avec l'ongle du milieu, qui est le plus grand (3); cependant les descriptions et les figures de MM. de l'Académie et de M. Brisson représentent l'ongle du doigt intérieur comme le plus grand, et il l'est en effet (4).

Son allure est bizarre ; il semble qu'il rue du derrière, faisant en même temps un demi-saut en

(1) Clusius, Exotic. lib. 5, cap. 3.

(2) Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, partie II page 162.

(3) Gen. 86, edit. 10 : Ungue intermedio majore ferit.

(4) Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, partie II, p. 158. — Ornithologie de Brisson, tome V, page 11.

avant (1): mais, malgré la mauvaise grace de sa démarche, on prétend qu'il court plus vite que le meilleur coureur (2). La vitesse est tellement l'attribut des oiseaux, que les plus pesants de cette famille sont encore plus légers à la course que les plus légers d'entre les animaux terrestres.

Le casoar a la langue dentelée sur les bords, et si courte, qu'on a dit de lui, comme du coq de bruyère, qu'il n'en avait point : celle qu'a observée M. Perrault avait seulement un pouce de long et huit lignes de large (3). Il avale tout ce qu'on lui jette, c'est-à-dire tout corps dont le volume est proportionné à l'ouverture de son bec. Frisch ne voit avec raison dans cette habitude qu'un trait de conformité avec les gallinacés, qui avalent leurs aliments tout entiers, et sans les briser dans leur bec (4): mais les Hollandais, qui paraissent avoir voulu rendre plus intéressante l'histoire de cet oiseau, déjà si singulier, en y ajoutant du merveilleux, n'ont pas manqué de dire, comme on l'a dit de l'autruche, qu'il avalait non seulement les pierres, le fer, les glaçons, etc., mais encore des charbons ardents, et sans même en paraître incommodé (5).

On dit aussi qu'il rend très-promptement ce qu'il

(1) Voyage des Hollandais, tome VII, page 349.

(2) Ibidem.

(3) Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, partie II, p. 167.

(4) Frisch, page et figure 105.

(5) Histoire générale des Voyages, tome VIII, page 112.

a pris (1), et quelquefois des pommes de la grosseur du poing, aussi entières qu'il les avait avalées (2) : et en effet, le tube intestinal est si court, que les aliments doivent passer très-vite ; et ceux qui, par leur dureté, sont capables de quelque résistance, doivent éprouver peu d'altération dans un si petit trajet, surtout lorsque les fonctions de l'estomac sont dérangées par quelque maladie. On a assuré à Clusius que, dans ce cas, il rendait quelquefois les œufs de poule, dont il était fort friand, tels qu'il les avait pris, c'est-à-dire bien entiers avec la coque, et que, les avalant une seconde fois, il les digérait bien (3). Le fond de la nourriture de ce même casoar, qui était celui du comte de Solms, était du pain blanc coupé par gros morceaux, ce qui prouve qu'il est frugivore, ou plutôt qu'il est omnivore, puisqu'il dévore en effet tout ce qu'on lui présente, et que, s'il a le jabot et le double estomac des animaux qui vivent de matières végétales (4), il a les courts

---

(1) Voyage des Hollandais, tome VII, page 349.

(2) Histoire générale des Voyages, tome VIII, page 112.

(3) Clusius, Exotic. lib. 5, cap. 3, pag. 99.

(4) Mémoire pour servir à l'Histoire des Animaux, partie II, p. 155, 156, 157 et 170. *Nota.* Il y a dans ce dernier endroit une ligne omise au bas de la page qui indiquait la différence qui se trouve entre les ventricules dans divers individus ; cette différence consiste, si je ne me trompe, en ce qu'ils sont tantôt musculeux et tantôt membraneux ; structure indécise, et qui convient assez à la nature équivoque d'un animal qui n'est proprement ni oiseau ni quadrupède, et qui réunit les estomacs des granivores avec les intestins des carnassiers.

intestins des animaux carnassiers. Le tube intestinal de celui qui a été disséqué par MM. de l'Académie avait quatre pieds huit pouces de long et deux pouces de diamètre dans toute son étendue; le cœcum était double et n'avait pas plus d'une ligne de diamètre sur trois et quatre ou cinq pouces de longueur (1). A ce compte, le casoar a les intestins treize fois plus courts que l'autruche, ou du moins de celles qui les ont le plus longs; et par cette raison il doit être encore plus vorace et avoir plus de disposition à manger de la chair : c'est ce dont on pourra s'assurer lorsqu'au lieu de se contenter d'examiner les cadavres, les observateurs s'attacheront à étudier la nature vivante.

Le casoar a une vésicule du fiel, et son canal, qui se croise avec le canal hépatique, va s'insérer plus haut que celui-ci dans le *duodenum*, et le pancréatique s'insère encore au-dessus du cystique (2); conformation absolument différente de ce qu'on voit dans l'autruche. Celle des parties de la génération du mâle s'en éloigne beaucoup moins : la verge a sa racine dans la partie supérieure du *rectum*; sa forme est celle d'une pyramide triangulaire, large de deux pouces à sa base et de deux lignes à son sommet; elle est composée de deux ligaments cartilagineux très-solides, fortement attachés l'un à l'autre en dessus,

(1) Animaux de Perrault, page 163.

(2) Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, page 163.

mais séparés en dessous, et laissant entre eux un demi-canal qui est revêtu de la peau : les vaisseaux déférents et les uretères n'ont aucune communication apparente avec le canal de la verge (1); en sorte que cette partie, qui paraît avoir quatre fonctions principales dans les animaux quadrupèdes, la première de servir de conduit à l'urine, la seconde de porter la liqueur séminale du mâle dans la matrice de la femelle, la troisième de contribuer, par sa sensibilité, à l'émission de cette liqueur, la quatrième d'exciter la femelle, par son action, à répandre la sienne, semble être réduite dans le casoar et l'autruche, aux deux dernières fonctions, qui sont de produire dans les réservoirs de la liqueur séminale du mâle et de la femelle les mouvements de correspondance nécessaires pour l'émission de cette liqueur.

On a rapporté à Clusius que, l'animal étant vivant, on avait vu quelquefois sa verge sortir par l'anus (2); nouveau trait de ressemblance avec l'autruche.

Les œufs de la femelle sont d'un gris de cendre tirant au verdâtre, moins gros et plus alongés que ceux de l'autruche, et semés d'une multitude de petits tubercules d'un vert foncé; la coque n'en est pas fort épaisse selon Clusius, qui en a vu plusieurs ; le plus grand de tous ceux

---

(1) Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, page 164.

(2) Clusius, Exotic. ubi suprà, pag. 99.

qu'il a observés avait quinze pouces de tour d'un sens et un peu plus de douze de l'autre (1).

Le casoar a les poumons et les dix cellules à air comme les autres oiseaux, et particulièrement comme les oiseaux pesants, cette bourse ou membrane noire propre aux yeux des oiseaux, et cette paupière interne qui, comme on sait, est retenue dans le grand angle de l'œil des oiseaux par deux muscles ordinaires (2), et qui est ramenée par instants sur la cornée, par l'action d'une espèce de poulie musculaire, qui mérite toute la curiosité des anatomistes (3).

Le midi de la partie orientale de l'Asie paraît être le vrai climat du casoar; son domaine commence, pour ainsi dire, où finit celui de l'autruche, qui n'a jamais beaucoup dépassé le Gange, comme nous l'avons vu dans son histoire; au lieu que celui-ci se trouve dans les îles Moluques, dans celles de Banda, de Java, de Sumatra, et dans les parties correspondantes du continent (4): mais il s'en faut bien que cette espèce soit aussi multipliée dans son district que l'autruche l'est dans le sien, puisque nous voyons un roi de Joardam, dans l'île de Java, faire présent d'un casoar

---

(1) Clusius. *Ova punctis excavatis*, dit Linnæus: cela ne ressemble point à ceux que Clusius a observés.

(2) Hist. de l'Académie royale des Sciences de Paris, t. II, p. 279.

(3) Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, partie II, p. 167.

(4) Voyage des Hollandais, tome VII, page 349. — Clusius, Exotic. lib. 5, cap. 3, pag. 99.

à Scellinger, capitaine de vaisseau hollandais, comme d'un oiseau rare (1): la raison en est, ce me semble, que les Indes orientales sont beaucoup plus peuplées que l'Afrique; et l'on sait qu'à mesure que l'homme se multiplie dans une contrée, il détruit ou fait fuir devant lui les animaux sauvages qui vont toujours cherchant des asiles plus paisibles, des terres moins habitées ou occupées par des peuples moins policés, et par conséquent moins destructeurs.

Il est remarquable que le casoar, l'autruche et le touyou, les trois plus gros oiseaux que l'on connaisse, sont tous trois attachés au climat de la zone torride, qu'ils semblent s'être partagée entre eux, et où ils se maintiennent chacun dans leur terrain, sans se mêler ni se surmarcher; tous trois véritablement terrestres, incapables de voler, mais courant d'une très-grande vitesse; tous trois avalent à peu près tout ce qu'on leur jette, grains, herbes, chairs, os, pierres, cailloux, fer, glaçons, etc.; tous trois ont le cou plus ou moins long, les pieds hauts et très-forts, moins de doigts que la plupart des oiseaux, et l'autruche encore moins que les deux autres; tous trois n'ont de plumes que d'une seule sorte, différentes des plumes des autres oiseaux, et différentes dans chacune de ces trois espèces; tous trois n'en ont point du tout sur la tête et le haut du cou, manquent de queue

(1) Histoire générale des Voyages, tome VIII, page 112.

proprement dite, et n'ont que des ailes imparfaites, garnies de quelques tuyaux sans aucunes barbes, comme nous avons remarqué que les quadrupèdes des pays chauds avaient moins de poils que ceux des régions du nord; tous trois, en un mot, paraissent être la production naturelle et propre de la zone torride. Mais, malgré tant de rapports, ces trois espèces sont différenciées par des caractères trop frappants, pour qu'on puisse les confondre : l'autruche se distingue du casoar et du touyou par sa grandeur, par ses pieds de chameau et par la nature de ses plumes; elle diffère du casoar, en particulier, par la nudité de ses cuisses et de ses flancs, par la longueur et la capacité de ses intestins, et parce qu'elle n'a point de vésicule du fiel; et le casoar diffère du touyou et de l'autruche par ses cuisses couvertes de plumes presque jusqu'au tarse, par les barbillons rouges qui lui tombent sur le cou, et par le casque qu'il a sur la tête.

Mais j'aperçois encore dans ce dernier caractère distinctif une analogie avec les deux autres espèces; car ce casque n'est autre chose, comme on sait, qu'un renflement des os du crâne, lequel est recouvert d'une enveloppe de corne; et nous avons vu, dans l'histoire de l'autruche et du touyou, que la partie supérieure du crâne de ces deux animaux était pareillement munie d'une plaque dure et calleuse.

LE DRONTE.[1]

Didus ineptus; Linn. (2).

On regarde communément la légèreté comme un attribut propre aux oiseaux: mais, si l'on voulait en faire le caractère essentiel de cette classe, le dronte n'aurait aucun titre pour y être admis; car, loin d'annoncer la légèreté par ses proportions ou par ses mouvements, il paraît fait exprès pour nous donner l'idée du plus lourd des êtres

(1) *Dronte* est le nom que lui donnent les habitants de l'île Maurice et des lieux voisins : les Portugais l'ont appelé *dodo*; les Hollandais, *dod-aerts* et *walgh-vogel*. — Dronte aliis, dod-aerts. Bontius, Indes orientales, page 30. — Gallinaceus gallus peregrinus. Clusius, Exotic. lib. V, pag. 99. — Edwards, Glanures, pl. 294.

(2) M. G. Cuvier et plusieurs autres naturalistes regardent l'existence de cet oiseau comme très-douteuse. Il n'est connu que par la description qu'en donne Clusius, p. 99, d'après quelques navigateurs hollandais. L'on dit qu'il en existe un pied au Muséum britannique, et une tête au Muséum asmoléen d'Oxford. Willughby prétend avoir vu une dépouille entière de cet oiseau chez J. Tradescant. Shaw certifie que cet oiseau a existé, mais que sa race a disparu. Mon compatriote Bory-de-St.-Vincent, pendant son séjour aux îles de France et de Bourbon, n'a pu se procurer aucune notion sur ces animaux. M. Dumont a fait sur le dronte un excellent article dans le dictionnaire des sciences naturelles. L. 1825.

organisés. Représentez-vous un corps massif et presque cubique, à peine soutenu sur deux piliers très-gros et très-courts, surmonté d'une tête si extraordinaire, qu'on la prendrait pour la fantaisie d'un peintre de grotesques; cette tête, portée sur un cou renforcé et goîtreux, consiste presque toute entière dans un bec énorme où sont deux gros yeux noirs entourés d'un cercle blanc, et dont l'ouverture des mandibules se prolonge bien au-delà des yeux, et presque jusqu'aux oreilles; ces deux mandibules, concaves dans le milieu de leur longueur, renflées par les deux bouts, et recourbées à la pointe en sens contraire, ressemblent à deux cuillers pointues, qui s'appliquent l'une à l'autre la convexité en dehors : de tout cela, il résulte une physionomie stupide et vorace, et qui, pour comble de difformité, est accompagnée d'un bord de plumes, lequel, suivant le contour de la base du bec, s'avance en pointe sur le front, puis s'arrondit autour de la face en manière de capuchon, d'où lui est venu le nom de *cygne encapuchonné* (*cycnus cucullatus*).

La grosseur, qui, dans les animaux, suppose la force, ne produit ici que la pesanteur. L'autruche, le touyou, le casoar, ne sont pas plus en état de voler que le dronte; mais du moins ils sont très-vites à la course; au lieu que le dronte paraît accablé de son propre poids, et avoir à peine la force de se traîner : c'est dans les oiseaux ce que le paresseux est dans les quadrupèdes;

on dirait qu'il est composé d'une matière brute, inactive, où les molécules vivantes ont été trop épargnées. Il a des ailes, mais ces ailes sont trop courtes et trop faibles pour l'élever dans les airs; il a une queue, mais cette queue est disproportionnée et hors de sa place : on le prendrait pour une tortue qui se serait affublée de la dépouille d'un oiseau; et la nature, en lui accordant ces ornements inutiles, semble avoir voulu ajouter l'embarras à la pesanteur, la gaucherie des mouvements à l'inertie de la masse, et rendre sa lourde épaisseur encore plus choquante, en faisant souvenir qu'il est un oiseau.

Les premiers Hollandais qui le virent dans l'île Maurice, aujourd'hui l'île de France (1), l'appelèrent *walg-vogel*, oiseau de dégoût, autant à cause de sa figure rebutante que du mauvais goût de sa chair : cet oiseau bizarre est très-gros, et n'est surpassé, à cet égard, que par les trois précédents; car il surpasse le cygne et le dindon.

M. Brisson donne pour un de ses caractères, d'avoir la partie inférieure des jambes dénuée de plumes; cependant la *planche* CCXCIV d'Edwards le représente avec des plumes, non seulement jusqu'au bas de la jambe, mais encore jusqu'au-dessous de son articulation avec le tarse. Le bec

---

(1) *Nota*. Les Portugais avaient auparavant nommé cette île *Ilha do Cirne* c'est-à-dire île aux Cygnes, apparemment parce qu'ils y avaient aperçu des drontes qu'ils prirent pour des cygnes. Clusius, Exotic. pag. 101.

supérieur est noirâtre dans toute son étendue, excepté sur la courbure de son crochet, où il y a une tache rouge; les ouvertures des narines sont à peu près, dans sa partie moyenne, tout proche de deux replis transversaux qui s'élèvent en cet endroit sur sa surface.

Les plumes du dronte sont, en général, fort douces; le gris est leur couleur dominante, mais plus foncé sur toute la partie supérieure et au bas des jambes, et plus clair sur l'estomac, le ventre et tout le dessous du corps : il y a du jaune et du blanc dans les plumes des ailes et dans celles de la queue, qui paraissent frisées, et sont en fort petit nombre. Clusius n'en compte que quatre ou cinq.

Les pieds et les doigts sont jaunes, et les ongles noirs : chaque pied a quatre doigts, dont trois dirigés en avant, et le quatrième en arrière; c'est celui-ci qui a l'ongle le plus long (1).

Quelques-uns ont prétendu que le dronte avait ordinairement dans l'estomac une pierre aussi grosse que le poing (2), et à laquelle on n'a pas manqué d'attribuer la même origine et les mêmes vertus qu'aux bézoards; mais Clusius, qui a vu deux de ces pierres de forme et de grandeur différentes (3), pense que l'oiseau les avait avalées

---

(1) Voyez Clusius, Exotic. page 100. — Edwards, figure 294.

(2) Voyage des Hollandais aux Indes orientales, tome III, page 214.

(3) Clusius, ubi suprà.

comme font les granivores, et qu'elles ne s'étaient point formées dans son estomac.

Le dronte paraît propre et particulier aux îles de France et de Bourbon, et probablement aux terres de ce continent qui en sont les moins éloignées; mais je ne sache pas qu'aucun voyageur ait dit l'avoir vu ailleurs que dans ces deux îles.

Quelques Hollandais l'ont nommé *dodarse* ou *dodaers*; les Portugais et les Anglais, *dodo*; dronte est son nom original, je veux dire celui sous lequel il est connu dans le lieu de son origine; et c'est par cette raison que j'ai cru devoir le lui conserver, et parce qu'ordinairement les noms imposés par les peuples simples ont rapport aux propriétés de la chose nommée. On lui a encore appliqué les dénominations de *cygne à capuchon* (1), d'*autruche encapuchonnée* (2), de *coq étranger* (3), de *Walgh-vogel*; et M. Moehring, qui n'a trouvé aucun de ces noms à son goût, a imaginé celui de *ruphus*, que M. Brisson a adopté pour son nom latin, comme s'il y avait quelque avantage à donner au même animal un nom différent dans chaque langue, et comme si l'effet de cette multitude de synonymes n'était pas d'embarrasser la

---

(1) Nieremberg, Hist. nat. maximè peregrinæ, pag. 232.

(2) Linnæus, Gen. 86, spec. 4.

(3) Clusius, Exotic. pag. 100.

science, et de jeter de la confusion dans les choses. Ne multiplions pas les êtres, disaient autrefois les philosophes; mais aujourd'hui on doit dire et répéter sans cesse aux naturalistes: ne multipliez pas les noms sans nécessité.

LE SOLITAIRE,

Didus solitarius; Linn.

ET

L'OISEAU DE NAZARETH,

Didus Nazareus; Linn. (1).

Le solitaire dont parlent Leguat (2) et Carré (3), et l'oiseau de Nazareth dont parle Fr. Cauche (4), paraissent avoir beaucoup de rapports avec le dronte: mais ils en diffèrent aussi en plusieurs points, et j'ai cru devoir rapporter ce qu'en disent ces voyageurs, parce que, si ces trois noms ne désignent qu'une seule et unique espèce, les relations diverses ne pourront qu'en conpléter l'histoire; et si, au contraire, ils désignent trois espèces différentes, ce que j'ai à dire pourra être

(1) M. Cuvier regarde l'existence de ces oiseaux comme plus douteuse encore que celle du dronte; Leguat est le seul qui parle du premier, et F. Cauche du second. L. 1825.

(2) Voyage en deux îles désertes des Indes orientales, tome I, p. 98 — 102.

(3) Voyage de Carré, cité dans l'Histoire générale des Voyages, t. IX, page 3.

(4) Description.... de l'île de Madagascar, pages 130 et suiv.

regardé comme un commencement d'histoire de chacune, ou du moins comme une notice de nouvelles espèces à examiner, de même que l'on voit dans les cartes géographiques une indication des terres inconnues. Dans tous les cas, ce sera un avis aux naturalistes qui se trouveront à portée d'observer ces oiseaux de plus près, de les comparer, s'il est possible, et de nous en donner une connaissance plus distincte et plus précise : les seules questions que l'on a faites sur des choses ignorées ont valu souvent plus d'une découverte.

Le solitaire de l'île Rodrigue est un très-gros oiseau, puisqu'il y a des mâles qui pèsent jusqu'à quarante-cinq livres : le plumage de ceux-ci est ordinairement mêlé de gris et de brun ; mais, dans les femelles, c'est tantôt le brun et tantôt le jaune-blond qui domine. Carré dit que le plumage de ces oiseaux est d'une couleur changeante, tirant sur le jaune, ce qui convient à celui de la femelle, et il ajoute qu'il lui a paru d'une beauté admirable.

Les femelles ont au-dessus du bec comme un bandeau de veuve ; leurs plumes se renflent des deux côtés de la poitrine en deux touffes blanches, qui représentent imparfaitement le sein d'une femme ; les plumes des cuisses s'arrondissent par le bout en forme de coquilles, ce qui fait un fort bon effet ; et, comme si ces femelles sentaient leurs avantages, elles ont grand soin d'arranger leur plumage, de le polir avec le bec, et de l'ajus-

ter presque continuellement, en sorte qu'une plume ne passe pas l'autre : elles ont, selon Leguat, l'air noble et gracieux tout ensemble ; et ce voyageur assure que souvent leur bonne mine leur a sauvé la vie (1). Si cela est ainsi, et que le solitaire et le dronte soient de la même espèce, il faut admettre une très-grande différence entre le mâle et la femelle quant à la bonne mine.

Cet oiseau a quelque rapport avec le dindon ; il en aurait les pieds et le bec, si ses pieds n'étaient pas plus élevés et son bec plus crochu : il a aussi le cou plus long proportionnellement, l'œil noir et vif, la tête sans crête ni huppe, et presque point de queue ; son derrière, qui est arrondi à peu près comme la croupe d'un cheval, est revêtu de ces plumes qu'on appelle *couvertures*.

Le solitaire ne peut se servir de ses ailes pour voler; mais elles ne lui sont pas inutiles à d'autres égards. L'os de l'aileron se renfle à son extrémité en une espèce de bouton sphérique qui se cache dans les plumes et lui sert à deux usages : premièrement pour se défendre, comme il fait aussi avec le bec ; en second lieu, pour faire une espèce de battement ou de moulinet, en pirouettant vingt ou trente fois du même côté dans l'espace de quatre à cinq minutes : c'est ainsi, dit-on, que le mâle rappelle sa compagne, avec un bruit qui a

(1) Voyez la figure (page 98) du Voyage de Leguat.

du rapport à celui d'une cresserelle, et s'entend de deux cents pas.

On voit rarement ces oiseaux en troupes, quoique l'espèce soit assez nombreuse ; quelques-uns disent même qu'on n'en voit guère deux ensemble (1).

Ils cherchent les lieux écartés pour faire leur ponte; ils construisent leur nid de feuilles de palmier amoncelées à la hauteur d'un pied et demi: la femelle pond dans ce nid un œuf beaucoup plus gros qu'un œuf d'oie, et le mâle partage avec elle la fonction de couver.

Pendant tout le temps de l'incubation, et même celui de l'éducation, ils ne souffrent aucun oiseau de leur espèce à plus de deux cents pas à la ronde: et l'on prétend avoir remarqué que c'est le mâle qui chasse les mâles, et la femelle qui chasse les femelles; remarque difficile à faire sur un oiseau qui passe sa vie dans les lieux les plus sauvages et les plus écartés.

L'œuf, car il paraît que ces oiseaux n'en pondent qu'un, ou plutôt n'en couvent qu'un à la fois; l'œuf, dis-je, ne vient à éclore qu'au bout de sept semaines (2), et le petit n'est en état de pourvoir à ses besoins que plusieurs mois après:

(1) Histoire générale des Voyages, t. IX, page 3, citant le Voyage de Carré.

(2) *Nota.* Aristote fixe au trentième jour le terme de l'incubation pour les plus gros oiseaux, tels que l'aigle, l'outarde, l'oie; il est vrai qu'il ne cite point l'autruche en cet endroit. Hist. Anim. lib. 6, cap. 6.

pendant tout ce temps, le père et la mère en ont soin; et cette seule circonstance doit lui procurer un instinct plus perfectionné que celui de l'autruche, laquelle peut en naissant subsister par elle-même, et qui, n'ayant jamais besoin du secours de ses père et mère, vit isolée, sans aucune habitude intime avec eux, et se prive ainsi des avantages de leur société, qui, comme je l'ai dit ailleurs, est la première éducation des animaux et celle qui développe le plus leurs qualités naturelles : aussi l'autruche passe-t-elle pour le plus stupide des oiseaux.

Lorsque l'éducation du jeune solitaire est finie, le père et la mère demeurent toujours unis et fidèles l'un à l'autre, quoiqu'ils aillent quelquefois se mêler parmi d'autres oiseaux de leur espèce : les soins qu'ils ont donnés en commun au fruit de leur union semblent en avoir resserré les liens; et lorsque la saison les y invite, ils recommencent une nouvelle ponte.

On assure qu'à tout âge on leur trouve une pierre dans le gésier, comme au dronte : cette pierre est grosse comme un œuf de poule, plate d'un côté, convexe de l'autre, un peu raboteuse et assez dure pour servir de pierre à aiguiser : on ajoute que cette pierre est toujours seule dans leur estomac, et qu'elle est trop grosse pour pouvoir passer par le canal intermédiaire qui fait la seule communication du jabot au gésier; d'où l'on voudrait conclure que cette pierre se forme na-

turellement et à la manière des bézoards, dans le gésier du solitaire: mais pour moi j'en conclus seulement que cet oiseau est granivore, qu'il avale des pierres et des cailloux comme tous les oiseaux de cette classe, notamment comme l'autruche, le touyou, le casoar et le dronte, et que le canal de communication du jabot au gésier est susceptible d'une dilatation plus grande que ne l'a cru Leguat.

Le seul nom de solitaire indique un naturel sauvage: et comment ne le serait-il pas? comment un oiseau qui compose lui seul toute la couvée, et qui, par conséquent, passe les premiers temps de sa vie sans aucune société avec d'autres oiseaux de son âge, et n'ayant qu'un commerce de nécessité avec ses père et mère, sauvages eux-mêmes, ne serait-il pas maintenu par l'exemple et par l'habitude? On sait combien les habitudes premières ont d'influence sur les premières inclinations qui forment le naturel; et il est à présumer que toute espèce où la femelle ne couvera qu'un œuf à la fois, sera sauvage comme notre solitaire: cependant il paraît encore plus timide que sauvage, car il se laisse approcher et s'approche même assez familièrement, surtout lorsqu'on ne court pas après lui, et qu'il n'a pas encore beaucoup d'expérience; mais il est impossible de l'apprivoiser. On l'attrape difficilement dans les bois, où il peut échapper aux chasseurs par la ruse et par son adresse à se cacher; mais, comme

il ne court pas fort vite, on le prend aisément dans les plaines et dans les lieux ouverts. Quand on l'a arrêté, il ne jette aucun cri, mais il laisse tomber des larmes, et refuse opiniâtrément toute nourriture. M. Caron, directeur de la compagnie des Indes à Madagascar, en ayant fait embarquer deux venant de l'île de Bourbon, pour les envoyer au Roi, ils moururent dans le vaisseau sans avoir voulu boire ni manger (1).

Le temps de leur donner la chasse est depuis le mois de mars au mois de septembre, qui est l'hiver des contrées qu'ils habitent, et qui est aussi le temps où ils sont le plus gras : la chair des jeunes surtout est d'un goût excellent.

Telle est l'idée que Leguat nous donne du solitaire (2) : il en parle non-seulement comme témoin oculaire, mais comme un observateur qui s'était attaché particulièrement et long-temps à étudier les mœurs et les habitudes de cet oiseau; et en effet, sa relation, quoique gâtée en quelques endroits par des idées fabuleuses (3), contient néanmoins plus de détails historiques sur le solitaire que je n'en trouve dans une foule d'écrits sur des oiseaux plus généralement et plus anciennement connus. On parle de l'autruche depuis

(1) Voyage de Carré aux Indes.

(2) Voyage de Leguat, tome I, pages 98—102.

(3) Par exemple, au sujet du premier accouplement des jeunes solitaires, où son imagination prévenue lui a fait voir les formalités d'une espèce de mariage; au sujet de la pierre de l'estomac, etc.

trente siècles, et l'on ignore encore aujourd'hui combien elle pond d'œufs et combien elle est de temps à les couver.

L'oiseau de Nazareth, appelé sans doute ainsi par corruption, pour avoir été trouvé dans l'île de Nazare (1), a été observé par Fr. Cauche dans l'île Maurice, aujourd'hui l'île Française; c'est un très-gros oiseau, et plus gros qu'un cygne: au lieu de plumes il a tout le corps couvert d'un duvet noir; et cependant il n'est pas absolument sans plumes; car il en a de noires aux ailes et de frisées sur le croupion, qui lui tiennent lieu de queue: il a le bec gros, recourbé un peu par dessous; les jambes (c'est-à-dire les pieds) hautes et couvertes d'écailles, trois doigts à chaque pied, le cri de l'oison, et sa chair est médiocrement bonne.

La femelle ne pond qu'un œuf, et cet œuf est blanc et gros comme un pain d'un sou: on trouve ordinairement à côté une pierre blanche, de la grosseur d'un œuf de poule; et peut-être cette pierre fait-elle ici le même effet que ces œufs de craie blanche que les fermières ont coutume de mettre dans le nid où elles veulent faire pondre leurs poules: celle de Nazare pond à terre dans les forêts, sur de petits tas d'herbes et de feuilles qu'elle a formés; si on tue le petit, on trouve une

(1) L'île de Nazare est plus haute que l'île Maurice à 17 degrés de latitude sud. Voyez la description...... de Madagascar, par Fr. Cauche, pages 130 et suiv.

pierre grise dans son gésier. La figure de cet oiseau, est-il dit dans une note (1), se trouve dans le *Journal de la seconde navigation des Hollandais aux Indes orientales*; et ils l'appellent *oiseau de Nausée*: ces dernières paroles semblent décider la question de l'identité de l'espèce entre le dronte et l'oiseau de Nazare, et la prouveraient en effet, si leurs descriptions ne présentaient des différences essentielles, notamment dans le nombre des doigts; mais sans entrer dans cette discussion particulière, et sans prétendre résoudre un problème où il n'y a pas encore assez de données, je me contenterai d'indiquer ici les rapports et les différences qui résultent de la comparaison des trois descriptions.

Je vois d'abord, en comparant ces trois oiseaux à la fois, qu'ils appartiennent au même climat et presque aux mêmes contrées; car le dronte habite l'île de Bourbon et l'île Française, à laquelle il semble avoir donné son nom d'île aux Cygnes, comme je l'ai remarqué plus haut. Le solitaire habitait l'île Rodrigue dans le temps qu'elle était entièrement déserte, et on l'a vu dans l'île Bourbon; l'oiseau de Nazare se trouve dans l'île de Nazare, d'où il a tiré son nom, et dans l'île Française (2); or, ces quatre îles sont voisines les unes

(1) Voyez la Description.... de Madagascar, par Fr. Cauche, p. 130 et suiv.

(2) Voyez ci-dessus l'histoire de ces oiseaux.

des autres; et il est à remarquer qu'aucun de ces oiseaux n'a été aperçu dans le continent.

Ils se ressemblent aussi tous trois plus ou moins par la grosseur, par l'impuissance de voler, par la forme des ailes, de la queue et du corps entier; et on leur a trouvé à tous une ou plusieurs pierres dans le gésier, ce qui les suppose tous trois granivores: outre cela, ils ont tous trois une allure fort lente; car, quoique Leguat ne dise rien de celle du solitaire, on peut juger, par la figure qu'il donne de la femelle (1), que c'est un oiseau très-pesant.

Comparant ensuite ces mêmes oiseaux pris deux à deux, je vois que le plumage du dronte se rapproche de celui du solitaire pour la couleur, et de celui de l'oiseau de Nazare pour la qualité de la plume qui n'est que du duvet, et que ces deux derniers oiseaux conviennent encore en ce qu'ils ne pondent et ne couvent qu'un œuf.

Je vois de plus qu'on a appliqué au dronte et à l'oiseau de Nazareth le même nom d'*oiseau de dégoût*.

Voilà les rapports, et voici les différences:

Le solitaire a les plumes de la cuisse arrondies par le bout en coquilles; ce qui suppose de véritables plumes comme en ont ordinairement les oiseaux, et non du duvet, comme en ont le dronte et l'oiseau de Nazare.

(1) Voyage de Leguat, tome I, page 98.

La femelle du solitaire a deux touffes de plumes blanches sur la poitrine : on ne dit rien de pareil de la femelle des deux autres.

Le dronte a les plumes qui bordent la base du bec disposées en manière de capuchon ; et cette disposition est si frappante, qu'on en a fait le trait caractéristique de sa dénomination (*cycnus cucullatus*); de plus, il a les yeux dans le bec, ce qui n'est pas moins frappant; et l'on peut croire que Leguat n'a rien vu de pareil dans le solitaire, puisqu'il se contente de dire de cet oiseau, qu'il avait tant observé, que sa tête était sans crête et sans huppe ; et Cauche ne dit rien du tout de celle de l'oiseau de Nazare.

Les deux derniers sont haut montés, au lieu que le dronte a les pieds très-gros et très-courts.

Celui-ci et le solitaire, qu'on dit avoir à peu près les pieds du dindon, ont quatre doigts, et l'oiseau de Nazare n'en a que trois, selon le témoignage de Cauche.

Le solitaire a un battement d'ailes très-remarquable, et qui n'a point été remarqué dans les deux autres.

Enfin, il paraît que la chair des solitaires, et surtout des jeunes, est excellente; que celle de l'oiseau de Nazare est médiocre, et celle du dronte mauvaise.

Si cette comparaison, qui a été faite avec la plus grande exactitude, ne nous met pas en état de prendre un parti sur la question proposée, c'est

parce que les observations ne sont ni assez multipliées ni assez sûres. Il serait donc à désirer que les voyageurs, et surtout les naturalistes, qui se trouveront à portée, examinassent ces trois oiseaux, et qu'ils en fissent une description exacte, qui porterait principalement :

Sur la forme de la tête et du bec ;

Sur la qualité des plumes ;

Sur la forme et les dimensions des pieds ;

Sur le nombre des doitgs;

Sur les différences qui se trouvent entre le mâle et la femelle ;

Entre les poussins et les adultes ;

Sur leur façon de marcher et de courir ;

En ajoutant, autant qu'il serait possible, ce que l'on sait dans le pays sur leur génération, c'est-à-dire sur leur manière de se rappeler, de s'accoupler, de faire leur nid et de couver ;

Sur le nombre, la forme, la couleur, le poids et le volume de leurs œufs ;

Sur le temps de l'incubation ;

Sur leur manière d'élever leurs petits ;

Sur la façon dont ils se nourrissent eux-mêmes ;

Enfin, sur la forme et les dimensions de leur estomac, de leurs intestins et de leurs parties sexuelles.

L'OUTARDE.[1]

LA GRANDE OUTARDE; Cuvier. — *Otis Tarda;* Linn.

LA première chose que l'on doit se proposer lorsqu'on entreprend d'éclaircir l'histoire d'un animal, c'est de faire une critique sévère de sa nomenclature, de démêler exactement les différents noms qui lui ont été donnés dans toutes les langues et dans tous les temps, et de distinguer, autant qu'il est possible, les espèces différentes auxquelles les mêmes noms ont été appliqués: c'est le seul moyen de tirer parti des connaissances des anciens, et de les lier utilement aux découvertes des modernes, et par conséquent le seul moyen de faire de véritables progrès en histoire naturelle. En effet, comment, je ne dis pas un seul homme, mais une génération entière, mais

(1) Outarde, en grec, Ὠτὶς; en latin, *avis tarda;* en italien, *starda;* en allemand, *trapp;* en polonais, *drop;* en anglais, *bustard.* — Tarda. Frisch, planche 106, avec une bonne figure enluminée. — Outarde. Edwards, planche 73, le mâle; et planche 74, la femelle, avec de bonnes figures enluminées. — Ostarde, houtarde, bistarde. Belon, Hist. nat. des Oiseaux, page 235; et portraits d'oiseaux, page 56, a. — Otarde. Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, partie II, page 101. — L'Outarde. Brisson, Ornithologie, tome V, page 18.

plusieurs générations de suite, pourraient-elles faire complètement l'histoire d'un seul animal? Presque tous les animaux craignent l'homme et le fuient; le caractère de supériorité que la main du Très-Haut a gravé sur son front leur inspire plus de frayeur que de respect; ils ne soutiennent point ses regards; ils se défient de ses embûches; ils redoutent ses armes : ceux même qui pourraient se défendre par la force, ou résister par leur masse, se retirent dans des déserts que nous ne daignons pas leur disputer, ou se retranchent dans des forêts impénétrables : les petits, sûrs de nous échapper par leur petitesse, et rendus plus hardis par leur faiblesse même, vivent chez nous malgré nous, se nourrissent à nos dépens, quelquefois même de notre propre substance, sans nous être mieux connus; et, parmi le grand nombre de classes intermédiaires, renfermées entre ces deux classes extrêmes, les uns se creusent des retraites souterraines, les autres s'enfoncent dans la profondeur des eaux, d'autres se perdent dans le vague des airs, et tous disparaissent devant le tyran de la nature. Comment donc pourrions-nous, dans un court espace de temps, voir tous les animaux dans toutes les situations où il faut les avoir vus pour connaître à fond leur naturel, leurs mœurs, leur instinct, en un mot, les principaux faits de leur histoire? On a beau rassembler à grands frais des suites nombreuses de ces animaux, conserver avec soin leur dépouille ex-

térieure, y joindre leurs squelettes artistement montés, donner à chaque individu son attitude propre et son air naturel : tout cela ne représente que la nature morte, inanimée, superficielle; et si quelque souverain concevait l'idée vraiment grande de concourir à l'avancement de cette belle partie de la science, en formant de vastes ménageries, et réunissant sous les yeux des observateurs un grand nombre d'espèces vivantes, on y prendrait encore des idées imparfaites de la nature. La plupart des animaux, intimidés par la présence de l'homme, importunés par ses observations, tourmentés d'ailleurs par l'inquiétude inséparable de la captivité, ne montreraient que des mœurs altérées, contraintes, et peu dignes des regards d'un philosophe, pour qui la nature libre, indépendante, et, si l'on veut, sauvage, est la seule belle nature.

Il faut donc, pour connaître les animaux avec quelque exactitude, les observer dans l'état de sauvage, les suivre jusque dans les retraites qu'ils se sont choisies eux-mêmes, jusque dans ces antres profonds, et sur ces rochers escarpés où ils vivent en pleine liberté : il faut même, en les étudiant, faire en sorte de n'en être point aperçu : car ici l'œil de l'observateur, s'il n'est en quelque façon invisible, agit sur le sujet observé et l'altère réellement : mais, comme il est fort peu d'animaux, surtout parmi ceux qui sont ailés, qu'il soit facile d'étudier ainsi, et que les occasions

de les voir agir d'après leur naturel véritable, et montrer leurs mœurs franches et pures de toute contrainte, ne se présentent que de loin en loin, il s'ensuit qu'il faut des siècles et beaucoup de hasards heureux pour amasser tous les faits nécessaires, une grande attention pour rapporter chaque observation à son véritable objet, et conséquemment pour éviter la confusion des noms, qui, de toute nécessité, entraînerait celle des choses; sans ces précautions, l'ignorance la plus absolue serait préférable à une prétendue science, qui ne serait au fond qu'un tissu d'incertitudes et d'erreurs. L'outarde nous en offre un exemple frappant. Les Grecs lui avaient donné le nom d'*otis*, Aristote en parle en trois endroits sous ce nom (1); et tout ce qu'il en dit convient exactement à notre outarde : mais les Latins, trompés apparemment par la ressemblance des mots, l'ont confondue avec l'*otus*, qui est un oiseau de nuit. Pline ayant dit, avec raison, que l'oiseau appelé *otis* par les Grecs se nommait *avis tarda* en Espagne, ce qui convient à l'outarde, ajoute que la chair en est mauvaise (2), ce qui convient à l'*otus*, selon Aristote et la vérité, mais nullement à l'outarde; et cette méprise est d'autant plus facile à supposer que Pline, dans le chapitre suivant, confond évidem-

---

(1) Historia Animalium, lib. 2, cap. 17; lib. 6, cap. 6; et lib. 9, cap. 33.

(2) Hist. Nat. lib. 10, cap. 22.

ment l'*otis* avec l'*otus* (1), c'est-à-dire l'outarde avec le hibou.

Alexandre Myndien, dans Athénée (2), tombe aussi dans la même erreur, en attribuant à l'*otus* ou à l'*otis*, qu'il prend pour un seul et même oiseau, d'avoir les pieds de lièvre, c'est-à-dire velus; ce qui est vrai de l'*otus*, hibou qui, comme la plupart des oiseaux de nuit, a les jambes et les pieds velus, ou plutôt couverts jusque sur les ongles de plumes effilées; et non de l'*otis*, qui est notre outarde, et qui a non seulement le pied, mais encore la partie inférieure de la jambe immédiatement au-dessus du tarse, sans plumes.

Sigismond Galenius ayant trouvé dans Hésychius le nom de Ῥάφος, dont l'application n'était point déterminée, l'appropria de son bon plaisir à l'outarde (3); et depuis, MM. Moehring et Brisson l'ont appliqué au dronte, sans rendre compte des raisons qui les y ont engagés.

Les juifs modernes ont détourné arbitrairement l'ancienne acception du mot hébreu *anapha*, qui signifiait une espèce de milan, et par lequel ils désignent aujourd'hui l'outarde (4).

M. Brisson, après avoir donné le mot Ὀτὶς comme le nom grec de l'outarde, selon Belon,

---

(1) Otis bubone minor est, noctuis major, auribus plumeis eminentibus, undé nomen illi. Ibid. cap. 23

(2) Hist. nat. lib. 9.

(3) In Lexico symphono.

(4) Paul Fagius, apud Gesnerum, de Avibus, pag. 489.

donne ensuite le mot Ὀτίδα pour son nom grec, selon Aldrovande (1); ne prenant pas garde que Ὀτίδα est l'accusatif de Ὀτὶς, et par conséquent un seul et même nom; c'est comme s'il eût dit que les uns l'appellent *tarda*, et les autres *tardam*.

Schwenckfeld prétend que le *tetrix* dont parle Aristote (2), et qui était l'*ourax* des Athéniens, est aussi notre outarde (3); cependant le peu que dit Aristote du *tetrix* ne convient point à l'outarde : le *tetrix* niche parmi les plantes basses, et l'outarde parmi les blés, les orges, etc., que probablement Aristote n'a point voulu désigner par l'expression générique de plantes basses; en second lieu, voici comment s'explique ce grand philosophe. « Les oiseaux qui volent peu, comme les « perdrix et les cailles, ne font point de nids, mais « pondent à terre sur de petits tas de feuilles qu'elles « ont amoncelées; l'alouette et le *tetrix* font aussi « de même ». Pour peu qu'on fasse d'attention à ce passage, on voit qu'il est d'abord question des oiseaux pesants et qui volent peu; qu'Aristote parle ensuite de l'alouette et du *tetrix*, qui nichent à terre comme ces oiseaux qui volent peu, quoique apparemment ils soient moins pesants, puisque l'alouette est du nombre; et que, si Aristote eût voulu parler de notre outarde sous le nom de *tetrix*, il l'eût rangée sans doute, comme oiseau pe-

(1) Ornithologie, tom. V, page 18.

(2) Hist. Animal. lib. 6, cap. 1.

(3) Aviarium Silesiæ, pag. 355.

sant, avec les perdrix et les cailles, et non avec les alouettes, qui, par leur vol élevé, ont mérité, selon Schwenckfeld lui-même, le nom de *celipètes* (1).

Longolius (2) et Gesner (3) pensent l'un et l'autre que le *tetrax* du poète Nemesianus n'est autre chose que l'outarde, et il faut avouer qu'il en a à peu près la grosseur (4) et le plumage (5). Mais ces rapports ne sont pas suffisants pour emporter l'identité de l'espèce, et d'autant moins suffisants, qu'en comparant ce que dit Nemesianus de son *tetrax* avec ce que nous savons de notre outarde, j'y trouve deux différences marquées: la première, c'est que le *tetrax* paraît familier par stupidité, et qu'il va se précipiter dans les piéges qu'il a vu qu'on dressait contre lui (6); au lieu que l'outarde ne soutient pas l'aspect de l'homme, et qu'elle s'enfuit fort vite, du plus loin qu'elle l'aperçoit (7); en second lieu, le *tetrax* faisait son nid au pied du mont Apennin; au lieu qu'Aldro-

(1) Aviarium Silesiæ, pag. 191.

(2) Dialog. de Avibus.

(3) De Avibus, lib. 3, pag. 489.

(4) Tarpeiæ est custos arcis non corpore major.

(5) Persimilis cineri dorsum (collum forte) maculosaque terga
Inficiunt pullæ cacabantis (perdicis) imagine notæ.

(6) Cum pedicas necti sibi contemplaverit adstans
Immemor ipse sui tamen in dispendia currit.

(7) Neque hominem ad se appropinquantem sustinent; sed quum eum longinquo cernunt statim, fugam capessunt. Willughby, Ornitholog. pag. 129.

vande, qui était Italien, nous assure positivement qu'on ne voit d'outardes en Italie, que celles qui y ont été apportées par quelque coup de vent (1). Il est vrai que Willughby soupçonne qu'elles ne sont point rares dans ces contrées, et cela, sur ce qu'en passant par Modène, il en vit une au marché : mais il me semble que cette outarde unique, aperçue au marché d'une ville comme Modène, s'accorde encore mieux avec le dire d'Aldrovande qu'avec la conjecture de Willughby.

M. Perrault impute à Aristote d'avoir avancé que *l'otis* en Scythie (2) ne couve point ses œufs comme les autres oiseaux, mais qu'elle les enveloppe dans une peau de lièvre ou de renard, et les cache au pied d'un arbre au haut duquel elle se perche : cependant Aristote n'attribue rien de tout cela à l'outarde, mais à un certain oiseau de Scythie, probablement un oiseau de proie, puisqu'il savait écorcher les lièvres et les renards, et qui seulement était de la grosseur d'une outarde, ainsi que Pline (3) et Gaza le traduisent (4); d'ailleurs, pour peu qu'Aristote connût l'outarde, il ne pouvait ignorer qu'elle ne se perche point.

Le nom composé de *trapp-gansz*, que les Allemands ont appliqué à cet oiseau, a donné lieu

---

(1) Italia nostra has aves nisi forte ventorum turbine advectas non habet. Aldrov. Ornitholog. tom. II, pag. 92.

(2) Mémoires pour servir à l'Histoire des animaux, partie II, p. 104.

(3) Nat. Historia, lib. 10, cap. 33.

(4) Hist. Animalium, lib. 9, cap. 33.

à d'autres erreurs : *trappen* signifie marcher, et l'usage a attaché à ses dérivés une idée accessoire de lenteur, de même qu'au *gradatim* des Latins, et à l'*andante* des Italiens ; et en cela, le mot *trapp* peut très-bien être appliqué à l'outarde, qui, lorsqu'elle n'est point poursuivie, marche lentement et pesamment : il lui conviendrait encore, quand cette idée accessoire de lenteur n'y serait point attachée, parce qu'en caractérisant un oiseau par l'habitude de marcher, c'est dire assez qu'il vole peu.

A l'égard du mot *gansz*, il est susceptible d'équivoque ; ici il doit peut-être s'écrire comme je l'ai écrit, avec un *Z* final ; et de cette manière il signifie beaucoup, et annonce un superlatif ; au lieu que lorsqu'on l'écrit par un *S*, *gans*, il signifie une oie. Quelques auteurs, l'ayant pris dans ce dernier sens, l'ont traduit en latin par *anser trappus* ; et cette erreur de nom influant sur la chose, on n'a pas manqué de dire que l'outarde était un oiseau aquatique, qui se plaisait dans les marécages (1) ; et Aldrovande lui-même, qui avait été averti de cette équivoque de noms par un médecin Hollandais, et qui penchait à prendre le mot *gansz* dans le même sens que moi (2), fait cependant dire à Belon, en le traduisant en latin, que l'outarde aime les marécages (3), quoique Belon dise pré-

(1) Sylvaticus apud Gesnerum, pag. 488.

(2) Ornitholog. tom. II, pag. 86.

(3) Ibidem, pag. 92.

cisément le contraire (1); et cette erreur en produisant une autre, on a donné le nom d'*outarde* à un oiseau véritablement aquatique, à une espèce d'oie noire et blanche que l'on trouve en Canada et dans plusieurs endroits de l'Amérique septentrionale (2). C'est sans doute par une suite de cette méprise, qu'on envoya d'Écosse à Gesner la figure d'un oiseau palmipède, sous le nom de *gustarde* (3), qui est le nom que l'on donne dans ce pays à l'outarde véritable, et que Gesner fait dériver de *tarde*, lent, tardif, et de *guss* et *gooss* qui, en hollandais et en anglais, signifie une oie (4). Voilà donc l'outarde, qui est un oiseau tout-à-fait terrestre, travestie en un oiseau aquatique, avec lequel elle n'a cependant presque rien de commun; et cette bizarre métamorphose a été produite évidemment par une équivoque de mots. Ceux qui ont voulu justifier ou excuser le nom d'*anser trappus* ou *trapp-gans* ont été réduits à dire, les uns que les outardes volaient par troupes comme les oies (5), les autres qu'elles étaient

(1) « La nature de l'ostarde est de vivre par les spacieuses campagnes, « comme l'autruche, fuyant l'eau sur toutes choses...... Ne hanter les « eaux, n'était de celle qui reste entre les seillons, après avoir plû, « ou bien qu'elle hantât les marres pour en boire. » Belon, Nature des Oiseaux, lib. 5, cap. 3.

(2) Voyez Histoire et Description de la nouvelle France, par le P. Charlevoix, tome III, page 156.—Voyage du Capitaine Rober Lade, tome II, page 202.—Voyage du P. Théodat, page 300. — Lettres Édifiantes, 11[e] Recueil, page 310, et 23[e] Recueil, page 238, etc.

(3) Gesner, de Avibus, pag. 164 et 489.

(4) Ibidem, pag. 142.

(5) Longolius, apud Gesn. pag. 486.

de la même grosseur (1), comme si la grosseur ou l'habitude de voler par troupes pouvaient seules caractériser une espèce : à ce compte les vautours et les coqs de Bruyère pourraient être rangés avec l'oie. Mais c'est trop insister sur une absurdité : je me hâte de terminer cette liste d'erreurs et cette critique peut-être un peu longue, mais que j'ai crue nécessaire.

Belon a prétendu que le *tetrao alter* de Pline (2) était l'outarde (3); mais c'est sans fondement, puisque Pline parle au même endroit de l'*avis tarda*. Il est vrai que Belon, défendant son erreur par une autre, avance que l'*avis tarda* des Espagnols et l'*otis* des Grecs désignent le duc : mais il faudrait prouver auparavant, 1° que l'outarde se tient sur les hautes montagnes, comme Pline l'assure du *tetrao alter* (*gignunt eos Alpes*) (4); ce qui est contraire à ce qui a été dit de cet oiseau par tous les naturalistes, excepté M. Barrère (5); 2° que le duc, et non l'outarde, a été en effet connu en Espagne sous le nom d'*avis tarda*, et en Grèce sous celui d'*otis*; assertion insoutenable, et com-

---

(1) Frisch, planche 106.

(2) Nat. Hist. lib. 10, cap. 22.

(3) Histoire naturelle des Oiseaux, lib. 5, cap. 3.

(4) Plin. Nat. Hist. lib. 10, cap. 22.

(5) *Nota*. M. Barrère reconnaît deux outardes d'Europe, mais il est le seul qui les donne pour des oiseaux des Pyrénées; et l'on sait que cet auteur, né en Roussillon, rapportait aux montagnes des Pyrénées tous les animaux des provinces adjacentes.

battue par le témoignage de presque tous les écrivains. Ce qui peut avoir trompé Belon, c'est que Pline donne son second *tetrao* comme un des plus gros oiseaux après l'autruche; ce qui, suivant Belon, ne peut convenir qu'à l'outarde : mais nous verrons dans la suite que le grand tetras ou coq de Bruyère surpasse quelquefois l'outarde en grosseur; et si Pline ajoute que la chair de cet *avis tarda* est un mauvais manger, ce qui convient beaucoup mieux à l'*otus* hibou ou moyen duc, qu'à l'*otis* outarde, Belon aurait pu soupçonner que ce naturaliste confond ici l'*otis* avec l'*otus*, comme je l'ai remarqué plus haut, et qu'il attribue à une seule espèce les propriétés de deux espèces très-différentes, désignées dans ses recueils par des noms presque semblables; mais il n'aurait pas dû conclure que l'*avis tarda* est en effet un duc.

Le même Belon penchait à croire que son *œdicnemus* était un *ostardeau* (1); et en effet, cet oiseau n'a que trois doigts, et tous antérieurs comme l'outarde; mais il a le bec très-différent, le tarse plus gros, le cou plus court, et il paraît avoir plus de rapport avec le pluvier qu'avec l'outarde : c'est ce que nous examinerons de plus près dans la suite.

Enfin il faut être averti que quelques auteurs, trompés apparemment par la ressemblance des

(1) Histoire naturelle des Oiseaux, lib. 5, cap. 5.

mots, ont confondu le nom de *starda*, qui, en italien, signifie une outarde, avec le nom de *starna*, qui, dans la même langue, signifie perdrix (1).

Il résulte de toutes ces discussions que l'*otis* des Grecs, et non l'*otus*, est notre outarde; que le nom de Ῥάφος lui a été appliqué au hasard, comme il l'a été ensuite au dronte; que celui d'*anapha*, que lui donnent les juifs modernes, appartenait autrefois au milan; que c'est l'*avis tarda* de Pline, ou plutôt des Espagnols au temps de Pline, ainsi appelée à cause de sa lenteur, et non, comme le veut Nyphus, parce qu'elle n'aurait été connue à Rome que fort tard; qu'elle n'est ni le *tetrix* d'Aristote, ni le *tetrax* du poëte Nemesianus, ni cet oiseau de Scythie, dont parle Aristote dans son *Histoire des Animaux* (2), ni le *tetrao alter* de Pline, ni un oiseau aquatique; et enfin que c'est la *starda* et non la *starna* des Italiens (3).

---

(1) Petrus Aponens Patavinus seu conciliator apud Aldrovand. Ornith. Lib. 13, cap. 12.

(2) Lib. 9, cap. 33.

(3) Voici tous les noms sous lesquels les différents auteurs en ont parlé.

Otis, *tarda*, *bistarda*. Gesn. de Avibus, pag. 484 — 486; et Icon. Avium, pag. 67.

Otis sive tarda. Jonston, de Avibus, p. 42.

Otis seu tarda avis. Aldrovand. Ornitholog. tome II, p. 85.

Otis, *tarda*, *bistarda*. Charlet, Exercit. pag. 82, n° 8.

Otis Græcis; *tarda*, Isidoro; *bistarda*, Alberto. Rzaczynski, Hist. Nat. Poloniæ, p. 289; et Auctuarium ejusd. pag. 401.

Otis, *tarda*. Sibbaldi Scotia illustrata, part. II, lib. 3, p. 16.

Otis, *tarda*. Willughby, Ornitholog. pag. 129.

Pour sentir combien cette discussion préliminaire était importante, il ne faut que se représen-

---

Otis, tarda. Ray, Synopsis Avium, pag. 58.

Otis jugulo utrimque cristato, tarda. Linnæus, Syst. nat. edit. 10, Gen. 85, Sp. 1.

Tarda recentiorum. Schwenckfeld, Aviarium Silesiæ, pag. 355.

Tarda. Klein, de Avibus, pag. 18, n° 1.

Tarda Pyrenaïca fulva, maculis nigricantibus, marginibus pennarum roseis. Barrère, Ornitholog. Class. III, Gen. 9, Sp. 1. *Nota.* Ce ne sont pas les bords des plumes, mais le duvet qui est à leur base, qui est couleur de rose.

Tetrax seu tarax Nemesiani. Longolio, Gesn.

Tetraon. Longolio, Schwenckfeld, Charlet, Klein.

Tetrix, ourax. Aristote, Schwenckfeld.

Erythrontaon. Olaï Magni, Schwenckféld, Charlet, Klein.

Anser-trappa. Rzaczynski, Auctuarium, hist. nat. Polon. pag. 401.

En français, *outarde.* Albin tome III, page 16. Edwards, planche 73 — 74.

Otarde. Mémoires pour servir à l'Hist. des Animaux, partie II, p. 101.

Ostarde. Belon, Hist. nat. des Oiseaux, page 236.

Ostarde, houtarde, bistarde. Belon, Portraits d'oiseaux, page 56.

En hébreu, *alhabari.* Gesn. Aldrov. *Nota.* Il ne faut point confondre ce nom avec celui d'houbaary qui, en Barbarie, signifie une petite outarde, dont je donnerai l'histoire.

Clas, id est tarda avis sylvatici. Gesn. pag. 484.

Anapha Pauli Fagii. Gesn. pag. 489.

En Grec, Ὠτὶς, Ὠτὶς, Οὐτὶς. Gesn. — Ῥάφος. Sigism. Galenii. Gesn. pag. 486.

En italien, *starda.*

En allemand, *trapp.* Gesner, Rzaczynski, Frisch.—*Acker-trapp.* Gesn. — *Trappe.* Schwenckfeld, Rzaczynski. — Acker-trapp. Schwenckfeld.

En flamand, *trap-gansz.* Gesn. — *Trapp-gans.* Schwenckfeld.

En suédois, *trapp.*

En polonais, *drop, trop.* Rzaczynski.

En illyrien, *drofa.* Gesn.

En anglais, *bistard.* Gesn. — *Bustard.* Willughby, Charleton, *Albin.*

En écossais, *gustarde.* Hector, Boeth. — *Gustard.* Aldrov.

ter la bizarre et ridicule idée que se ferait de l'outarde un commençant qui aurait recueilli, sans choix et avec une confiance aveugle, tout ce qui a été attribué par les auteurs à cet oiseau, ou plutôt aux différents noms par lesquels il l'aurait trouvé désigné dans leurs ouvrages : il serait obligé d'en faire à la fois un oiseau de jour et de nuit, un oiseau de montagne et de vallée, un oiseau d'Europe et d'Amérique, un oiseau aquatique et terrestre, un oiseau granivore et carnassier, un oiseau très-gros et très-petit; en un mot, un monstre, et même un monstre impossible : ou, s'il voulait opter entre ces attributs contradictoires, ce ne pourrait être qu'en rectifiant la nomenclature, comme nous avons fait par la comparaison de ce que l'on sait de cet oiseau, avec ce qu'en ont dit les naturalistes qui nous ont précédés.

Mais c'est assez nous arrêter sur le nom, il est temps de nous occuper de la chose. Gesner s'est félicité d'avoir fait le premier la remarque que l'outarde pouvait se rapporter au genre des gallinacés (1), et il est vrai qu'elle en a le bec et la pesanteur; mais elle en diffère par sa grosseur, par ses pieds à trois doigts, par la forme de la queue, par la nudité du bas de la jambe, par la grande ouverture des oreilles, par les barbes de

(1) Quanquam gallinaceorum generi otidem adscribendam nemo adhuc monuerit, mihi tamen rectè ad id referri videtur. Gesn. de Avibus, pag. 484.

plumes qui lui tombent sous le menton, au lieu de ces membranes charnues qu'ont les gallinacés, sans parler des différences intérieures.

Aldrovande n'est pas plus heureux dans ses conjectures, lorsqu'il prend pour une outarde cet aigle frugivore dont parle Élien (1), à cause de sa grandeur (2), comme si le seul attribut de la grandeur suffisait pour faire naître l'idée d'un aigle: il me paraît bien plus vraisemblable qu'Élien voulait parler du grand vautour, qui est un oiseau de proie comme l'aigle, et même plus puissant que l'aigle commun, et qui devient frugivore dans les cas de nécessité. J'ai ouvert un de ces oiseaux, qui avait été démonté par un coup de fusil, et qui avait passé plusieurs jours dans des champs semés de blé: je ne lui trouvai dans les intestins qu'une bouillie verte, qui était évidemment de l'herbe à demi-digérée.

On retrouverait bien plutôt les caractères de l'outarde dans le *tetrax* d'Athénée, plus grand que les plus gros coqs (et l'on sait qu'il y en a de très-gros en Asie), n'ayant que trois doigts aux pieds, des barbes qui lui tombent de chaque côté du bec, le plumage émaillé, la voix grave, et dont la chair a le goût de celle de l'autruche, avec qui l'outarde

(1) Lib. 9, de nat. Animal. cap. 10. Cet aigle, selon Élien, s'appelait *aigle de Jupiter*, et était encore plus frugivore que l'outarde, qui mange des vers de terre; au lieu que l'aigle dont il s'agit ne mange aucun animal.

(2) Ornithologie, tome II, page 93.

a tant d'autres rapports (1): mais ce *tetrax* ne peut être l'outarde, puisque c'est un oiseau dont, selon Athénée, il n'est fait aucune mention dans les livres d'Aristote; au lieu que ce philosophe parle de l'outarde en plusieurs endroits.

On pourrait encore soupçonner avec M. Perrault (2), que ces perdrix des Indes dont parle Strabon, qui ne sont pas moins grosses que des oies, sont des espèces d'outardes. Le mâle diffère de la femelle par les couleurs du plumage qu'il a autrement distribuées et plus vives; par ces barbes de plumes qui lui tombent des deux côtés sur le cou, dont il est surprenant que M. Perrault n'ait point parlé, et dont mal-à-propos Albin a orné la figure de la femelle; par sa grosseur presque double de celle de la femelle, ce qui est une des plus grandes disproportions qui ait été observées en aucune autre espèce, de la taille de la femelle à celle du mâle (3).

Belon (4), et quelques autres qui ne connaissaient ni le casoar, ni le touyou, ni le dronte, ni peut-être le griffon ou grand vautour, regardaient l'outarde comme un oiseau de la seconde

---

(1) Gesner, de Avibus, pag. 487. Otis avis fidipes est, tribus insistens digitis, magnitudine gallinacei majoris, capite oblongo, oculis amplis, rostro acuto, linguâ osseâ, gracili collo.

(2) Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, partie II, page 102.

(3) Edwards, Hist. nat. of Birds, pl. 74.

(4) Ibidem, pag. 236.

grandeur, et le plus gros après l'autruche : cependant le pélican, qui ne leur était pas inconnu (1), est beaucoup plus grand, selon M. Perrault; mais il peut se faire que Belon ait vu une grosse outarde et un petit pélican; et, dans ce cas, tout son tort sera, comme celui de bien d'autres, d'avoir assuré de l'espèce ce qui n'était vrai que de l'individu.

M. Edwards reproche à Willughby de s'être trompé grossièrement, et d'avoir induit en erreur Albin, qui l'a copié, en disant que l'outarde avait soixante pouces anglais de longueur, du bout du bec au bout de la queue. En effet, celles que j'ai mesurées n'avaient guère plus de trois pieds, ainsi que celle de M. Brisson; et la plus grande qui ait été mesurée par M. Edwards avait trois pieds et demi dans ce sens, et trois pieds neuf pouces et demi du bout du bec au bout des ongles (2). Les auteurs de la *Zoologie britannique* la fixent à près de quatre pieds anglais; ce qui revient à un peu moins de trois pieds neuf pouces de France (3). L'étendue du vol varie de plus de moitié en différents sujets : elle a été trouvée de sept pieds quatre pouces par M. Edwards, de neuf pieds par les auteurs de la *Zoologie britannique*, et de quatre pieds de France par M. Perrault, qui assure n'a-

(1) Edwards, Hist. nat. of Birds, page 153.

(2) Ibidem, pl. 73.

(3) On sait que le pied de Paris est plus long que celui de Londres de près de neuf lignes.

voir jamais observé que des mâles, toujours plus gros que les femelles.

Le poids de cet oiseau varie aussi considérablement: les uns l'ont trouvé de dix livres (1), et d'autres de vingt-sept (2), et même de trente (3): mais, outre ces variétés dans le poids et la grandeur, on en a aussi remarqué dans les proportions; tous les individus de cette espèce ne paraissent pas avoir été formés sur le même modèle. M. Perrault en a observé dont le cou était plus long, et d'autres dont le cou était plus court proportionnellement aux jambes; et d'autres dont le bec était plus pointu, d'autres dont les oreilles étaient recouvertes par des plumes plus longues (4): tous avaient le cou et les jambes beaucoup plus longs que ceux que Gèsner et Aldrovande ont examinés. Dans les sujets décrits par M. Edwards, il y avait de chaque côté du cou deux places nues, de couleur violette, et qui paraissaient garnies de plumes lorsque le cou était fort étendu (5); ce qui n'a point été indiqué par les autres observateurs. Enfin, M. Klein a remarqué que les outardes de Pologne ne ressemblaient pas exactement à celles de France et d'Angleterre (6); et, en effet,

(1) Gesner, de Avibus, pag. 488.

(2) Britisch Zoology, page 87.

(3) Rzaczynsky, Auctuarium, pag. 401.

(4) Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, partie II, pages 99—102.

(5) Edwards, Hist. nat. of Birds, pl. 74.

(6) Histor. Avium, pag. 18.

on trouve, en comparant les descriptions, quelques différences de couleurs dans le plumage, le bec, etc.

En général l'outarde se distingue de l'autruche, du touyou, du casoar et du dronte, par ses ailes, qui, quoique peu proportionnées au poids de son corps, peuvent cependant l'élever et la soutenir quelque temps en l'air, au lieu que celles des quatre autres oiseaux que j'ai nommés sont absolument inutiles pour le vol : elle se distingue de presque tous les autres par sa grosseur, ses pieds à trois doigts isolés et sans membranes, son bec de dindon, son duvet couleur de rose, et la nudité du bas de la jambe; non point par chacun de ces caractères, mais par la réunion de tous.

L'aile est composée de ving-six pennes, selon M. Brisson, et de trente-deux ou trente-trois, suivant M. Edwards qui, peut-être, compte celles de l'aile batarde. La seule chose que j'aie à faire remarquer dans ces pennes, et dont on ne peut guère prendre une idée en regardant la figure, c'est qu'aux troisième, quatrième, cinquième et sixième plumes de chaque aile, les barbes extérieures deviennent tout-à-coup plus courtes, et ces pennes conséquemment plus étroites à l'endroit où elles sortent de dessous leurs couvertures (1).

Les pennes de la queue sont au nombre de

(1) Voyez Ornithologie de M. Brisson, tome V, page 22.

vingt, et les deux du milieu sont différentes de toutes les autres.

M. Perrault (1) impute à Belon comme une erreur d'avoir dit que le dessus des ailes de l'outarde était blanc (2), contre ce qu'avaient observé MM. de l'Académie, et contre ce qui se voit dans les oiseaux qui ont communément plus de blanc sous le ventre et dans toute la partie inférieure du corps, et plus de brun et d'autres couleurs sur le dos et les ailes : mais il me semble que sur cela Belon peut être aisément justifié ; car il a dit exactement, comme MM. de l'Académie, que l'outarde était *blanche par-dessous le ventre et dessous les ailes* : et lorsqu'il a avancé que le dessus des ailes était blanc, il a sans doute entendu parler des pennes de l'aile qui approchent du corps, et qui se trouvent en effet au-dessus de l'aile, celle-ci étant supposée pliée et l'oiseau debout : or, dans ce sens, ce qu'il a dit se trouve vrai et conforme à la description de M. Edwards, où la vingt-sixième penne de l'aile et suivantes, jusqu'à la trentième, sont parfaitement blanches (3).

M. Perrault a fait une observation plus juste : c'est que quelques plumes de l'outarde ont du duvet non-seulement à leur base, mais encore à leur extrémité ; en sorte que la partie moyenne de la plume, qui est composée de barbes fermes et

(1) Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, partie II, p. 102.

(2) Belon, Nature des Oiseaux, page 235.

(3) Edwards, Hist. nat. of Birds, planche 73.

accrochées les unes aux autres, se trouve entre deux parties où il n'y a que du duvet; mais, ce qui est très-remarquable, c'est que le duvet de la base de toutes les plumes, à l'exception des pennes du bout de l'aile, est d'un rouge vif, approchant de la couleur rose; ce qui est un caractère commun à la grande et à la petite outarde; le bout du tuyau est aussi de la même couleur (1).

Le pied, ou plutôt le tarse, et la partie inférieure de la jambe qui s'articule avec le tarse, sont revêtus d'écailles très-petites; celles des doigts sont en tables longues et étroites : elles sont toutes de couleur grise, et recouvertes d'une petite peau qui s'enlève comme la dépouille d'un serpent (2).

Les ongles sont courts et convexes par-dessous comme par-dessus, ainsi que ceux de l'aigle que Belon appelle *haliætos* (3); en sorte qu'en les coupant perpendiculairement à leur axe, la coupe en serait à peu près circulaire (4).

M. Salerne s'est trompé en imprimant que l'outarde avait au contraire les ongles caves en-dessous (5).

---

(1) Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, partie II, page 103.

(2) Animaux de Perrault, partie II, page 104.

(3) Belon, Nature des Oiseaux, liv. II, chap. 7.

(4) Animaux de Perrault, partie II, page 104.

(5) Ornithologie, page 153.

Sous les pieds, on voit en arrière un tubercule calleux, qui tient lieu de talon (1).

La poitrine est grosse et ronde (2). La grandeur de l'ouverture de l'oreille est apparemment sujette à varier, car Belon a trouvé cette ouverture plus grande dans l'outarde que dans aucun autre oiseau terrestre (3); et MM. de l'Académie n'y ont rien vu d'extraordinaire (4). Ces ouvertures sont cachées sous les plumes : on aperçoit dans leur intérieur deux conduits, dont l'un se dirige au bec, et l'autre au cerveau (5).

Dans le palais et la partie inférieure du bec, il y a, sous la membrane qui revêt ces parties, plusieurs corps glanduleux qui s'ouvrent dans la cavité du bec par plusieurs tuyaux fort visibles (6).

La langue est charnue en dehors; elle a au dedans un noyau cartilagineux qui s'attache à l'os hyoïde, comme dans la plupart des oiseaux; ses côtés sont hérissés de pointes d'une substance moyenne entre la membrane et le cartilage (7) : cette langue est dure et pointue par le bout; mais elle n'est pas fourchue, comme l'a dit M. Linnæus, trompé sans doute par une faute de ponc-

---

(1) Belon, Nature des Oiseaux, page 235. — Gesner, de Avibus, pag. 488, etc.

(2) Belon, page 235.

(3) On mettrait bien le bout du doigt dans le conduit. Belon, p. 235.

(4) Animaux de Perrault, page 102.

(5) Belon, Nature des Oiseaux, page 235.

(6) Animaux de Perrault, page 109.

(7) Ibidem.

tuation qui se trouve dans Aldrovande, et qui a été copiée par quelques autres (1).

Sous la langue se présente l'orifice d'une espèce de poche, tenant environ sept pintes anglaises, et que le docteur Douglass, qui l'a découverte le premier, regarde comme un réservoir que l'outarde remplit d'eau pour s'en servir au besoin, lorsqu'elle se trouve au milieu des plaines vastes et arides où elle se tient par préférence: ce singulier réservoir est propre au mâle (2), et je soupçonne qu'il a donné lieu à une méprise d'Aristote. Ce grand naturaliste avance que l'œsophage de l'outarde est large dans toute sa longueur (3); cependant les modernes, et notamment MM. de l'Académie, ont observé qu'il s'élargissait seulement en s'approchant du gésier (4). Ces deux assertions, qui paraissent contradictoires, peuvent néanmoins se concilier, en supposant qu'Aristote, ou les observateurs chargés de recueillir les faits dont il composait son Histoire des Animaux, ont pris pour l'œsophage cette poche ou réservoir, qui est en effet fort ample et fort large dans toute son étendue.

(1) *Lingua serrata, utrimquè acuta*, au lieu de *lingua serrata utrimquè, acuta*. Cette phrase n'est qu'une traduction de celle-ci de Belon: *sa langue est dentelée de chaque côté, pointue et dure par le bout;* d'où l'on voit que l'*utrimquè* doit se rapporter à *serrata*, et non au mot *acuta*.

(2) Edwards, Hist. nat. of Birds, planche 73.

(3) Hist. Animal. lib. 2, cap. ultimo.

(4) Gesner, de Avibus, pag. 488. — Aldrov. Ornitholog. tome II, page 92. — Animaux de Perrault, partie II, page 106.

Le véritable œsophage, à l'endroit où il s'épaissit, est garni de glandes régulièrement arrangées : le gésier, qui vient ensuite (car il n'y a point de jabot), est long d'environ quatre pouces, large de trois ; il a la dureté de celui des poules communes ; et cette dureté ne vient point, comme dans les poules, de l'épaisseur de la partie charnue, qui est fort mince ici, mais de la membrane interne, laquelle est très-dure, très-épaisse, et de plus godronnée, plissée et replissée en différents sens, ce qui grossit beaucoup le volume du gésier.

Cette membrane interne paraît n'être point continue, mais seulement contiguë et jointe bout à bout à la membrane interne de l'œsophage : d'ailleurs, celle-ci est blanche, au lieu que celle du gésier est d'un jaune doré (1).

La longueur des intestins est d'environ quatre pieds, non compris les *cæcum* : la tunique interne de l'*ileon* est plissée selon sa longueur ; elle a quelques rides transversales à son extrémité (2).

Les deux *cæcums* sortent de l'intestin à environ sept pouces de l'*anus*, se dirigeant d'arrière en avant. Suivant Gesner, ils sont inégaux selon toutes leurs dimensions, et c'est le plus étroit qui est le plus long dans la raison de six à cinq (3). M. Perrault dit seulement que le droit, qui a un

(1) Animaux de Perrault, partie II, page 107.

(2) Ibidem.

(3) Gesner, de Avibus, pag. 486.

pied plus ou moins, est ordinairement un peu plus long que le gauche (1).

A un pouce à peu près de l'*anus*, l'intestin se rétrécit; puis se dilatant, forme une poche capable de contenir un œuf, et dans laquelle s'insèrent les uretères et le canal déférent : cette poche intestinale, appelée bourse de Fabrice (2), a aussi son *cæcum* long de deux pouces, large de trois lignes; et le trou, qui communique de l'un à l'autre, est surmonté d'un repli de la membrane interne, lequel peut servir de valvule (3).

Il résulte de ces observations que l'outarde, bien loin d'avoir plusieurs estomacs et de longs intestins, comme les ruminants, a au contraire le tube intestinal fort court et d'une petite capacité, et qu'il n'a qu'un seul ventricule; en sorte que l'opinion de ceux qui prétendent que cet oiseau rumine (4) serait réfutée par cela seul : mais il ne faut pas non plus se persuader, avec Albert, que l'outarde soit carnassière, qu'elle se nourrisse de cadavres, que même elle fasse la guerre au petit gibier, et qu'elle ne mange de l'herbe et du grain que dans le cas de grande disette; il faut encore moins conclure de ces suppositions qu'elle a le bec et les ongles crochus,

(1) Animaux de Perrault, partie, II, page 107.

(2) Du nom de Fabricius ab Aquapendente, qui l'a le premier observée. Ibidem.

(3) Animaux de Perrault, partie II, page 107.

(4) Athénée, Eustache; voyez Gesner, page 484.

toutes erreurs accumulées par Albert (1), d'après un passage d'Aristote mal entendu (2), admises par Gesner avec quelques modifications (3), mais rejetées par tous les autres naturalistes.

L'outarde est un oiseau granivore : elle vit d'herbes, de grains et de toutes sortes de semences; de feuilles de choux, de dents de lion, de navets, de myosotis ou oreille de souris, de vesce, d'ache, de *daucus*, et même de foin, et de ces gros vers de terre que, pendant l'été, l'on voit fourmiller sur les dunes tous les matins, avant le lever du soleil (4). Dans le fort de l'hiver et par les temps de neige elle mange l'écorce des arbres (5): en tout temps elle avale de petites pierres, même des pièces de métal, comme l'autruche, et quelquefois en plus grande quantité. MM. de l'Académie ayant ouvert le ventricule de l'une des six outardes qu'ils avaient observées, le trouvèrent rempli en partie de pierres, dont quelques-unes étaient de la grosseur d'une noix, et en partie de doubles, au nombre de quatre-vingt-dix, tous

(1) Voyez Gesner, de Avibus, pag. 485.

(2) *Nota*. Aldrovande prétend que l'idée de faire de l'outarde un oiseau de proie a pu venir à Albert de ce passage d'Aristote : *Avis Scythica quædam* ..... que j'ai discuté plus haut. Voyez Aldrovande, Ornitholog. tome II, page 90. Ce qu'il y a de certain, c'est que ce n'est pas d'après l'inspection de l'animal qu'Albert s'est formé cette idée.

(3) Gesner, de Avibus, pag. 485.

(4) Britisch Zoology, page 88; et presque tous les autres naturalistes que j'ai cités dans cet article.

(5) Gesner, de Avibus, pag. 488.

usés et polis dans les endroits exposés aux frottements, mais sans aucune apparence d'érosion (1).

Willughby a trouvé dans l'estomac de ces oiseaux, au temps de la moisson, trois ou quatre rains d'orge, avec une grande quantité de graine de ciguë (2); ce qui indique un appétit de préférence pour cette graine, et par conséquent le meilleur appât pour l'attirer dans les piéges.

Le foie est très-grand; la vésicule du fiel, le pancréas, le nombre des canaux pancréatiques, leur insertion, ainsi que celle des conduits hépatiques et cystiques, sont sujets à quelque variation dans les différents sujets (3).

Les testicules ont la forme d'une petite amande blanche, d'une substance assez ferme; le canal déférent va s'insérer à la partie inférieure de la poche du *rectum*, comme je l'ai dit plus haut, et l'on trouve au bord supérieur de l'*anus* une petite appendice qui tient lieu de verge.

M. Perrault ajoute à ces observations anatomiques la remarque suivante : c'est qu'entre tant de sujets qu'avaient disséqués MM. de l'Académie, il ne s'était pas rencontré une seule femelle. Mais nous avons dit à l'article de l'autruche ce que nous pensions de cette remarque.

Dans la saison des amours, le mâle va piaffant

(1) Animaux de Perrault, partie II, page 107.

(2) Ornithologia, pag. 129.

(3) Animaux de Perrault, page 105.

autour de la femelle, et fait une espèce de roue avec sa queue (1).

Les œufs ne sont que de la grosseur de ceux d'une oie; ils sont d'un brun olivâtre-pâle, marqués de petites taches plus foncées, en quoi leur couleur a une analogie évidente avec celle du plumage.

Cet oiseau ne construit point de nid; mais il creuse seulement un trou en grattant la terre (2), et y dépose ses deux œufs, qu'il couve pendant trente jours, comme font tous les gros oiseaux, selon Aristote (3). Lorsque cette mère inquiète se défie des chasseurs, et qu'elle craint qu'on n'en veuille à ses œufs, elle les prend sous ses ailes (on ne dit pas comment), et les transporte en lieu sûr (4) : elle s'établit ordinairement dans les blés qui approchent de la maturité, pour y faire sa ponte, suivant en cela l'instinct commun à tous les animaux, de mettre leurs petits à portée de trouver en naissant une nourriture convenable. M. Klein prétend qu'elle préfère les avoines comme plus basses; en sorte qu'étant posée sur ses œufs, sa tête domine sur la campagne, et qu'elle puisse avoir l'œil sur ce qui se passe autour d'elle: mais ce fait, avancé par M. Klein (5), ne s'ac-

(1) Klein, Hist. Avium, pag. 18. — Merula apud Gesn. de Avibus. pag. 487.

(2) Britisch Zoology, pag. 88.

(3) Hist. Anim. lib. 6, cap. 6.

(4) Klein, Hist. Avium, pag. 18. (5) Ibidem.

corde ni avec le sentiment général des naturalistes, ni avec le naturel de l'outarde, qui, sauvage et défiante comme elle l'est, doit chercher sa sûreté plutôt en se cachant dans les grands blés qu'en se tenant à portée de voir les chasseurs de loin, au risque d'en être elle-même aperçue.

Elle quitte quelquefois ses œufs pour aller chercher sa nourriture; mais si, pendant ses courtes absences, quelqu'un les touche ou les frappe seulement de son haleine, on prétend qu'elle s'en aperçoit à son retour, et qu'elle les abandonne (1).

L'outarde, quoique fort grosse, est un animal très-craintif, et qui paraît n'avoir ni le sentiment de sa propre force, ni l'instinct de l'employer. Elles s'assemblent quelquefois par troupes de cinquante ou soixante, et ne sont pas plus rassurées par leur nombre que par leur force et leur grandeur : la moindre apparence de danger, ou plutôt la moindre nouveauté les effraie, et elles ne pourvoient guère à leur conservation que par la fuite : elles craignent surtout les chiens; et cela doit être, puisqu'on se sert communément des chiens pour leur donner la chasse : mais elles doivent craindre aussi le renard, la fouine, et tout autre animal, si petit qu'il soit, qui sera assez hardi pour les attaquer; à plus forte raison, les animaux féroces et même les oiseaux de proie contre lesquels elles oseraient bien moins se dé-

---

(1) Hector Boeth, apud Gesn. pag. 488.

fendre: leur pusillanimité est telle, que, pour peu qu'on les blesse, elles meurent plutôt de la peur que de leurs blessures (1). M. Klein prétend néanmoins qu'elles se mettent quelquefois en colère, et qu'alors on voit s'enfler une peau lâche qu'elles ont sous le cou. Si l'on en croit les anciens, l'outarde n'a pas moins d'amitié pour le cheval qu'elle a d'antipathie pour le chien; dès qu'elle aperçoit celui-là, elle, qui craint tout, vole à sa rencontre, et se met presque sous ses pieds (2).

En supposant bien constatée cette singulière sympathie entre des animaux si différents, on pourrait, ce me semble, en rendre raison en disant que l'outarde trouve dans la fiente du cheval des grains qui ne sont qu'à demi digérés, et lui sont une ressource dans la disette (3).

Lorsqu'elle est chassée, elle court fort vite, en battant des ailes, et va quelquefois plusieurs milles de suite et sans s'arrêter (4); mais, comme elle ne prend son vol que difficilement et lorsqu'elle est aidée ou, si l'on veut, portée par un vent favorable, et que d'ailleurs elle ne se perche ni ne peut se percher sur les arbres, soit à cause de sa pesanteur, soit faute de doigt postérieur dont elle puisse saisir la branche et s'y soutenir, on

(1) Gesner, de Avibus, pag. 488.

(2) Oppien, de Aucupio, lib. 3.

(3) Otidibus amicitia cum equis quibus appropinquare et fimum dejicere gaudent. Plutarq. de Soc. Animal.

(4) Britisch Zoology, pag. 88.

peut croire, sur le témoignage des anciens et des modernes (1), que les lévriers et les chiens courants la peuvent forcer : on la chasse aussi avec l'oiseau de proie (2), ou enfin on lui tend des filets, et on l'attire où l'on veut, en faisant paraître un cheval à propos, ou seulement en s'affublant de la peau d'un de ces animaux (3). Il n'est point de piége, si grossier qu'il soit, qui ne doive réussir, s'il est vrai, comme le dit Élien, que dans le royaume de Pont les renards viennent à bout de les attirer à eux en se couchant contre terre, et relevant leur queue à laquelle ils donnent, autant qu'ils peuvent, l'apparence et les mouvements du cou d'un oiseau; les outardes qui prennent, dit-on, cet objet pour un oiseau de leur espèce, s'approchent sans défiance, et deviennent la proie de l'animal rusé (4); mais cela suppose bien de la subtilité dans le renard, bien de la stupidité dans l'outarde, et peut-être encore plus de crédulité dans l'écrivain. . . . .

J'ai dit que ces oiseaux allaient quelquefois par troupes de cinquante ou soixante; cela arrive surtout en automne dans les plaines de la Grande-Bretagne; ils se répandent alors dans les terres semées de *turnipes* (5), et y font de très-grands dé-

(1) Xénophon, Élien, Albin, Frisch, etc.

(2) Aldrov. Ornitholog. tom. II, pag. 92.

(3) Athénée.

(4) Ælian, Nat. Animal. lib. 6. cap. 24.

(5) Ou *turneps*, nom que les Anglais donnent à une variété de brassica

gats (1). En France, on les voit passer régulièrement au printemps et en automne, mais par plus petites troupes, et elles ne se posent guère que sur les lieux les plus élevés. On a observé leur passage en Bourgogne, en Champagne et en Lorraine.

L'outarde se trouve dans la Libye, aux environs d'Alexandrie, selon Plutarque (2); dans la Syrie (3), dans la Grèce (4), en Espagne (5), en France, dans les plaines du Poitou et de la Champagne pouilleuse (6), dans les contrées ouvertes de l'est et du sud de la Grande-Bretagne, depuis la province de Dorset jusqu'à celle de Mercie et de la Lothiane en Écosse (7); dans les Pays-Bas, en Allemagne (8), en Ukraine et en Pologne, où, selon Rzaczynski, elle passe quelquefois l'hiver au mi-

---

rapa de Linné; Brassica rapa var. depressa; les Français lui donnent le nom de rave, grosse rave ou rabioule. L. 1825.

(1) Britisch Zoology, pag. 88. — Nec ullam pestem odere magis olitores, nam rapis ventrem fulcit, nec mediocri prædâ contentus esse solet. Longolius apud Aldrov. Ornitholog. tom. II, pag. 93.

(2) Si toutefois on n'a pas ici confondu *l'otis* avec *l'otus*, comme on a fait si souvent.

(3) Gesner, de Avibus, pag. 484.

(4) Pausanias in Phocicis.

(5) Plin. lib. 10, cap. 22. — Hispania otides producit. Strabon.

(6) Ornithologie de Salerne, page 153.

(7) Britisch Zoology, pag. 88. — Aldrovande, Ornitholog. tom. II, pag. 92.

(8) *Nota*. Frisch l'appelle la plus grosse de toutes les poules sauvages naturelles à l'Allemagne; cela ne prouve pas que l'outarde soit une poule, mais bien qu'elle se trouve en Allemagne.

lieu des neiges. Les auteurs de la *Zoologie Britannique* assurent que ces oiseaux ne s'éloignent guère du pays qui les a vus naître, et que leurs plus grandes excursions ne vont pas au-delà de vingt à trente milles (1) : mais Aldrovande prétend que sur la fin de l'automne ils arrivent par troupes en Hollande, et se tiennent par préférence dans les campagnes éloignées des villes et des lieux habités (2). M. Linnæus dit qu'ils passent en Hollande et en Angleterre. Aristote parle aussi de leur migration (3); mais c'est un point qui demande à être éclairci par des observations plus exactes.

Aldrovande reproche à Gesner d'être tombé dans quelque contradiction à cet égard, sur ce qu'il dit que l'outarde s'en va avec les cailles (4), ayant dit plus haut qu'elle ne quittait point la Suisse, où elle est rare, et qu'on y en prenait quelquefois l'hiver (5) : mais cela peut se concilier, ce me semble, en admettant la migration des outardes, en la resserrant dans des limites, comme les auteurs de la *Zoologie Britannique;* d'ailleurs,

(1) Britisch Zoology, pag. 88.

(2) Ornithologia, pag. 92.

(3) Hist. Animal. lib. 8.

(4) Gesner, de Avibus, pag. 484. Otidem de quâ scribo avolare puto cum coturnicibus, sed corporis gravitate impeditum, perseverare non posse, et in locis proximis remanere.

(5) Otis magna, si ea est quam vulgo Trappum vocant, non avolat nisi fallor ex nostris regionibus (et si helvetiæ rara est), et hieme etiam interdum capitur apud nos. Gesner, ibidem.

celles qui se trouvent en Suisse sont des outardes égarées, dépaysées, en petit nombre, et dont les mœurs ne peuvent représenter celles de l'espèce. Ne pourrait-on pas dire aussi que l'on n'a point de preuves que celles qu'on prend quelquefois à Zurich, pendant l'hiver, soient les mêmes qui y ont passé l'été précédent?

Ce qui paraît de plus certain, c'est que l'outarde ne se trouve que rarement dans les contrées montagneuses ou bien peuplées, comme la Suisse, le Tyrol, l'Italie, plusieurs provinces d'Espagne, de France, d'Angleterre et d'Allemagne; et que, lorsqu'elle s'y rencontre, c'est presque toujours en hiver (1) : mais, quoiqu'elle puisse subsister dans les pays froids, et qu'elle soit, selon quelques auteurs, un oiseau de passage, il ne paraît

(1) Memini ter quaterque apud nos captum, et in Rhætiâ circa Curiam, decembri et januario mensibus, nec apud nos, nec illic à quoquam agnitum. Gesner, de Avibus, pag. 486.

« L'outarde se voit rarement dans l'Orléanais, et seulement en hiver, « dans les temps de neige. Salerne, Ornithologie, page 153. Un parti- « culier, incapable d'en imposer, ajoute le même M. Salerne, m'a ra- « conté qu'un jour que la campagne était couverte de neige et de frimas, « un de ses domestiques trouva le matin une trentaine d'outardes à « moitié gelées, qu'il amena à la maison, les prenant pour des dindons « qu'on avait laissés coucher dehors, et qu'on ne reconnut pour ce « qu'elles étaient que lorsqu'elles furent dégelées. » Ibidem.

Nota. Je me souviens moi-même d'en avoir vu deux, à deux différentes fois, dans une partie de la Bourgogne fertile en blé, et cependant montagneuse; mais ça toujours été en hiver et par un temps de neige.

pas néanmoins qu'elle ait jamais passé en Amérique par le nord; car, bien que les relations des voyageurs soient remplies d'outardes trouvées dans ce nouveau continent, il est aisé de reconnaître que ces prétendues outardes sont des oiseaux aquatiques, comme je l'ai déja remarqué plus haut, et absolument différents de la véritable outarde dont il est ici question. M. Barrère parle bien d'une outarde cendrée d'Amérique, dans son *Essai d'ornithologie* (*page* 33), qu'il dit avoir observée; mais, 1° il ne paraît pas l'avoir vue en Amérique, puisqu'il n'en fait aucune mention dans sa *France équinoxiale*; 2° il est le seul, avec M. Klein, qui parle d'une outarde américaine : or, celle de M. Klein, qui est le *macucagua* (1) de Marcgrave, n'a point les caractères propres à ce genre, puisqu'elle a quatre doigts à chaque pied (2), et le bas de la jambe garni de plumes jusqu'à son articulation avec le tarse; qu'elle est sans queue, et qu'elle n'a guère d'autre rapport avec l'outarde que d'être un oiseau pesant qui ne se perche ni ne vole presque point (3). A l'égard de M. Barrère, son autorité n'est pas d'un assez grand poids en histoire naturelle, pour que son témoignage doive prévaloir contre celui de tous les autres; 3° enfin, son outarde cendrée d'Amérique a bien l'air d'être la femelle de l'outarde d'Afrique, la-

(1) Tinamus Brasiliensis; Lath.

(2) Klein, Ordo Avium, pag. 18.

(3) Marcgrav. Hist. nat. Brasil. pag. 213.

quelle est en effet toute couleur de cendre, selon M. Linnæus (1).

On me demandera peut-être pourquoi un oiseau qui, quoique pesant, a cependant des ailes, et qui s'en sert quelquefois, n'est point passé en Amérique par le nord, comme ont fait plusieurs quadrupèdes. Je répondrai que l'outarde n'y est point passée, parce que, quoiqu'elle vole en effet, ce n'est guère que lorsqu'elle est poursuivie; parce qu'elle ne vole jamais bien loin, et que d'ailleurs elle évite surtout les eaux, selon la remarque de Belon, d'où il suit qu'elle n'a pas dû se hasarder à franchir de grandes étendues de mer : je dis de grandes étendues, car, quoique celles qui séparent les deux continents du côté du nord soient bien moindres que celles qui les séparent entre les tropiques, elles sont néanmoins considérables par rapport à l'espace que l'outarde peut parcourir d'un seul vol.

On peut donc regarder l'outarde comme un oiseau propre et naturel à l'ancien continent, et qui, dans ce continent, ne paraît point attaché à un climat particulier, puisqu'il peut vivre en Lybie, sur les côtes de la mer Baltique, et dans tous les pays intermédiaires.

C'est un très-bon gibier : la chair des jeunes, un peu gardée, est surtout excellente ; et si quelques écrivains ont dit le contraire, c'est pour

(1) Hist. nat. edit. 10, pag. 155.

avoir confondu l'*otis* avec l'*otus*, comme je l'ai remarqué plus haut. Je ne sais pourquoi Hippocrate l'interdisait aux personnes qui tombaient du mal caduc (1). Pline reconnaît dans la graisse d'outarde la vertu de soulager les maux de mamelles qui surviennent aux nouvelles accouchées. On se sert des pennes de cet oiseau comme, on fait de celles d'oie et de cygne pour écrire; et les pêcheurs les recherchent pour les attacher à leurs hameçons, parce qu'ils croient que les petites taches noires dont elles sont émaillées, paraissent autant de petites mouches aux poissons qu'elles attirent par cette fausse apparence (2).

(1) Vid. Aldrovand. Ornithologia, pag. 95.

(2) Gesner, de Avibus, pag. 488.



1. la petite Outarde ou Canepetière. 2. le Houbara.

LA PETITE OUTARDF.

VULGAIREMENT

LA CANEPETIÈRE.[1]

L'OUTARDE CANEPETIÈRE; Cuvier. — *Otis tetrax;* Linn.

CET oiseau ne diffère de l'outarde que parce qu'il est beaucoup plus petit, et par quelques variétés dans le plumage : il a aussi cela de commun avec l'outarde, qu'on lui a donné le nom de

(1) Petite outarde ou canepetière. En italien, *fasanella*. — Canepetière. Belon, Hist. nat. des Oiseaux, page 237...... Canepetière, nommée par aucuns, *olive*. Idem. Portraits d'oiseaux, page 56, *b*. — Petite outarde. Edwards, Glanures, pl. 251, avec une bonne figure coloriée de la femelle. La petite outarde. Brisson, Ornithologie, tome V, p. 24, avec une figure du mâle et une de la femelle, pl. 2.

« Quant à l'étymologie (dit M. Salerne, Hist. nat. des Oiseaux, p. 155), « on le nomme (cet oiseau) *canepetière* ou *canepetrace*, 1° parce qu'i « ressemble en quelque chose à un canard sauvage, et qu'il vole comme « lui; 2° parce qu'il se plaît parmi les pierres. Il y en a qui pensent « que ce nom lui vient de ce qu'il pétrit son aire ou son repaire; « d'autres disent que c'est parce qu'il pète : mais je préfère la première « étymologie, d'autant plus que les Orléanais appellent le petit moineau « de muraille, dit Friquet, un *pétrac* ou *pétrat*. »

Nota. Cette étymologie de canepetière, parce que cet oiseau pète,

cane et de canard (1), quoiqu'il n'ait pas plus d'affinité qu'elle avec les oiseaux aquatiques, et qu'on ne le voie jamais autour des eaux (2). Belon prétend qu'on l'a ainsi nommé parce qu'il se tapit contre terre comme font les canes dans l'eau (3); et M. Salerne, parce qu'il ressemble en quelque chose à un canard sauvage, et qu'il vole comme lui (4). Mais l'incertitude et le peu d'accord de ces conjectures étymologiques font voir qu'un rapport aussi vague, et surtout un rapport unique, n'est point une raison suffisante pour appliquer à un oiseau le nom d'un autre oiseau; car, si un lecteur qui trouve ce nom ne saisit point le rapport qu'on a voulu indiquer, il prendra nécessairement une fausse idée : or, il y a beaucoup à parier que ce

---

dit-on, ne paraît uniquement fondée que sur l'analogie du mot : car aucun naturaliste n'a rien dit de pareil dans l'histoire de cet oiseau, notamment Belon, qui a été copié par presque tous les autres.

D'ailleurs, je remarque que le proyer, dont le même M. Salerne parle aux pages 291 et 292, est appelé *peteux*, quoiqu'il ne soit point dit dans son histoire qu'il pète, mais bien qu'il se plaît dans les prés, les sainfoins et les luzernes. Or, la canepetière est aussi appelée *anas pratensis*.

(1) Belon, dans son Histoire naturelle des Oiseaux, page 237, l'appelle *canepetière*. Gesner, de Avibus, pag. 795, l'appelle de même. Jonston, *anas campestris*, de Avibus, p. 43. Charleton, idem, in Exercit. pag. 83, n° 9. Aldrovande, *idem*, in Ornithologia, tom. II, p. 96. — Willughby, *idem*, in Ornithologia, pag. 129. Ray, *idem*, in Synops. meth. Avium, pag. 59, n° 11. Albin, *idem*, dans son Histoire naturelle des Oiseaux, tome III, page 17. Canard des prés.

(2) Salerne, Hist. nat. des Oiseaux, page 155.

(3) Belon, Hist. nat. des Oiseaux, page 237.

(4) Salerne, loco citato.

rapport, étant unique, ne sera saisi que très-rarement.

La dénomination de petite outarde, que j'ai préférée, n'est point sujette à cet inconvénient, car l'oiseau dont il s'agit ayant tous les principaux caractères de l'outarde, à l'exception de la grandeur, le nom composé de petite outarde lui convient dans presque toute la plénitude de sa signification, et ne peut guère produire d'erreurs.

Belon a soupçonné que cet oiseau était le *tetrax* d'Athénée, se fondant sur un passage de cet auteur, où il le compare, pour la grandeur, au *spermologus* (1), que Belon prend pour un *freux*, espèce de grosse corneille; mais Aldrovande assure au contraire que le *spermologus* est une espèce de moineau, et que par conséquent le *tetrax*, auquel Athenée le compare pour la grandeur, ne saurait être la petite outarde (2): aussi Willughby prétend-il que cet oiseau n'a point été nommé par les anciens (3).

Le même Aldrovande nous dit que les pêcheurs de Rome ont donné, sans qu'on sache pourquoi, le nom de *stella* à un oiseau qu'il avait pris d'abord pour la petite outarde, mais qu'ensuite il a

(1) Tetrax, inquit Alexander Myndius, avis est magnitudine spermologi, colore siglino, sordidis quibusdam maculis lineisque magnis variegato: frugibus vescitur, et quando peperit, quadruplicem emittit vocem. Athénée, lib. 9.

(2) Ornithologia, lib. 13, pag. 61.

(3) Idem, p. 130. Veteribus indicta videtur.

jugé différent en y regardant de plus près (1). Cependant, malgré un aveu aussi formel, Ray, et d'après lui M. Salerne, disent que la canepetière et le *stella avis* d'Aldrovande paraissent être de la même espèce (2); et M. Brisson place sans difficulté le *stella* d'Aldrovande parmi les synonymes de la petite outarde; il semble même imputer à Charleton et à Willughby d'avoir pensé de même (3), quoique ces deux auteurs aient été fort attentifs à ne point confondre ces deux sortes d'oiseaux, que, selon toute apparence, ils n'avaient point vus (4).

D'un autre côté, M. Barrère, brouillant la petite outarde avec le râle, lui a imposé le nom d'*ortygometra melina*, et lui donne un quatrième doigt à chaque pied (5); tant il est vrai que la multi-

---

(1) Ornithol. Aldrov. tom. II, pag. 98. Arbitrabar cum Bellonianâ *canepetière* eamdem esse; sed ex collata utriusque descriptione, diversam esse judicavi.

(2) Voyez Ray, Synopsis meth. Avium, pag. 59; et Salerne, Hist. nat. des Oiseaux, page 154.

(3) Ornithologia, pag. 25.

(4) *Nota.* Charleton en fait deux espèces différentes, dont l'une, qui est la neuvième de ses Phytivores, est la *canepetière*; et l'autre, qui est la dixième espèce du même genre, est *l'avis stella:* sur celle-ci il renvoie à Jonston, et il ne parle de l'autre que d'après Belon. A l'égard de Willughby, il ne donne nulle part le nom de *stella* à la canepetière (voyez son Ornithologie, page 129); ni le nom de canepetière à l'*avis stella* (voyez la figure qui est au bas de la planche 32, et qui paraît copiée d'après celle de l'*avis stella* d'Aldrovande; voyez aussi la table au mot *stella.*)

(5) Specimen Ornitholog. Class. 3, Gen. 35, pag. 62.

plicité des méthodes ne fait que donner lieu à de nouvelles erreurs, sans rien ajouter aux connaissances réelles.

Cet oiseau est une véritable outarde, comme j'ai dit, mais construite sur une plus petite échelle; d'où M. Klein a pris occasion de l'appeler *outarde naine* (1): sa longueur, prise du bout du bec au bout des ongles, est de dix-huit pouces, c'est-à-dire plus d'une fois moindre que la même dimension prise dans la grande outarde: cette seule mesure donne toutes les autres; et il n'en faut pas conclure, avec M. Ray que la petite outarde soit à la grande comme un est à deux (2), mais comme un est à huit, puisque les volumes des corps semblables sont entre eux comme les cubes de celles de leurs dimensions simples qui se correspondent; sa grosseur est à peu près celle d'un faisan (3); elle a, comme la grande outarde, trois doigts seulement à chaque pied, le bas de la jambe sans plumes, le bec des gallinacés, et un duvet couleur de rose sous toutes les plumes du corps; mais elle a deux pennes de moins à la

---

(1) Tarda nana, an otis uti videtur, seu tarda aquatica. (Ordo Avium, pag. 18, n° 2.) *Nota.* Voilà encore la petite outarde transformée expressément en oiseau aquatique.

(2) Tardæ persimilis est, sed duplo minor. Ray, Synopsis meth. Avium, pag. 59.

(3) Qui voudra avoir la perspective d'une canepetière, s'imagine voir une caille beaucoup madrée (tachetée), aussi grande comme une moyenne faisanne. Belon, Hist. nat. des Oiseaux, page 238.



queue, une penne de plus à chaque aile, dont les dernières pennes vont, l'aile étant pliée, presque aussi loin que les premières, par lesquelles on entend les plus éloignées du corps. Outre cela, le mâle n'a point ces barbes de plumes qu'a le mâle de la grande espèce; et M. Klein ajoute que son plumage est moins beau que celui de la femelle (1), contre ce qui se voit le plus souvent dans les oiseaux. Mais, à ces différences près, qui sont assez légères, on retrouve dans la petite espèce tous les attributs extérieurs de la grande, et même presque toutes les qualités intérieures, le même naturel, les mêmes mœurs, les mêmes habitudes : il semble que la petite soit éclose d'un œuf de la grande, dont le germe aurait eu une moindre force de développement.

Le mâle se distingue de la femelle par un double collier blanc, et par quelques autres variétés dans les couleurs; mais celles de la partie supérieure du corps sont presque les mêmes dans les deux sexes, et sont beaucoup moins sujettes à varier dans les différents individus, ainsi que Belon l'avait remarqué.

Selon M. Salerne, ces oiseaux ont un cri particulier d'amour qui commence au mois de mai : ce cri est *brout* ou *prout;* ils le répètent sur tout la nuit, et on l'entend de fort loin : alors, les mâles se battent entre eux avec acharnement, et tâchent de se rendre maître chacun d'un certain

(1) Klein, Ordo Avium, pag. 18.

district ; un seul suffit à plusieurs femelles, et la place du rendez-vous d'amour, est battue comme l'aire d'une grange.

La femelle pond, au mois de juin, trois, quatre et jusqu'à cinq œufs fort beaux, d'un vert luisant : lorsque ses petits sont éclos, elle les mène comme la poule mène les siens. Ils ne commencent à voler que vers le milieu du mois d'août ; et quand ils entendent du bruit, ils se tapissent contre terre, et se laisseraient plutôt écraser que de remuer de la place (1).

On prend les mâles au piége, en les attirant avec une femelle empaillée dont on imite le cri ; on les chasse aussi avec l'oiseau de proie : mais, en général, ces oiseaux sont fort difficiles à approcher, étant toujours aux aguets sur quelque hauteur dans les avoines, mais jamais, dit-on, dans les seigles et les blés. Lorsque sur la fin de la belle saison, ils se disposent à quitter le pays pour passer dans un autre, on les voit se rassembler par troupes ; et pour lors, il n'y a plus de différence entre les jeunes et les vieux (2)

---

(1) Salerne, Hist. nat. des Oiseaux, page 155. *Nota.* L'auteur n'indique poi n les sources où il a puisé tous ces faits ; ils ressemblent beaucoup à ce qu'on dit du coq de bruyère, qui s'appelle *tetrix* (voyez ibidem, pag. 136) ; et comme on a donné le nom de *tetrax* à la petite outarde, on pourrait craindre qu'il n'y eût ici quelque méprise fondée sur une équivoque de nom, d'autant plus que M. Salerne est le seul naturaliste qui entre dans d'aussi grands détails sur la génération de la petite outarde, sans citer ses garants.

(2) Voyez Salerne, Hist. nat. des Oiseaux, page 155.

Ils se nourrissent, selon Belon (1), comme ceux de la grande espèce, c'est-à-dire d'herbes et de graines; et, outre cela, de fourmis, de scarabées et de petites mouches : mais, selon M. Salerne, les insectes sont leur nourriture principale; seulement, ils mangent quelquefois au printemps les feuilles les plus tendres du laiteron (2). *

La petite outarde est moins répandue que la grande, et paraît confinée dans une zone beaucoup plus étroite. M. Linnæus dit qu'elle se trouve en Europe, et particulièrement en France (3): cela est un peu vague, car il y a des pays très-considérables en Europe et même de grandes provinces en France où elle est inconnue : on peut mettre les climats de la Suède et de la Pologne, au nombre de ceux où elle ne se plaît point; car M. Linnæus, lui-même, n'en fait aucune mention dans sa *Fauna Suecica*, ni le P. Rzaczynzki dans son *Histoire naturelle de Pologne;* et M. Klein n'en a vu qu'une seule à Dantzick, laquelle venait de la ménagerie du Marcgrave de Bareith (4).

Il faut qu'elle ne soit pas non plus bien commune en Allemagne, puisque Frisch, qui s'attache à décrire et représenter les oiseaux de cette région, et qui parle assez au long de la grande ou-

(1) Belon, Hist. nat. des Oiseaux, page 237.
(2) Salerne, Hist. nat. des Oiseaux, pag. 155. * Sonchus arvensis; Linn.
(3) Linnæus, Syst. nat. edit. 10, pag. 154.
(4) Klein, Ordo Avium, pag. 18.

tarde, ne dit pas un mot de celle-ci, et que Schwenckfeld ne la nomme seulement pas.

Gesner se contente de donner son nom dans la liste des oiseaux qu'il n'avait jamais vus; et il est bien prouvé qu'en effet il n'avait jamais vu celui-ci, puisqu'il lui suppose des pieds velus comme à l'attagas (1); ce qui donne lieu de croire qu'il est au moins fort rare en Suisse.

Les auteurs de la Zoologie Britannique, qui se sont voués à ne décrire aucun animal qui ne fût breton où du moins d'origine bretonne, auraient cru manquer à leur vœu, s'ils eussent décrit une petite outarde qui avait été cependant tuée dans la province de Cornouailles, mais qu'ils ont regardée comme un oiseau égaré, et tout-à-fait étranger à la Grande-Bretagne (2): elle l'est en effet à un tel point, qu'un individu de cette espèce ayant été présenté à la Société royale, aucun des membres qui étaient présents ce jour-là ne le reconnut, et qu'on fut obligé de députer à M. Edwards pour savoir ce que c'était (3).

D'un autre côté, Belon nous assure que de son temps, les ambassadeurs de Venise, de Ferrare et du Pape, à qui il en montra une, ne la reconnurent pas mieux, ni personne de leur suite, et que quelques-uns la prirent pour une faisane; d'où il

(1) Gesner, de Avium naturâ, pag. 715 et 795.

(2) Britisch Zoology, pag. 288.

(3) Edwards, Glanures, planche 251.

conclut, avec raison, qu'elle doit être fort rare en Italie (1); et cela est vraisemblable, quoique M. Ray, passant par Modène, en ait vu une au marché (2): voilà donc la Pologne, la Suède, la Grande-Bretagne, l'Allemagne, la Suisse et l'Italie, à excepter du nombre des pays de l'Europe où se trouve la petite outarde; et ce qui pourrait faire croire que ces exceptions sont encore trop limitées, et que la France est le seul climat propre, le seul pays naturel de cet oiseau, c'est que les naturalistes français sont ceux qui paraissent le connaître mieux, et presque les seuls qui en parlent d'après leurs propres observations, et que tous les autres, excepté M. Klein, qui n'en avait vu qu'un, n'en parlent que d'après Belon.

Mais il ne faut pas même croire que la petite outarde soit également commune dans tous les cantons de la France; je connais de très grandes provinces de ce royaume où elle ne se voit point.

M. Salerne dit qu'on la trouve assez communément dans la Beauce (où cependant elle n'est que passagère), qu'on la voit arriver vers le milieu d'avril, et s'en aller aux approches de l'hiver: il ajoute qu'elle se plaît dans les terres maigres et pierreuses, raison pourquoi on l'appelle *canepetrace*, et ses petits *petraceaux*. On la voit aussi dans le Berri, où elle est connue sous le nom de

(1) Belon, Hist. nat. des Oiseaux, page 237.
(2) Ray, Synopsis method. Avium, pag. 59.

canepetrotte (1) : enfin, elle doit être commune dans le Maine et la Normandie, puisque Belon, jugeant de toutes les autres provinces de France par celle-ci qu'il connaissait le mieux, avance qu'*il n'y a paysan dans ce royaume qui ne la sache nommer* (2).

La petite outarde est naturellement rusée et soupçonneuse, au point que cela a passé en proverbe, et que l'on dit des personnes qui montrent ce caractère, *qu'ils font de la canepetière* (3).

Lorsque ces oiseaux soupçonnent quelque danger, ils partent et font un vol de deux ou trois cents pas très-roide et fort près de terre ; puis, lorsqu'ils sont posés, ils courent si vite qu'à peine un homme les pourrait atteindre (4).

La chair de la petite outarde est noire et d'un goût exquis : M. Klein nous assure que les œufs de la femelle qu'il a eus étaient très-bons à manger, et il ajoute que la chair de cette femelle était meilleure que celle de la femelle du petit coq de bruyère (5), et dont il pouvait juger par comparaison.

Quant à l'organisation intérieure, elle est à peu près la même, suivant Belon, que dans le commun des granivores (6).

---

(1) Salerne, Hist. nat. des Oiseaux, page 155.

(2) Belon, Hist. nat. des Oiseaux, page 237.

(3) Idem, ibidem.

(4) Idem, ibidem.

(5) Klein, Ordo Avium, pag. 18.

(6) Belon, Hist. nat. des Oiseaux, page 238.

OISEAUX ÉTRANGERS

QUI ONT RAPPORT

AUX OUTARDES.

I.

LE LOHONG

OU

L'OUTARDE HUPPÉE D'ARABIE.

L'OUTARDE D'ARABIE ; Briss. — *Otis Arabs ;* Linn.

L'OISEAU que les Arabes appellent *Lohong*, et que M. Edwards a dessiné et décrit le premier, est à peu près de la grosseur de notre grande outarde ; il a, comme elle, trois doigts à chaque pied, dirigés de même, seulement un peu plus courts ; les pieds, le bec et le cou plus longs ; et paraît en général modelé sur des proportions plus légères.

Le plumage de la partie supérieure du corps est plus brun, et semblable à celui de la bécasse, c'est-à-dire fauve, rayé de brun foncé, avec des taches blanches en forme de croissant sur les ailes ; le dessous du corps est blanc, ainsi que le

contour de la partie supérieure de l'aile; le sommet de la tête, la gorge et le devant du cou ont des raies transversales d'un brun obscur sur un fond cendré; le bas de la jambe, le bec et les pieds sont d'un brun clair et jaunâtre; la queue est tombante, comme celle de la perdrix, et traversée par une bande noire; les grandes pennes de l'aile et la huppe sont de cette même couleur.

Cette huppe est un trait fort remarquable dans l'outarde d'Arabie; elle est pointue, dirigée en arrière, et fort inclinée à l'horizon; de sa base, elle jette en avant deux lignes noires, dont l'une plus longue passe sur l'œil et lui forme une espèce de sourcil; l'autre, beaucoup plus courte, se dirige comme pour embrasser l'œil par dessous, mais n'arrive point jusqu'à l'œil, lequel est noir et placé au milieu d'un espace blanc.

En regardant cette huppe de profil et d'un peu loin, on croirait voir des oreilles un peu couchées et qui se portent en arrière; et, comme l'outarde d'Arabie a été sans doute plus connue des Grecs que la nôtre, il est vraisemblable qu'ils l'ont nommée *otis* à cause de ces espèces d'oreilles, de même qu'ils ont nommé le duc *otus* ou *otos* à cause de deux aigrettes semblables qui le distinguent des chouettes.

Un individu de cette espèce, qui venait de Moka, dans l'Arabie heureuse, a vécu plusieurs années à Londres dans les volières de M. Hans Sloane; et M. Edwards, qui nous en a donné la

figure coloriée, ne nous a conservé aucun détail sur ses mœurs, ses habitudes, ni même sur sa façon de se nourrir (1): mais du moins il n'aurait pas dû la confondre avec les gallinacés, dont elle diffère par des traits si frappants, ainsi que je l'ai fait voir à l'article de l'outarde (2).

2.

L'OUTARDE D'AFRIQUE.

Otis Afra; Linn. (3).

C'est celle dont M. Linnæus fait sa quatrième espèce : elle diffère de l'outarde d'Arabie par les couleurs du plumage ; le noir y domine, mais le dos est cendré et les oreilles blanches.

Le mâle a le bec et les pieds jaunes, le sommet de la tête cendré, et le bord extérieur des ailes blanc; mais la femelle est partout de couleur cendrée, à l'exception du ventre et des cuisses qui sont noires comme dans l'outarde des Indes (4).

---

(1) M. Edwards l'appelle *Arabian Bustard*, planche 12.

M. Linnæus, *Otis Arabs auribus erecto cristatis*. Syst. nat. edit. 10, Gen. 85, Spec. 2.

M. Klein, *Tarda Mochaencis Arabica*. Ordo Avium, pag. 18, n° 111.

(2) *Nota*. Les Arabes lui donnent le nom de *lohong*, selon M. Edwards; nom qui ne se trouve point dans le texte anglais relatif à la planche 12, mais dans la traduction française, laquelle est avouée de l'auteur.

(3) Kolbe, Sparmann et plusieurs naturalistes modernes parlent de cette espèce. Lam. 1825.

(4) Linnæus, Syst. nat. edit. 10, pag. 155.

Cet oiseau se trouve en Éthiopie, selon M. Linnæus; et il y a grande apparence que celui dont le voyageur le Maire parle sous le nom d'*autruche volante* du Sénégal (1), n'est pas un oiseau différent; car, quoique ce voyageur en dise peu de chose, ce peu s'accorde en partie et ne disconvient en rien avec la description ci-dessus : selon lui, son plumage est gris et noir, sa chair délicieuse, et sa grosseur à peu près de celle du cygne; mais cette conjecture tire une nouvelle force du témoignage de M. Adanson. Cet habile naturaliste ayant tué au Sénégal, et par conséquent examiné de près, une de ces autruches volantes, nous assure qu'elle ressemble à bien des égards à notre outarde d'Europe, mais qu'elle en diffère par la couleur du plumage, qui est généralement d'un gris cendré; par son cou, qui est beaucoup plus long, et par une espèce de huppe qu'elle a derrière la tête (2).

Cette huppe est sans doute ce que M. Linnæus appelle *les oreilles*, et cette couleur gris cendré est précisément celle de la femelle; et, comme ce sont là les principaux traits par lesquels l'outarde d'Afrique de M. Linnæus et l'autruche volante du Sénégal diffèrent de notre outarde d'Europe, on peut en induire, ce me semble, que ces deux oiseaux se ressemblent beaucoup; et, par la même

(1) Voyage de le Maire aux îles Canaries, Cap-Verd, Sénégal, etc. Paris, 1695, page 106.

(2) Voyage au Sénégal, par M. Adanson. Paris, 1757, in-4°, p. 160.

raison, on peut encore étendre à tous deux ce qui a été observé sur chacun en particulier : par exemple, qu'ils ont à peu près la grosseur de notre outarde, et le cou plus long : cette longueur du cou, dont parle M. Adanson, est un trait de ressemblance avec l'outarde d'Arabie, qui habite à peu près le même climat ; et l'on ne peut tirer aucune conséquence contraire du silence de M. Linnæus, puisqu'il n'indique pas une seule dimension de son outarde d'Afrique. A l'égard de la grosseur, le Maire fait celle de l'autruche volante égale à celle du cygne (1), et M. Adanson à celle de l'outarde d'Europe, puisque, ayant dit qu'elle lui ressemblait à bien des égards, et ayant indiqué les principales différences, il n'en établit aucune à cet égard (2) ; et comme d'ailleurs l'Éthiopie ou l'Abyssinie, qui est le pays de l'outarde d'Afrique, et le Sénégal, qui est celui de l'autruche volante, quoique fort éloignés en longitude, sont néanmoins du même climat, je vois beaucoup de probabilité à dire que ces deux oiseaux appartiennent à une seule et même espèce.

---

(1) Voyage de le Maire aux îles Canaries, page 72.

(2) Voyage au Sénégal, *loco citato*.

3.

LE CHURGE

OU

L'OUTARDE MOYENNE DES INDES.

LE GRAND PLUVIER DU BENGALE; Brisson.—*Otis Bengalensis;* Linn.

Cette outarde est non seulement plus petite que celles d'Europe, d'Afrique et d'Arabie, mais elle est encore plus menue à proportion, et plus haut montée qu'aucune autre outarde : elle a vingt pouces de haut, depuis le plan de position jusqu'au sommet de la tête ; son cou paraît plus court relativement à la longueur de ses pieds ; du reste, elle a tous les caractères de l'outarde ; trois doigts seulement à chaque pied, et ces doigts isolés ; le bas de la jambe sans plumes ; le bec un peu courbé, mais plus allongé ; et je ne vois point par quelles raisons M. Brisson l'a renvoyée au genre des pluviers.

Le caractère distinctif par lequel les pluviers diffèrent des outardes consiste, selon lui, dans la forme du bec, que celles-ci ont en cône courbé, et ceux-là droit et renflé par le bout. Or l'outarde des Indes dont il s'agit ici a le bec plutôt courbé que droit, et ne l'a point renflé par le bout comme les pluviers ; du moins c'est ainsi que l'a représenté M. Edwards (1) dans une figure que M. Brisson

(1) Edward, Glanures, planche 250.

avoue comme exacte (1): je puis même ajouter qu'elle a le bec plus courbé et moins renflé par le bout que l'outarde d'Arabie de M. Edwards (2), dont la figure a paru aussi très-exacte à M. Brisson (3), et qu'il a rangée sans difficulté parmi les outardes.

D'ailleurs, il ne faut que jeter les yeux sur la figure de l'outarde des Indes, et la comparer avec celles des pluviers, pour reconnaître qu'elle en diffère beaucoup par le port total et par les proportions, ayant le cou plus long, les ailes plus courtes et la forme du corps plus développée : ajoutez à cela qu'elle est quatre fois plus grosse que le plus gros pluvier, lequel n'a que seize pouces de long du bout du bec au bout des ongles (4), au lieu qu'elle en a vingt-six (5).

Le noir, le fauve, le blanc et le gris, sont les principales couleurs du plumage, comme dans l'outarde d'Europe; mais elles sont distribuées différemment : le noir sur le sommet de la tête, le cou, les cuisses et tout le dessous du corps; le fauve, plus clair sur les côtés de la tête et autour des yeux, plus brun et mêlé avec du noir sur le dos,

(1) Brisson, Ornithologie, tome V, page 82.

(2) Edwards, Natural history of un common Birds, planche 12.

(3) Brisson, Ornithologie, tome V, page 30.

(4) Brisson, Ornithologie, tome V, page 76.

(5) Ibidem, pag. 82. *Nota.* Cela ne contredit pas ce que j'ai dit ci-dessus, qu'elle avait vingt pouces de haut depuis le plan de position jusqu'au sommet de la tête, parce qu'en mesurant ainsi la hauteur, on ne tient compte ni de la longueur du bec, ni de celle des doigts.

la queue, la partie des ailes la plus proche du dos, et au haut de la poitrine, où il forme comme une large ceinture sur un fond noir; le blanc sur les couvertures des ailes les plus éloignées du dos, le blanc mêlé de noir sur leur partie moyenne; le gris plus foncé sur les paupières, l'extrémité des plus longues pennes de l'aile (1), de quelques-unes des moyennes et des plus courtes, et sur quelques-unes de leurs couvertures; enfin, le gris plus clair et presque blanchâtre sur le bec et les pieds.

Cet oiseau est originaire de Bengale, où on l'appele *churge*, et où il a été dessiné d'après nature (2) : il est à remarquer que le climat de Bengale est à peu près le même que celui d'Arabie, d'Abyssinie et du Sénégal, où se trouvent les deux outardes précédentes : on peut appeler celle-ci *outarde moyenne*, parce qu'elle tient le milieu pour la grosseur entre les grandes et les petites espèces.

4.

LE HOUBARA

OU

PETITE OUTARDE HUPPÉE D'AFRIQUE.

L'OUTARDE HOUBARA. — *Otis houbara*; Linn.

Nous avons vu que, parmi les grandes outardes, il y en avait de huppées et d'autres qui ne l'étaient

(1) Comme à quelques outardes d'Europe. Voyez Animaux de Perrault, partie II, page 103.

(2) Edwards, Glanures, planche 250, tom. I, chapitre 40.

point, et nous allons retrouver la même différence entre les petites outardes; car la nôtre n'a point de huppe, ni même de ces barbes de plumes qu'on voit à la grande outarde d'Europe, tandis que celles-ci ont non-seulement des huppes, mais encore des fraises: et il est à remarquer que c'est en Afrique que se trouvent toutes les huppées, soit de la grande, soit de la petite espèce.

Celle que les Barbaresques appellent *houbaara* est en effet huppée et fraisée. M. Shaw, qui en donne la figure (1), dit positivement qu'elle a la forme et le plumage de l'outarde, mais qu'elle est beaucoup plus petite, n'ayant guère que la grosseur d'un chapon; et, par cette raison seule, ce voyageur, d'ailleurs habile, mais qui, sans doute, ne connaissait point notre petite outarde de France, blâme Golius d'avoir traduit le mot *houbaary* par outarde.

Elle vit, comme la nôtre, de substances végétales et d'insectes, et elle se tient le plus communément sur les confins du désert.

Quoique M. Shaw ne lui donne point de huppe dans sa description, il lui en donne une dans la figure qui y est relative, et cette huppe paraît renversée en arrière et comme tombante; sa fraise est formée par de longues plumes qui naissent du

---

(1) Travels or observations relating to several parts of Barbary and the Levant. By, Thomas Shaw, pag. 252.

cou, et qui se relèvent un peu et se renflent, comme il arrive à notre coq domestique lorsqu'il est en colère.

C'est, dit M. Shaw, une chose curieuse de voir, quand elle se sent menacée par un oiseau de proie, de voir, dis-je, par combien d'allées et de venues, de tours et de détours, de marches et de contre-marches, en un mot, par combien de ruses et de souplesses elle cherche à échapper à son ennemi.

Ce savant voyageur ajoute qu'on regarde comme un excellent remède contre le mal des yeux, et que par cette raison l'on paie quelquefois très-cher, son fiel et une certaine matière qui se trouve dans son estomac.

5.

LE RHAAD,

AUTRE PETITE OUTARDE HUPPÉE D'AFRIQUE.

OUTARDE HOUBARA. — *Otis Rhaad*; Linn. (1).

Le Rhaad est distingué de notre petite outarde de France par sa huppe, et du houbara d'Afrique en ce qu'il n'a pas, comme lui, le cou orné d'une fraise; du reste, il est de la même grosseur que celui-ci : il a la tête noire, la huppe d'un bleu foncé; le dessus du corps et des ailes jaunes, tacheté de brun; la queue d'une couleur plus claire,

(1) Cette espèce ne diffère point de la précédente d'après Temminck, et c'est à tort que Gmelin, dans son Syst. nat. Linn., en a fait deux espèces. Lam. 1825.

rayée transversalement de noir; le ventre blanc et le bec fort, ainsi que les jambes.

Le petit rhaad ne diffère du grand que par sa petitesse (n'étant pas plus gros qu'un poulet ordinaire), par quelques variétés dans le plumage, et parce qu'il est sans huppe; mais avec tout cela, il serait possible qu'il fût de la même espèce que le grand, et qu'il n'en différât que par le sexe. Je fonde cette conjecture, 1° sur ce qu'habitant le même climat, il n'a point d'autre nom; 2° sur ce que dans presque toutes les espèces d'oiseaux, excepté les carnassiers, le mâle paraît avoir une plus grande puissance de développement qui se marque au dehors par la hauteur de la taille, par la force des muscles, par l'excès de certaines parties, telles que les membranes charnues, les éperons, etc.; par les huppes, les aigrettes et les fraises, qui sont, pour ainsi dire, une surabondance d'organisation, et même par la vivacité des couleurs du plumage.

Quoi qu'il en soit, on a donné au grand et au petit rhaad le nom de *saf-saf*. *Rhaad* signifie le tonnerre en langage africain, et exprime le bruit que font tous ces oiseaux en s'élevant de terre; et *saf-saf*, celui qu'ils font avec leurs ailes lorsqu'ils sont en plein vol (1).

---

(1) Voyez Thomas Shaw, Travels, etc. pag. 252.



P. Oudart del. Lith. de C. Motte Weitt... direx.

1 Le Coq 2 Le Dindon.

LE COQ.[1]

LE COQ et LA POULE ORDINAIRES; Cuvier. — *Phasianus Gallus et Gallina;* Linn.—*Phasianus domesticus;* Linn. *Gallus versicolor.* — *Gallus domesticus;* Brisson.

CET oiseau, quoique domestique, quoique le plus commun de tous, n'est peut-être pas encore assez connu : excepté le petit nombre de personnes qui font une étude particulière des productions de la nature, il en est peu qui n'aient quelque chose à apprendre sur les détails de sa forme extérieure, sur la structure de ses parties internes, sûr ses habitudes naturelles ou acquises, sur les différences qu'entraînent celles du sexe, du climat, des aliments; enfin, sur les variétés des races diverses qui se sont séparées plus tôt ou plus tard de la souche primitive.

(1) En grec, Ἀλέκτωρ; en latin, *gallus;* en espagnol et en italien, *gallo;* en savoyard, *coq, gau, geau*; en allemand, *han;* en polonais, *kur, kogut;* en suédois, *hoens, tupt;* en anglais, *cok;* en vieux français, *gal, gog.*—*gallus* Gallinaceus. Gesner, Avi. pag. 394. — *Coc, coq, gau, geau, gal, gog.* Belon, Hist. nat. des Oiseaux, page 242; et portraits d'oiseaux, page 58, A. — Le coq et la poule. Brisson, tome I, p. 166.

Mais, si le coq est trop peu connu de la plupart des hommes, il n'est pas moins embarrassant pour un naturaliste à méthode, qui ne croit connaître un objet que lorsqu'il a su lui trouver une place dans ses classes et dans ses genres; car, si, prenant les caractères généraux de ses divisions méthodiques dans le nombre des doigts, il le met au rang des oiseaux qui en ont quatre, que fera-t-il de la poule à cinq doigts, qui est certainement une poule, et même fort ancienne, puisqu'elle remonte jusqu'au temps de Columelle, qui en parle comme d'une race de distinction (1)? que s'il fait du coq une classe à part, caractérisée par la forme singulière de sa queue, où placera-t-il le coq sans croupion, et par conséquent sans queue, et qui n'en est pas moins un coq? que s'il admet pour caractère de cette espèce d'avoir les jambes garnies de plumes jusqu'au talon, ne sera-t-il pas embarrassé du coq pattu, qui a des plumes jusqu'à l'origine des doigts, et du coq du Japon, qui en a jusqu'aux ongles? enfin, s'il veut ranger les gallinacés à la classe des granivores, et que, dans le nombre et la structure de leurs estomacs et de leurs intestins, il croie voir clairement qu'ils sont en effet destinés à se nourrir de graines et d'autres matières végétales, comment s'expliquera-t-il à lui-même cet appétit de préférence

(1) Generosissimæ creduntur, quæ quinos habent digitos. Columelle, lib. 8, cap. 2.

qu'ils montrent constamment pour les vers de terre, et même pour toute chair hachée, cuite ou crue, à moins qu'il ne se persuade que la nature ayant fait la poule granivore par ses longs intestins et son double estomac, l'a fait aussi vermivore, et même carnivore par son bec un tant soit peu crochu? ou plutôt ne conviendra-t-il pas, s'il est de bonne foi, que les conjectures que l'on se permet ainsi sur les intentions de la nature, et les efforts que l'on tente pour renfermer l'inépuisable variété de ses ouvrages dans les limites étroites d'une méthode particulière, ne paraissent être faits que pour donner essor aux idées vagues et aux petites spéculations d'un esprit qui ne peut en concevoir de grandes, et qui s'éloigne d'autant plus de la vraie marche de la nature et de la connaissance réelle de ses productions? Ainsi, sans prétendre assujettir la nombreuse famille des oiseaux à une méthode rigoureuse, ni la renfermer tout entière dans cette espèce de filet scientifique, dont, malgré toutes nos précautions, il s'en échapperait toujours quelques-uns, nous nous contenterons de rapprocher ceux qui nous paraîtront avoir plus de rapport entre eux, et nous tâcherons de les faire connaître par les traits les plus caractérisés de leur conformation intérieure, et surtout par les principaux faits de leur histoire.

Le coq est un oiseau pesant, dont la démarche est grave et lente, et qui, ayant les ailes fort cour-

tes, ne vole que rarement, et quelquefois avec des cris qui expriment l'effort. Il chante indifféremment la nuit et le jour, mais non pas régulièrement à certaines heures, et son chant est fort différent de celui de sa femelle, quoiqu'il y ait aussi quelques femelles qui ont le même cri du coq, c'est-à-dire qui font le même effort du gosier avec un moindre effet; car leur voix n'est pas si forte, et ce cri n'est pas si bien articulé. Il gratte la terre pour chercher sa nourriture; il avale autant de petits cailloux que de grains, et n'en digère que mieux; il boit en prenant de l'eau dans son bec et levant la tête à chaque fois pour l'avaler. Il dort le plus souvent un pied en l'air (1), et en cachant sa tête sous l'aile du même côté. Son corps, dans sa situation naturelle, se soutient à peu près parallèle au plan de position, le bec de même; le cou s'élève verticalement : le front est orné d'une crête rouge et charnue, et le dessous du bec d'une double membrane de même couleur et de même nature; ce n'est cependant ni de la chair ni des membranes, mais une substance particulière et qui ne ressemble à aucune autre.

Dans les deux sexes, les narines sont placées de part et d'autre du bec supérieur, et les oreilles de chaque côté de la tête, avec une peau blanche au-

(1) *Nota.* Par une suite de cette attitude habituelle, la cuisse qui porte ordinairement le corps est la plus charnue, et nos gourmands savent bien la distinguer de l'autre dans les chapons et les poulardes.

dessous de chaque oreille ; les pieds ont ordinairement quatre doigts, quelquefois cinq, mais toujours trois en avant, et le reste en arrière. Les plumes sortent deux à deux de chaque tuyau; caractère assez singulier, qui n'a été saisi que par très-peu de naturalistes. La queue est à peu près droite, et néanmoins capable de s'incliner du côté du cou et du côté opposé ; cette queue, dans les races des gallinacés qui en ont une, est composée de quatorze grandes plumes, qui se partagent en deux plans égaux, inclinés l'un à l'autre, et qui se rencontrent par leur bord supérieur sous un angle plus ou moins aigu : mais, ce qui distingue le mâle, c'est que les deux plumes du milieu de la queue sont beaucoup plus longues que les autres, et se recourbent en arc; que les plumes du cou et du croupion sont longues et étroites, et que leurs pieds sont armés d'éperons. Il est vrai qu'il se trouve aussi des poules qui ont des éperons; mais cela est rare, et les poules ainsi éperonnées ont beaucoup d'autres rapports avec le mâle : leur crête se relève, ainsi que leur queue; elles imitent le chant du coq, et cherchent à l'imiter en choses plus essentielles (1) : mais on aurait tort de les regarder pour cela comme hermaphrodites, puisque étant incapables des véritables fonctions du mâle, et n'ayant que du dégoût pour celles qui leur conviendraient mieux, ce sont, à vrai dire, des indi-

---

(1) Aristot. Historia Animalium, lib. 9, cap. 49.

vidus viciés, indécis, privés de l'usage du sexe, et même des attributs essentiels de l'espèce, puisqu'ils ne peuvent en perpétuer aucune.

Un bon coq est celui qui a du feu dans les yeux, de la fierté dans la démarche, de la liberté dans ses mouvements, et toutes les proportions qui annoncent la force : un coq ainsi fait n'imprimerait pas la terreur à un lion, comme on l'a dit et écrit tant de fois; mais il inspirera de l'amour à un grand nombre de poules. Si on veut le ménager, on ne lui en laissera que douze ou quinze. Columelle voulait qu'on ne lui en donnât pas plus de cinq; mais, quand il en aurait cinquante chaque jour, on prétend qu'il ne manquerait à aucune (1). A la vérité, personne ne peut assurer que toutes ses approches soient réelles, efficaces, et capables de féconder les œufs de sa femelle. Ses désirs ne sont pas moins impétueux que ses besoins paraissent être fréquents. Le matin, lorsqu'on lui ouvre la porte du poulailler où il a été renfermé pendant la nuit, le premier usage qu'il fait de sa liberté est de se joindre à ses poules : il semble que chez lui le besoin de manger ne soit que le second; et lorsqu'il a été privé de poules pendant du temps, il s'adresse à la première femelle qui se présente, fût-elle d'une espèce fort éloignée (2), et même il s'en fait une du premier

(1) Aldrovande, tom. II, lib. 14.

(2) Ex perdice et gallinaceo tertium generatur quod procedente tempore feminæ assimilatur. Aristot. loco citato.

mâle qu'il trouve en son chemin. Le premier fait est cité par Aristote, et le second est attesté par l'observation de M. Edwards (1), et par une loi dont parle Plutarque (2), laquelle condamnait au feu tout coq convaincu de cet excès de nature.

Les poules doivent être assorties au coq, si l'on veut une race pure; mais si l'on cherche à varier et même à perfectionner l'espèce, il faut croiser les races. Cette observation n'avait point échappé aux anciens : Columelle dit positivement que les meilleurs poulets sont ceux qui proviennent du mélange d'un coq de race étrangère avec les poules communes; et nous voyons dans Athénée que l'on avait encore enchéri sur cette idée, en donnant un coq-faisan aux poules ordinaires (3).

Dans tous les cas, on doit choisir celles qui ont l'œil éveillé, la crête flottante et rouge, et qui n'ont point d'éperons : les proportions de leur corps sont, en général, plus légères que celles du mâle; cependant elles ont les plumes plus larges et les

(1) *Nota.* Ayant renfermé trois ou quatre jeunes coqs dans un lieu où ils ne pouvaient avoir de communication avec aucune poule, bientôt ils déposèrent leur animosité précédente; et au lieu de se battre, chacun tâchait de cocher son camarade, quoiqu'aucun ne parût bien aise d'être coché. Voyez préface des glanures, tome II.

(2) Tractatu NUM BRUTA RATIONE UTANTUR.

(3) De Rusticâ, lib 8, cap. 2. — *Nota.* Longolius indique la façon de faire réussir cette union du coq-faisan avec les poules communes. Gesner, de Avibus, pag. 445; et l'on m'a assuré que ces poules se mêlent aussi avec le coq-peintade, lorsqu'on les a élevées de jeunesse ensemble, mais que les mulets qui proviennent de ce mélange sont peu féconds.

jambes plus basses : les bonnes fermières donnent la préférence aux poules noires, comme étant plus fécondes que les blanches, et pouvant échapper plus facilement à la vue perçante de l'oiseau de proie qui plane sur les basse-cours.

Le coq a beaucoup de soin et même d'inquiétude et de souci pour ses poules : il ne les perd guère de vue; il les conduit, les défend, les menace, va chercher celles qui s'écartent, les ramène, et ne se livre au plaisir de manger que lorsqu'il les voit toutes manger autour de lui. A juger par les différentes inflexions de sa voix et par les différentes expressions de sa mine, on ne peut guère douter qu'il ne leur parle différents langages. Quand il les perd, il donne des signes de regrets; quoique aussi jaloux qu'amoureux, il n'en maltraite aucune; sa jalousie ne l'irrite que contre ses concurrents : s'il se présente un autre coq, sans lui donner le temps de rien entreprendre, il accourt l'œil en feu, les plumes hérissées, se jette sur son rival, et lui livre un combat opiniâtre, jusqu'à ce que l'un ou l'autre succombe, ou que le nouveau venu lui cède le champ de bataille. Le désir de jouir, toujours trop violent, le porte non seulement à écarter tout rival, mais même tout obstacle innocent : il bat et tue quelquefois les poussins pour jouir plus à son aise de la mère. Mais ce seul désir est-il la cause de sa fureur jalouse? au milieu d'un sérail nombreux et avec toutes les ressources qu'il sait se faire, comment

pourrait-il craindre le besoin ou la disette? Quelque véhéments que soient ses appétits, il semble craindre encore plus le partage qu'il ne désire la jouissance; et, comme il peut beaucoup, sa jalousie est au moins plus excusable et mieux sentie que celle des autres sultans : d'ailleurs, il a comme eux une poule favorite qu'il cherche de préférence, et à laquelle il revient presque aussi souvent qu'il va vers les autres.

Et, ce qui paraît prouver que sa jalousie ne laisse pas d'être une passion réfléchie, quoiqu'elle ne porte pas contre l'objet de ses amours, c'est que plusieurs coqs dans une basse-cour ne cessent de se battre, au lieu qu'ils ne battent jamais les chapons, à moins que ceux-ci ne prennent l'habitude de suivre quelque poule.

Les hommes, qui tirent parti de tout pour leur amusement, ont bien su mettre en œuvre cette antipathie invincible que la nature a établie entre un coq et un coq; ils ont cultivé cette haine innée avec tant d'art, que les combats de deux oiseaux de basse-cour sont devenus des spectacles dignes d'intéresser la curiosité des peuples, même des peuples polis, et en même temps des moyens de développer ou entretenir dans les ames cette précieuse férocité, qui est, dit-on, le germe de l'héroïsme. On a vu, on voit encore tous les jours, dans plus d'une contrée, des hommes de tous états accourir en foule à ces grotesques tournois, se diviser en deux partis, chacun de ces partis

s'échauffer pour son combattant, joindre la fureur des gageures les plus outrées à l'intérêt d'un si beau spectacle, et le dernier coup de bec de l'oiseau vainqueur renverser la fortune de plusieurs familles. C'était autrefois la folie des Rhodiens, des Tangriens, de ceux de Pergame (1); c'est aujourd'hui celle des Chinois (2), des habitants des Philippines, de Java, de l'isthme de l'Amérique, et de quelques autres nations des deux continents (3).

Au reste, les coqs ne sont pas les seuls oiseaux dont on ait ainsi abusé : les Athéniens, qui avaient un jour dans l'année (4) consacré à ces combats de coqs, employaient aussi les cailles au même usage; et les Chinois élèvent encore aujourd'hui pour le combat certains petits oiseaux ressemblants à des cailles ou à des linottes; et partout la manière dont ces oiseaux se battent est différente, selon les diverses écoles où ils ont été for-

(1) Pline, Hist. nat. lib. 10, cap. 21.

(2) Gemelli Careri, tome V, page 36. Anciennes Relations des Indes et de la Chine. Traduction de l'arabe, page 105.

(3) Navarete, Description de la Chine, page 40.

(4) Thémistocle allant combattre les Perses, et voyant que ses soldats montraient peu d'ardeur, leur fit remarquer l'acharnement avec lequel des coqs se battaient : « Voyez, leur dit-il, le courage indomptable de « ces animaux; cependant ils n'ont d'autre motif que le désir de vaincre; « et vous, qui combattez pour vos foyers, pour les tombeaux de vos « pères, pour la liberté.... » Ce peu de mots ranima le courage de l'armée, et Thémistocle remporta la victoire : ce fut en mémoire de cet événement que les Athéniens instituèrent une espèce de fête qui se célébrait par des combats de coqs. Voyez Élien, de variâ Historiâ. — Lib. II.

més, et selon la diversité des armes offensives ou défensives dont on les affuble : mais, ce qu'il y a de remarquable, c'est que les coqs de Rhodes, qui étaient plus grands, plus forts que les autres, et beaucoup plus ardents au combat, l'étaient au contraire beaucoup moins pour leurs femelles; il ne leur fallait que trois poules au lieu de quinze ou vingt, soit que leur feu se fût éteint dans la solitude forcée où ils avaient coutume de vivre, soit que leur colère, trop souvent excitée, eût étouffé en eux des passions plus douces, et qui cependant étaient, dans l'origine, le principe de leur courage et la source de leurs dispositions guerrières. Les mâles de cette race étaient donc moins mâles que les autres, et les femelles, qui souvent ne sont que ce qu'on les fait, étaient moins fécondes et plus paresseuses, soit à couver leurs œufs, soit à mener leurs poussins; tant l'art avait bien réussi à dépraver la nature! tant l'exercice des talents de la guerre est opposé à ceux de la propagation!

Les poules n'ont pas besoin du coq pour produire des œufs; il en naît sans cesse de la grappe commune de l'ovaire, lesquels, indépendamment de toute communication avec le mâle, peuvent y grossir, et, en grossissant, acquièrent leur maturité, se détachent de leur calice et de leur pédicule, parcourent l'*oviductus* dans toute sa longueur, chemin faisant s'assimilent, par une force qui leur est propre, la lymphe dont la cavité de

cet *oviductus* est remplie, en composent leur blanc, leurs membranes, leurs coquilles, et ne restent dans ce viscère que jusqu'à ce que les fibres élastiques et sensibles étant génées, irritées par la présence de ces corps devenus désormais des corps étrangers, entrent en contraction, et les poussent au dehors, le gros bout le premier, selon Aristote.

Ces œufs sont tout ce que peut faire la nature prolifique de la femelle seule et abandonnée à elle-même : elle produit bien un corps organisé capable d'une sorte de vie, mais non un animal vivant semblable à sa mère, et capable lui-même de produire d'autres animaux semblables à lui ; il faut pour cela le concours du coq et le mélange intime des liqueurs séminales des deux sexes : mais, lorsqu'une fois ce mélange a eu lieu, les effets en sont durables. Harvey a observé que l'œuf d'une poule, séparée du coq depuis vingt jours, n'était pas moins fécond que ceux qu'elle avait pondus peu après l'accouplement; mais l'embryon qu'il contenait n'était pas plus avancé pour cela, et il ne fallait pas le tenir sous la poule moins de temps qu'aucun autre pour le faire éclore: preuve certaine que la chaleur seule ne suffit pas pour opérer ou avancer le développement du poulet, mais qu'il faut encore que l'œuf soit formé, ou bien qu'il se trouve en lieu où il puisse transpirer, pour que l'embryon qu'il renferme soit susceptible d'incubation; autrement

tous les œufs qui resteraient dans l'*oviductus* vingt et un jours après avoir été fécondés, ne manqueraient pas d'y éclore, puisqu'ils auraient le temps et la chaleur nécessaires pour cela, et les poules seraient tantôt ovipares et tantôt vivipares (1).

Le poids moyen d'un œuf de poule ordinaire est d'environ une once six gros. Si on ouvre un de ces œufs avec précaution, on trouvera d'abord sous la coque une membrane commune qui en tapisse toute la cavité; ensuite le blanc externe, qui a la forme de cette cavité; puis le blanc interne, qui est plus arrondi que le précédent; et enfin au centre de ce blanc le jaune qui est sphérique : ces différentes parties sont contenues chacune dans sa membrane propre; et toutes ces membranes sont attachées ensemble à l'endroit de ces *chalazæ* ou cordons, qui forment comme les deux pôles du jaune. La petite vésicule lenticulaire, appelée *cicatricule*, se trouve à peu près sur son équateur, et fixée solidement à sa surface (2).

---

(1) *Nota*. Je ne vois que le docteur Michel Lyzerus qui ait parlé d'une poule vivipare; mais les exemples en seraient plus fréquents, s'il ne fallait que de la chaleur à un œuf fécondé pour éclore. Voyez Éphémérides d'Allemagne, Dec. 2, ann. 4, append. observ. 28.

(2) *Nota*. Bellini, trompé par ses expériences, ou plutôt par les conséquences qu'il en avait tirées, croyait et avait fait croire à beaucoup de monde que, dans les œufs frais durcis à l'eau bouillante, la cicatricule quittait la surface du jaune pour se retirer au centre; mais que dans les œufs couvés, durcis de même, la cicatricule restait constamment attachée à la surface. Les savants de Turin, en répétant et variant les mêmes expériences, se sont assurés que, dans tous

A l'égard de sa forme extérieure, elle est trop connue pour qu'il soit besoin de la décrire; mais elle est assez souvent altérée par des accidents dont il est facile, ce me semble, de rendre raison, d'après l'histoire de l'œuf même et de sa formation.

Il n'est pas rare de trouver deux jaunes dans une seule coque; cela arrive lorsque deux œufs également mûrs se détachent en même temps de l'ovaire, parcourent ensemble l'*oviductus*, et, formant leur blanc sans se séparer, se trouvent réunis sous la même enveloppe.

Si, par quelque accident facile à supposer, un œuf détaché depuis quelque temps de l'ovaire se trouve arrêté dans son accroissement, et qu'étant formé autant qu'il peut l'être, il se rencontre dans la sphère d'activité d'un autre œuf qui aura toute sa force, celui-ci l'entraînera avec lui, et ce sera un œuf dans un œuf (1).

On comprendra de même comment on y trouve quelquefois une épingle ou tout autre corps étranger qui aura pu pénétrer jusque dans l'*oviductus*(2).

Il y a des poules qui donnent des œufs hardés

---

les œufs couvés ou non couvés, la cicatricule restait toujours adhérente à la surface du jaune durci, et que le corps blanc que Bellini avait vu au centre, et qu'il avait pris pour la cicatricule, n'était rien moins que cela, et ne paraissait en effet au centre du jaune que lorsqu'il était ni trop ni trop peu cuit.

(1) Collection académique, partie française, tome I, page 388; et tome II, page 327; et partie étrangère, tome IV, page 337.

(2) Ibidem, partie française, tome I, page 388.

ou sans coque, soit par le défaut de la matière propre dont se forme la coque, soit parce qu'ils sont chassés de l'*oviductus* avant leur entière maturité: aussi n'en voit-on jamais éclore de poulet; et cela arrive, dit-on, aux poules qui sont trop grasses. Des causes directement contraires produisent les œufs à coque trop épaisse, et même des œufs à double coque : on en a vu qui avaient conservé le pédicule par lequel ils étaient attachés à l'ovaire ; d'autres qui étaient contournés en manière de croissant ; d'autres qui avaient la forme d'une poire ; d'autres enfin qui portaient sur leur coquille l'empreinte d'un soleil, d'une comète (1), d'une éclipse, ou de tel autre objet dont on avait l'imagination frappée : on en a même vu quelques-uns de lumineux. Ce qu'il y avait de réel dans ces premiers phénomènes, c'est-à-dire les altérations de la forme de l'œuf, ou les empreintes à sa surface, ne doit s'attribuer qu'aux différentes compressions qu'il avait éprouvées dans le temps que sa coque était encore assez souple pour céder à l'effort, et néanmoins assez ferme pour en conserver l'impression. Il ne serait pas tout-à-fait si facile de rendre raison des œufs lumineux (2) : un docteur allemand en a observé de tels, qui étaient actuelle-

(1) Collection académique, partie étrangère, tome IV, page 160.

(2) Éphémérides des curieux de la nature, Dec. 2, ann. 6, append. observ. 25.

ment sous une poule blanche, fécondée, ajoute-t-il, par un coq très-ardent : on ne peut honnêtement nier la possibilité du fait ; mais, comme il est unique, il est prudent de répéter l'observation avant de l'expliquer.

A l'égard de ces prétendus œufs de coq qui sont sans jaune, et contiennent, à ce que croit le peuple, un serpent (1), ce n'est autre chose, dans la vérité, que le premier produit d'une poule trop jeune, ou le dernier effort d'une poule épuisée par sa fécondité même ; ou enfin ce ne sont que des œufs imparfaits dont le jaune aura été crevé dans l'*oviductus* de la poule, soit par quelque accident, soit par un vice de conformation, mais qui auront toujours conservé leurs cordons ou *chalazæ*, que les amis du merveilleux n'auront pas manqué de prendre pour un serpent : c'est ce que M. de la Peyronie a mis hors de doute par la dissection d'une poule qui pondait de ces œufs : mais ni M. de la Peyronie, ni Thomas Bartholin, qui ont disséqué de prétendus coqs ovipares (2), ne leur ont trouvé d'œufs ni d'ovaires, ni aucune partie équivalente.

Les poules pondent indifféremment pendant toute l'année, excepté pendant la mue, qui dure ordinairement six semaines ou deux mois, sur la fin de l'automne et au commencement de l'hiver :

(1) Collection académique, partie française, tome III.

(2) Ibidem, partie étrangère, tome IV, page 225.

cette mue n'est autre chose que la chute des vieilles plumes, qui se détachent comme les vieilles feuilles des arbres, et comme les vieux bois des cerfs, étant poussées par les nouvelles; les coqs y sont sujets comme les poules. Mais ce qu'il y a de remarquable, c'est que les nouvelles plumes prennent quelquefois une couleur différente de celle des anciennes. Un de nos observateurs a fait cette remarque sur une poule et sur un coq, et tout le monde la peut faire sur plusieurs autres espèces d'oiseaux, et particulièrement sur les bengalis dont le plumage varie presque à chaque mue; et en général presque tous les oiseaux ont leurs premières plumes, en naissant, d'une couleur différente de celle dont elles doivent revenir dans la suite.

La fécondité ordinaire des poules consiste à pondre presque tous les jours. On dit qu'il y en a en Samogitie (1), à Malaca et ailleurs (2), qui pondent deux fois par jour. Aristote parle de certaines poules d'Illyrie qui pondaient jusqu'à trois fois; et il y a apparence que ce sont les mêmes que ces petites poules adriènes ou adriatiques dont il parle dans un autre endroit, et qui étaient renommées pour leur fécondité. Quelques-uns ajoutent qu'il y a telle manière de nourrir les poules communes, qui leur donne cette fécondité ex-

---

(1) Rzaczynski, Hist. nat. Polon. pag. 432.

(2) Bontekoe, Voyage aux Indes orientales, page 234.

traordinaire : la chaleur y contribue beaucoup. On peut faire pondre les poules en hiver, en les tenant dans une écurie où il y a toujours du fumier chaud sur lequel elles puissent séjourner.

Dès qu'un œuf est pondu, il commence à transpirer, et perd chaque jour quelques grains de son poids par l'évaporation des parties les plus volatilesd e ses sucs, à mesure que cette évaporation se fait ; ou bien il s'épaissit, se durcit et se dessèche ; ou bien il contracte un mauvais goût, et il se gâte enfin totalement, au point qu'il devient incapable de rien produire. L'art de lui conserver long-temps toutes ses qualités se réduit à mettre obstacle à cette transpiration (1) par une couche de matière grasse quelconque, dont on enduit exactement sa coque peu de moments après qu'il a été pondu : avec cette seule précaution on gardera pendant plusieurs mois et même pendant des années des œufs bons à manger, susceptibles d'incubation, et qui auront, en un mot, toutes les propriétés des œufs frais (2). Les habitants de Tonquin les conservent dans une espèce de pâte

(1) *Nota.* Le Journal Économique du mois de mars 1755 fait mention de trois œufs, bons à manger, trouvés en Italie dans l'épaisseur d'un mur construit il y avait trois cents ans : ce fait est d'autant plus difficile à croire, qu'un enduit de mortier ne serait pas suffisant pour conserver un œuf, et que les murs les plus épais, étant sujets à l'évaporation dans tous les points de leur épaisseur, puisque les mortiers de l'intérieur se sèchent à la longue, ne peuvent empêcher la transpiration des œufs cachés dans leur épaisseur, ni par conséquent les conserver.

(2) Pratique de l'art de faire éclore les poulets, page 138.

faite avec de la cendre tamisée et de la saumure; d'autres Indiens dans l'huile (1) : le vernis peut aussi servir à conserver les œufs que l'on veut manger; mais la graisse n'est pas moins bonne pour cet usage, et vaut mieux pour conserver les œufs que l'on veut faire couver, parce qu'elle s'enlève plus facilement que le vernis, et qu'il faut nettoyer de tout enduit les œufs dont on veut que l'incubation réussisse; car tout ce qui nuit à la transpiration nuit aussi au succès de l'incubation.

J'ai dit que le concours du coq était nécessaire pour la fécondation des œufs, et c'est un fait acquis par une longue et constante expérience; mais les détails de cet acte si essentiel dans l'histoire des animaux sont trop peu connus. On sait, à la vérité, que la verge du mâle est double, et n'est autre chose que les deux mamelons par lesquels se terminent les vaisseaux spermatiques à l'endroit de leur insertion dans le cloaque : on sait que la vulve de la femelle est placée au-dessus de l'anus, et non au-dessous comme dans les quadrupèdes (2); on sait que le coq s'approche de la poule par une espèce de pas oblique; accéléré, baissant les ailes comme un coq d'Inde qui fait la roue, étalant même sa queue à demi, et accompagnant son action d'un certain murmure expressif, d'un mou-

(1) Suite du Voyage de Tavernier, tome V, pages 225 et 226.

(2) Redi degli animali viventi, etc. Collection académique, partie étrangère, tome IV, page 520; et Regnier Graaf, page 243.

vement de trépidation et de tous les signes du désir pressant; on sait qu'il s'élance sur la poule, qui le reçoit en pliant les jambes, se mettant ventre à terre, et écartant les deux plans de longues plumes dont sa queue est composée; on sait que le mâle saisit avec son bec la crête ou les plumes du sommet de la tête de la femelle, soit par manière de caresse, soit pour garder l'équilibre; qu'il ramène la partie postérieure de son corps où est sa double verge, et l'applique vivement sur la partie postérieure du corps de la poule où est l'orifice correspondant; que cet accouplement dure d'autant moins qu'il est plus souvent répété, et que le coq semble s'applaudir après par un battement d'ailes et par une espèce de chant de joie ou de victoire : on sait que le coq a des testicules; que sa liqueur séminale réside, comme celle des quadrupèdes, dans des vaisseaux spermatiques : on sait, par mes observations, que celle de la poule réside dans la cicatricule de chaque œuf, comme celle des femelles quadrupèdes dans le corps glanduleux des testicules; mais on ignore si la double verge du coq, ou seulement l'une des deux, pénètre dans l'orifice de la femelle, et même s'il y a intromission réelle, ou une compression forte, ou un simple contact; on ne sait pas encore quelle doit être précisément la condition d'un œuf pour qu'il puisse être fécondé, ni jusqu'à quelle distance l'action du mâle peut s'étendre; en un mot, malgré le nombre infini d'ex-

périences et d'observations que l'on a faites sur ce sujet, on ignore encore quelques-unes des principales circonstances de la fécondation.

Son premier effet connu est la dilatation de la cicatricule et la formation du poulet dans sa cavité : car c'est la cicatricule qui contient le véritable germe, et elle se trouve dans les œufs fécondés ou non, même dans ces prétendus œufs de coq dont j'ai parlé plus haut (1) : mais elle est plus petite dans les œufs inféconds. Malpighi, l'ayant examinée dans des œufs féconds nouvellement pondus et avant qu'ils eussent été couvés, vit au centre de la cicatricule une bulle nageant dans une liqueur, et reconnut au milieu de cette bulle l'embryon du poulet bien formé ; au lieu que la cicatricule des œufs inféconds et produits par la poule seule, sans communication avec le mâle, ne lui présenta qu'un petit globule informe, muni d'appendices remplies d'un suc épais, quoique transparent et environné de plusieurs cercles concentriques (2) : on n'y aperçoit aucune ébauche d'animal : l'organisation intime et complète

(1) *Nota.* M. de la Peyronie a observé dans un de ces œufs une tache ronde, jaune, d'une ligne de diamètre, sans épaisseur, située sur la membrane qu'on trouve sur la coque : on peut croire que cette tache qui devrait être blanche n'était jaune ici que parce que le jaune de l'œuf s'était épanché de toutes parts, comme on l'a reconnu par la dissection de la poule ; et si elle était située sur la membrane qu'on trouve sous la coque, c'est qu'après l'épanchement du jaune, la membrane qui contenait ce jaune était restée adhérente à celle de la coque.

(2) Malpighi, Pullus in ovo.

d'une matière informe n'est que l'effet instantané du mélange des deux liqueurs séminales : mais, s'il ne faut qu'un moment à la nature pour donner la forme première à cette glaire transparente, et pour la pénétrer du principe de vie dans tous ses points, il lui faut beaucoup de temps et de secours pour perfectionner cette première ébauche. Ce sont principalement les mères qu'elle semble avoir chargées du soin de ce développement, en leur inspirant le désir ou le besoin de couver : dans la plupart des poules, ce désir se fait sentir aussi vivement, se marque au dehors par des signes aussi énergiques que celui de l'accouplement, auquel il succède dans l'ordre de la nature, sans même qu'il soit excité par la présence d'aucun œuf. Une poule qui vient de pondre éprouve une sorte de transport que partagent les autres poules qui n'en sont que témoins, et qu'elles expriment toutes par des cris de joie répétés (1), soit que la cessation subite des douleurs de l'accouchement soit toujours accompagnée d'une joie vive, soit que cette mère prévoie dès lors tous les

(1) *Nota.* Nous n'avons point dans notre langue de termes propres pour exprimer les différents cris de la poule, du coq, des poulets : les Latins, qui se plaignaient de leur pauvreté, étaient beaucoup plus riches que nous, et avaient des expressions pour rendre toutes ces différences. Voyez Gesner, de Avibus. p. 431. *Gallus cucurit*, *pulli pipiunt*, *gallina canturit*, *gracillat*, *pipat*, *singultit ; glociunt eæ quæ volunt incubare*, d'où vient le mot français *glousser*, le seul que nous ayons dans ce genre.

plaisirs que ce premier plaisir lui prépare. Quoi qu'il en soit, lorsqu'elle aura pondu vingt-cinq ou trente œufs, elle se mettra tout de bon à les couver; si on les lui ôte à mesure, elle en pondra peut-être deux ou trois fois davantage, et s'épuisera par sa fécondité même : mais enfin il viendra un temps où, par la force de l'instinct, elle demandera à couver par un gloussement particulier, et par des mouvements et des attitudes non équivoques; si elle n'a pas ses propres œufs, elle couvera ceux d'une autre poule; et, à défaut de ceux-là, ceux d'une femelle d'une autre espèce, et même des œufs de pierre ou de craie : elle couvera encore après que tout lui aura été enlevé, et elle se consumera en regrets et en vains mouvements (1); si ses recherches sont heureuses et qu'elle trouve des œufs vrais ou feints dans un lieu retiré et convenable, elle se pose aussitôt dessus, les environne de ses ailes, les échauffe de sa chaleur, les remue doucement les uns après les autres, comme pour en jouir plus en détail, et leur communiquer à tous un égal degré de chaleur; elle se livre tellement à cette occupation, qu'elle en oublie le boire et le manger : on dirait qu'elle comprend toute l'importance de la fonction qu'elle exerce; aucun soin n'est omis, aucune précaution n'est oubliée pour achever l'exis-

(1) *Nota.* On vient à bout d'éteindre le besoin de couver, en trempant souvent dans l'eau froide les parties postérieures de la poule.

tence de ces petits êtres commencés, et pour écarter les dangers qui les environnent (1). Ce qu'il y a de plus digne de remarque, c'est que la situation d'une couveuse, quelque insipide qu'elle nous paraisse, est peut-être moins une situation d'ennui qu'un état de jouissance continuelle, d'autant plus délicieuse qu'elle est plus recueillie, tant la nature semble avoir mis d'attraits à tout ce qui a rapport à la multiplication des êtres.

L'effet de l'incubation se borne au développement de l'embryon du poulet, qui, comme nous l'avons déja dit, existe tout formé dans la cicatricule de l'œuf fécondé. Voici à peu près l'ordre dans lequel se fait ce développement, ou plutôt comme il se présente à l'observateur; et comme j'ai déja donné dans un assez grand détail tous les faits qui ont rapport au développement du poulet dans l'œuf (2), je me contenterai d'en rappeler ici les circonstances essentielles.

Dès que l'œuf a été couvé pendant cinq ou six heures, on voit déja distinctement la tête du poulet jointe à l'épine du dos, nageant dans la liqueur dont la bulle qui est au centre de la cicatricule est remplie; sur la fin du premier jour, la tête s'est déja recourbée en grossissant.

---

(1) *Nota.* Il n'y a pas jusqu'au bruit qui ne leur soit contraire: on a remarqué qu'une couvée entière de poulets, éclos dans la boutique d'un serrurier, fut attaquée de vertiges. Voyez Collection académique, partie étrangère, tome III, page 25.

(2) Histoire Naturelle, tome II in-4°, page 112 et suivantes.

Dès le second jour, on voit les premières ébauches des vertèbres qui sont comme de petits globules disposés des deux côtés du milieu de l'épine: on voit aussi paraître le commencement des ailes et les vaisseaux ombilicaux, remarquables par leur couleur obscure; le cou et la poitrine se débrouillent, la tête grossit toujours; on y aperçoit les premiers linéaments des yeux et trois vésicules entourées, ainsi que l'épine, de membranes transparentes: la vie du fœtus devient plus manifeste; déja l'on voit son cœur battre et son sang circuler.

Le troisième jour tout est plus distinct, parce que tout a grossi. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est le cœur qui pend hors de la poitrine et bat trois fois de suite, une fois en recevant par l'oreillette le sang contenu dans les veines, une seconde fois en le renvoyant aux artères, et la troisième fois en le poussant dans les vaisseaux ombilicaux; et ce mouvement continue encore vingt-quatre heures après que l'embryon a été séparé du blanc de son œuf. On aperçoit aussi des veines et des artères sur les vésicules du cerveau; les rudiments de la moelle de l'épine commencent à s'étendre le long des vertèbres: enfin on voit tout le corps du fœtus, comme enveloppé d'une partie de la liqueur environnante, qui a pris plus de consistance que le reste.

Les yeux sont déja fort avancés le quatrième jour; on y reconnaît fort bien la prunelle, le cris-

tallin, l'humeur vitrée: on voit, outre cela, dans la tête cinq vésicules remplies d'humeur, lesquelles, se rapprochant et se recouvrant peu à peu les jours suivants, formeront enfin le cerveau enveloppé de toutes ses membranes; les ailes croissent, les cuisses commencent à paraître et le corps à prendre de la chair.

Les progrès du cinquième jour consistent, outre ce qui vient d'être dit, en ce que tout le corps se recouvre d'une chair onctueuse; que le cœur est retenu au dedans par une membrane fort mince, qui s'étend sur la capacité de la poitrine, et que l'on voit les vaisseaux ombilicaux sortir de l'abdomen (1).

Le sixième jour, la moelle de l'épine, s'étant divisée en deux parties, continue de s'avancer le long du tronc; le foie, qui était blanchâtre auparavant, est devenu de couleur obscure; le cœur bat dans ses deux ventricules; le corps du poulet est recouvert de la peau, et sur cette peau l'on voit déja poindre les plumes.

Le bec est facile à distinguer le septième jour; le cerveau, les ailes, les cuisses et les pieds ont acquis leur figure parfaite; les deux ventricules du cœur paraissent comme deux bulles contiguës et réunies par leur partie supérieure avec le

(1) *Nota.* Les vaisseaux qui se répandent dans le jaune de l'œuf, et qui par conséquent se trouvent hors de l'abdomen du poulet, rentrent peu à peu dans cette cavité, selon la remarque de Stenon. Voyez Collection Académique, partie étrangère, tome V, page 572.

corps des oreillettes : on remarque deux mouvements successifs dans les ventricules aussi-bien que dans les oreillettes ; ce sont comme deux cœurs séparés.

Le poumon paraît à la fin du neuvième jour, et sa couleur est blanchâtre ; le dixième jour les muscles des ailes achèvent de se former, les plumes continuent de sortir, et ce n'est que le onzième jour qu'on voit des artères, qui auparavant étaient éloignées du cœur, s'y attacher, et que cet organe se trouve parfaitement conformé et réuni en deux ventricules.

Le reste n'est qu'un développement plus grand des parties, qui se fait jusqu'à ce que le poulet casse sa coquille après avoir pipé (1), ce qui arrive ordinairement le vingt-et-unième jour, quelquefois le dix-huitième, d'autres fois le vingt-septième.

Toute cette suite de phénomènes, qui forme un spectacle si intéressant pour un observateur, est l'effet de l'incubation opérée par une poule, et l'industrie humaine n'a pas trouvé qu'il fût au-dessous d'elle d'en imiter les procédés : d'abord de simples villageois d'Égypte, et ensuite des physiciens de nos jours sont venus à bout de faire éclore des œufs aussi-bien que la meilleure couveuse, et d'en faire éclore un très-grand nombre à la fois ; tout le secret consiste à tenir ces

(1) Histoire Naturelle, tome II in-4°, page 113 et suivantes.



œufs dans une température qui réponde à peu près au degré de la chaleur de la poule, et à les garantir de toute humidité et de toute exhalaison nuisible, telle que celle du charbon, de la braise, même de celle des œufs gâtés : en remplissant ces deux conditions essentielles, et en y joignant l'attention de retourner souvent les œufs, et de faire circuler dans le four ou l'étuve les corbeilles qui les contiendront, en sorte que non-seulement chaque œuf, mais chaque partie du même œuf participe à peu près également à la chaleur requise, on réussira toujours à faire éclore des milliers de poulets.

Toute chaleur est bonne pour cela ; celle de la mère poule n'a pas plus de privilége que celle de tout autre animal, sans en excepter l'homme (1), ni celle du feu solaire ou terrestre, ni celle d'une couche de tan ou de fumier : le point essentiel est de savoir s'en rendre maître, c'est-à-dire d'être toujours en état de l'augmenter ou de la diminuer à son gré : or, il sera toujours possible, au moyen de bons thermomètres distribués avec intelligence dans l'intérieur du four ou de l'étuve, de savoir le degré de chaleur de ses diffé-

(1) *Nota.* On sait que Livie, étant grosse, imagina de couver et faire éclore un œuf dans son sein, voulant augurer du sexe de son enfant par le sexe du poussin qui viendrait ; ce poussin fut mâle, et son enfant aussi. Les augures ne manquèrent pas de se prévaloir du fait, pour montrer aux plus incrédules la vérité de leur art : mais ce qui reste le mieux prouvé, c'est que la chaleur humaine est suffisante pour l'incubation des œufs.

rentes régions; de la conserver en étoupant les ouvertures et fermant tous les registres du couvercle; de l'augmenter, soit avec des cendres chaudes, si c'est un four, soit en ajoutant du bois dans le poële, si c'est une étuve à poële, soit en faisant des réchauds si c'est une couche; et enfin de la diminuer en ouvrant les registres pour donner accès à l'air extérieur, ou bien en introduisant dans le four un ou plusieurs corps froids, etc.

Au reste, quelque attention que l'on donne à la conduite d'un four d'incubation, il n'est guère possible d'y entretenir constamment et sans interruption le trente-deuxième degré, qui est celui de la poule; heureusement ce terme n'est point indivisible, et l'on a vu la chaleur varier du trente-huitième au vingt-quatrième degré, sans qu'il en résultât d'inconvénient pour la couvée: mais il faut remarquer qu'ici l'excès est beaucoup plus à craindre que le défaut, et que quelques heures du trente-huitième, et même du trente-sixième degré feraient plus de mal que quelques jours du vingt-quatrième; et la preuve que cette quantité de moindre chaleur peut encore être diminuée sans inconvénient, c'est qu'ayant trouvé, dans une prairie qu'on fauchait, le nid d'une perdrix, et ayant gardé et tenu à l'ombre les œufs pendant trente-six heures qu'on ne put trouver de poule pour les couver, ils éclôrent néanmoins tous au bout de trois jours, excepté ceux qui avaient

été ouverts pour voir où en étaient les perdreaux: à la vérité, ils étaient très-avancés; et sans doute il faut un degré de chaleur plus fort dans les commencements de l'incubation que sur la fin de ce même temps, où la chaleur du petit oiseau suffit presque seule à son développement.

A l'égard de son humidité, comme elle est fort contraire au succès de l'incubation, il faut avoir des moyens sûrs pour reconnaître si elle a pénétré dans le four, pour la dissiper lorsqu'elle y a pénétré, et pour empêcher qu'il n'en vienne de nouvelle.

L'hygromètre le plus simple et le plus approprié pour juger de l'humidité de l'air de ces sortes de fours, c'est un œuf froid qu'on y introduit, et qu'on y tient pendant quelque temps, lorsque le juste degré de chaleur y est établi : si, au bout d'un demi-quart d'heure au plus, cet œuf se couvre d'un nuage léger, semblable à celui que l'haleine produit sur une glace polie, ou bien à celui qui se forme l'été sur la surface extérieure d'un verre où l'on verse des liqueurs à la glace, c'est une preuve que l'air du four est trop humide, et il l'est d'autant plus que ce nuage est plus longtemps à se dissiper; ce qui arrive principalement dans les fours à tan et à fumier que l'on a voulu renfermer en un lieu clos. Le meilleur remède à cet inconvénient est de renouveler l'air de ces endroits fermés, en y établissant plusieurs courants par le moyen des fenêtres opposées; et, à

défaut de fenêtres, en y plaçant et agitant un ventilateur proportionné à l'espace. Quelquefois la seule transpiration du grand nombre d'œufs produit dans le four même une humidité trop grande; et, dans ce cas, il faut tous les deux ou trois jours retirer, pour quelques instants, les corbeilles d'œufs hors du four, et l'éventer simplement avec un chapeau qu'on y agitera en différents sens.

Mais ce n'est pas assez de dissiper l'humidité qui s'est accumulée dans les fours : il faut encore, autant qu'il est possible, lui interdire tout accès par dehors, en revêtissant leurs parois extérieures de plomb laminé ou de bon ciment, ou de plâtre ou de goudron bien cuit, ou du moins en leur donnant plusieurs couches à l'huile, qu'on laissera bien sécher, et en collant sur leurs parois intérieures des bandes de vessies ou de fort papier gris.

C'est à ce peu de pratiques aisées que se réduit tout l'art de l'incubation artificielle, et il faut y assujétir la structure et les dimensions des fours ou étuves, le nombre, la forme et la distribution des corbeilles, et toutes les petites manœuvres que la circonstance prescrit, que le moment inspire, et qui nous ont été détaillées avec une immensité de paroles, et que nous réduirons ici dans quelques lignes, sans cependant rien omettre (1).

(1) Voyez l'art de faire éclore les poulets, par M. de Réaumur, 2 vol. in-12.

Le four le plus simple est un tonneau revêtu par dedans de papier collé, bouché par le haut d'un couvercle qui l'emboîte, lequel est percé dans son milieu d'une grande ouverture fermant à coulisse, pour regarder dans le four, et de plusieurs autres petites autour de celle-là, servant de registre pour le ménagement de la chaleur, et fermant aussi à coulisse : on noie ce tonneau plus qu'aux trois quarts de sa hauteur dans du fumier chaud; on place dans son intérieur, les unes au-dessus des autres et à de justes intervalles, deux ou trois corbeilles à claire-voie, dans chacune desquelles on arrange deux couches d'œufs, en observant que la couche supérieure soit moins fournie que l'inférieure, afin que l'on puisse aussi avoir l'œil sur celle-ci : on ménage, si l'on veut, une ouverture dans le centre de chaque corbeille, et dans l'espèce de petit puits formé par la rencontre de ces ouvertures qui répondent toutes à l'axe du tonneau ; on y suspend un thermomètre bien gradué, on en place d'autres en différents points de la circonférence; on entretient partout la chaleur au degré requis, et on a des poulets.

On peut aussi, en économisant la chaleur, et tirant parti de celle qu'ordinairement on laisse perdre, employer à l'incubation artificielle celle des fours de pâtissiers et de boulangers, celle des forges et des verreries, celle même d'un poêle ou d'une plaque de cheminée, en se souvenant toujours que le succès de la couvée est attaché prin-

cipalement à une juste distribution de la chaleur et à l'exclusion de toute humidité.

Lorsque les fournées sont considérables et qu'elles vont bien, elles produisent des milliers de poulets à la fois; et cette abondance même ne serait pas sans inconvénient dans un climat comme le nôtre, si l'on n'eût trouvé moyen de se passer de poule pour élever les poulets, comme on savait s'en passer pour les faire éclore; et ces moyens se réduisent à une imitation plus ou moins parfaite des procédés de la poule, lorsque ses poussins sont éclos.

On juge bien que cette mère, qui a montré tant d'ardeur pour couver, qui a couvé avec tant d'assiduité, qui a soigné avec tant d'intérêt des embryons qui n'existaient point encore pour elle, ne se refroidit pas lorsque ses poussins sont éclos; son attachement, fortifié par la vue de ces petits êtres qui lui doivent la naissance, s'accroît encore tous les jours par les nouveaux soins qu'exige leur faiblesse: sans cesse occupée d'eux, elle ne cherche de la nourriture que pour eux; si elle n'en trouve point, elle gratte la terre avec ses ongles pour lui arracher les aliments qu'elle recèle dans son sein, et elle s'en prive en leur faveur: elle les rappelle lorsqu'ils s'égarent, les met sous ses ailes à l'abri des intempéries, et les couve une seconde fois; elle se livre à ces tendres soins avec tant d'ardeur et de souci, que sa constitution en est sensiblement altérée, et qu'il

est facile de distinguer de toute autre poule une mère qui mène ses petits, soit à ses plumes hérissées et à ses ailes traînantes, soit au son enroué de sa voix et à ses différentes inflexions toutes expressives, et ayant toutes une forte empreinte de sollicitude et d'affection maternelle.

Mais, si elle s'oublie elle-même pour conserver ses petits, elle s'expose à tout pour les défendre: paraît-il un épervier dans l'air, cette mère si faible, si timide, et qui, en toute autre circonstance, chercherait son salut dans la fuite, devient intrépide par tendresse; elle s'élance au devant de la serre redoutable, et, par ses cris redoublés, ses battemens d'ailes et son audace, elle en impose souvent à l'oiseau carnassier, qui, rebuté d'une résistance imprévue, s'éloigne et va chercher une proie plus facile. Elle paraît avoir toutes les qualités d'un bon cœur; mais ce qui ne fait pas autant d'honneur au surplus de son instinct, c'est que si par hasard on lui a donné à couver des œufs de canne ou de tout autre oiseau de rivière, son affection n'est pas moindre pour ces étrangers qu'elle le serait pour ses propres poussins: elle ne voit pas qu'elle n'est que leur nourrice ou leur *bonne*, et non pas leur mère; et lorsqu'ils vont, guidés par la nature, s'ébattre ou se plonger dans la rivière voisine, c'est un spectacle singulier de voir la surprise, les inquiétudes, les transes de cette pauvre nourrice, qui se croit encore mère, et qui, pressée du désir de les suivre

au milieu des eaux, mais retenue par une répugnance invincible pour cet élément, s'agite, incertaine sur le rivage, tremble et se désole, voyant toute sa couvée dans un péril évident, sans oser lui donner de secours.

Il serait impossible de suppléer à tous les soins de la poule pour élever ses petits, si ces soins supposaient nécessairement un degré d'attention et d'affection égal à celui de la mère elle-même : il suffit, pour réussir, de remarquer les principales circonstances de la conduite de la poule et ses procédés à l'égard de ses petits, et de les imiter autant qu'il est possible. Par exemple, ayant observé que le principal but des soins de la mère est de conduire ses poussins dans des lieux où ils puissent trouver à se nourrir, et de les garantir du froid et de toutes les injures de l'air, on a imaginé le moyen de leur procurer tout cela avec encore plus d'avantage que la mère ne peut le faire : s'ils naissent en hiver, on les tient pendant un mois ou six semaines dans une étuve échauffée au même degré que les fours d'incubation ; seulement, on les en tire cinq ou six fois par jour pour leur donner à manger au grand air, et surtout au soleil ; la chaleur de l'étuve favorise leur développement, l'air extérieur les fortifie, et ils prospèrent : de la mie de pain, des jaunes d'œufs, de la soupe, du millet, sont leur première nourriture ; si c'est en été, on ne les tient dans l'étuve que trois ou quatre jours, et

dans tous les temps on ne les tire de l'étuve que pour les faire passer dans la *poussinière* ; c'est une espèce de cage quarrée, fermée par devant d'un grillage en fil-de-fer ou d'un simple filet, et par dessus d'un couvercle à charnière : c'est dans cette cage que les poussins trouvent à manger. Mais lorsqu'ils ont mangé et couru suffisamment, il leur faut un abri où ils puissent se réchauffer et se reposer ; et c'est pour cela que les poulets, qui sont menés par une mère, ont coutume de se rassembler alors sous ses ailes. M. de Réaumur a imaginé pour ce même usage une *mère artificielle* ; c'est une boîte doublée de peau de mouton, dont la base est quarrée et le dessus incliné comme le dessus d'un pupitre : il place cette boîte à l'un des bouts de sa poussinière, de manière que les poulets puissent y entrer de plein-pied et en faire le tour au moins de trois côtés, et il l'échauffe par dessous au moyen d'une chaufferette qu'on renouvelle selon le besoin ; l'inclinaison du couvercle de cette espèce de pupitre offre des hauteurs différentes pour les poulets de différentes tailles ; mais, comme ils ont coutume, surtout lorsqu'ils ont froid, de se presser et même de s'entasser en montant les uns sur les autres, et que dans cette foule les petits et les faibles courent risque d'être étouffés, on tient cette boîte ou *mère artificielle* ouverte par les deux bouts, ou plutôt on ne la ferme aux deux bouts que par un rideau que le plus petit poulet puisse soulever facilement,

afin qu'il ait toujours la facilité de sortir lorsqu'il se sent trop pressé; après quoi il peut, en faisant le tour, revenir par l'autre bout et choisir une place moins dangereuse. M. de Réaumur tâche encore de prévenir ce même inconvénient par une autre précaution, c'est de tenir le couvercle de la *mère artificielle* incliné assez bas pour que les poulets ne puissent pas monter les uns sur les autres; et, à mesure que les poulets croissent, il élève le couvercle en ajoutant sur le côté de la boîte des hausses proportionnées. Il renchérit encore sur tout cela, en divisant ses plus grandes *poussinières* en deux par une cloison transversale, afin de pouvoir séparer les poulets de différentes grandeurs : il les fait mettre aussi sur des roulettes pour la facilité du transport; car il faut absolument les rentrer dans la chambre toutes les nuits, et même pendant le jour lorsque le temps est rude; et il faut que cette chambre soit échauffée en temps d'hiver : mais, au reste, il est bon, dans les temps qui ne sont ni froids ni pluvieux, d'exposer les poussinières au grand air et au soleil, avec la seule précaution de les garantir du vent; on peut même en tenir les portes ouvertes, les poulets apprendront bientôt à sortir pour aller gratter le fumier ou béqueter l'herbe tendre, et à rentrer pour prendre leur repas ou s'échauffer sous la *mère artificielle*. Si l'on ne veut pas courir le risque de les laisser ainsi vaguer en liberté, on ajoute au bout de la poussinière une cage à pou-

lets ordinaire, qui, communiquant avec la première, leur fournira un plus grand espace pour s'ébattre, et une promenade close où ils seront en sûreté.

Mais, plus on les tient en captivité, plus il faut être exact à leur fournir une nourriture qui leur convienne : outre le millet, les jaunes d'œufs, la soupe et la mie de pain, les jeunes poulets aiment aussi la navette, le chenevis et autres menus grains de ce genre; les pois, les fèves, les lentilles, le riz, l'orge et l'avoine mondés, le turquis écrasé et le blé noir. Il convient, et c'est même une économie, de faire crever dans l'eau bouillante la plupart de ces graines avant de les leur donner; cette économie va à un cinquième sur le froment, à deux cinquièmes sur l'orge, à une moitié sur le turquis, à rien sur l'avoine et le blé noir : il y aurait de la perte à faire crever le seigle; mais c'est de toutes ces graines celle que les poulets aiment le moins. Enfin, on peut leur donner, à mesure qu'ils deviennent grands, de tout ce que nous mangeons nous-mêmes, excepté les amandes amères (1) et les grains de café (2); toute viande hachée, cuite

(1) Voyez Éphémérides des curieux de la nature, Dec. 1, ann. 8, observ. 99.

(2) Deux poulets ayant été nourris, l'un avec du café rôti des îles, l'autre avec le même café non rôti, devinrent tous deux étiques, et moururent, l'un le huitième jour, et l'autre le dixième, après avoir consommé chacun trois onces de café : les pieds et les jambes étaient fort enflés, et la vésicule du fiel se trouva aussi grosse que celle d'une

où crue, leur est bonne, surtout les vers de terre; c'est le mets dont ces oiseaux, qu'on croit si peu carnassiers, paraissent être le plus friands; et peut-être ne leur manque-t-il, comme à bien d'autres, qu'un bec crochu et des serres pour être de véritables oiseaux de proie.

Cependant il faut avouer qu'ils ne diffèrent pas moins des oiseaux de proie, par la façon de digérer et par la structure de l'estomac, que par le bec et par les ongles : l'estomac de ceux-ci est membraneux, et leur digestion s'opère par le moyen d'un dissolvant qui varie dans les différentes espèces, mais dont l'action est bien constatée (1); au lieu que les gallinacés peuvent être regardés comme ayant trois estomacs, savoir : 1° le jabot, qui est une espèce de poche membraneuse, où les grains sont d'abord macérés et commencent à se ramollir; 2° la partie la plus évasée du canal intermédiaire entre le jabot et le gésier, et la plus voisine de celui-ci; elle est tapissée d'une quantité de petites glandes qui fournissent un suc dont les aliments peuvent aussi se pénétrer à leur passage; 3° enfin, le gésier, qui fournit un suc manifestement acide, puisque de l'eau dans laquelle on a broyé sa membrane interne devient une bonne présure pour faire cailler

poule d'Inde. Mémoires de l'Académie royale des Sciences, année 1746, page 101.

(1) Voyez les Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1752, page 266.

les crêmes; c'est ce troisième estomac qui achève, par l'action puissante de ses muscles, la digestion, qui n'avait été que préparée dans les deux premiers. La force de ses muscles est plus grande qu'on ne le croirait : en moins de quatre heures elle réduit en poudre impalpable une boule d'un verre assez épais pour porter un poids d'environ quatre livres; en quarante-huit heures elle divise longitudinalement, en deux espèces de gouttières, plusieurs tubes de verre de quatre lignes de diamètre et d'une ligne d'épaisseur, dont au bout de ce temps toutes les parties aiguës et tranchantes se trouvent émoussées et le poli détruit, surtout celui de la partie convexe; elle est aussi capable d'aplatir des tubes de fer-blanc, et de broyer jusqu'à dix-sept noisettes dans l'espace de vingt-quatre heures, et cela par des compressions multipliées, par une alternative de frottement dont il est difficile de voir la mécanique. M. de Réaumur, ayant fait nombre de tentatives pour la découvrir, n'a aperçu qu'une seule fois des mouvements un peu sensibles dans cette partie; il vit dans un chapon, dont il avait mis le gésier à découvert, des portions de ce viscère se contracter, s'aplatir et se relever ensuite; il observa des espèces de cordons charnus qui se formaient à sa surface, ou plutôt qui paraissaient s'y former, parce qu'il se faisait entre deux des enfoncements qui les séparaient, et tous ces mouvements sem-

blaient se propager comme par ondes et très-lentement.

Ce qui prouve que dans les gallinacés la digestion se fait principalement par l'action des muscles du gésier, et non par celle d'un dissolvant quelconque, c'est que, si l'on fait avaler à l'un de ces oiseaux un petit tube de plomb ouvert par les deux bouts, mais assez épais pour n'être point aplati par l'effort du gésier, et dans lequel on aura introduit un grain d'orge, le tube de plomb aura perdu sensiblement de son poids dans l'espace de deux jours, et le grain d'orge qu'il renferme, fût-il cuit et même mondé, se retrouvera au bout de deux jours un peu renflé, mais aussi peu altéré que si on l'eût laissé pendant le même temps dans tout autre endroit également humide; au lieu que ce même grain, et d'autres beaucoup plus durs, qui ne seraient pas garantis par un tube, seraient digérés en beaucoup moins de temps.

Une chose qui peut aider encore à l'action du gésier, c'est que les oiseaux en tiennent la cavité remplie, autant qu'il est possible, et par là mettent en jeu les quatre muscles dont il est composé; à défaut de grains, ils le lestent avec de l'herbe et même avec de petits cailloux, lesquels, par leur dureté et leurs inégalités, sont des instruments propres à broyer les grains avec lesquels ils sont continuellement froissés; je dis par leurs inégalités, car lorsqu'ils sont polis, ils passent fort vite, il n'y a que les raboteux qui restent;

ils abondent d'autant plus dans le gésier qu'il s'y trouve moins d'aliments; et ils y séjournent beaucoup plus de temps qu'aucune autre matière digestible ou non digestible.

Et l'on ne sera point surpris que la membrane intérieure de cet estomac soit assez forte pour résister à la réaction de tant de corps durs sur lesquels elle agit sans relâche, si l'on fait attention que cette membrane est en effet fort épaisse et d'une substance analogue à celle de la corne : d'ailleurs, ne sait-on pas que les morceaux de bois et les cuirs dont on se sert pour frotter avec une poudre extrêmement dure les corps auxquels on veut donner le poli, résistent fort long-temps ? on peut encore supposer que cette membrane dure se répare de la même manière que la peau calleuse des mains de ceux qui travaillent à des ouvrages de force.

Au reste, quoique les petites pierres puissent contribuer à la digestion, il n'est pas bien avéré que les oiseaux granivores aient une intention bien décidée en les avalant. Redi ayant renfermé deux chapons avec de l'eau et de ces petites pierres pour toute nourriture, ils burent beaucoup d'eau, et moururent, l'un au bout de vingt jours, l'autre au bout de vingt-quatre, et tous deux sans avoir avalé une seule pierre. M. Redi en trouva bien quelques-unes dans leur gésier; mais c'était de celles qu'ils avaient avalées précédemment (1).

(1) Redi, des Animaux vivants qui se trouvent dans les animaux vivants.

Les organes servant à la respiration, consistent en un poumon semblable à celui des animaux terrestres, et en dix cellules aériennes, dont il y en a huit dans la poitrine, qui communiquent immédiatement avec le poumon, et deux plus grandes dans le bas-ventre, qui communiquent avec les huit précédentes : lorsque dans l'inspiration le thorax est dilaté, l'air entre par le larynx dans le poumon, passe du poumon dans les huit cellules aériennes supérieures, qui attirent aussi, en se dilatant, celui des deux cellules du bas-ventre, et celles-ci s'affaissent à proportion; lorsqu'au contraire le poumon et les cellules supérieures, s'affaissant dans l'expiration, pressent l'air contenu dans leur cavité, cet air sort en partie par le larynx, et repasse en partie des huit cellules de la poitrine dans les deux cellules du bas-ventre, lesquelles se dilatent alors par une mécanique assez analogue à celle d'un soufflet à deux ames. Mais ce n'est point ici le lieu de développer tous les ressorts de cette mécanique; il suffira de remarquer que dans les oiseaux qui ne volent point, comme l'autruche, le casoar, et, dans ceux qui volent pesamment, tels que les gallinacés, la quatrième cellule de chaque côté est plus petite (1).

Toutes ces différences d'organisation en entraînent nécessairement beaucoup d'autres, sans parler des hanches membraneuses observées dans

(1) Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, partie II, p. 142 et 164.

quelques oiseaux. M. Duverney a fait voir, sur un coq vivant, que la voix, dans ces oiseaux, ne se formait pas vers le larynx, comme dans les quadrupèdes, mais au bas de la trachée-artère, vers la bifurcation (1), où M. Perrault a vu un larynx interne. Outre cela M. Hérissant a observé, dans les principales bronches du poumon, des membranes sémi-lunaires posées transversalement les unes au-dessus des autres, de façon qu'elles n'occupent que la moitié de la cavité de ces bronches, laissant à l'air un libre cours par l'autre demi-cavité; et il a jugé, avec raison, que ces membranes devaient concourir à la formation de la voix des oiseaux, mais moins essentiellement encore que la membrane de l'os de la lunette, laquelle termine une cavité assez considérable qui se trouve au-dessus de la partie supérieure et interne de la poitrine, et qui a aussi quelque communication avec les cellules aériennes supérieures. Cet anatomiste dit s'être assuré, par des expériences réitérées, que, lorsque cette membrane est percée, la voix se perd aussi; et que, pour la faire entendre de nouveau, il faut boucher exactement l'ouverture de la membrane, et empêcher que l'air ne puisse sortir (2).

D'après de si grandes différences observées

---

(1) Anciens Mémoires de l'Académie royale des Sciences, tome XI, page 7.

(2) Mémoires de l'Académie royale des Sciences, année 1753, p. 291.

dans l'appareil des organes de la voix, ne paraîtra-t-il pas singulier que les oiseaux, avec leur langue cartilagineuse et leurs lèvres de cornes, aient plus de facilité à imiter nos chants et même notre parole, que ceux d'entre les quadrupèdes qui ressemblent le plus à l'homme? tant il est difficile de juger de l'usage des parties par leur simple structure, et tant il est vrai que la modification de la voix et des sons dépend presque en entier de la sensibilité de l'ouïe!

Le tube intestinal est fort long dans les gallinacés, et surpasse environ cinq fois la longueur de l'animal, prise de l'extrémité du bec jusqu'à l'anus: on y trouve deux *cæcums* d'environ six pouces, qui prennent naissance à l'endroit où le colon se joint à l'iléon; le *rectum* s'élargit à son extrémité et forme un réceptacle commun, qu'on a appelé *cloaque*, où se rendent séparément les excréments solides et liquides, et d'où ils sortent à la fois, sans être néanmoins entièrement mêlés. Les parties caractéristiques des sexes s'y trouvent aussi; savoir, dans les poules la vulve ou l'orifice de l'*oviductus*; et dans les coqs les deux verges, c'est-à-dire les mamelons des deux vaisseaux spermatiques: la vulve est placée, comme nous l'avons dit plus haut, au-dessus de l'anus, et par conséquent tout au rebours de ce qu'elle est dans les quadrupèdes.

On savait, dès le temps d'Aristote, que tout oiseau mâle avait des testicules, et qu'ils étaient

çachés dans l'intérieur du corps; on attribuait même à cette situation la véhémence de l'appétit du mâle pour la femelle, qui a, disait-on, moins d'ardeur, parce que l'ovaire est plus près du diaphragme, et par conséquent plus à portée d'être rafraîchi par l'air de la respiration (1): au reste, les testicules ne sont pas tellement propres au mâle, que l'on n'en trouve aussi dans la femelle de quelques espèces d'oiseaux, comme dans la canepetière et peut-être l'outarde (2). Quelquefois les mâles n'en ont qu'un, mais le plus souvent ils en ont deux; et il s'en faut beaucoup que la grosseur de ces espèces de glandes soit proportionnée à celle de l'oiseau : l'aigle les a comme des pois, et un poulet de quatre mois les a déja comme des olives. En général leur grosseur varie non-seulement d'une espèce à l'autre, mais encore dans la même espèce, et n'est jamais plus remarquable que dans le temps des amours. Au reste, quelque peu considérable qu'en soit le volume, ils jouent un grand rôle dans l'économie animale, et cela se voit clairement par les changements qui arrivent à la suite de leur extirpation. Cette opération se fait communément aux poulets qui ont trois ou quatre mois: celui qui la subit prend désormais plus de chair; et sa chair, qui devient plus succulente et plus délicate, donne aux chimistes des

(1) Aristot. de Partibus Animal., lib. 4, cap. 5.

(2) Histoire de l'Académie royale des Sciences, année 1756, p. 44.

produits différents que ceux qu'elle eût donnés avant la castration (1) : il n'est presque plus sujet à la mue, de même que le cerf qui est dans le même cas ne quitte plus son bois ; il n'a plus le même chant, sa voix devient enrouée, et il ne la fait entendre que rarement : traité durement par les coqs, avec dédain par les poules, privé de tous les appétits qui ont rapport à la reproduction, il est non-seulement exclus de la société de ses semblables, il est encore, pour ainsi dire, séparé de son espèce ; c'est un être isolé, hors-d'œuvre, dont toutes les facultés se replient sur lui-même et n'ont pour but que sa conservation individuelle ; manger, dormir et s'engraisser, voilà désormais ses principales fonctions et tout ce qu'on peut lui demander : cependant, avec un peu d'industrie, on peut tirer parti de sa faiblesse même, et de sa docilité qui en est la suite, en lui donnant des habitudes utiles ; celle, par exemple, de conduire et d'élever les jeunes poulets : il ne faut pour cela que le tenir pendant quelques jours dans une prison obscure, ne l'en tirant qu'à des heures réglées pour lui donner à manger, et l'accoutumant peu à peu à la vue et à la compagnie de quelques poulets un peu forts ; il prendra bientôt

(1) L'extrait tiré de la chair du chapon dégraissé est un peu moins du quatorzième du poids total ; au lieu qu'il en fait un dixième dans le poulet, et un peu plus du septième dans le coq : de plus, l'extrait de la chair du coq est très-sec, au lieu que celui du chapon est difficile à sécher. Voyez Mémoires de l'Académie royale des Sciences, année 1730, page 231.

ces poulets en amitié, et les conduira avec autant d'affection et d'assiduité que le ferait leur mère; il en conduira même plus que la mère, parce qu'il en peut réchauffer sous ses ailes un plus grand nombre à la fois. La mère poule, débarrassée de ce soin, se remettra plus tôt à pondre (1); et de cette manière les chapons, quoique voués à la stérilité, contribueront encore indirectement à la conservation et à la multiplication de leur espèce.

Un si grand changement dans les mœurs du chapon, produit par une cause si petite et si peu suffisante en apparence, est un fait d'autant plus remarquable, qu'il est confirmé par un très-grand nombre d'expériences que les hommes ont tentées sur d'autres espèces, et qu'ils ont osé étendre jusque sur leurs semblables.

On a fait sur les poulets un essai beaucoup moins cruel, et qui n'est peut-être pas moins intéressant pour la physique: c'est, après leur avoir emporté la crête (2), comme on fait ordinairement, d'y substituer un de leurs éperons naissants, qui ne sont encore que de petits boutons; ces éperons, ainsi entés, prennent peu à peu ra-

---

(1) Voyez Pratique de faire éclore les œufs, etc. page 98.

(2) *Nota.* La raison qui semble avoir déterminé à couper la crête aux poulets qu'on fait devenir chapons, c'est qu'après cette opération, qui ne l'empêche pas de croître, elle cesse de se tenir droite, elle devient pendante comme celle des poules; et si on la laissait, elle les incommoderait en leur couvrant un œil.

cine dans les chairs, en tirent de la nourriture, et croissent souvent plus qu'ils n'eussent fait dans le lieu de leur origine : on en a vu qui avaient deux pouces et demi de longueur, et plus de trois lignes et demie de diamètre à la base; quelquefois en croissant ils se recourbent comme les cornes de bélier; d'autres fois ils se renversent comme celles des boucs (1).

C'est une espèce de grèffe animale dont le succès a dû paraître fort douteux la première fois qu'on l'a tentée, et dont il est surprenant qu'on n'ait tiré, depuis qu'elle a réussi, aucune connaissance pratique. En général, les expériences destructives sont plus cultivées, suivies plus vivement que celles qui tendent à la conservation, parce que l'homme aime mieux jouir et consommer, que faire du bien et s'instruire.

Les poulets ne naissent point avec cette crête et ces membranes rougeâtres qui les distinguent des autres oiseaux; ce n'est qu'un mois après leur naissance que ces parties commencent à se développer : à deux mois les jeunes mâles chantent déja comme les coqs, et se battent les uns contre les autres; ils sentent qu'ils doivent se haïr, quoique le fondement de leur haine n'existe pas encore : ce n'est guère qu'à cinq ou six mois qu'ils commencent à rechercher les poules, et que cel-

(1) Voyez Anciens Mémoires de l'Académie royale des Sciences, tome XI, page 48. — Le Journal Économique, mars 1761, page 120.

les-ci commencent à pondre : dans les deux sexes, le terme de l'accroissement complet est à un an ou quinze mois. Les jeunes poules pondent plus, à ce qu'on dit, mais les vieilles couvent mieux. Ce temps, nécessaire à leur accroissement, indiquerait que la durée de leur vie naturelle ne devrait être que de sept ou huit ans, si dans les oiseaux cette durée suivait la même proportion que dans les animaux quadrupèdes; mais nous avons vu qu'elle est beaucoup plus longue : un coq peut vivre jusqu'à vingt ans dans l'état de domesticité, et peut-être trente dans celui de liberté. Malheureusement pour eux, nous n'avons nul intérêt de les laisser vivre long-temps : les poulets et les chapons, qui sont destinés à paraître sur nos tables, ne passent jamais l'année, et la plupart ne vivent qu'une saison. Les coqs et les poules qu'on emploie à la multiplication de l'espèce sont épuisés assez promptement, et nous ne donnons le temps à aucun de parcourir la période entière de celui qui leur a été assigné par la nature; en sorte que ce n'est que par des hasards singuliers que l'on a vu des coqs mourir de vieillesse.

Les poules peuvent subsister partout avec la protection de l'homme; aussi sont-elles répandues dans tout le monde habité. Les gens aisés en élèvent en Islande, où elles pondent comme ailleurs (1); et les pays chauds en sont pleins. Mais

(1) Horrebous, Description de l'Islande, tome I, page 199.

la Perse est le climat primitif des coqs, selon le docteur Thomas Hyde (1) : ces oiseaux y sont en abondance et en grande considération, surtout parmi certains dervis qui les regardent comme des horloges vivantes; et l'on sait qu'une horloge est l'ame de toute communauté de dervis.

Dampier dit qu'il a vu et tué, dans les îles de Poulocondor, des coqs sauvages qui ne surpassaient pas nos corneilles en grosseur, et dont le chant, assez semblable à celui des coqs de nos basses-cours, était seulement plus aigu (2). Il ajoute ailleurs qu'il y en a dans l'île Timor et à Sant-Iago, l'une des îles du cap Vert (3). Gemelli Carreri rapporte qu'il en avait aperçu dans les îles Philippines; et Merolla prétend qu'il y a des poules sauvages au royaume de Congo, qui sont plus belles et de meilleur goût que les poules domestiques, mais que les Nègres estiment peu ces sortes d'oiseaux.

De leur climat naturel, quel qu'il soit, ces oiseaux se sont répandus facilement dans le vieux continent, depuis la Chine jusqu'au cap Vert, et depuis l'Océan méridional jusqu'aux mers du Nord. Ces migrations sont fort anciennes, et remontent au-delà de toute tradition historique;

---

(1) Historia Religionis veterum Persarum, etc. pag. 163. Remarquez cependant que l'art d'engraisser les chapons a été porté d'Europe en Perse par des marchands arméniens. Voyez Tavernier, tome II, page 24.

(2) Nouveau Voyage autour du monde, tome II, page 82.

(3) Dampier, Suite du Voyage de la nouvelle Hollande, tome V, page 61.

mais leur établissement dans le Nouveau-Monde paraît être beaucoup plus récent. L'historien des Incas (1) assure qu'il n'y en avait point au Pérou avant la conquête, et même que les poules ont été plus de trente ans sans pouvoir s'accoutumer à couver dans la vallée de Cusco. Coréal dit positivement que les poules ont été apportées au Brésil par les Espagnols, et que les Brasiliens les connaissaient si peu, qu'ils n'en mangeaient d'aucune sorte, et qu'ils regardaient leurs œufs comme une espèce de poison. Les habitants de l'île de Saint-Domingue n'en avaient point non plus, selon le témoignage du P. Charlevoix; et Oviedo donne comme un fait avéré qu'elles ont été transportées d'Europe en Amérique. Il est vrai qu'Acosta avance tout le contraire; il soutient que les poules existaient au Pérou avant l'arrivée des Espagnols : il en donne pour preuve qu'elles s'appellent dans la langue du pays *gualpa*, et leurs œufs *ponto;* et de l'ancienneté du mot, il croit pouvoir conclure celle de la chose, comme s'il n'était pas fort simple de penser que des sauvages, voyant pour la première fois un oiseau étranger, auront songé d'abord à le nommer, soit d'après sa ressemblance avec quelque oiseau de leur pays, soit d'après quelque autre analogie. Mais ce qui doit, ce me semble, faire préférer absolument la première opinion, c'est qu'elle est

(1) Histoire des Incas, tome II, page 239.

conforme à la loi du climat : cette loi, quoiqu'elle ne puisse avoir lieu en général à l'égard des oiseaux, surtout à l'égard de ceux qui ont l'aile forte, et à qui toutes les contrées sont ouvertes, est néanmoins suivie nécessairement par ceux qui, comme la poule, étant pesants et ennemis de l'eau, ne peuvent ni traverser les airs comme les oiseaux qui ont le vol élevé, ni passer les mers ou même les grands fleuves comme les quadrupèdes qui savent nager, et sont par conséquent exclus pour jamais de tout pays séparé du leur par de grands amas d'eau, à moins que l'homme, qui va partout, ne s'avise de les transporter avec lui : ainsi le coq est encore un animal qui appartient en propre à l'ancien continent, et qu'il faut ajouter à la liste que j'ai donnée de tous les animaux qui n'existaient pas dans le Nouveau-Monde lorsqu'on en a fait la découverte.

A mesure que les poules se sont éloignées de leur pays natal, qu'elles se sont accoutumées à un autre climat, à d'autres aliments, elles ont dû éprouver quelque altération dans leur forme, ou plutôt dans celles de leurs parties qui en étaient le plus susceptibles ; et de là sans doute ces variétés qui constituent les différentes races dont je vais parler ; variétés qui se perpétuent constamment dans chaque climat, soit par l'action continuée des mêmes causes qui les ont produites d'abord, soit par l'attention que l'on a d'assortir les individus destinés à la propagation.

Il serait bon de dresser pour le coq, comme je l'ai fait pour le chien, une espèce d'arbre généalogique de toutes ses races, dans lequel on verrait la souche primitive et ses différentes branches, qui représenteraient les divers ordres d'altération et de changements relatifs à ses différents états; mais il faudrait avoir pour cela des mémoires plus exacts, plus détaillés que ceux que l'on trouve dans la plupart des relations : ainsi je me contenterai de donner ici mon opinion sur la poule de notre climat, et de rechercher son origine après avoir fait le dénombrement des races étrangères qui ont été décrites par les naturalistes, ou seulement indiquées par les voyageurs.

1° Le *coq commun*, le coq de notre climat.

2° Le *coq huppé* (1); il ne diffère du coq commun que par une touffe de plumes qui s'élève sur sa tête, et il a ordinairement la crête plus petite, vraisemblablement parce que la nourriture, au lieu d'être portée toute à la crête, est en partie employée à l'accroissement des plumes. Quelques voyageurs assurent que toutes les poules du Mexique sont huppées : ces poules, comme toutes les autres de l'Amérique, y ont été transportées par les hommes, et viennent originairement de l'ancien continent. Au reste, la race des poules hup-

(1) Phasianus Cristatus; Linn. — Gallus Cristatus; Gallina Cristata; Brisson. — Les Arabes lui donnent le nom de poule de Dendera; c'est une espèce particulière qui se trouve décrite dans cet ouvrage. Lam. 1825

pées est celle que les curieux ont le plus cultivée; et, comme il arrive à toutes les choses qu'on regarde de très-près, ils y ont remarqué un grand nombre de différences, surtout dans les couleurs du plumage, d'après lesquelles ils ont formé une multitude de races diverses, qu'ils estiment d'autant plus, que leurs couleurs sont plus belles ou plus rares, telles que les dorées et les argentées; la blanche à huppe noire, et la noire à huppe blanche; les agates et les chamois, les ardoisées ou périnettes; celles à écailles de poisson et les herminées; la poule veuve, qui a de petites larmes blanches semées sur un fond rembruni; la poule couleur de feu; la poule pierrée, dont le plumage fond blanc est marqueté de noir ou de chamois, ou d'ardoise ou de doré, etc.: mais je doute fort que ces différences soient assez constantes et assez profondes pour constituer des espèces vraiment différentes, comme le prétendent quelques curieux, qui assurent que plusieurs des races ci-dessus ne propagent point ensemble.

3° Le *coq sauvage de l'Asie :* c'est sans doute celui qui approche le plus de la souche originaire des coqs de ce climat; car, n'ayant jamais été gêné par l'homme, ni dans le choix de sa nourriture, ni dans sa manière de vivre, qu'est-ce qui aurait pu altérer en lui la pureté de la première empreinte? Il n'est ni des plus grands ni des plus petits de l'espèce; mais sa taille est moyenne entre les différentes races. Il se trouve, comme

nous l'avons dit ci-devant, en plusieurs contrées de l'Asie, en Afrique, et dans les îles du cap Vert : nous n'en avons pas de description assez exacte pour pouvoir le comparer à notre coq. Je dois recommander ici aux voyageurs qui se trouveront à portée de voir ces coqs et poules sauvages, de tâcher de savoir si elles font des nids, et comment elles les font. M. Lottinger, médecin à Sarrebourg, qui a fait de nombreuses et très-bonnes observations sur les oiseaux, m'a assuré que nos poules, lorsqu'elles sont en pleine liberté, font des nids, et qu'elles y mettent autant de soin que les perdrix.

4° L'*acoho* ou *coq de Madagascar* (1) : les poules de cette espèce sont très-petites, et cependant leurs œufs sont encore plus petits à proportion, puisqu'elles en peuvent couver jusqu'à trente à la fois (2).

5° *Poule naine de Java* (3), de la grosseur d'un pigeon (4). Il y a quelque apparence que la petite poule anglaise pourrait bien être la même race que cette poule de Java dont parlent les voyageurs ; car cette poule anglaise est encore plus petite que notre poule naine de France, n'é-

---

(1) C'est une variété peu connue ; Mauduyt, dans l'Encyclopédie méth., ne la considère pas comme une espèce particulière ; il la rapporte au coq nain de Java, avec le coq anglais et le coq nain de la Chine.

Lam. 1825.

(2) Histoire générale des Voyages, tome VIII, pages 603—606.

(3) Phasianus Gallus, var. Pumilio ; Linn.—Gallus et Gallina Pumilio ; Brisson. L. 1825.

(4) Collect. académique, partie étrangère, tome III, page 452.

tant en effet pas plus grosse qu'un pigeon de moyenne grosseur. On pourrait peut-être encore ajouter à cette race la petite poule du Pégu, que les voyageurs disent n'être pas plus grosse qu'une tourterelle, et avoir les pieds rogneux, mais le plumage très-beau.

6° *Poule de l'isthme de Darien* (1), plus petite que la poule commune : elle a un cercle de plumes autour des jambes, une queue fort épaisse qu'elle porte droite, et le bout des ailes noir; elle chante avant le jour (2).

7° *Poules de Camboge*, transportées de ce royaume aux Philippines par les Espagnols : elles ont les pieds si courts, que leurs ailes traînent à terre. Cette race ressemble beaucoup à celle de la poule naine de France, ou peut-être à cette poule naine qu'on nourrit en Bretagne à cause de sa fécondité, et qui marche toujours en sautant. Au reste, ces poules sont de la grosseur des poules ordinaires, et ne sont naines que par les jambes, qu'elles ont très-courtes.

8° *Le coq de Bantam* (3) a beaucoup de rapport avec le coq pattu de France; il a de même les pieds couverts de plumes, mais seulement en dehors; celles des jambes sont très-longues, et lui

(1) Cet oiseau, ainsi que le suivant, la poule de Camboge, ne forment ni espèce ni variété particulière : ils sont peu connus. L. 1825.

(2) Histoire générale des Voyages, tome VIII, page 151.

(3) Phasianus Gallus; var. Pusillus; Linn.—Gallus Banticus; Gallina Bantica; Briss. L. 1825.

forment des espèces de bottes, qui descendent beaucoup plus bas que le talon : il est courageux, et se bat hardiment contre des coqs beaucoup plus forts que lui; il a l'iris des yeux rouge. On m'a assuré que la plupart des races pattues n'ont point de huppe. Il y a une grosse race de poules pattues qui vient d'Angleterre, et une plus petite que l'on appelle le *coq nain d'Angleterre*, qui est bien doré et à crête double (1).

Il y a encore une race naine, qui ne surpasse pas le pigeon commun en grosseur, et dont le plumage est tantôt blanc, tantôt blanc et doré. On comprend aussi dans les poules pattues la poule de Siam, qui est blanche, et plus petite que nos poules communes.

9° Les Hollandais parlent d'une autre espèce de coqs propre à l'île de Java, où on ne les élève guère que pour la joute; ils l'appellent *demi-poule d'Inde* (2). Selon Willughby, il porte sa queue à peu près comme le dindon. C'est sans doute à cette race que l'on doit rapporter celle de ces poules singulières de Java, dont parle Mandeslo (3), lesquelles tiennent de la poule ordinaire et de la poule d'Inde, et qui se battent entre elles à outrance, comme les coqs. Le sieur Fournier m'a assuré que cette espèce a été vivante

(1) Phasianus Gallus; var. plumipes; Linn.—Le coq pattu et la poule pattue; Gallus et Gallina plumipes; Briss. L. 1825.

(2) Cet oiseau ne forme ni espèce ni variété. L. 1825.

(3) Histoire générale des Voyages, tome II, page 350.

à Paris (1) ; elle n'a, selon lui, ni crête ni cravate; la tête est unie comme celle du faisan : cette poule est très-haute sur ses jambes; sa queue est longue et pointue, les plumes étant d'inégale longueur; et en général la couleur des plumes est rembrunie comme celle des plumes du vautour.

10° Le *coq d'Angleterre* (2) ne surpasse pas le coq nain en grosseur; mais il est beaucoup plus haut monté que notre coq commun, et c'est la principale chose qui l'en distingue : on peut donc rapporter à cette race le *xolo*, espèce de coq des Philippines, qui a de très-longues jambes (3). Au reste, le coq d'Angleterre est supérieur à celui de France pour le combat : il a plutôt une aigrette qu'une huppe; son cou et son bec sont plus dégagés, et il a au-dessus des narines deux tubercules de chair, rouges comme sa crête.

11° Le *coq de Turquie* (4) n'est remarquable que par son beau plumage.

12° Le *coq de Hambourg* (5), appelé aussi *cu-*

(1) M. Fournier est un curieux qui a élevé pendant plusieurs années pour lui-même, pour S. A. S. M. le comte de Clermont, et pour plusieurs seigneurs, des poules et des pigeons de toutes espèces.

(2) Le coq et la poule d'Angleterre; Gallus anglicanus; Gallina anglicana; Briss. — Mauduyt, Encycl. méth., considère cette variété comme le Phasianus Gallus, var. *a;* Linn. L. 1825.

(3) Gemelli Careri, tome V, page 272.

(4) Phasianus Gallus; var. Turcicus; Linn. — Le coq et la poule de Turquie; Gallus Turcicus et Gallina Turcica; Briss. L. 1825.

(5) On le regarde comme une variété du coq domestique.
Lam. 1825.

lotte de velours (1), parce qu'il a les cuisses et le ventre d'un noir velouté. Sa démarche est grave et majestueuse, son bec très-pointu, l'iris de ses yeux jaune, et ses yeux même sont entourés d'un cercle de plumes brunes, d'où part une touffe de plumes noires qui couvrent les oreilles; il a des plumes à peu près semblables derrière la crête et au-dessous des barbes, et des taches noires, rondes et larges sur la poitrine : les jambes et les pieds sont de couleur de plomb, excepté la plante des pieds qui est jaunâtre.

13° Le *coq frisé* (2), dont les plumes se renversent en dehors : on en trouve à Java, au Japon, et dans toute l'Asie méridionale. Sans doute que ce coq appartient plus particulièrement aux pays chauds; car les poussins de cette race sont extrêmement sensibles au froid, et n'y résistent guère dans notre climat. Le sieur Fournier m'a assuré que leur plumage prend toutes sortes de couleurs, et qu'on en voit de blancs, de noirs, d'argentés, de dorés, d'ardoisés, etc.

14° La *poule à duvet du Japon* (3) : ses plumes

(1) Coq de Hambourg. Albin, tome III, page 13, avec une figure.

(2) Phasianus Gallus; var. Crispus; Linn. — Le coq frisé et la poule frisée; Gallus Crispus; Gallina Crispa, Briss. Quelques auteurs considèrent cette variété comme une espèce particulière. L. 1825.

(3) Phasianus Gallus; var. Lanatus; Linn. — Le coq et la poule du Japon; Gallus Japonicus; Gallina Japonica; Briss. (*). L. 1825.

(*) Cette variété, que l'on nomme également coq *porte-soie*, a donné lieu à la fable de la *poule lapine*, c'est-à-dire à une sorte de monstre qui n'a jamais existé, provenant d'un lapin et d'une poule ordinaire. L. 1825.

sont blanches, et les barbes des plumes sont détachées et ressemblent assez à du poil; ses pieds ont des plumes en dehors jusqu'à l'ongle du doigt extérieur. Cette race se trouve au Japon, à la Chine, et dans quelques autres contrées de l'Asie. Pour la propager dans toute sa pureté, il faut que le père et la mère soient tous deux à duvet.

15° Le *coq nègre* (1) a la crête, les barbes, l'épiderme et le périoste absolument noirs; ses plumes le sont aussi le plus souvent, mais quelquefois elles sont blanches. On en trouve aux Philippines, à Java, à Delhi, à Sant-Iago, l'une des îles du cap Vert. Becman prétend que la plupart des oiseaux de cette dernière île ont les os aussi noirs que du jais, et la peau de la couleur de celle des nègres (2). Si ce fait est vrai, on ne peut guère attribuer cette teinture noire qu'aux aliments que les oiseaux trouvent dans cette île. On connaît les effets de la garance, des caïlle-lait, des graterons, etc.; et l'on sait qu'en Angleterre on rend blanche la chair des veaux en les nourrissant de farineux et autres aliments doux, mêlés avec une certaine terre ou craie que l'on trouve dans la province de Bedfort (3). Il se-

(1) Phasianus Gallus; var. Morio; Linn. — Le coq et la poule nègres ou de Mozambique; Gallus Mozambicus; Gallina Mozambica; Bris. (*) L. 1825.

(2) Dampier, tome III, page 23.

(3) Journal Économique, mai 1754.

(*) Gmelin, dans le Systema Naturæ de Linn., a fait, à tort, deux variétés distinctes de cette race. L. 1825.

rait donc curieux d'observer à Sant-Iago, parmi les différentes substances dont les oiseaux s'y nourrissent, quelle est celle qui teint leur périoste en noir. Au reste, cette poule nègre est connue en France et pourrait s'y propager; mais, comme la chair, lorsqu'elle est cuite, est noire et dégoûtante, il est probable qu'on ne cherchera pas à multiplier cette race : lorsqu'elle se mêle avec les autres, il en résulte des métis de différentes couleurs, mais qui conservent ordinairement la crête et les cravates ou barbes noires, et qui ont même la membrane qui forme l'oreillon teinte de bleu noirâtre à l'extérieur.

16° Le *coq sans croupion* ou *coq de Perse* (1) de quelques auteurs. La plupart des poulets et des coqs de Virginie n'ont point de croupion, et cependant ils sont certainement de race anglaise. Les habitants de cette colonie assurent que, lorsqu'on y transporte de ces oiseaux, ils perdent bientôt leur croupion (2). Si cela est ainsi, il faudrait les appeler *coqs de Virginie*, et non *de Perse*; d'autant plus que les anciens ne les ont point connus, et que les naturalistes n'ont commencé à en parler qu'après la découverte de l'Amérique. Nous avons dit que les chiens d'Europe à oreilles pendantes perdent leur voix et prennent des oreilles droites lorsqu'on les transporte dans le

(1) Phasianus Gallus, var. Ecaudatus; Linn. — Gallus Persicus; Gallina Persica; Briss. L. 1825.

(2) Transactions Philosophiques, n° 206, année 1693, page 992.

climat du tropique: cette singulière altération, produite par l'influence du climat, n'est cependant pas aussi grande que la perte du croupion et de la queue dans l'espèce du coq. Mais, ce qui nous paraît être une bien plus grande singularité, c'est que dans le chien comme dans le coq, qui, de tous les animaux de deux ordres très-différents, sont le plus domestiques, c'est-à-dire le plus dénaturés par l'homme, il se trouve également une race de chiens sans queue, comme une race de coqs sans croupion. On me montra, il y a plusieurs années, un de ces chiens né sans queue; je crus alors que ce n'était qu'un individu vicié, un monstre, et c'est pour cela que je n'en fis aucune mention dans l'histoire du chien : ce n'est que depuis ce temps que j'ai revu ces chiens sans queue, et que je me suis assuré qu'ils forment une race constante et particulière, comme celle des coqs sans croupion. Cette race de coqs a le bec et les pieds bleus; une crête simple ou double, et point de huppe; le plumage est de toutes couleurs; et le sieur Fournier m'a assuré que lorsqu'elle se mêle avec la race ordinaire, il en provient des métis qui n'ont qu'un demi-croupion, et six plumes à la queue au lieu de douze: cela peut-être, mais j'ai de la peine à le croire.

17° *La poule à cinq doigts* (1) est, comme nous avons dit, une forte exception à la méthode

---

(1) Phasianus Gallus, var. Pensadactylus; Linn. L. 1825.

dont les principaux caractères se prennent du nombre des doigts : celle-ci en a cinq à chaque pied, trois en avant et deux en arrière ; et il y a même quelques individus dans cette race qui ont six doigts.

18° *Les poules de Sansevare* (1) : ce sont celles qui donnent ces œufs qui se vendent en Perse trois ou quatre écus la pièce, et que les Persans s'amusent à choquer les uns contre les autres par manière de jeu. Dans le même pays, il y a des coqs beaucoup plus beaux et plus grands, et qui coûtent jusqu'à trois cents livres (2).

19° Le *coq de Caux* ou *de Padoue* (3) : son attribut distinctif est la grosseur ; il a souvent la crête double en forme de couronne, et une espèce de huppe qui est plus marquée dans les poules ; leur voix est beaucoup plus forte, plus grave et plus rauque, et leur poids va jusqu'à huit à dix livres. On peut rapporter à cette belle race les grands coqs de Rhodes, de Perse (4), du

(1) Sonnini pense qu'on pourrait rapporter à cette race le Jago de Sumatra, si c'est vraiment un coq : la plupart des naturalistes le regardent comme tel ; mais sa grandeur et la position, qu'il prend quelquefois quand il est fatigué, sur la première jointure d'une de ses jambes le rapprochent beaucoup des échassiers. L. 1825.

(2) Voyage de Tavernier, tome II, pages 43 et 44.

(3) Phasianus Gallus, var. Patavinus ; Linn. — Le coq et la poule de Padoue ; Brisson. (*). L. 1825.

(4) Chardin, tome II, page 24.

(*) C'est une variété deux fois plus grande que le coq ordinaire. L. 1825.

Pégu (1), ces grosses poules de Bahia, qui ne commencent à se couvrir de plumes que lorsqu'elles ont atteint la moitié de leur grosseur (2); on sait que les poussins de Caux prennent leurs plumes plus tard que les poussins ordinaires.

Au reste, il faut remarquer qu'un grand nombre d'oiseaux, dont parlent les voyageurs sous le nom de coqs ou de poules, sont de toute autre espèce: telles sont les poules *patourdes* ou *palourdes* qui se trouvent au Grand-Banc, et sont très-friandes de foie de morue (3); le coq et la poule noire de Moscovie, qui sont coqs et poules de bruyère; la poule rouge du Pérou qui a beaucoup de rapport avec les faisans; cette grosse poule à huppe de la nouvelle Guinée, dont le plumage est bleu céleste, qui a le bec de pigeon, les pieds de la poule commune, qui niche sur les arbres (4), et qui est probablement le faisan de Banda; la poule de Damiette (5) qui a le bec et les pieds rouges, une petite marque sur la tête de la même couleur, et le plumage d'un bleu violet, ce qui pourrait se rapporter à la grande poule d'eau; la poule du Delta dont Thévenot vante les belles couleurs, mais qui diffère des gal-

(1) Recueil des Voyages qui ont servi à l'établissement de la Compagnie des Indes, tome III, page 71.

(2) Nouveau Voyage de Dampier, tome III, page 68.

(3) Recueil des Voyages du Nord, tome III, page 15.

(4) Histoire générale des Voyages, tome XI, page 230.

(5) D'après Sonnini, cet oiseau ainsi que la poule du Delta, dont parle Thevenot, ne diffèrent point de la poule sultane. Lam. 1825.

linacés non seulement par la forme du bec et de la queue, mais encore par les habitudes naturelles, puisqu'elle se plaît dans les marécages; la poule de Pharaon, que le même Thévenot dit ne le point céder à la gélinotte; les poules de Corée, qui ont une queue de trois pieds de longueur, etc.

Dans ce grand nombre de races différentes que nous présente l'espèce du coq, comment pourrons-nous démêler quelle en est la souche primitive? Tant de circonstances ont influé sur ces variétés; tant de hasards ont concouru pour les produire! Les soins et même les caprices de l'homme les ont si fort multipliés, qu'il paraît bien difficile de remonter à leur première origine, et de reconnaître dans nos basses-cours la poule de la nature, ni même la poule de notre climat. Les coqs sauvages qui se trouvent dans les pays chauds de l'Asie pourront être regardés comme la tige primordiale de tous les coqs de ces contrées : mais, comme il n'existe dans nos pays tempérés aucun oiseau sauvage qui ressemble parfaitement à nos poules domestiques, on ne sait à laquelle des races ou des variétés l'on doit donner la primauté; car, en supposant que le faisan, le coq de bruyère ou la gélinotte, qui sont les seuls oiseaux sauvages de ce pays qu'on puisse rapprocher de nos poules par la comparaison, en soient les races primitives; et en supposant encore que ces oiseaux peuvent produire

avec nos poules des métis féconds, ce qui n'est pas bien avéré, ils seront alors de la même espèce : mais les races se seront très-anciennement séparées et toujours maintenues par elles-mêmes, sans chercher à se réunir avec les races domestiques dont elles diffèrent par des caractères constants, tels que le défaut de crêtes, de membranes pendantes dans les deux sexes, et d'éperons dans les mâles; et par conséquent ces races sauvages ne sont représentées par aucune de nos races domestiques, qui, quoique très-variées et très-différentes entre elles à beaucoup d'égards, ont toutes néanmoins ces crêtes, ces membranes et ces éperons qui manquent aux faisans, à la gélinotte et au coq de bruyère : d'où l'on doit conclure qu'il faut regarder le faisan, le coq de bruyère et la gélinotte comme des espèces voisines et néanmoins différentes de celle de la poule, jusqu'à ce qu'on se soit bien assuré, par des expériences réitérées, que ces oiseaux sauvages peuvent produire avec nos poules domestiques non seulement des mulets stériles, mais des métis féconds; car, c'est à cet effet qu'est attachée l'idée de l'identité d'espèces. Les races singulières, telles que la poule naine, la poule frisée, la poule nègre, la poule sans croupion, viennent toutes originairement des pays étrangers; et, quoiqu'elles se mêlent et produisent avec nos poules communes, elles ne sont ni de la même race, ni du même climat. En séparant donc notre poule

commune de toutes les espèces sauvages qui peuvent se mêler avec elle, telles que la gélinote, le coq de bruyère, le faisan, etc.; en la séparant aussi de toutes les poules étrangères avec lesquelles elle se mêle et produit des individus féconds, nous diminuerons de beaucoup le nombre de ses variétés, et nous n'y trouverons plus que des différences assez légères : les unes pour la grandeur du corps; les poules de Caux sont presque doubles, pour la grosseur, de nos poules ordinaires : les autres, pour la hauteur des jambes; le coq d'Angleterre, quoique parfaitement ressemblant à celui de France, a les jambes et les pieds bien plus longs : d'autres pour la longueur des plumes, comme le coq huppé, qui ne diffère du coq commun que par la hauteur des plumes du sommet de la tête : d'autres par le nombre des doigts, telles que les poules et coqs à cinq doigts; d'autres enfin, par la beauté et la singularité des couleurs, comme la poule de Turquie et celle de Hambourg. Or, de ces six variétés auxquelles nous pouvons réduire la race de nos poules communes, trois appartiennent, comme l'on voit, à l'influence du climat de Hambourg, de la Turquie et de l'Angleterre, et peut-être encore la 4[e] et la 5[e]; car la poule de Caux vient vraisemblablement d'Italie, puisqu'on l'appelle aussi *poule de Padoue*; et la poule à cinq doigts était connue en Italie dès le temps de Columelle : ainsi il ne nous restera que le coq commun et le

coq huppé qu'on doive regarder comme les races naturelles de notre pays ; mais, dans ces deux races, les poules et les coqs sont également de toutes couleurs. Le caractère constant de la huppe paraît indiquer une espèce perfectionnée, c'est-à-dire plus soignée et mieux nourrie ; et par conséquent la race commune du coq et de la poule sans huppe doit être la vraie tige de nos poules : et si l'on veut chercher dans cette race commune quelle est la couleur qu'on peut attribuer à la race primitive, il paraît que c'est la poule blanche ; car, en supposant les poules originairement blanches, elles auront varié du blanc au noir, et pris successivement toutes les couleurs intermédiaires. Un rapport très-éloigné, et que personne n'a saisi, vient directement à l'appui de cette supposition, et semble indiquer que la poule blanche est en effet la première de son espèce, et que c'est d'elle que toutes les autres races sont issues : ce rapport consiste dans la ressemblance qui se trouve assez généralement entre la couleur des œufs et celle du plumage. Les œufs du corbeau sont d'un vert-brun taché de noir ; ceux de la crésserelle sont rouges ; ceux du casoar sont d'un vert-noir ; ceux de la corneille noire sont d'un brun plus obscur encore que ceux du corbeau ; ceux du pic-varié sont de même variés et tachetés ; la pie-grièche grise a ses œufs tachés de gris, et la pie-grièche rouge les a tachés de rouge ; le crapaud-volant les a marbrés de taches bleuâtres

et brunes, sur un fond nuageux blanchâtre; l'œuf du moineau est cendré, tout couvert de taches brun-marron, sur un fond gris; ceux du merle sont bleu-noirâtres; ceux de la poule de bruyère sont blanchâtres, marquetés de jaune; ceux des peintades sont marqués comme leurs plumes, de taches blanches et rondes, etc.; en sorte qu'il paraît y avoir un rapport assez constant entre la couleur du plumage des oiseaux et la couleur de leurs œufs; seulement, on voit que les teintes en sont beaucoup plus faibles sur les œufs, et que le blanc domine dans plusieurs, parce que dans le plumage de plusieurs oiseaux il y a aussi plus de blanc que de toute autre couleur, surtout dans les femelles dont les couleurs sont toujours moins fortes que celles du mâle. Or, nos poules blanches, noires, grises, fauves et de couleurs mêlées, produisent toutes des œufs parfaitement blancs : donc, si toutes ces poules étaient demeurées dans leur état de nature, elles seraient blanches ou du moins auraient dans leur plumage beaucoup plus de blanc que de toute autre couleur; les influences de la domesticité, qui ont changé la couleur de leurs plumes, n'ont pas assez pénétré pour altérer celle de leurs œufs: ce changement de la couleur des plumes n'est qu'un effet superficiel et accidentel, qui ne se trouve que dans les pigeons, les poules et les autres oiseaux de nos basses-cours; car tous ceux qui sont libres et dans l'état de nature conser-

vent leurs couleurs sans altération et sans autres variétés que celles de l'âge, du sexe ou du climat, qui sont toujours plus brusques, moins nuancées, plus aisées à reconnaître, et beaucoup moins nombreuses que celles de la domesticité.

Nota. L'on ne sait encore rien de certain sur le coq sauvage. Existe-t-il dans quelque partie du monde? de quel pays est-il originaire? Sonnerat croit l'avoir trouvé dans la chaîne des Gates; quelques voyageurs, dans l'immense archipel des Indes; Sonnini, dans les forêts de la Guiane. Les naturalistes adoptent l'une ou l'autre de ces hypothèses, qui nous paraissent toutes plus ou moins problématiques; souvent ils les citent sans se prononcer. De ces trois hypothèses celle de Sonnerat nous semble se rapprocher beaucoup de la vérité. Nous croyons cependant devoir préférer l'opinion de M. G. Cuvier; il dit que le Gallus Bankiva de Temminck, rapporté de Java par M. Lechenaud, lui paraît ressembler le plus à nos coqs domestiques. Lam. 1825.

LE DINDON.[1]

Meleagris gallopavo; Linn.

Si le coq ordinaire est l'oiseau le plus utile de la basse-cour, le dindon domestique est le plus remarquable, soit par la grandeur de sa taille, soit par la forme de sa tête, soit par certaines habitudes naturelles qui ne lui sont communes qu'avec un petit nombre d'autres espèces. Sa tête, qui est fort petite à proportion du corps, manque de la parure ordinaire aux oiseaux; car elle est presque entièrement dénuée de plumes, et seulement recouverte, ainsi qu'une partie du cou, d'une peau bleuâtre, chargée de mamelons rouges dans la partie antérieure du cou, et de mamelons blanchâtres sur la partie postérieure de la

(1) *Nota.* Comme cet oiseau n'est connu que depuis la découverte de l'Amérique, il n'a de nom ni en grec ni en latin. Les Espagnols lui donnèrent le nom de *pavon de las Indias*, c'est-à-dire *paon des Indes occidentales;* et ce nom ne lui était pas mal appliqué, d'abord parce qu'il étend sa queue comme le paon, et qu'il n'y avait point de paons en Amérique. Les Catalans l'ont nommé *indiot*, *galld'Indi;* les Italiens, *gallod'India;* les Allemands, *indianisch han;* les Polonais, *indiyk;* les Suédois, *kalkon;* les Anglais, *turkey*. — *Gallo-pavus, sive gallus Indicus.* Frisch, planche enluminée 122.

tête, avec quelques petits poils noirs clair-semés entre les mamelons, et de petites plumes plus rares au haut du cou, et qui deviennent plus fréquentes dans la partie inférieure, chose qui n'avait pas été remarquée par les naturalistes. De la base du bec descend sur le cou, jusqu'à environ le tiers de sa longueur, une espèce de barbillon charnu, rouge et flottant, qui paraît simple aux yeux, quoiqu'il soit en effet composé d'une double membrane, ainsi qu'il est facile de s'en assurer en le touchant. Sur la base du bec supérieur s'élève une caroncule charnue, de forme conique, et sillonnée par des rides transversales assez profondes; cette caroncule n'a guère plus d'un pouce de hauteur dans son état de contraction ou de repos, c'est-à-dire lorsque le dindon ne voyant autour de lui que les objets auxquels il est accoutumé, et n'éprouvant aucune agitation intérieure, se promène tranquillement en prenant sa pâture: mais, si quelque objet étranger se présente inopinément, surtout dans la saison des amours, cet oiseau, qui n'a rien dans son port ordinaire que d'humble et de simple, se rengorge tout à coup avec fierté; sa tête et son cou se gonflent; la caroncule conique se déploie, s'allonge et descend deux ou trois pouces plus bas que le bec, qu'elle recouvre entièrement; toutes ces parties charnues se colorent d'un rouge plus vif; en même temps les plumes du cou et du dos se hérissent, et la queue se relève en éventail, tandis

que les ailes s'abaissent en se déployant jusqu'à traîner par terre. Dans cette attitude, tantôt il va piaffant autour de sa femelle, accompagnant son action d'un bruit sourd que produit l'air de la poitrine s'échappant par le bec, et qui est suivi d'un long bourdonnement; tantôt il quitte sa femelle comme pour menacer ceux qui viennent le troubler: dans ces deux cas sa démarche est grave, et s'accélère seulement dans le moment où il fait entendre ce bruit sourd dont j'ai parlé: de temps en temps il interrompt cette manœuvre pour jeter un autre cri plus perçant, que tout le monde connaît, et qu'on peut lui faire répéter tant que l'on veut, soit en sifflant, soit en lui faisant entendre des sons aigus quelconques. Il recommence ensuite à faire la roue, qui, suivant qu'elle s'adresse à sa femelle ou aux objets qui lui font ombrage, exprime tantôt son amour, et tantôt sa colère; et ces espèces d'accès seront beaucoup plus violents si on paraît devant lui avec un habit rouge; c'est alors qu'il s'irrite et devient furieux; il s'élance, il attaque à coups de bec, et fait tous ses efforts pour éloigner un objet dont la présence semble lui être insupportable.

Il est remarquable et très-singulier que cette caroncule conique qui s'allonge et se relâche lorsque l'animal est agité d'une passion vive, se relâche de même après sa mort.

Il y a des dindons blancs, d'autres variés de noir et de blanc, d'autres de blanc et d'un jaune

roussâtre, et d'autres d'un gris uniforme, qui sont les plus rares de tous; mais le plus grand nombre a le plumage tirant sur le noir, avec un peu de blanc à l'extrémité des plumes: celles qui couvrent le dos et le dessus des ailes sont quarrées par le bout; et parmi celles du croupion, et même de la poitrine, il y en a quelques-unes de couleurs changeantes, et qui ont différents reflets, selon les différentes incidences de la lumière; et plus ils vieillissent, plus leurs couleurs paraissent être changeantes et avoir des reflets différents. Bien des gens croient que les dindons blancs sont les plus robustes; et c'est par cette raison que dans quelques provinces on les élève de préférence : on en voit de nombreux troupeaux dans le Pertois en Champagne.

Les naturalistes ont compté vingt-huit pennes ou grandes plumes à chaque aile, et dix-huit à la queue. Mais un caractère bien plus frappant, et qui empêchera à jamais de confondre cette espèce avec aucune autre espèce actuellement connue, c'est un bouquet de crins durs et noirs, long de cinq à six pouces, lequel, dans nos climats tempérés, sort de la partie inférieure du cou au dindon mâle adulte dans la seconde année, quelquefois même dès la fin de la première; et, avant que ce bouquet paraisse, l'endroit d'où il doit sortir est marqué par un tubercule charnu. M. Linnæus dit que ces crins ne commencent à paraître qu'à la troisième année, dans les dindons qu'on

élève en Suède. Si ce fait est bien avéré, il s'ensuivrait que cette espèce de production se ferait d'autant plus tard que la température du pays est plus rigoureuse ; et, à la vérité, l'un des principaux effets du froid est de ralentir toute sorte de développements. C'est cette touffe de crins qui a valu au dindon le titre de barbu, *pectore barbato* (1); expression impropre à tous égards, puisque ce n'est pas de la poitrine, mais de la partie inférieure du cou, que ces crins prennent naissance, et que d'ailleurs ce n'est pas assez d'avoir des crins ou des poils pour avoir une barbe, il faut encore qu'ils soient autour du menton ou de ce qui en tient lieu, comme dans le vautour barbu d'Edwards, *planche* 106.

On se ferait une fausse idée de la queue du coq d'Inde, si l'on s'imaginait que toutes les plumes dont elle est formée fussent susceptibles de se relever en éventail. A proprement parler, le dindon a deux queues, l'une supérieure et l'autre inférieure: la première est composée de dix-huit grandes plumes implantées autour du croupion, et que l'animal relève lorsqu'il piaffe; la seconde ou l'inférieure consiste en d'autres plumes moins grandes, et reste toujours dans la situation horizontale : c'est encore un attribut propre au mâle, d'avoir un éperon à chaque pied; ces éperons sont plus ou moins longs, mais ils sont toujours

(1) Linn. Faun. Suecica, et Systema nat. edit. 10.

beaucoup plus courts et plus mous que dans le coq ordinaire.

La poule d'Inde diffère du coq, non-seulement en ce qu'elle n'a pas d'éperons aux pieds, ni de bouquet de crins dans la partie inférieure du cou ; en ce que la caroncule conique du bec supérieur est plus courte et incapable de s'allonger ; que cette caroncule, le barbillon de dessous le bec et la chair glanduleuse qui recouvre la tête, sont d'un rouge plus pâle, mais elle en diffère encore par les attributs propres au sexe le plus faible dans la plupart des espèces ; elle est plus petite ; elle a moins de caractère dans la physionomie, moins de ressort à l'intérieur, moins d'action au dehors ; son cri n'est qu'un accent plaintif ; elle n'a de mouvement que pour chercher sa nourriture ou pour fuir le danger ; enfin, la faculté de faire la roue lui a été refusée : ce n'est pas qu'elle n'ait la queue double comme le mâle ; mais elle manque apparemment des muscles releveurs, propres à redresser les plus grandes plumes dont la queue supérieure est composée.

Dans le mâle, comme dans la femelle, les orifices des narines sont dans le bec supérieur, et ceux des oreilles sont en arrière des yeux, fort couverts et comme ombragés par une multitude de petites plumes décomposées qui ont différentes directions.

On comprend bien que le meilleur mâle sera celui qui aura plus de force, plus de vivacité,

plus d'énergie dans toute son action : on pourra lui donner cinq ou six poules d'Inde. S'il y a plusieurs mâles, ils se battront, mais non pas avec l'acharnement des coqs ordinaires : ceux-ci ayant plus d'ardeur pour leurs femelles sont aussi plus animés contre leurs rivaux ; et la guerre qu'ils se font entre eux est ordinairement un combat à outrance : on en a vu même attaquer des coqs d'Inde deux fois plus gros qu'eux, et les mettre à mort. Les sujets de guerre ne manquent pas entre les coqs des deux espèces ; si, comme le dit Sperling, le coq d'Inde privé de ses femelles s'adresse aux poules ordinaires ; et que les poules d'Inde, dans l'absence de leur mâle, s'offrent au coq ordinaire, et le sollicitent même assez vivement (1).

La guerre que les coqs d'Inde se font entre eux est beaucoup moins violente ; le vaincu ne cède pas toujours le champ de bataille ; quelquefois même il est préféré par les femelles. On a remarqué qu'un dindon blanc ayant été battu par un dindon noir, presque tous les dindonneaux de la couvée furent blancs.

L'accouplement des dindons se fait à peu près de la même manière que celui des coqs, mais il dure plus long-temps ; et, c'est peut-être par cette raison, qu'il faut moins de femelles au mâle, et qu'il s'use beaucoup plus vite : j'ai dit plus haut, sur la foi de Sperling, qu'il se mêlait quelquefois

(1) Zoologia Physica, pag. 367.

avec les poules ordinaires ; le même auteur prétend que, quand il est privé de ses femelles, il s'accouple aussi non-seulement avec la femelle du paon (ce qui peut être), mais encore avec les canes (ce qui me paraît moins vraisemblable).

La poule d'Inde n'est pas aussi féconde que la poule ordinaire ; il faut lui donner de temps en temps du chenevis, de l'avoine, du sarrasin, pour l'exciter à pondre ; et avec cela, elle ne fait guère qu'une seule ponte par an, d'environ quinze œufs ; lorsqu'elle en fait deux, ce qui est très-rare, elle commence la première sur la fin de l'hiver, et la seconde dans le mois d'août : ces œufs sont blancs avec quelques petites taches d'un jaune rougeâtre ; et du reste, ils sont organisés à peu près comme ceux de la poule ordinaire. La poule d'Inde couve aussi les œufs de toutes sortes d'oiseaux : on juge qu'elle demande à couver, lorsqu'après avoir fait sa ponte, elle reste dans le nid. Pour que ce nid lui plaise, il faut qu'il soit en lieu sec, à une bonne exposition, selon la saison, et point trop en vue ; car son instinct la porte ordinairement à se cacher avec grand soin lorsqu'elle couve.

Ce sont les poules de l'année précédente qui d'ordinaire sont les meilleures couveuses ; elles se dévouent à cette occupation avec tant d'ardeur et d'assiduité, qu'elles mourraient d'inanition sur leurs œufs, si l'on n'avait le soin de les lever une fois tous les jours pour leur donner à boire et à manger : cette passion de couver est si forte et si

durable, qu'elles font quelquefois deux couvées de suite et sans aucune interruption; mais, dans ce cas, il faut les soutenir par une meilleure nourriture. Le mâle a un instinct bien contraire; car, s'il aperçoit sa femelle couvant, il casse ses œufs, qu'il voit apparemment comme un obstacle à ses plaisirs (1); et c'est peut-être la raison pourquoi la femelle se cache alors avec tant de soin.

Le temps venu où ces œufs doivent éclore, les dindonneaux percent avec leur bec la coquille de l'œuf qui les renferme: mais cette coquille est quelquefois si dure ou les dindonneaux si faibles, qu'ils périraient si on ne les aidait à la briser; ce que néanmoins il ne faut faire qu'avec beaucoup de circonspection, et en suivant, autant qu'il est possible, les procédés de la nature: ils périraient encore bientôt, pour peu que, dans ces commencements, on les maniât avec rudesse, qu'on leur laissât endurer la faim, ou qu'on les exposât aux intempéries de l'air: le froid, la pluie et même la rosée les morfond; le grand soleil les tue presque subitement; quelquefois même ils sont écrasés sous les pieds de leur mère. Voilà bien des dangers pour un animal si délicat; et c'est pour cette raison, et à cause de la moindre fécondité des poules d'Inde en Europe, que cette espèce est beaucoup moins nombreuse que celle des poules ordinaires.

(1) Sperling, loco citato.

Dans les premiers temps, il faut tenir les jeunes dindons dans un lieu chaud et sec, où l'on aura étendu une litière de fumier long, bien battue; et, lorsque dans la suite on voudra les faire sortir en plein air, ce ne sera que par degrés et en choisissant les plus beaux jours.

L'instinct des jeunes dindonneaux est d'aimer mieux à prendre leur nourriture dans la main que de toute autre manière: on juge qu'ils ont besoin d'en prendre lorsqu'on les entend *piauler*, et cela leur arrive fréquemment; il faut leur donner à manger quatre ou cinq fois par jour. Leur premier aliment sera du vin et de l'eau qu'on leur soufflera dans le bec; on y mêlera ensuite un peu de mie de pain: vers le quatrième jour on leur donnera les œufs gâtés de la couvée, cuits et hachés d'abord avec de la mie de pain, et ensuite avec des orties; ces œufs gâtés, soit de dindes, soit de poules, seront pour eux une nourriture très-salutaire (1): au bout de dix à douze jours on supprime les œufs, et on mêle les orties hachées avec du millet, ou avec la farine de turquis, d'orge, de froment ou de blé sarrasin; ou bien, pour épargner le grain, sans faire tort aux dindonneaux, avec le lait caillé, la bardane, un peu de camomille puante, de graine d'ortie et du son: dans la suite, on pourra se contenter de leur donner toute sorte de fruits pourris, coupés par

(1) Voyez Journal Économique, août 1757, pages 69 et 73.

morceaux (1), et surtout des fruits de ronces ou de mûriers blancs, etc. Lorsqu'on leur verra un air languissant, on leur mettra le bec dans du vin pour leur en faire boire un peu, et on leur fera avaler aussi un grain de poivre : quelquefois ils paraissent engourdis et sans mouvement, lorsqu'ils ont été surpris par une pluie froide; et ils mourraient certainement, si on n'avait le soin de les envelopper de linges chauds, et de leur souffler à plusieurs reprises un air chaud par le bec. Il ne faut pas manquer de les visiter de temps en temps, et de leur percer les petites vessies qui leur viennent sous la langue et autour du croupion, et de leur donner de l'eau de rouille; on conseille même de leur laver la tête avec cette eau, pour prévenir certaines maladies auxquelles ils sont sujets (2) : mais, dans ce cas, il faut donc les essuyer et les sécher bien exactement; car on sait combien toute humidité est contraire aux dindons du premier âge.

La mère les mène avec la même sollicitude que la poule mène ses poussins; elle les réchauffe sous ses ailes avec la même affection, elle les défend avec le même courage : il semble que sa tendresse pour ses petits rende sa vue plus perçante; elle découvre l'oiseau de proie d'une distance prodigieuse, et lorsqu'il est encore invisi-

(1) Journal Économique, loco citato.

(2) La Figère et les Ourles, selon la maison Rustique, tome I, p. 117.

ble à tous les autres yeux : dès qu'elle l'a aperçu, elle jette un cri d'effroi qui répand la consternation dans toute la couvée ; chaque dindonneau se réfugie dans les buissons ou se tapit dans l'herbe, et la mère les y retient en répétant le même cri d'effroi autant de temps que l'ennemi est à portée : mais le voit-elle prendre son vol d'un autre côté, elle les en avertit aussitôt par un autre cri bien différent du premier, et qui est pour tous le signal de sortir du lieu où ils se sont cachés, et de se rassembler autour d'elle.

Lorsque les jeunes dindons viennent d'éclore, ils ont la tête garnie d'une espèce de duvet, et n'ont encore ni chair glanduleuse ni barbillons; ce n'est qu'à six semaines ou deux mois que ces parties se développent, et, comme on le dit vulgairement, que les dindons commencent à pousser le rouge. Le temps de ce développement est un temps critique pour eux, comme celui de la dentition pour les enfants; et c'est alors, surtout, qu'il faut mêler du vin à leur nourriture pour les fortifier : quelque temps avant de pousser le rouge, ils commencent déjà à se percher.

Il est rare que l'on soumette les dindonneaux à la castration comme les poulets : ils engraissent fort bien sans cela, et leur chair n'en est pas moins bonne; nouvelle preuve qu'ils sont d'un tempérament moins chaud que les coqs ordinaires.

Lorsqu'ils sont devenus forts, ils quittent leur mère, ou plutôt ils en sont abandonnés, parce

qu'elle cherche à faire une seconde ponte ou une seconde couvée. Plus les dindonneaux étaient faibles et délicats dans le premier âge, plus ils deviennent, avec le temps, robustes et capables de soutenir toutes les injures du temps : ils aiment à se percher en plein air, et passent ainsi les nuits les plus froides de l'hiver, tantôt se soutenant sur un seul pied, et retirant l'autre dans les plumes de leur ventre comme pour le réchauffer; tantôt, au contraire, s'accroupissant sur leur bâton et s'y tenant en équilibre : ils se mettent la tête sous l'aile pour dormir, et, pendant leur sommeil, ils ont le mouvement de la respiration sensible et très-marqué.

La meilleure façon de conduire les dindons devenus forts, c'est de les mener paître par la campagne, dans les lieux où abondent les orties et autres plantes de leur goût, dans les vergers lorsque les fruits commencent à tomber, etc.; mais il faut éviter soigneusement les pâturages où croissent les plantes qui leur sont contraires, telles que la grande digitale à fleurs rouges: cette plante est un véritable poison pour les dindons; ceux qui en ont mangé éprouvent une sorte d'ivresse, des vertiges, des convulsions ; et, lorsque la dose a été un peu forte, ils finissent par mourir étiques. On ne peut donc apporter trop de soin à détruire cette plante nuisible dans les lieux où l'on élève des dindons (1).

(1) Hist. de l'Acad. royale des Sciences de Paris, année 1748, page 84.

On doit aussi avoir attention, surtout dans les commencements, de ne les faire sortir le matin qu'après que le soleil a commencé de sécher la rosée, de les faire rentrer avant la chute du serein, et de les mettre à l'abri pendant la plus grande chaleur des jours d'été. Tous les soirs, lorsqu'ils reviennent on leur donne de la pâtée, du grain ou quelque autre nourriture, excepté seulement au temps des moissons, où ils trouvent suffisamment à manger par la campagne. Comme ils sont fort craintifs, ils se laissent aisément conduire ; il ne faut que l'ombre d'une baguette pour en mener des troupeaux même très-considérables, et souvent ils prendront la fuite devant un animal beaucoup plus petit et plus faible qu'eux : cependant, il est des occasions où ils montrent du courage, surtout lorsqu'il s'agit de se défendre contre les fouines et autres ennemis de la volaille ; on en a vu même quelquefois entourer en troupe un lièvre au gîte, et chercher à le tuer à coups de bec (1).

Ils ont différents tons, différentes inflexions de voix, selon l'âge, le sexe, et suivant les passions qu'ils veulent exprimer ; leur démarche est lente et leur vol pesant : ils boivent, mangent, avalent de petits cailloux, et digèrent à peu près comme les coqs ; et, comme eux, ils ont double estomac, c'est-à-dire un jabot et un gésier : mais, comme

(1) Ornithologie de Salerne, page 132.

ils sont plus gros, les muscles de leur gésier ont aussi plus de force.

La longueur du tube intestinal est à peu près quadruple de la longueur de l'animal, prise depuis la pointe du bec jusqu'à l'extrémité du croupion. Ils ont deux *cæcums*, dirigés l'un et l'autre d'arrière en avant, et qui, pris ensemble, font plus du quart de tout le conduit intestinal: ils prennent naissance assez près de l'extrémité de ce conduit; et les excréments contenus dans leur cavité ne diffèrent guère de ceux que renferme la cavité du *colon* et du *rectum*: ces excréments ne séjournent point dans le cloaque commun comme l'urine et ce sédiment blanc qui se trouve plus ou moins abondamment partout où passe l'urine, et ils ont assez de consistance pour se mouler en sortant par l'*anus*.

Les parties de la génération se présentent dans les dindons à peu près comme dans les autres gallinacés: mais, à l'égard de l'usage qu'ils en font, ils paraissent avoir beaucoup moins de puissance réelle, les mâles étant moins ardents pour leurs femelles, moins prompts dans l'acte de la fécondation, et leurs approches étant beaucoup plus rares; et d'autre côté les femelles pondent plus tard et bien plus rarement, du moins dans nos climats.

Comme les yeux des oiseaux sont, dans quelques parties, organisés différemment de ceux de l'homme et des animaux quadrupèdes, je crois

devoir indiquer ici ces principales différences : outre les deux paupières supérieure et inférieure, les dindons, ainsi que la plupart des autres oiseaux, en ont encore une troisième nommée paupière interne, *membrana nictitans*, qui se retire et se plisse en forme de croissant dans le grand coin de l'œil, et dont les cillements fréquents et rapides s'exécutent par une mécanique musculaire curieuse : la paupière supérieure est presque entièrement immobile; mais l'inférieure est capable de fermer l'œil en s'élevant vers la supérieure, ce qui n'arrive guère que lorsque l'animal dort ou lorsqu'il ne vit plus : ces deux paupières ont chacune un point lacrymal, et n'ont pas de rebords cartilagineux; la cornée transparente est environnée d'un cercle osseux composé de quinze pièces, plus ou moins, posées l'une sur l'autre en recouvrement, comme les tuiles ou les ardoises d'un couvert; le cristallin est plus dur que celui de l'homme, mais moins dur que celui des quadrupèdes et des poissons (1), et sa plus grande courbure est en arrière (2) : enfin il sort du nerf optique, entre la rétine et la choroïde, une membrane noire de figure rhomboïde et composée de fibres parallèles, laquelle traverse l'humeur vitrée, et va s'attacher quelquefois immédiatement par son angle antérieur, quelquefois par un filet qui

(1) Mémoires de l'Académie royale des Sciences, année 1726, p. 83.

(2) Ibidem, année 1730, page 10.

part de cet angle, à la capsule du cristallin. C'est à cette membrane subtile et transparente que MM. les anatomistes de l'Académie des Sciences ont donné le nom de *bourse*, quoiqu'elle n'en ait guère la figure dans le dindon, non plus que dans la poule, l'oie, le canard, le pigeon, etc. Son usage est, selon M. Petit, d'absorber les rayons de lumière qui partent des objets qui sont à côté de la tête, et qui entrent directement dans les yeux (1) : mais, quoi qu'il en soit de cette idée, il est certain que l'organe de la vue est plus composé dans les oiseaux que dans les quadrupèdes; et, comme nous avons prouvé ailleurs que les oiseaux l'emportaient par ce sens sur les autres animaux (2), et que nous avons même eu occasion de remarquer plus haut combien la poule d'Inde avait la vue perçante, on ne peut guère se refuser à cette conjecture si naturelle, que la supériorité de l'organe de la vue, dans les oiseaux, est due à la différence de la structure de leurs yeux et à l'artifice particulier de leur organisation; conjecture très-vraisemblable, mais de laquelle néanmoins la valeur précise ne pourra être déterminée que par l'étude approfondie de l'anatomie comparée et de la mécanique animale.

Si l'on compare les témoignages des voyageurs, on ne peut s'empêcher de reconnaître que les

(1) Mémoires de l'Académie royale des Sciences, année 1735, page 123.

(2) Voyez Discours sur la Nature des Oiseaux, tome I, page 55.

dindons sont originaires d'Amérique et des îles adjacentes, et qu'avant la découverte de ce nouveau continent ils n'existaient point dans l'ancien.

Le P. du Tertre remarque qu'ils sont dans les Antilles comme dans leur pays naturel, et que, pourvu qu'on en ait un peu de soin, ils couvent trois à quatre fois l'année (1) : or, c'est une règle générale pour tous les animaux, qu'ils multiplient plus dans le climat qui leur est propre que partout ailleurs; ils y deviennent aussi plus grands et plus forts, et c'est précisément ce que l'on observe dans les dindons d'Amérique. On en trouve une multitude prodigieuse chez les Illinois, disent les missionnaires jésuites; ils y vont par troupes de cent, quelquefois même de deux cents : ils sont beaucoup plus gros que ceux que l'on voit en France, et pèsent jusqu'à trente-six livres (2); Josselin dit jusqu'à soixante livres (3). Ils ne se trouvent pas en moindre quantité dans le Canada (où, selon le P. Théodat, récollet, les sauvages les appelaient *ondettoutaques*), dans le Mexique, dans la Nouvelle Angleterre, dans cette vaste contrée qu'arrose le Mississipi, et chez les Brasiliens (4), où ils sont connus sous le nom de *arignan-uossou* (5). Le docteur Hans Sloane en a vu

(1) Histoire générale des Antilles, tome II, page 266.

(2) Lettres Édif. 23e Rec., page 237.

(3) Raretés de la Nouvelle Angleterre.

(4) Voyage au Brésil, recueilli par de Léry, page 171.

(5) Le dindon ne se trouve point au Brésil; Sonnini pense que le

à la Jamaïque. Il est à remarquer que dans presque tous ces pays les dindons sont dans l'état de sauvages, et qu'ils y fourmillent partout, à quelque distance néanmoins des habitations, comme s'ils ne cédaient le terrain que pied à pied aux colons européens.

Mais, si la plupart des voyageurs et témoins oculaires s'accordent à regarder cet oiseau comme naturel, appartenant en propre au continent de l'Amérique, surtout de l'Amérique septentrionale, ils ne s'accordent pas moins à déposer qu'il ne s'en trouve point ou que très-peu dans toute l'Asie.

Gemelli Careri nous apprend que non seulement il n'y en a point aux Philippines, mais que ceux même que les Espagnols y avaient apportés de la Nouvelle Espagne n'avaient pu y prospérer (1).

Le P. du Halde assure qu'on ne trouve à la Chine que ceux qui y ont été transportés d'ailleurs : il est vrai que dans le même endroit, ce jésuite suppose qu'ils sont fort communs dans les Indes orientales; mais il paraît que ce n'est en effet qu'une supposition fondée sur des ouï-dire, au lieu qu'il était témoin oculaire de ce qu'il dit de la Chine (2).

---

arignan-oussou pourrait être le hocco; ne serait-il pas plutôt le dindon œillé qui se trouve au Mexique? Lam. 1825.

(1) Voyages, tome V, pages 271 et 272.

(2) Histoire générale des Voyages, tome VI, page 487.

Le P. de Bourzes, autre jésuite, raconte qu'il n'y en a point dans le royaume de Maduré, situé en la presqu'île en deçà du Gange; d'où il conclut, avec raison, que ce sont apparemment les Indes occidentales qui ont donné leur nom à cet oiseau (1).

Dampier n'en a point vu non plus à Mindanao (2); Chardin (3) et Tavernier, qui ont parcouru l'Asie (4), disent positivement qu'il n'y a point de dindons dans tout ce vaste pays : selon le dernier de ces voyageurs, ce sont les Arméniens qui les ont portés en Perse, où ils ont mal réussi; comme ce sont les Hollandais qui les ont portés à Batavia, où ils ont beaucoup mieux prospéré.

Enfin, Bosman et quelques autres voyageurs nous disent que, si l'on voit des dindons au pays de Congo, à la Côte-d'Or, au Sénégal et autres lieux de l'Afrique, ce n'est que dans les comptoirs et chez les étrangers, les naturels du pays en faisant peu d'usage; et, selon les mêmes voyageurs, il est visible que ces dindons sont provenus de ceux que les Portugais et autres Européens avaient apportés dans les commencements avec la volaille ordinaire (5).

(1) Lettre du 21 septembre 1713, parmi les Lett. Édif.
(2) Nouveau Voyage, tom. I, page 406.
(3) Voyages de Chardin, tome II, page 29.
(4) Voyages de Tavernier, tom. II, page 22.
(5) Voyages de Bosman, pag. 242.

Je ne dissimulerai pas qu'Aldrovande, Gesner, Belon et Ray, ont prétendu que les dindons étaient originaires d'Afrique ou des Indes orientales ; et, quoique leur sentiment soit peu suivi aujourd'hui, je crois devoir à de si grands noms de ne point le rejeter sans quelque discussion.

Aldrovande a voulu prouver fort au long que les dindons étaient les véritables méléagrides des anciens, autrement les poules d'Afrique ou de Numidie, dont le plumage est couvert de taches rondes en forme de gouttes (*gallinæ Numidicæ guttatæ*); mais il est évident, et tout le monde convient aujourd'hui, que ces poules africaines ne sont autre chose que nos peintades, qui en effet nous viennent d'Afrique, et sont très-différentes des dindons. Ainsi, il serait inutile de discuter plus en détail cette opinion d'Aldrovande, qui porte avec elle sa réfutation, et que néanmoins M. Linnæus semble avoir voulu perpétuer ou renouveler en appliquant au dindon le nom de *meleagris*.

Ray, qui fait venir les dindons d'Afrique ou des Indes orientales, semble s'être laissé tromper par les noms : celui d'oiseau de Numidie, qu'il adopte, suppose une origine africaine; et ceux de *turkey* et d'oiseau de Calicut, une origine asiatique : mais un nom n'est pas toujours une preuve, surtout un nom populaire appliqué par des gens peu instruits, et même un nom scientifique appliqué par des savants qui ne sont pas toujours exempts

de préjugés. D'ailleurs Ray lui-même avoue, d'après Hans Sloane, que ces oiseaux se plaisent beaucoup dans les pays chauds de l'Amérique, et qu'ils y multiplient prodigieusement (1).

A l'égard de Gesner, il dit, à la vérité, que la plupart des anciens, et entre autres Aristote et Pline, n'ont pas connu les dindons; mais il prétend qu'Élien les a eus en vue dans le passage suivant : *In India gallinacei nascuntur maximi; non rubram habent cristam, ut nostri, sed ita variam et floridam veluti coronam floribus contextam; caudæ pennas non inflexas habent, neque revolutas in orbem, sed latas; quas cùm non erigunt, ut pavones trahunt: eorum pennæ smaragdi colorem ferunt.* « Les Indes produisent de « très-gros coqs dont la crête n'est point rouge, « comme celle des nôtres, mais de couleurs va- « riées, comme serait une couronne de fleurs; « leur queue n'a pas non plus de plumes recour- « bées en arc; lorsqu'ils ne la relèvent pas, ils la « portent comme des paons (c'est-à-dire horizon- « talement); leurs pennes sont de la couleur de « l'émeraude. » Mais je ne vois pas que ce passage soit appliquable aux dindons: 1° la grosseur de ces coqs ne prouve point que ce soit des dindons; car on sait qu'il y a en effet dans l'Asie, et notamment en Perse et au Pégu, de véritables coqs qui sont très-gros;

(1) Synopsis avium, appendix, pag. 182.

2°. Cette crête, de couleurs variées, suffirait seule pour exclure les dindons qui n'eurent jamais de crête; car il s'agit ici, non d'une aigrette de plumes, mais d'une crête véritable, analogue à celle du coq, quoique de couleur différente;

3° Le port de la queue, semblable à celui du paon, ne prouve rien non plus, parce qu'Élien dit positivement que l'oiseau dont il s'agit porte sa queue comme le paon, *lorsqu'il ne la relève point;* et s'il l'eût relevée comme le paon en faisant le roue, Élien n'aurait pu oublier de faire mention d'un caractère aussi singulier, et d'un trait de ressemblance si marqué avec le paon, auquel il le comparait dans ce moment même;

4° Enfin, les pennes couleur d'émeraude ne sont rien moins que suffisantes pour déterminer ici l'espèce des dindons, bien que quelques-unes de leurs plumes aient des reflets smaragdins; car on sait que le plumage de plusieurs autres oiseaux a la même couleur et les mêmes reflets.

Belon ne me paraît pas mieux fondé que Gesner à retrouver les dindons dans les ouvrages des anciens. Columelle avait dit dans son livre De re Rustica (1): *Africana est meleagridi similis, nisi quod rutilam galeam et cristam capite gerit, quæ utraque in meleagride sunt cærulea.* « La « poule d'Afrique ressemble à la méléagride, ex-« cepté qu'elle a la crête et le casque rouge, *rutila*,

---

1) Lib. 8, cap. 2.

« au lieu que ces mêmes parties sont bleues dans « la méléagride. » Belon a pris cette *poule africaine* pour la peintade, et la méléagride pour le dindon : mais il est évident, par le passage même, que Columelle parle ici de deux variétés de la même espèce, puisque les deux oiseaux dont il s'agit se ressemblent de tout point, excepté par la couleur, laquelle est en effet sujette à varier dans la même espèce, et notamment dans celle de la peintade, où les mâles ont les appendices membraneuses qui leur pendent aux deux côtés des joues, de couleur bleue, tandis que les femelles ont ces mêmes appendices de couleur rouge. D'ailleurs, comment supposer que Columelle, ayant à désigner deux espèces aussi différentes que celles de la peintade et du dindon, se fût contenté de les distinguer par une variété aussi superficielle que celle de la couleur d'une petite partie, au lieu d'employer des caractères tranchés qui lui sautaient aux yeux ?

C'est donc mal à propos que Belon a cru pouvoir s'appuyer de l'autorité de Columelle, pour donner aux dindons une origine africaine ; et ce n'est pas avec plus de succès qu'il a cherché à se prévaloir du passage suivant de Ptolomée, pour leur donner une origine asiatique. *Triglyphon Regia in quâ galli gallinacei barbati esse dicuntur* (1). Cette Triglyphe est en effet située dans

(1) Geographia, lib. 8, cap. 2, tabula 11, Asiæ.

la presqu'île au-delà du Gange ; mais on n'a aucune raison de croire que ces coqs barbus soient des dindons; car, 1° il n'y a pas jusqu'à l'existence de ces coqs qui ne soit incertaine, puisqu'elle n'est alléguée que sur la foi d'un, on dit (*dicuntur*); 2° on ne peut donner aux dindons le nom de coqs barbus, comme je l'ai dit plus haut, ce mot de barbe appliqué à un oiseau ne pouvant signifier qu'une touffe de plumes ou de poils placés sous le bec, et non ce bouquet de crins durs que les dindons ont au bas du cou ; 3° Ptolomée était astronome et géographe, mais point du tout naturaliste ; et il est visible qu'il cherchait à jeter quelque intérêt dans ses Tables géographiques, en y mêlant sans beaucoup de critique les singularités de chaque pays ; dans la même page où il fait mention de ces coqs barbus, il parle des trois îles des Satyres, dont les habitants avaient des queues, et de certaines îles Manioles, au nombre de dix, situées à peu près dans le même climat, où l'aimant abonde au point que l'on n'ose y employer le fer dans la construction des navires, de peur qu'ils ne soient attirés et retenus par la force magnétique ; mais ces queues humaines, quoique attestées par des voyageurs et par les missionnaires jésuites, selon Gemelli Carreri (1), sont au moins fort douteuses ; ces montagnes d'aimant ou plutôt leurs effets sur la fer-

(1) Voyage, tome V, page 68.

rure des vaisseaux, ne le sont pas moins; et l'on ne peut guère compter sur des faits qui se trouvent mêlés avec de pareilles incertitudes; 4° enfin, Ptolomée, à l'endroit cité, parle positivement des coqs ordinaires (*galli gallinacei*), qui ne peuvent être confondus avec les coqs d'Inde, ni pour la forme extérieure, ni pour le plumage, ni pour le chant, ni pour les habitudes naturelles, ni pour la couleur des œufs, ni pour le temps de l'incubation, etc. Il est vrai que Scaliger, tout en avouant que la méléagride d'Athénée ou plutôt de Clytus, cité par Athénée, était un oiseau d'Étolie, aimant les lieux aquatiques, peu attaché à sa couvée, et dont la chair sentait le marécage, tous caractères qui ne conviennent point au dindon, qui ne se trouve point en Étolie, fuit les lieux aquatiques, a le plus grand attachement pour ses petits, et la chair de bon goût, il n'en prétend pas moins que la méléagride est un dindon (1): mais les anatomistes de l'Académie des Sciences, qui d'abord étaient du même avis lorsqu'ils firent la description du coq indien, ayant examiné les choses de plus près, ont reconnu et prouvé ailleurs que la peintade était la vraie méléagride des anciens; en sorte qu'il doit demeurer pour constant qu'Athénée ou Clytus, Élien, Columelle et Ptolomée, n'ont pas plus parlé des dindons qu'Aristote et

(1) In Cardanum exercite, 238.

Pline, et que ces oiseaux ont été inconnus aux anciens.

Nous ne voyons pas même qu'il en soit fait mention dans aucun ouvrage moderne, écrit avant la découverte de l'Amérique. Une tradition populaire fixe dans le seizième siècle, sous François Ier, l'époque de leur première apparition en France; car c'est dans ce temps que vivait l'amiral Chabot. Les auteurs de la *Zoologie Britannique* avancent, comme un fait notoire, qu'ils ont été apportés en Angleterre sous le règne de Henri VIII, contemporain de François Ier (1); ce qui s'accorde très-bien avec notre sentiment: car l'Amérique ayant été découverte par Christophe Colomb, sur la fin du quinzième siècle, et les rois François Ier et Henri VIII étant montés sur le trône au commencement du seizième siècle, il est tout naturel que ces oiseaux apportés d'Amérique aient été introduits comme nouveautés, soit en France, soit en Angleterre, sous le règne de ces princes; et cela est confirmé par le témoignage précis de J. Sperling, qui écrivait avant 1660, et qui assure expressément qu'ils avaient été transportés des nouvelles Indes en Europe, plus d'un siècle auparavant (2).

Tout concourt donc à prouver que l'Amérique est le pays natal des dindons; et, comme ces sor-

(1) Britisch Zoology, pag. 87.
(2) Zoologia Physica, pag. 366.

tes d'oiseaux sont pesants, qu'ils n'ont pas le vol élevé et qu'ils ne nagent point, ils n'ont pu en aucune manière traverser l'espace qui sépare les deux continents, pour aborder en Afrique, en Europe ou en Asie: ils se trouvent donc dans le cas des quadrupèdes, qui, n'ayant pu sans le secours de l'homme passer d'un continent à l'autre, appartiennent exclusivement à l'un des deux; et cette considération donne une nouvelle force au témoignage de tant de voyageurs, qui assurent n'avoir jamais vu de dindons sauvages, soit en Asie, soit en Afrique, et n'y en avoir vu de domestiques que ceux qui y avaient été apportés d'ailleurs.

Cette détermination du pays naturel des dindons influe beaucoup sur la solution d'une autre question, qui, au premier coup d'œil, ne semble pas y avoir du rapport. J. Sperling, dans sa *Zoologia Physica, pag.* 369, prétend que le dindon est un monstre (il aurait dû dire un mulet), provenant du mélange de deux espèces, celles du paon et du coq ordinaire: mais, s'il est bien prouvé, comme je le crois, que les dindons soient d'origine américaine, il n'est pas possible qu'ils aient été produits par le mélange de deux espèces asiatiques, telles que le coq et le paon; et, ce qui achève de démontrer qu'en effet cela n'est pas, c'est que, dans toute l'Asie, on ne trouve point de dindons sauvages, tandis qu'ils fourmillent en Amérique. Mais, dira-t-on, que signifie donc ce nom de

gallo-pavus (coq-paon), si anciennement appliqué au dindon? Rien de plus simple: le dindon était un oiseau étranger, qui n'avait point de nom dans nos langues européennes; et, comme on lui a trouvé des rapports assez marqués avec le coq et le paon, on a voulu indiquer ces rapports par le nom composé de *gallo-pavus*, d'après lequel Sperling et quelques autres auront cru que le dindon était réellement le produit du mélange de l'espèce du paon avec celle du coq, tandis qu'il n'y avait que les noms de mêlés; tant il est dangereux de conclure du mot à la chose! tant il est important de ne point appliquer aux animaux de ces noms composés qui sont presque toujours susceptibles d'équivoque!

M. Edwards parle d'un autre mulet qu'il dit être le mélange de l'espèce du dindon avec celle du faisan (1): l'individu sur lequel il a fait sa description (2) avait été tué d'un coup de fusil, dans les bois voisins de Hanford, dans la province de Dorset, où il fut aperçu au mois d'octobre 1759, avec deux ou trois autres oiseaux de la même espèce. Il était en effet d'une grosseur moyenne entre le faisan et le dindon, ayant trente-deux pouces de vol; une petite aigrette de plumes noires assez longues s'élevait sur la base du bec supérieur; la tête n'était point nue comme

(1) Phasianus Colchicus; var. Gallopavonis; Linn. L. 1825.

(2) Glanures, planche 337.

celle du dindon, mais couverte de petites plumes fort courtes; les yeux étaient entourés d'un cercle de peau rouge, mais moins large que dans le faisan. On ne dit point si cet oiseau relevait les grandes plumes de la queue pour faire la roue; il paraît seulement, par la figure, qu'il la portait ordinairement comme la porte le dindon lorsqu'il est tranquille. Au reste, il est à remarquer qu'il n'avait la queue composée que de seize plumes, comme celle du coq de bruyère; tandis que celle des dindons et des faisans en a dix-huit: d'ailleurs chaque plume du corps était double sur une même racine; l'une ferme et plus grande, l'autre petite et duvetée; caractère qui ne convient ni au faisan, ni au dindon, mais bien au coq de bruyère et au coq commun. Si cependant l'oiseau dont il s'agit tirait son origine du mélange du faisan avec le dindon, il semble qu'on aurait dû retrouver en lui, comme dans les autres mulets, premièrement, les caractères communs aux deux espèces primitives; en second lieu, des qualités moyennes entre leurs qualités opposées; ce qui n'a point lieu ici, puisque le prétendu mulet de M. Edwards avait des caractères qui manquaient absolument aux deux espèces primitives (les plumes doubles), et qu'il manquait d'autres caractères qui se trouvaient dans ces deux espèces (les dix-huit plumes de la queue); et si l'on voulait absolument une espèce métive, il y aurait plus de fondement à croire qu'elle dérive du mélange du

coq de bruyère et du dindon, qui, comme je l'ai remarqué, n'a que 16 pennes à la queue, et qui a les plumes doubles comme notre prétendu mulet.

Les dindons sauvages ne diffèrent des domestiques qu'en ce qu'ils sont beaucoup plus gros et plus noirs; du reste, ils ont les mêmes mœurs, les mêmes habitudes naturelles, la même stupidité; ils se perchent dans les bois, sur les branches sèches, et lorsqu'on en fait tomber quelqu'un d'un coup d'arme à feu, les autres restent toujours perchés, et pas un seul ne s'envole. Selon Fernandès, leur chair, quoique bonne, est plus dure et moins agréable que celle des dindons domestiques; mais ils sont deux fois plus gros: *hucxolotl* est le nom mexicain du mâle et *cihuatotolin* le nom de la femelle (1). Albin nous apprend qu'un grand nombre de seigneurs anglais se plaisent à élever des dindons sauvages, et que ces oiseaux réussissent assez bien partout où il y a de petits bois, des parcs ou autres enclos (2).

Le dindon huppé n'est qu'une variété du dindon commun, semblable à celle du coq huppé dans l'espèce du coq ordinaire; la huppe est quelquefois noire et d'autres fois blanche, telle que celle du dindon décrit par Albin (3): il était de

(1) Fr. Fernandès, Historia avium novæ Hispaniæ, p. 27.
(2) Albin, lib. 2, n° 33.
(3) Ibidem.

la grosseur des dindons ordinaires; il avait les pieds couleur de chair; la partie supérieure du corps d'un brun foncé; la poitrine, le ventre, les cuisses et la queue blanches, ainsi que les plumes qui formaient son aigrette: du reste, il ressemblait exactement à nos dindons communs, et par la chair spongieuse et glanduleuse qui recouvrait la tête et la partie supérieure du cou, et par le bouquet de crins durs naissant (en apparence) de la poitrine, et par les éperons courts qu'il avait à chaque pied, et par son antipathie singulière pour le rouge, etc.

LA PEINTADE.(1)

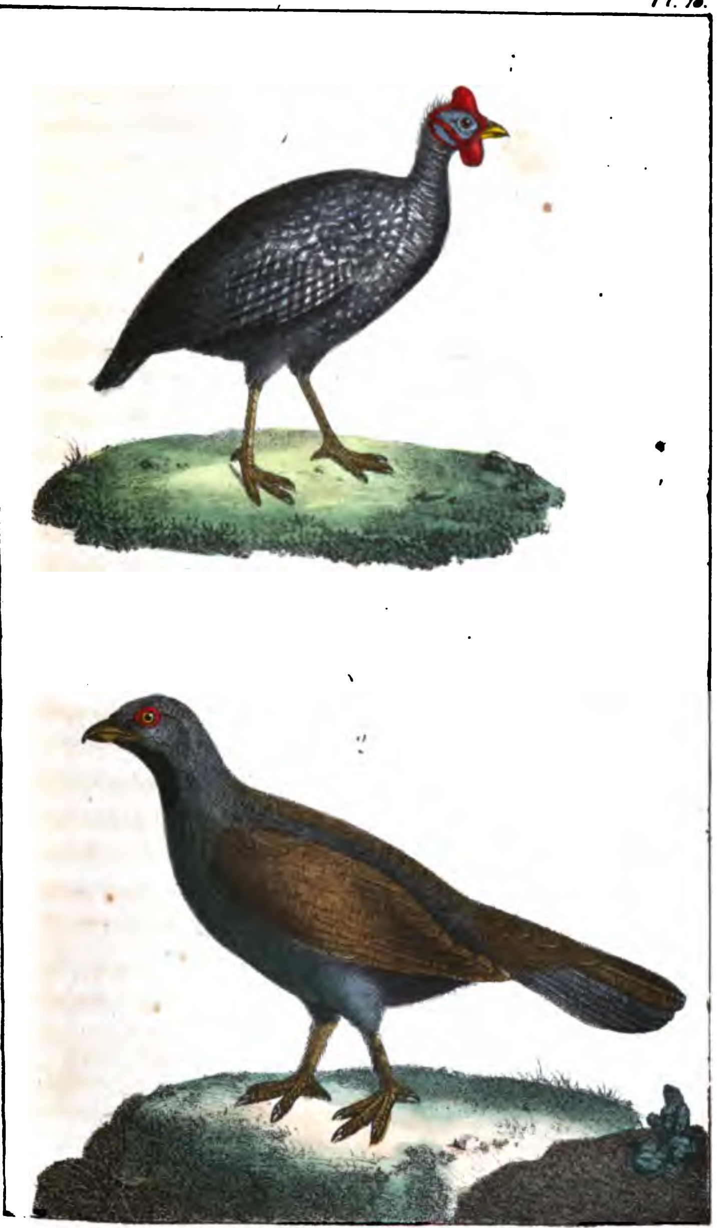
LA PEINTADE COMMUNE; Cuvier. — *Numida Meleagris;* Linn.

Il ne faut pas confondre la peintade avec le *pintado*, comme a fait M. Ray, du moins avec le *pintado* dont parle Dampier (2), lequel est un oiseau de mer, de la grosseur d'un canard, ayant les ailes fort longues, et qui rase la surface de l'eau en volant; tous caractères fort étrangers à la peintade, qui est un oiseau terrestre, à ailes courtes, et dont le vol est fort pesant.

Celle-ci a été connue et très-bien désignée par les anciens. Aristote n'en parle qu'une seule fois

(1) La peintade, en grec et en latin, *meleagris;* en italien, *gallina di Numidia;* en allemand, *perl-huhn;* en anglais, *pintado* ou *guinea-heu;* à Congo, *queteté*. — *Meleagris vel gallus Numidicus aut Mauritanus silvestris*. Gesner, Avi. pag. 480. — Poule de la Guinée. Belon, Histoire des Oiseaux, p. 246. — Peintade. Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, partie II, page 79, planche 47, avec une bonne figure. — *Gallina Africana*. Frisch, pl. 126, avec une figure coloriée. — La peintade. Brisson, tome I, page 176, avec une bonne figure, pl. 8.

(2) Voyez son Voyage aux Terres Australes, tome IV de son Nouveau Voyage autour du monde, page 23, édit. de Rouen.



Lithog de C. Molle — *Meunier direx*

1 La Peintade 2 Le Tétras, ou le grand Coq de Bruyère

dans tous ses ouvrages sur les animaux; il la nomme *méléagride*, et dit que ses œufs sont marquetés de petites taches (1).

Varron en fait mention sous le nom de poule d'Afrique: c'est, selon lui, un oiseau de grande taille, à plumage varié, dont le dos est rond, et qui était fort rare à Rome (2).

Pline dit les même choses que Varron, et semble n'avoir fait que le copier (3); à moins qu'on ne veuille attribuer la ressemblance des descriptions à l'identité de l'objet décrit : il répète aussi ce qu'Aristote avait dit de la couleur des œufs (4); et il ajoute que les peintades de Numidie étaient les plus estimées (5); d'où on a donné à l'espèce le nom de poule numidique par excellence.

Columelle en reconnaissait de deux sortes qui se ressemblaient en tout point, excepté que l'une avait les barbillons bleus, et que l'autre les avait rouges; et cette différence avait paru assez considérable aux anciens pour constituer deux espèces ou races désignées par deux noms distincts: ils appelaient *méléagride* la poule aux barbillons rouges, et *poule africaine* celle aux barbillons

(1) Vid. Historia animalium, lib. 6, cap. 2.

(2) Grandes, variæ, gibberæ quas meleagrides appellant Græci. Varro, de Re Rusticâ, lib. 3, cap. 9.

(3) Africæ Gallinarum genus, gibberum, variis sparsum plumis. Hist. nat. lib. 10, cap. 26.

(4) Ibidem, cap. 52.

(5) Ibidem, cap. 48, quam plerique numidicam dicunt. Columelle.

bleus (1), n'ayant pas observé ces oiseaux d'assez près pour s'apercevoir que la première était la femelle, et la seconde le mâle d'une seule et même espèce, comme l'ont remarqué MM. de l'Académie (2).

Quoi qu'il en soit, il paraît que la peintade, élevée autrefois à Rome avec tant de soin, s'était perdue en Europe, puisqu'on n'en retrouve plus aucune trace chez les écrivains du moyen âge, et qu'on n'a recommencé à en parler que depuis que les Européens ont fréquenté les côtes occidentales de l'Afrique, en allant aux Indes par le cap de Bonne-Espérance (3); non seulement ils l'ont répandue en Europe, mais ils l'ont encore transportée en Amérique; et cet oiseau ayant éprouvé diverses altérations dans ses qualités extérieures par les influences des divers climats, il ne faut pas s'étonner si les modernes, soit naturalistes, soit voyageurs, en ont encore plus multiplié les races que les anciens.

(1) Africana gallina est meleagridi similis, nisi quod rutilam paleam et cristam capite gerit, quæ utraque sunt in meleagride cærulea. Voyez Columelle, de Re Rusticâ, lib. 13, cap. 2.

(2) Voyez Mémoires pour servir à l'Histoire naturelle des Animaux, dressé par M. Perrault, partie II, p. 82.

(3) « Tout ainsi comme la Guinée est un pays dont les marchands « ont commencé à apporter plusieurs marchandises qui étaient auparavant inconnues à nos Français; aussi, sans leurs navigations, les poules de ce pays-là étaient inconnues, n'eût été qu'ils leur ont fait passer « la mer, qui maintenant sont j'a si fréquentes ès maisons des grands « Seigneurs en nos contrées, qu'elles nous en sont communes. » Voyez Belon. Hist. nat. des Oiseaux, page 246.

Frisch distingue, comme Columelle, la peintade à barbillons rouges de celle à barbillons bleus (1); mais il reconnaît entre elles plusieurs autres différences : selon lui, cette dernière, qui ne se trouve guère qu'en Italie, n'est point bonne à manger; elle est plus petite, elle se tient volontiers dans les endroits marécageux, et prend peu de soin de ses petits : ces deux derniers traits se retrouvent dans la méléagride de Clytus de Milet. « On les tient, dit-il, dans un lieu aquatique, et « elles montrent si peu d'attachement pour leurs « petits, que les prêtres commis à leur garde sont « obligés de prendre soin de la couvée ». Mais il ajoute que leur grosseur est celle d'une poule de belle race (2). Il paraît aussi, par un passage de Pline, que ce naturaliste regardait la méléagride comme un oiseau aquatique (3); celle à barbillons rouges est au contraire, selon M. Frisch, plus grosse qu'un faisan, se plaît dans les lieux secs, élève soigneusement ses petits, etc.

Dampier assure que dans l'île de May, l'une de celles du cap Vert, il y a des peintades dont la chair est extraordinairement blanche, d'autres

(1) Voyez le Discours relatif à la planche 126 de Frisch.

(2) Locus ubi aluntur, palustris est; pullos suos nullo amoris affectu hæc ales prosequitur, et teneros adhuc negligit, quare à sacerdotibus curam eorum geri oportet. Voyez Athénée, lib. 14, cap. 26.

(3) Menesias Africæ locum Sicyonem appellat, et Crathim amnem in oceanum effluentem, lacu in quo aves quas Meleagridas et Penelopas vocat, vivere. Hist. naturalis, lib. 37, cap. 2.



dont la chair est noire, et que toutes l'ont tendre et délicate (1); le P. Labat en dit autant (2). Cette différence, si elle est vraie, me paraîtrait d'autant plus considérable, qu'elle ne pourrait être attribuée au changement de climat, puisque dans cette île qui avoisine l'Afrique les peintades sont comme dans leur pays natal; à moins qu'on ne veuille dire que les mêmes causes particulières, qui teignent en noir la peau et le périoste de la plupart des oiseaux des îles de Saint-Jago, voisine de l'île de May, noircissent aussi dans cette dernière la chair des peintades.

Le P. Charlevoix prétend qu'il y en a une espèce à Saint-Domingue, plus petite que l'espèce ordinaire (3); mais ce sont apparemment ces peintades marrones, provenant de celles qui y furent transportées par les Castillans peu après la conquête de l'île : cette race étant devenue sauvage, et s'étant comme naturalisée dans le pays, aura éprouvé l'influence naturelle de ce climat, laquelle tend à affaiblir, amoindrir, détériorer les espèces, comme je l'ai fait voir ailleurs; et, ce qui est digne de remarque, c'est que cette race originaire de Guinée, et qui, transportée en Amérique, y avait subi l'état de domesticité, n'a pu dans la suite être ramenée à cet état, et que les colons de Saint-

(1) Voyez Nouveau Voyage autour du monde, tome IV, page 23.

(2) Ibidem, tome II, page 326.

(3) Voyez Histoire de l'île Espagnole de Saint-Domingue, pages 28 et 29.

Domingue ont été obligés d'en faire venir de moins farouches d'Afrique pour les élever et les multiplier dans les basses-cours (1) : est-ce pour avoir vécu dans un pays plus désert, plus agreste, et dont les habitants étaient sauvages, que ces peintades marrones sont devenues plus sauvages elles-mêmes? ou ne serait-ce pas aussi pour avoir été effarouchées par les chasseurs européens, et surtout par les Français, qui en ont détruit un grand nombre, selon le P. Margat jésuite (2)?

Marcgrave en a vu de huppées qui venaient de Sierra-Leone, et qui avaient autour du cou une espèce de collier membraneux, d'un cendré bleuâtre (3); et c'est encore ici une de ces variétés que j'appelle primitives, et qui méritent d'autant plus d'attention, qu'elles sont antérieures à tout changement de climat.

Le jésuite Margat, qui n'admet point de différence spécifique entre la poule africaine et la méléagride des anciens, dit qu'il y en a de deux couleurs à Saint-Domingue, les unes ayant des taches noires et blanches disposées par compartiments en forme de rhomboïdes, et les autres étant d'un gris plus cendré : il ajoute qu'elles ont toutes du

---

(1) Voyez Lettres Édifiantes, 20[e] Recueil, loco citato.

(2) Ibidem.

(3) Earum collum circum-ligatum seu circum-volutum quasi linteamine membranaceo coloris cinerei cærulescentis : caput tegit crista obrotunda, multiplex, constans pennis eleganter nigris. Marcgrave. Hist. naturalis Brasiliensis, pag. 192.

blanc sous le ventre, au-dessous et aux extrémités des ailes (1).

Enfin, M. Brisson regarde comme une variété constante la blancheur du plumage de la poitrine, observée sur les peintades de la Jamaïque, et en a fait une race distincte, caractérisée par cet attribut (2), qui, comme nous venons de le voir, n'appartient pas moins aux peintades de Saint-Domingue qu'à celles de la Jamaïque.

Mais, indépendamment des dissemblances qui ont paru suffisantes aux naturalistes pour admettre plusieurs races de peintades, j'en trouve beaucoup d'autres, en comparant les descriptions et les figures publiées par différents auteurs; lesquelles indiquent assez peu de fermeté, soit dans le moule intérieur de cet oiseau, soit dans l'empreinte de sa forme extérieure, et une très-grande disposition à recevoir les influences du dehors.

La peintade de Frisch et de quelques autres (3) a le casque et les pieds blanchâtres, le front, le tour des yeux, les côtés de la tête et du cou, dans sa partie supérieure, blancs, marquetés de gris

(1) Lettres Édifiantes, au lieu cité.

(2) Voyez l'Ornithologie de M. Brisson, tome I, p. 180. Meleagris pectore albo.

(3) « Le mâle et la femelle, dit Belon, ont même madrure en plumes et blancheur autour des yeux, et rougeur par-dessous. » Voyez Hist. nat. des Oiseaux, page 247. — *Ad latera capitis albo*, dit Marcgrave. Hist. nat. Brasil. p. 192. — « La tête est revêtue, dit le jésuite Margat, d'une peau spongieuse, rude et ridée, dont la couleur est d'un blanc bleuâtre. » Voyez Lettres Édifiantes, recueil 20, p. 362 et suivantes.

cendré; celle de Frisch a de plus, sous la gorge, une tache rouge en forme de croissant, plus bas un collier noir fort large, les soies ou filets de l'*occiput* en petit nombre, et pas une seule penne blanche aux ailes; ce qui fait autant de variétés par lesquelles les peintades de ces auteurs diffèrent de la nôtre.

Celle de Marcgrave avait de plus le bec jaune (1); celle de M. Brisson l'avait rouge à la base, et de couleur de corne vers le bout (2). MM. de l'Académie ont trouvé à quelques-unes une petite huppe à la base du bec, composée de douze ou quinze soies ou filets roides, longs de quatre lignes (3), laquelle ne se retrouve que dans celles de Sierra-Leone, dont j'ai parlé plus haut.

Le docteur Cai dit que la femelle a la tête toute noire, et que c'est la seule différence qui la distingue du mâle (4).

Aldrovande prétend au contraire que la tête de la femelle a les mêmes couleurs que celle du mâle, mais que son casque est seulement moins élevé et plus obtus (5).

Roberts assure qu'elle n'a pas même de casque (6).

---

(1) Rostrum flavum. Vid. Hist. nat. Brasil. pag. 192.

(2) Voyez Ornithologie, tome I, page 180.

(3) Voyez Mémoires sur les Animaux, partie II, page 82.

(4) Caius apud Gesnerum, de Avibus, pag. 481.

(5) Vide Ornithol. Aldrov., tome II, pag. 336.

(6) Voyages de Roberts au cap Vert et aux îles, etc. page 402.

Dampier et Labat, qu'on ne lui voit point ces barbillons rouges et ces caroncules de même couleur qui, dans le mâle, bordent l'ouverture des narines (1).

M. Barrère dit que tout cela est plus pâle que dans le mâle (2), et que les soies de l'*occiput* sont plus rares, et tels apparemment qu'ils paraissent dans la *planche* 126 de Frisch.

Enfin, MM. de l'Académie ont trouvé dans quelques individus ces soies ou filets de l'*occiput* élevés d'un pouce, en sorte qu'ils formaient comme une petite huppe derrière la tête (3).

Il serait difficile de démêler parmi toutes ces variétés celles qui sont assez profondes, et pour ainsi dire assez fixes, pour constituer des races distinctes ; et comme on ne peut douter qu'elles ne soient toutes fort récentes, il serait peut-être plus raisonnable de les regarder comme des effets qui s'opèrent encore journellement par la domesticité, par le changement de climat, par la nature des aliments, etc., et de ne les employer dans la description que pour assigner les limites des variations auxquelles sont sujettes certaines qualités de la peintade ; et, pour remonter autant

---

(1) Nouveau Voyage de Dampier, tome VI, page 23. *Nota.* Il est probable que la crête courte et d'un rouge très-vif, dont parle le P. Charlevoix, n'est autre chose que ces caroncules. Voyez son Histoire de l'île Espagnole, tome I, p. 28, etc.

(2) Barrère, Ornithologiæ specimen, class. IV, gen. 3, species 6.

(3) Voyez Mémoires sur les Animaux, partie II, p. 80.

qu'il est possible aux causes qui les ont produites, jusqu'à ce que ces variétés ayant subi l'épreuve du temps, et ayant pris la consistance dont elles sont susceptibles, puissent servir de caractères à des races réellement distinctes.

La peintade a un trait marqué de ressemblance avec le dindon, c'est de n'avoir point de plumes à la tête ni à la partie supérieure du cou; et cela a donné lieu à plusieurs ornithologistes, tels que Belon (1), Gesner (2), Aldrovande (3) et Klein (4), de prendre le dindon pour la méléagride des anciens; mais, outre les différences nombreuses et tranchées qui se trouvent, soit entre ces deux espèces, soit entre ce que l'on voit dans le dindon et ce que les anciens ont dit de la méléagride (5), il suffit, pour mettre en évidence la fausseté de cette conjecture, de se rappeler les preuves par lesquelles j'ai établi, à l'article du din-

(1) Voyez Histoire naturelle des Oiseaux, page 248.

(2) Vid. De Avibus, pag. 480 et suiv.

(3) Vide Ornithologiæ lib. 13, pag. 36.

(4) Prodromus Historiæ avium, pag. 112.

(5) La méléagride était de la grosseur d'une poule de bonne race, avait sur la tête un tubercule calleux, le plumage marqueté de taches blanches, semblables à des lentilles, mais plus grandes; deux barbillons adhérents au bec supérieur, la queue pendante, le dos rond, des membranes entre les doigts, point d'éperons aux pieds; aimait les marécages, n'avait point d'attachement pour ses petits; tous caractères qu'on chercherait vainement dans le dindon, lequel en a d'ailleurs deux très-frappants, qui ne se retrouvent point dans la description de la méléagride: ce bouquet de crins durs qui lui sort au bas du cou, et sa manière d'étaler sa queue et de faire la roue autour de sa femelle.

don, que cet oiseau est propre et particulier à l'Amérique, qu'il vole pesamment, ne nage point du tout, et que par conséquent il n'a pu franchir la vaste étendue de mer qui sépare l'Amérique de notre continent; d'où il suit qu'avant la découverte de l'Amérique il était entièrement inconnu dans notre continent, et que les anciens n'ont pu en parler sous le nom de méléagride.

Il paraît que c'est aussi par erreur que le nom de *knor-haan* s'est glissé dans la liste des noms de la peintade donnée par M. Brisson (1), citant Kolbe (2) Je ne nie pas que la figure par laquelle le *knor-haan* a été désigné dans le voyage de Kolbe, n'ait été faite d'après celle de la poule africaine de Marcgrave, comme le dit M. Brisson; mais il avouera aussi qu'il est difficile de reconnaître, dans un oiseau propre au cap de Bonne-Espérance, la peintade qui est répandue dans toute l'Afrique, mais moins au Cap que partout ailleurs; et qu'il est encore plus difficile d'adapter

(1) Ornithologie, tome I, page 177.

(2) Description du cap de Bonne-Espérance, tome III, page 169. « Un oiseau qui appartient proprement au Cap, dit ce voyageur, est le « *knor-hahu* ou *coq-knor*, c'est la sentinelle des autres oiseaux; il les « avertit lorsqu'il voit approcher un homme, par un cri qui ressemble « au son du mot *crac*, et qu'il répète fort haut : sa grandeur est celle « d'une poule; il a le bec court et noir comme les plumes de sa cou- « ronne; le plumage des ailes et du corps mêlé de rouge, de blanc et « de cendré; les jambes jaunes, les ailes petites : il fréquente les lieux « solitaires, et fait son nid dans les buissons; sa ponte est de deux œufs : « on estime peu sa chair, quoiqu'elle soit bonne. »

à celle-ci ce bec court et noir, cette couronne de plumes, ce rouge mêlé dans les couleurs des ailes et du corps, et cette ponte de deux œufs seulement que Kolbe attribue à son *knor-haan*.

Le plumage de la peintade, sans avoir des couleurs riches et éclatantes, est cependant très-distingué : c'est un fond gris bleuâtre plus ou moins foncé, sur lequel sont semées assez regulièrement des taches blanches plus ou moins rondes, représentant assez bien des perles ; d'où quelques modernes ont donné à cet oiseau le nom de *poules perlées* (1), et les anciens ceux de *varia* et de *guttata* (2) : tel était du moins le plumage de la peintade dans son climat natal ; mais depuis qu'elle a été transportée dans d'autres régions, elle a pris plus de blanc, témoin les peintades à poitrine blanche de la Jamaïque et de Saint-Domingue, et ces peintades parfaitement blanches dont parle M. Edwards (3) ; en sorte que la blancheur de la poitrine, dont M. Brisson a fait le caractère d'une variété, n'est qu'une altération commencée de la couleur naturelle, ou plutôt n'est

(1) Voyez Frisch, pl. 126.—Klein, Historiæ Animalium prodromus, pag. 3.

(2) Martial, Epigramm.

(3) « Depuis que les peintades se sont multipliées (en Angleterre), « leur couleur s'est altérée, il s'y est mêlé du blanc dans plusieurs; « d'autres sont d'un gris de perle clair, en conservant leurs mouche- « tures; d'autres sont parfaitement blanches. » Voyez Glanures d'Edwards, troisième partie, page 269.

que le passage de cette couleur à la blancheur parfaite.

Les plumes de la partie moyenne du cou sont fort courtes à l'endroit qui joint sa partie supérieure, où il n'y en a point du tout; puis elles vont toujours croissant de longueur jusqu'à la poitrine où elles ont près de trois pouces.

Ces plumes sont duvetées depuis leur racine jusqu'à environ la moitié de leur longueur; et cette partie duvetée est recouverte par l'extrémité des plumes du rang précédent, laquelle est composée de barbes fermes et accrochées les unes aux autres (1).

La peintade a les ailes courtes et la queue pendante, comme la perdrix; ce qui, joint à la disposition de ses plumes, la fait paraître bossue (*genus gibberum*; Pline); mais cette bosse n'est qu'une fausse apparence, et il n'en reste plus aucun vestige lorsque l'oiseau est plumé (2).

Sa grosseur est à peu près celle de la poule commune; mais elle a la forme de la perdrix, d'où lui est venu le nom de perdrix de Terre-Neuve (3); seulement, elle a les pieds plus élevés et le cou plus long et plus menu dans le haut.

Les barbillons, qui prennent naissance du bec supérieur, n'ont point de forme constante, étant

(1) Voyez Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, partie II, page 81.

(2) Voyez Lettres Édifiantes, recueil 20, loco citato.

(3) Voyez Belon, Hist. nat. des Oiseaux, page 247.

ovales dans les unes, et quarrés ou triangulaires dans les autres : ils sont rouges dans la femelle et bleuâtres dans le mâle; et c'est, selon MM. de l'Académie (1) et M. Brisson (2), la seule chose qui distingue les deux sexes : mais d'autres auteurs ont assigné, comme nous l'avons vu ci-dessus, d'autres différences tirées des couleurs du plumage (3), des barbillons (4), du tubercule calleux de la tête (5), des caroncules des narines (6), de la grosseur du corps (7), des soies ou filets de l'*occiput* (8), etc.; soit que ces variétés dépendent en effet de la différence du sexe, soit que, par un vice de logique trop commun, on les ait regardées comme propres au sexe de l'individu où elles se trouvaient accidentellement, et par des causes toutes différentes.

Enarrière des barbillons, on voit, sur les cô tés de la tête, la très-petite ouverture des oreilles qui, dans la plupart des oiseaux, est ombragée par des plumes, et se trouve ici à découvert. Mais, ce qui est propre à la peintade, c'est ce tubercule calleux, cette espèce de casque qui s'élève sur sa

(1) Voyez Mémoire pour servir à l'Histoire des Animaux, partie II, page 83.

(2) Ornithologie, tome I, page 179.

(3) Caius apud Gesnerum, de Avibus, pag. 481.

(4) Columelle, Frisch, Dampier, etc.

(5) Aldrovande, Roberts, Barrère, Dalechamp, etc.

(6) Barrère, Labat, Dampier, etc.

(7) Frisch.

(8) Frisch, Barrère, etc.

tête, et que Belon compare assez mal à propos au tubercule, ou plutôt à la corne de la girafe (1); il est semblable, par sa forme, à la contre-épreuve du bonnet ducal du Doge de Venise, ou, si l'on veut, à ce bonnet mis sens devant derrière (2): sa couleur varie, dans les différents sujets, du blanc au rougeâtre, en passant par le jaune et le brun (3); sa substance intérieure est comme celle d'une chair endurcie et calleuse; ce noyau est recouvert d'une peau sèche et ridée qui s'étend sur l'occiput et sur les côtés de la tête, mais qui est échancrée à l'endroit des yeux (4). Les physiciens à causes finales n'ont pas manqué de dire que cette callosité était un casque véritable, une arme défensive donnée aux peintades pour les munir contre leurs atteintes réciproques, attendu que ce sont des oiseaux querelleurs, qui ont le bec très-fort et le crâne très-faible (5).

Les yeux sont grands et couverts, la paupière supérieure a de longs poils noirs relevés en haut, et le cristallin est plus convexe en dedans qu'en dehors (6).

---

(1) Belon, Nature des Oiseaux, page 247.

(2) C'est à cause de ce tubercule que M. Linnæus a nommé la peintade, tantôt *gallus vertice corneo*, Syst. nat. edit. 6, tantôt *phasianus vertice calloso*, edit. 10.

(3) Il est blanchâtre dans la planche 126 de Frisch; couleur de cire, suivant Belon, page 247; brun, selon Marcgrave; fauve-brun, selon M. Perrault; rougeâtre dans notre planche.

(4) Mémoires sur les Animaux, partie II, page 82.

(5) Voyez Miss. Aldrovandi, Ornithologia, tom. II, pag. 37.

(6) Mémoires sur les Animaux, partie II, page 87.

M. Perrault assure que le bec est semblable à celui de la poule; le jésuite Margat le fait trois fois plus gros, très-dur et très-pointu; les ongles sont aussi plus aigus, selon le P. Labat; mais tous s'accordent, anciens et modernes, à dire que les pieds n'ont point d'éperons.

Une différence considérable qui se trouve entre la poule commune et la peintade, c'est que le tube intestinal est beaucoup plus court à proportion dans cette dernière, n'ayant que trois pieds, selon MM. de l'Académie, sans compter les *cæcums* qui ont chacun six pouces, vont en s'élargissant depuis leur origine, et reçoivent des vaisseaux du mésentère comme les autres intestins: le plus gros de tous est le *duodenum*, qui a plus de huit lignes de diamètre. Le gésier est comme celui de la poule; on y trouve aussi beaucoup de petits graviers, quelquefois même rien autre chose, apparemment lorsque l'animal étant mort de langueur a passé les derniers temps de sa vie sans manger: la membrane interne du gésier est très-ridée, peu adhérente à la tunique nerveuse, et d'une substance analogue à celle de la corne.

Le jabot, lorsqu'il est soufflé, est de la grosseur d'une balle de paume; le canal intermédiaire entre le jabot et le gésier est d'une substance plus dure et plus blanche que la partie du conduit intestinal qui précède le jabot, et ne présente pas, à beaucoup près, un si grand nombre de vaisseaux apparents.

L'œsophage descend le long du cou, à droite de la trachée-artère (1); sans doute parce que le cou qui, comme je l'ai dit, est fort long, se pliant plus souvent en avant que sur les côtés, l'œsophage, pressé par la trachée-artère, dont les anneaux sont entièrement osseux ici, comme dans la plupart des oiseaux, a été poussé du côté où il y avait le moins de résistance.

Ces oiseaux sont sujets à avoir dans le foie, et même dans la rate, des concrétions squirreuses; on en a vu qui n'avaient point de vésicule du fiel; mais, dans ce cas, le rameau hépatique était fort gros : on en a vu d'autres qui n'avaient qu'un seul testicule (2). En général, il paraît que les parties internes ne sont pas moins susceptibles de variétés que les parties extérieures et superficielles.

Le cœur est plus pointu qu'il ne l'est communément dans les oiseaux (3); les poumons sont à l'ordinaire : mais on a remarqué dans quelques sujets, qu'en soufflant dans la trachée-artère pour mettre en mouvement les poumons et les cellules à air; on a remarqué, dis-je, que le péricarde, qui paraissait plus lâche qu'à l'ordinaire, se gonflait comme les poumons (4).

---

(1) Voyez les Mémoires pour servir à l'Hist. nat. des Animaux, partie II, page 84; etc.

(2) Voyez idem, ibidem, pag. 84.

(3) Voyez les Mém. pour servir à l'Hist. nat. des Animaux, partie II, page 86, etc.

(4) Histoire de l'Académie des Sciences, tome I, page 153.

J'ajouterai encore une observation anatomique qui peut avoir quelque rapport avec l'habitude de crier, et à la force de la voix de la peintade; c'est que la trachée-artère reçoit dans la cavité du thorax deux petits cordons musculeux longs d'un pouce, larges de deux tiers de ligne, lesquels s'y implantent de chaque côté (1).

La peintade est en effet un oiseau très-criard; et ce n'est pas sans raison que Browne l'a appelée *gallus clamosus* (2): son cri est aigre et perçant; et à la longue il devient tellement incommode, que, quoique la chair de la peintade soit un excellent manger et bien supérieur à la volaille ordinaire, la plupart des colons d'Amérique ont renoncé à en élever (3): les Grecs avaient un mot particulier pour exprimer ce cri (4). Élien dit que la méléagride prononce à peu près son nom (5); le docteur Cai, que son cri approche de celui de la perdrix, sans être néanmoins aussi éclatant (6); Belon, *qu'il est quasi comme celui des petits poussins nouvellement éclos*: mais il assure positivement qu'il est dissemblable à celui des poules communes (7); et je ne sais pourquoi Aldro-

(1) Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, loco citato.

(2) Natural Histori of Jamaïc. pag. 470.

(3) Lettres Édifiantes, 20e recueil, loco citato.

(4) Καγκάζειν, selon Pollux. Voyez Gesner, de Avibus, pag. 479.

(5) De Natura Animalium, lib. 4, cap. 42.

(6) Voyez Gesner, de Avibus, pag. 481.

(7) Histoire des Oiseaux, page 248.

vande (1) et M. Salerne (2) lui font dire le contraire.

C'est un oiseau vif, inquiet et turbulent, qui n'aime point à se tenir en place, et qui sait se rendre maître dans la basse-cour : il se fait craindre des dindons mêmes ; et quoique beaucoup plus petit, il leur en impose par sa pétulance. « La peintade, dit le P. Margat, a plutôt fait dix « tours et donné vingt coups de bec, que ces gros « oiseaux n'ont pensé à se mettre en défense. » Ces poules de Numidie semblent avoir la même façon de combattre que l'historien Salluste attribue aux cavaliers Numides. « Leur charge, dit-il, est « brusque et irrégulière ; trouvent-ils de la résis- « tance, ils tournent le dos, et un instant après « ils sont sur l'ennemi (3). » On pourrait à cet exemple en joindre beaucoup d'autres qui attestent l'influence du climat sur le naturel des animaux, ainsi que sur le génie national des habitants : l'éléphant joint à beaucoup de force et d'industrie une disposition à l'esclavage ; le chameau est laborieux, patient et sobre ; le dogue ne démord point.

Élien raconte que, dans une certaine île, la méléagride est respectée des oiseaux de proie (4) ; mais je crois que, dans tous les pays du monde,

---

(1) Ornithologia, tom. II, pag. 338.

(2) Histoire naturelle des Oiseaux, page 134.

(3) Voyez Lettres Édifiantes, 20e recueil, loco citato.

(4) Voyez Historia Animalium, lib. 5, cap. 27.

les oiseaux de proie attaqueront par préférence toute autre volaille qui aura le bec moins fort, point de casque sur la tête, et qui ne saura pas si bien se défendre.

La peintade est du nombre des oiseaux pulvérateurs, qui cherchent dans la poussière où ils se vautrent un remède contre l'incommodité des insectes; elle gratte aussi la terre comme nos poules communes, et va par troupes très-nombreuses : on en voit à l'île de May des volées de deux ou trois cents ; les insulaires les chassent au chien courant, sans autres armes que des bâtons (1) : comme elles ont les ailes fort courtes, elles volent pesamment; mais elles courent très-vite, et, selon Belon, en tenant la tête élevée comme la girafe (2) : elles se perchent la nuit pour dormir, et quelquefois la journée, sur les murs de clôture, sur les haies, et même sur les toits des maisons et sur les arbres. Elles sont soigneuses, dit encore Belon, en pourchassant leur vivres (3); et en effet elles doivent consommer beaucoup, et avoir plus de besoins que les poules

(1) Voyez Dampier, Nouveau Voyage autour du monde, tome IV, page 23; et le voyage de Brue dans la nouvelle relation de l'Afrique occidentale, par Labat.

(2) Histoire des Oiseaux, page 248.

(3) *Nota*. M. de Séve a observé en jetant du pain à des peintades que, lorsqu'une d'entre elles prenait un morceau de pain plus gros qu'elle ne pouvait l'avaler tout de suite, elle l'emportait en fuyant les paons et les autres volailles qui ne voulaient pas la quitter; et que, pour s'en débarrasser, elle cachait le morceau de pain dans du fumier ou dans

domestiques, vu le peu de longueur de leurs intestins.

Il paraît, par le témoignage des anciens (1) et des modernes (2), et par les demi-membranes qui unissent les doigts des pieds, que la peintade est un oiseau demi-aquatique : aussi celles de Guinée, qui ont recouvré leur liberté à Saint-Domingue, ne suivant plus que l'impulsion du naturel, cherchent de préférence les lieux aquatiques et marécageux (3).

Si on les élève de jeunesse, elles s'apprivoisent très-bien. Brue raconte qu'étant sur la côte du Sénégal il reçut en présent d'une princesse du pays deux peintades, l'une mâle et l'autre femelle, toutes deux si familières, qu'elles venaient manger sur son assiette; et qu'ayant la liberté de voler au rivage, elles se rendaient régulièrement sur la barque au son de la cloche qui annonçait le dîner et le souper (4). Moore dit qu'elles sont aussi farouches que le sont les faisans en Angle-

---

de la terre, où elle venait le chercher et le manger quelque temps après.

(1) Pline, Historia naturalis, lib. 37, cap. 2. — Clitus de Milet dans Athénée, lib. 14, cap. 26.

(2) Gesner, de Avibus, pag. 478. — Frisch, planche 126. — Lettres Édifiantes, 20e recueil, etc.

(3) Lettres Édifiantes, ibidem. — J'entrai dans un petit bosquet, auprès d'un marais, qui attirait des compagnies de peintades, dit M. Adanson, page 76 de son Voyage au Sénégal.

(4) Troisième voyage de Brue, publié par Labat.

terre (1) : mais je doute qu'on ait vu des faisans aussi privés que les deux peintades de Brue; et ce qui prouve que les peintades ne sont pas fort farouches, c'est qu'elles reçoivent la nourriture qu'on leur présente au moment même où elles viennent d'être prises (2). Tout bien considéré, il me semble que leur naturel approche beaucoup plus de celui de la perdrix que de celui du faisan.

La poule peintade pond et couve à peu près comme la poule commune; mais il paraît que sa fécondité n'est pas la même en différents climats; ou du moins qu'elle est beaucoup plus grande dans l'état de domesticité où elle regorge de nourriture, que dans l'état de sauvage, où, étant nourrie moins largement, elle abonde moins en molécules organiques superflues.

On m'a assuré qu'elle est sauvage à l'Ile-de-France, et qu'elle y pond huit, dix et douze œufs à terre dans les bois; au lieu que celles qui sont domestiques à Saint-Domingue, et qui cherchent aussi le plus épais des haies et des broussailles pour y déposer leurs œufs, en pondent jusqu'à cent et cent cinquante, pourvu qu'il en reste toujours quelqu'un dans le nid (3).

Ces œufs sont plus petits à proportion que ceux de la poule ordinaire, et ils ont aussi la coquille beaucoup plus dure : mais il y a une différence

(1) Voyez Histoire générale des Voyages, tome III, page 310.
(2) Longolius apud Gesnerum, pag. 479.
(3) Lettres Édifiantes, 20e recueil.

remarquable entre ceux de la peintade domestique et ceux de la peintade sauvage; ceux-ci ont de petites taches rondes comme celles du plumage, et qui n'avaient point échappé à Aristote (1), au lieu que ceux de la peintade domestique sont d'abord d'un rouge assez vif, qui devient ensuite plus sombre, et enfin couleur de rose sèche, en se refroidissant : si ce fait est vrai, comme me l'a assuré M. Fournier, qui en a beaucoup élevé, il faudrait en conclure que les influences de la domesticité sont ici assez profondes pour altérer non seulement les couleurs du plumage, comme nous l'avons vu ci-dessus, mais encore celle de la matière dont se forme la coquille des œufs; et, comme cela n'arrive pas dans les autres espèces, c'est encore une raison de plus pour regarder la nature de la peintade comme moins fixe et plus sujette à varier que celle des autres oiseaux.

La peintade a-t-elle soin ou non de sa couvée? c'est un problême qui n'est pas encore résolu : Belon dit oui, sans restriction (2); Frisch est aussi pour l'affirmative à l'égard de sa grande espèce, qui aime les lieux secs, et il assure que le contraire est vrai de la petite espèce, qui se plaît dans les marécages : mais le plus grand nombre des témoignages lui attribue de l'indifférence sur cet

(1) Historia Animalium, lib. 6, cap. 2.

(2) « Sont moult fécondes et soigneuses de bien nourrir leurs petits. » Histoire des Oiseaux, page 248.

article; et le jésuite Margat nous apprend qu'à Saint-Domingue on ne lui permet pas de couver elle-même ses œufs, par la raison qu'elle ne s'y attache point, et qu'elle abandonne souvent ses petits : on préfère, dit-il, de les faire couver par des poules d'Inde ou par des poules communes (1).

Je ne trouve rien sur la durée de l'incubation; mais, à juger par la grosseur de l'oiseau, et par ce que l'on sait des espèces auxquelles il a le plus de rapport, on peut la supposer de trois semaines, plus ou moins, selon la chaleur de la saison ou du climat, l'assiduité de la couveuse, etc.

Au commencement, les jeunes peintadeaux n'ont encore ni barbillons, ni sans doute de casque; ils ressemblent alors par le plumage, par la couleur des pieds et du bec, à des perdreaux rouges : et il n'est pas aisé de distinguer les jeunes mâles des vieilles femelles (2); car c'est dans toutes les espèces que la maturité des femelles ressemble à l'enfance des mâles.

Les peintadeaux sont fort délicats et très-difficiles à élever dans nos pays septentrionaux, comme étant originaires des climats brûlants de l'Afrique; ils se nourrissent, ainsi que les vieux, à Saint-Domingue, avec du millet, selon le P. Margat (3); dans l'île de May, avec des cigales et des

(1) Lettres Édifiantes, 20e recueil, loco citato.

(2) Ceci nous a été assuré par le sieur Fournier, que nous avons cité ci-devant.

(3) Lettres Édifiantes, 20e recueil, loco citato.

vers qu'ils trouvent eux-mêmes en grattant la terre avec leurs ongles (1); et selon Frisch, ils vivent de toutes sortes de graines et d'insectes (2).

Le coq peintade produit aussi avec la poule domestique; mais c'est une espèce de génération artificielle qui demande des précautions : la principale est de les élever ensemble de jeunesse; et les oiseaux métis, qui résultent de ce mélange, forment une race bâtarde, imparfaite, désavouée, pour ainsi dire, de la nature; et qui, ne pondant guère que des œufs clairs, n'a pu jusqu'ici se perpétuer régulièrement (3).

Les peintadeaux des basses-cours sont d'un fort bon goût, et nullement inférieurs aux perdreaux; mais les sauvages ou marrons de Saint-Domingue sont un mets exquis et au-dessus du faisan.

Les œufs de peintade sont aussi fort bons à manger.

Nous avons vu que cet oiseau était d'origine africaine, et de là tous les noms qui lui ont été donnés de poule africaine, numidique, étrangère; de poule de Barbarie, de Tunis, de Mauritanie, de Libye, de Guinée (d'où s'est formé le nom de guinette), d'Égypte, de Pharaon, et même de Jérusalem. Quelques mahométans, s'étant avisés de les annoncer sous le nom de poules de Jérusalem,

---

(1) Nouveau Voyage autour du monde, de Dampier, tome IV, p. 22. — Labat, tome II, page 326; et tome III, page 139.

(2) Frisch, planche 126.

(3) Selon le sieur Fournier.

les vendirent aux chrétiens tout ce qu'ils voulurent (1); mais ceux-ci, s'étant aperçus de la fraude, les revendirent à profit à de bons Musulmans, sous le nom de poules de la Mecque.

On en trouve à l'Ile-de-France et à l'île de Bourbon (2), où elles ont été transplantées assez récemment, et où elles se sont fort bien multipliées (3); elles sont connues à Madagascar sous le nom d'*acanques* (4), et au Congo sous celui de *quetèle* (5); elles sont fort communes dans la Guinée (6), à la Côte-d'Or, où il ne s'en nourrit de privées que dans le canton d'Acra (7), à Sierra-Leone (8), au Sénégal (9), dans l'île de Gorée, dans celle du cap Vert (10), en Barbarie, en Égypte, en Arabie (11) et en Syrie (12): on ne dit point s'il y en a dans les îles Canaries, ni dans celle de Madère. Le Gentil rapporte qu'il a vu à Java des poules peintades (13); mais on ignore si elles

---

(1) Longolius apud Gesnerum, de Avibus, pag. 479

(2) M. Aublet.

(3) Voyage autour du monde, de la Barbinais le Gentil, tome XI, page 608.

(4) François Cauche, relation de Madagascar, page 133.

(5) Marcgrave, Historia nat. Brasil. pag. 192.

(6) Margat, Lettres Édifiantes, loco citato.

(7) Voyage de Barbot, page 217.

(8) Marcgrave, Hist. nat. Brasil. loco citato.

(9) Voyage au Sénégal, de M. Adanson, page 7.

(10) Dampier, Voyage autour du monde, tome IV, page 23.

(11) Strabon, lib. 16.

(12) Meleagrides fert ultima Syriæ Regio. Diodor. sicul.

(13) Nouveau Voyage autour du monde, tome III, page 74.

étaient domestiques ou sauvages : je croirais plus volontiers qu'elles étaient domestiques, et qu'elles avaient été transportées d'Afrique en Asie, de même qu'on en a transporté en Amérique et en Europe. Mais comme ces oiseaux étaient accoutumés à un climat très-chaud, ils n'ont pu s'habituer dans les pays glacés qui bordent la mer Baltique ; aussi n'en est-il pas question dans la *Fauna Suecica* de M. Linnæus. M. Klein paraît n'en parler que sur le rapport d'autrui ; et nous voyons même qu'au commencement du siècle ils étaient encore fort rares en Angleterre (1).

Varron nous apprend que de son temps les poules africaines (c'est ainsi qu'il appelle les peintades) se vendaient fort cher à Rome à cause de leur rareté (2) ; elles étaient beaucoup plus communes en Grèce du temps de Pausanias, puisque cet auteur dit positivement que la méléagride était, avec l'oie commune, l'offrande ordinaire des personnes peu aisées dans les mystères solennels d'Isis (3). Malgré cela, on ne doit point se persuader que les peintades fussent naturelles à la Grèce, puisque, selon Athénée, les Étoliens passaient pour être les premiers des Grecs qui eussent eu de ces oiseaux dans leur pays. D'un autre côté,

(1) Voyez Glanures d'Edwards, troisième partie, page 269.

(2) De Re Rusticâ, lib. 3, cap. 9.

(3) Vid. Gesnerum, de Avibus, pag. 479, quorum tenuior est res familiaris in celebribus Isidis conventibus, anseres atque aves meleagrides immolant.

j'aperçois quelque trace de migration régulière dans les combats que ces oiseaux venaient se livrer tous les ans en Béotie, sur le tombeau de Méléagre (1), et qui ne sont pas moins cités par les naturalistes que par les mythologistes : c'est de là que leur est venu le nom de méléagrides (2), comme celui de peintades leur a été donné moins à cause de la beauté que de l'agréable distribution des couleurs dont leur plumage est peint.

---

(1) Simili modo (nempe ut memnonides aves), pugnant meleagrides in Bæotia. Plin. Hist. nat. lib. 10, cap. 26.

(2) *Nota.* La Fable dit que les sœurs de Méléagre, désespérées de la mort de leur frère, furent changées en ces oiseaux qui portent encore leurs larmes semées sur leurs plumages.

LE TÉTRAS

OU

LE GRAND COQ DE BRUYÈRE. (1)

TÉTRAS AUERHAN; Temm., — *Tetrao Urogallus;* Linn.

SI l'on ne jugeait des choses que par les noms, on pourrait prendre cet oiseau ou pour un coq sauvage, ou pour un faisan; car on lui donne, en plusieurs pays, et surtout en Italie, le nom de coq sauvage, *gallo alpestre* (2), *selvatico;* tandis

(1) En grec, Τέτριξ; en latin, *tetrao (magnus);* en latin moderne, *urogallus;* en italien, *gallo cedrone;* en allemand, *or-han, aver-han;* en polonais, *gluszec;* en suédois, *kjaeder* ou *tjaeder;* en Norwège, *lieure;* en anglais, *mountain cock;* dans quelques provinces de France, *coq de Limoges*, *coq de bois*, *faisan bruyant.* — Tetrao. Bel. Observ. pag. 11. — *Urogallus seu tetrao.* Aldrov. Avi. tom. II, pag. 59. — Tetrao, sive *urogallus.* Frisch. Tab. 107 Mas. — Coq et poule noire des montagnes de Moscovie. Albin. Tome II, page 22, planche 29, le mâle; planche 30, la femelle. *Nota.* La planche de Frisch est bien coloriée, et celles d'Albin le sont fort mal.

(2) Albin décrit le mâle et la femelle sous le nom de *coq* et de *poule noire* des montagnes de Moscovie; plusieurs auteurs l'appellent *gallus sylvestris.*

qu'en d'autres pays on lui donne celui de faisan bruyant et de faisan sauvage : cependant il diffère du faisan par sa queue, qui est une fois plus courte à proportion et d'une tout autre forme, par le nombre des grandes plumes qui la composent, par l'étendue de son vol relativement à ses autres dimensions, par ses pieds pattus et dénués d'éperons, etc. D'ailleurs, quoique ces deux espèces d'oiseaux se plaisent également dans les bois, on ne les rencontre presque jamais dans les mêmes lieux, parce que le faisan, qui craint le froid, se tient dans les bois en plaines, au lieu que le coq de bruyère cherche le froid et habite les bois qui couronnent le sommet des hautes montagnes, d'où lui sont venus les noms de *coq de montagne* et de *coq de bois*.

Ceux qui, à l'exemple de Gesner et de quelques autres, voudraient le regarder comme un coq sauvage, pourraient, à la vérité, se fonder sur quelques analogies; car il y a en effet plusieurs traits de ressemblance avec le coq ordinaire, soit dans la forme totale du corps, soit dans la configuration particulière du bec, soit par cette peau rouge plus ou moins saillante dont les yeux sont surmontés; soit par la singularité de ses plumes, qui sont presque toutes doubles, et sortent deux à deux de chaque tuyau, ce qui, suivant Belon, est propre au coq de nos basses-cours (1). Enfin,

(1) Belon, Nature des oiseaux, page 251.

ces oiseaux ont aussi des habitudes communes; dans les deux espèces, il faut plusieurs femelles au mâle: les femelles ne font point de nids; elles couvent leurs œufs avec beaucoup d'assiduité, et montrent une grande affection pour leurs petits quand ils sont éclos. Mais, si l'on fait attention que le coq de bruyère n'a point de membranes sous le beç, et point d'éperons aux pieds; que ses pieds sont couverts de plumes, et ses doigts bordés d'une espèce de dentelure; qu'il a dans la queue deux pennes de plus que le coq; que cette queue ne se divise point en deux plans comme celle du coq, mais qu'il la relève en éventail comme le dindon; que la grandeur totale de cet oiseau est quadruple de celle des coqs ordinaires (1); qu'il se plaît dans les pays froids, tandis que les coqs prospèrent beaucoup mieux dans les pays tempérés; qu'il n'y a point d'exemple avéré du mélange de ces deux espèces; que leurs œufs ne sont pas de la même couleur; enfin, si l'on se souvient des preuves par lesquelles je crois avoir établi que l'espèce du coq est originaire des contrées tempérées de l'Asie, où les voyageurs n'ont presque jamais vu de coqs de bruyère, on ne pourra guère se persuader que ceux-ci soient la souche de ceux-là, et l'on reviendra bientôt d'une erreur occasionée, comme tant d'autres, par une fausse dénomination.

---

(1) Aldrovande, Ornithologie, tome II, page 61.

Pour moi, afin d'éviter toute équivoque, je donnerai, dans cet article, au coq de bruyère, le nom de tétras, formé de celui de *tetrao*, qui me paraît être son plus ancien nom latin, et qu'il conserve encore aujourd'hui dans la Sclavonie, où il s'appelle *tetrez*. On pourrait aussi lui donner celui de cedron tiré de *cedrone*, nom sous lequel il est connu en plusieurs contrées d'Italie. Les Grisons l'appellent *stolzo*, du mot allemand *stolz*, qui signifie quelque chose de superbe ou d'imposant, et qui est applicable au coq de bruyère, à cause de sa grandeur et de sa beauté: par la même raison, les habitants des Pyrénées lui donnent le nom de paon sauvage. Celui d'*urogallus*, sous lequel il est souvent désigné par les modernes qui ont écrit en latin, vient de *ur*, *our*, *urus*, qui veut dire sauvage, et dont s'est formé en allemand le mot *auer-hahn* ou *ourh-hahn*, lequel, selon Frisch, désigne un oiseau qui se tient dans les lieux peu fréquentés et de difficile accès: il signifie aussi un oiseau de marais (1); et c'est de là que lui est venu le nom *riet-hahn*, coq de marais, qu'on lui donne dans la Souabe, et même en Écosse (2).

Aristote ne dit que deux mots d'un oiseau qu'il appelle *tetrix*: et que les Athéniens appelaient *ourax*; cet oiseau, dit-il, ne niche point sur les

(1) Aue, désigne, selon Frisch, une grande place humide et basse.

(2) Gesner, de Avibus, pag. 231 et 477.

arbres ni sur la terre, mais parmi les plantes basses et rampantes. *Tetrix quam Athenienses vocant* οὔραγα, *nec arbori, nec terræ nidum suum committit, sed frutici* (1). Sur quoi il est à propos de remarquer que l'expression grecque n'a pas été fidèlement rendue en latin par Gaza; car, 1° Aristote ne parle point ici d'arbrisseau (*frutici*), mais seulement de plantes basses (2), ce qui ressemble plus aux *gramen* et à la mousse qu'à des arbrisseaux; 2° Aristote ne dit point que le *tetrix* fasse de nid sur ces plantes basses, il dit seulement qu'il y niche; ce qui peut paraître la même chose à un littérateur, mais non à un naturaliste, vu qu'un oiseau peut nicher, c'est-à-dire pondre et couver ses œufs sans faire de nid; et c'est précisément le cas du *tetrix*, selon Aristote lui-même, qui dit, quelques lignes plus haut, que l'allouette et le *tetrix* ne déposent point leurs œufs dans des nids, mais qu'ils pondent sur la terre, ainsi que tous les oiseaux pesants, et qu'ils cachent leurs œufs dans l'herbe drue (3).

Or, ce qu'a dit Aristote du *tetrix* dans ces deux passages, ainsi rectifiés l'un par l'autre, présente plusieurs indications qui conviennent à notre *te-*

(1) Hist. Animalium, lib. 6, cap. 1.

(2) Ἐν τοῖς χαμαιζήλοις φυτοῖς, in humilibus plantis.

(3) Οὐκ ἐν νεοττείαις..... ἀλλ' ἐν τῇ γῇ ἐπηλυγαζόμενα ὕλην, non in nidis ..... sed in terra obumbrantes plantis. Gesner dit précisément : nidum ejus congestum potiùs quàm constructum vidimus. de Avibus, lib. 3, pag. 487.

tras, dont la femelle ne fait point de nid, mais dépose ses œufs sur la mousse, et les couvre de feuilles avec grand soin lorsqu'elle est obligée de les quitter. D'ailleurs le nom latin *tetrao*, par lequel Pline désigne le coq de bruyère, a un rapport évident avec le nom grec *tetrix*, sans compter l'analogie qui se trouve entre le nom athénien *ourax* et le nom composé *ourh-hahn*, que les Allemands appliquent au même oiseau, analogie qui probablement n'est qu'un effet du hasard.

Mais, ce qui pourrait jeter quelques doutes sur l'identité du *tetrix* d'Aristote avec le *tetrao* de Pline, c'est que ce dernier, parlant de son *tetrao* avec quelque détail, ne cite point ce qu'Aristote avait dit du *tetrix*; ce que vraisemblablement il n'eût pas manqué de faire, selon sa coutume, s'il eût regardé son tetrao comme étant le même oiseau que le *tetrix* d'Aristote; à moins qu'on ne veuille dire qu'Aristote ayant parlé fort superficiellement du *tetrix*, Pline n'a pas dû faire grande attention au peu qu'il en avait dit.

A l'égard du grand *tetrax* dont parle Athénée (lib. IX), ce n'est certainement pas notre tétras, puisqu'il a des espèces de barbillons charnus et semblables à ceux du coq, lesquels prennent naissance auprès des oreilles et descendent au-dessous du bec; caractère absolument étranger au tétras, et qui désigne bien plutôt la méléagride ou poule de Numidie, qui est notre peintade.

Le petit *tetrax*, dont parle le même auteur,

n'est selon lui qu'un très-petit oiseau, et, par sa petitesse même, exclus de toute comparaison avec notre *tetras*, qui est un oiseau de la première grandeur.

A l'égard du *tetrax* du poète Nemesianus (1) qui insiste sur sa stupidité, Gesner le regarde comme une espèce d'outarde : mais je lui trouve encore un trait caractérisé de ressemblance avec la méléagride ; ce sont les couleurs de son plumage, dont le fond est gris cendré, semé de taches en forme de gouttes (2) : c'est bien là le plumage de la peintade, appelée par quelques-uns *gallina guttata* (3).

Mais, quoi qu'il en soit de toutes ces conjectures, il est hors de doute que les deux espèces de *tetrao* de Pline sont de vrais tétras ou coqs de bruyère (4). Le beau noir lustré de leur plu-

(1) Tetras Nemesianus; Linn., Lath. L. 1825.

(2) Fragmenta librorum de Aucupio, attribués par quelques-uns au poète Nemesianus, qui vivait dans le troisième siècle.

(3) Et picta perdix, Numidicæque guttatæ; Martial. C'est aussi très-exactement le plumage de ces deux poules du duc de Ferrare, dont Gesner parle à l'article de la peintade, totas cinereo colore, eoque albicante, cum nigris rotundisque maculis. De Avibus, pag. 481.

(4) Decet tetraonas suus nitor absolutaque nigritia, in superciliis cocci rubor .... gignunt eos Alpes et septentrionalis regio. Pline, lib. 10, cap. 22. Le tetrao des hautes montagnes de Crète, vu par Belon, ressemble fort à celui de Pline ; il a, dit l'Observateur français, une tache rouge de chaque côté joignant les yeux, et de force qu'il est noir devant l'estomac, ses plumes en reluisent. Observations de plusieurs singularités, etc., page 2.

mage, leurs sourcils couleur de feu, qui représentent des espèces de flammes dont leurs yeux sont surmontés : leur séjour dans les pays froids et sur les hautes montagnes, la délicatesse de leur chair, sont autant de propriétés qui se rencontrent dans le grand et le petit tétras, et qui ne se trouvent réunies dans aucun autre oiseau : nous apercevons même, dans la description de Pline, les traces d'une singularité qui n'a été connue que par très-peu de modernes : *moriuntur contumaciâ*, dit cet Auteur, *spiritu revocato* (1) : ce qui se rapporte à une observation remarquable que Frisch a insérée dans l'histoire de cet oiseau (2) ; ce Naturaliste n'ayant point trouvé de langue dans le bec d'un coq de bruyère mort, et lui ayant ouvert le gosier, y retrouva la langue qui s'y était retirée avec toutes ses dépendances ; et il faut que cela arrive le plus ordinairement, puisque c'est une opinion commune parmi les chasseurs que les coqs de bruyère n'ont point de langue : peut-être en est-il de même de cet aigle noir dont Pline fait mention (3), et de cet oiseau du Brésil dont parle Scaliger (4), lequel passait aussi pour n'avoir point de langue, sans doute sur le rapport de quelques voyageurs crédules, ou de chas-

(1) *Capti animum despondent*, dit Longolius.

(2) Frisch, Distribution méthodique des Oiseaux, etc. fig. 108.

(3) Plin. lib. 10, cap. 3.

(4) J. C. Scaliger, in Cardanum, Exercit. 228.

seurs peu attentifs, qui ne voient presque jamais les animaux que morts ou mourants, et surtout parce qu'aucun observateur ne leur avait regardé dans le gosier.

L'autre espèce de tetrao, dont Pline parle au même endroit, est beaucoup plus grande, puisqu'elle surpasse l'outarde et même le vautour dont elle a le plumage, et qu'elle ne le cède qu'à l'autruche; du reste, c'est un oiseau si pesant, qu'il se laisse quelquefois prendre à la main (1). Belon prétend que cette espèce de *tetrao* n'est point connue des modernes, qui, selon lui, n'ont jamais vu de tétras ou coqs de bruyère plus grands ni même aussi grands que l'outarde. D'ailleurs, on pourrait douter que l'oiseau désigné dans ce passage de Pline par les noms d'*otis* et d'*avis-tarda* fût notre outarde dont la chair est d'un fort bon goût; au lieu que l'*avis-tarda* de Pline était un mauvais manger (*damnatas in cibis*): mais on ne doit pas conclure pour cela avec Belon que le grand *tetras* n'est autre chose que l'*avis-tarda*, puisque Pline, dans ce même passage, nomme le *tetras* et l'*avis-tarda*, et qu'il les compare comme des oiseaux d'espèces différentes.

Pour moi, après avoir tout bien pesé, j'aimerais mieux dire: 1° que le premier tetrao, dont parle Pline, est le tétras de la petite espèce, à

(1) Cela est vrai à la lettre du petit tétras, comme on le verra dans l'article suivant.

qui tout ce qu'il dit en cet endroit est encore plus applicable qu'au grand (1);

2° Que son grand tetrao est notre grand tétras, et qu'il n'en exagère pas la grosseur en disant qu'il surpasse l'outarde : car j'ai pesé moi-même une grande outarde qui avait trois pieds trois pouces de l'extrémité du bec à celle des ongles, six pieds et demi de vol, et qui s'est trouvée du poids de douze livres; or, l'on sait et l'on verra bientôt que parmi les tétras de la grande espèce il y en a qui pèsent davantage.

Le tétras ou grand coq de bruyère a près de quatre pieds de vol; son poids est communément de douze à quinze livres : Aldrovande dit qu'il en avait vu un qui pesait vingt-trois livres, mais ce sont des livres de Bologne, qui sont seulement de dix onces; en sorte que les vingt-trois ne font pas quinze livres de seize onces. Le coq noir des montagnes de Moscovie, décrit par Albin, et qui n'est autre chose qu'un tétras de la grande espèce, pesait dix livres sans plumes et tout vidé; et le même auteur dit que les *lieures* de Norwége, qui sont de vrais tétras, sont de la grandeur d'une outarde (2).

Cet oiseau gratte la terre comme tous les frugivores; il a le bec fort et tranchant (3), la langue

(1) M. Virey pense qu'on pourrait le regarder comme le tetrao betulinus; Linn. — C'est le tetrao bonasia selon Temminck. L. 1825.

(2) Albin, tome I, page 21.

(3) *Nota*. Je ne sais ce que veut dire Longolius, en avançant que cet

pointue, et dans le palais un enfoncement proportionné au volume de la langue; les pieds sont aussi très-forts et garnis de plumes par devant; le jabot est excessivement grand; mais du reste fait, ainsi que le gésier, à peu près comme dans le coq domestique (1): la peau du gésier est veloutée à l'endroit de l'adhérence des muscles.

Le tétras vit de feuilles ou de sommités de sapin, de genevrier, de cèdre (2), de saule, de bouleau, de peuplier blanc, de coudrier, de mirtylle, de ronces, de chardons, de pommes de pin, des feuilles et des fleurs de blé sarrasin, de la gesse, du mille-feuille, du pissenlit, du trèfle, de la vesce et de l'orobe, principalement lorsque ces plantes sont encore tendres; car, lorsque les graines commencent à se former, il ne touche plus aux fleurs, et il se contente de feuilles: il mange aussi, surtout la première année, des mûres sauvages, de la faîne, des œufs de fourmis, etc. On a remarqué au contraire que plusieurs autres plantes ne convenaient point à cet oiseau, entre autres la livêche, l'éclaire, l'hièble,

---

oiseau a des vestiges de barbillons. Voyez Gesner, page 487. Y aurait-il parmi les grands tétras une race ou une espèce qui aurait des barbillons, comme cela a lieu à l'égard des petits tétras? ou bien Longolius ne veut-il parler que d'une certaine disposition de plumes, représentant imparfaitement des barbillons, comme il a fait à l'article de la gélinotte? Voyez Gesner, de Avibus, pag. 229.

(1) Belon, Nature des Oiseaux, page 251.

(2) Ibidem.

l'extramoine, le muguet, le froment, l'ortie, etc. (1).

On a observé, dans le gésier des tétras que l'on a ouverts, de petits cailloux semblables à ceux que l'on voit dans le gésier de la volaille ordinaire; preuve certaine qu'ils ne se contentent point des feuilles et des fleurs qu'ils prennent sur les arbres; mais qu'ils vivent encore des grains qu'ils trouvent en grattant la terre. Lorsqu'ils mangent trop de baies de genièvre, leur chair, qui est excellente, contracte un mauvais goût; et, suivant la remarque de Pline, elle ne conserve pas long-temps sa bonne qualité dans les cages et les volières où l'on veut quelquefois les nourrir par curiosité (2).

La femelle ne diffère du mâle que par la taille et par le plumage, étant plus petite et moins noire: au reste, elle l'emporte sur le mâle par l'agréable variété des couleurs, ce qui n'est point l'ordinaire dans les oiseaux, ni même dans les autres animaux, comme nous l'avons remarqué en faisant l'histoire des quadrupèdes; et selon Willughby, c'est faute d'avoir connu cette exception, que Gesner a fait de la femelle une autre espèce de tétras sous le nom de *grygallus major* (3), formé de l'allemand *grugel-hahn;* de même qu'il a fait

(1) Journal Économique. Mai 1765.

(2) In aviariis saporem perdunt. Plin. lib. 10, cap. 22.

(3) *Nota.* Gesner trouve que le nom de grand francolin des Alpes conviendrait assez au grygallus major, vu qu'il ne diffère du francolin que par sa taille, étant trois fois plus gros, page 495.

aussi une espèce de la femelle du petit tétras, à laquelle il a donné le nom de *grygallus minor* (1); cependant Gesner prétend n'avoir établi ses espèces, qu'après avoir observé avec grand soin tous les individus, excepté le *grygallus minor*, et s'être assuré qu'ils avaient des différences bien caractérisées. (2). D'un autre côté, Schwenckfeld, qui était à portée des montagnes, et qui avait examiné souvent et avec beaucoup d'attention le *grygallus*, assure que c'est la femelle du tétras (3). Mais il faut avouer que dans cette espèce, et peut-être dans beaucoup d'autres, les couleurs du plumage sont sujettes à de grandes variétés, selon le sexe, l'âge, le climat et diverses autres circonstances. Celui que nous avons fait dessiner est un peu huppé. M. Brisson ne parle point de huppe dans sa description; et des deux figures données par Aldrovande, l'une est huppée et l'autre ne l'est point. Quelques-uns prétendent que le tétras, lorsqu'il est jeune, a beaucoup de blanc dans son plumage (4), et que ce blanc se perd à mesure

(1) *Nota.* En effet, Gesner dit positivement que, parmi tous les animaux, il n'est pas une seule espèce où les mâles ne l'emportent sur la femelle par la beauté des couleurs; à quoi Aldrovande oppose, avec beaucoup de raison, l'exemple des oiseaux de proie, et surtout des éperviers et des faucons, parmi lesquels les femelles non seulement ont le plumage plus beau que les mâles, mais encore surpassent ceux-ci en force et en grosseur, comme il a été remarqué ci-dessus, dans l'histoire de ces oiseaux. Voyez Aldrovande, de Avibus, tom. II, p. 72.

(2) Gesner, de Avibus, lib. 3, pag. 493.

(3) Schwenckfeld, Aviarium Silesiæ, pag. 371.

(4) Le blanc qui est dans la queue forme avec celui des ailes et du

qu'il vieillit, au point que c'est un moyen de connaître l'âge de l'oiseau (1); il semble même que le nombre des pennes de la queue ne soit pas toujours égal; car Linnæus le fixe à dix-huit dans sa *Fauna Suecica*, et M. Brisson à seize dans son *Ornithologie*; et, ce qu'il y a de plus singulier, Schwenckfeld, qui avait vu et examiné beaucoup de ces oiseaux, prétend que, soit dans la grande, soit dans la petite espèce, les femelles ont dix-huit pennes à la queue, et les mâles douze seulement: d'où il suit que toute méthode qui prendra pour caractères spécifiques des différences aussi variables que le sont les couleurs des plumes et même leur nombre, sera sujette au grand inconvénient de multiplier les espèces; je veux dire les espèces nominales, ou plutôt les nouvelles phrases; de surcharger la mémoire des commençants, de leur donner de fausses idées des choses; et par conséquent de rendre l'étude de la nature plus difficile.

Il n'est pas vrai, comme l'a dit Encelius, que le tétras mâle étant perché sur un arbre jette sa semence par le bec; que ses femelles qu'il appelle à grands cris viennent la recueillir, l'avaler, la rejeter ensuite, et que leurs œufs soient ainsi fécondés: il n'est pas plus vrai que de la partie de cette semence qui n'est point recueillie par les

dos, lorsque l'oiseau fait la roue, un cercle de cette couleur. Journal Économique. Avril 1753.

(1) Schwenckfeld, Aviarium Silesiæ, pag. 371.

poules, il se forme des serpents, des pierres précieuses, des espèces de perles : il est humiliant pour l'esprit humain qu'il se présente de pareilles erreurs à réfuter. Le tétras s'accouple comme les autres oiseaux; et, ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'Encelius lui-même, qui raconte cette étrange fécondation par le bec, n'ignorait pas que le coq couvrait ensuite ses poules, et que celles qu'il n'avait point couvertes pondaient des œufs inféconds : il savait cela, et n'en persista pas moins dans son opinion; il disait, pour la défendre, que cet accouplement n'était qu'un jeu, un badinage, qui mettait bien le sceau à la fécondation; mais qui ne l'opérait point, vu qu'elle était l'effet immédiat de la déglutition de la semence.... En vérité, c'est s'arrêter trop long-temps sur de telles absurdités.

Les tétras mâles commencent à entrer en chaleur dans les premiers jours de février; cette chaleur est dans toute sa force vers les derniers jours de mars, et continue jusqu'à la pousse des feuilles. Chaque coq, pendant sa chaleur, se tient dans un certain canton d'où il ne s'éloigne pas : on le voit alors soir et matin se promenant sur le tronc d'un gros pin ou d'un autre arbre, ayant la queue étalée en rond, les ailes traînantes, le cou porté en avant, la tête enflée, sans doute par le redressement de ses plumes, et prenant toutes sortes de postures extraordinaires, tant il est tourmenté par le besoin de répandre ses molécules organi-

ques superflues : il a un cri particulier pour appeler ses femelles qui lui répondent et accourent sous l'arbre où il se tient, et d'où il descend bientôt pour les cocher et les féconder; c'est probablement à cause de ce cri singulier, qui est très-fort et se fait entendre de loin, qu'on lui a donné le nom de *faisan bruyant*. Ce cri commence par une espèce d'explosion suivie d'une voix aigre et perçante, semblable au bruit d'une faux qu'on aiguise : cette voix cesse et recommence alternativement; et après avoir ainsi continué à plusieurs reprises pendant une heure environ, elle finit par une explosion semblable à la première (1).

Le tétras qui, dans tout autre temps, est fort difficile à approcher, se laisse surprendre très-aisément lorsqu'il est en amour, et surtout tandis qu'il fait entendre son cri de rappel; il est alors si étourdi du bruit qu'il fait lui-même, ou, si l'on veut, tellement enivré, que ni la vue d'un homme, ni même les coups de fusil ne le déterminent à prendre sa volée; il semble qu'il ne voie ni n'entende, et qu'il soit dans une espèce d'extase (2); c'est pour cela que l'on dit communément, et que l'on a même écrit que le tétras est alors sourd et aveugle : cependant il ne l'est guère que comme le sont en pareille circonstance presque tous les

(1) Journal Économique. Avril 1753.

(2) In tantum aucta ut in terrâ quoque immobilis prehendatur. *Nota.* Ce que Pline attribue ici à la grosseur du tétras n'est peut-être qu'un effet de sa chaleur et de l'espèce d'ivresse qui l'accompagne.

animaux, sans en excepter l'homme : tous éprouvent plus ou moins cette extase d'amour, mais apparemment qu'elle est plus marquée dans le tétras ; car en Allemagne on donne le nom d'*auer-hahn* aux amoureux qui paraissent avoir oublié tout autre soin pour s'occuper uniquement de l'objet de leur passion (1), et même à toute personne qui montre une insensibilité stupide pour ses plus grands intérêts.

On juge bien que c'est cette saison où les tétras sont en amour, que l'on choisit pour leur donner la chasse ou pour leur tendre des piéges. Je donnerai, en parlant de la petite espèce à queue fourchue, quelques détails sur cette chasse, surtout ceux qui seront les plus propres à faire connaître les mœurs et le naturel de ces oiseaux : je me bornerai à dire ici que l'on fait très-bien, même pour favoriser la multiplication de l'espèce, de détruire les vieux coqs, parce qu'ils ne souffrent point d'autres coqs sur leurs plaisirs, et cela dans une étendue de terrain assez considérable ; en sorte que ne pouvant suffire à toutes les poules de leur district, plusieurs d'entre elles sont privées de mâles et ne produisent que des œufs inféconds.

Quelques oiseleurs prétendent qu'avant de s'accoupler ces animaux se préparent une place bien nette et bien unie (2), et je ne doute pas qu'en

(1) J. L. Frisch, sur les Oiseaux ; discours relatif à la figure 107.

(2) Gesner, de Avibus, pag. 492.

effet on n'ait vu des places; mais je doute fort que les tétras aient eu la prévoyance de les préparer : il est bien plus simple de penser que ces places sont les endroits du rendez-vous habituel du coq avec ses poules, lesquels endroits doivent être, au bout d'un mois ou deux de fréquentation journalière, certainement plus battus que le reste du terrain.

La femelle du tétras pond ordinairement cinq ou six œufs au moins, et huit ou neuf au plus : Schwenckfeld prétend que la première ponte est de huit, et les suivantes de douze, quatorze et jusqu'à seize (1) : ces œufs sont blancs, marquetés de jaune; et, selon le même Schwenckfeld, plus gros que ceux des poules ordinaires : elle les dépose sur la mousse en un lieu sec où elle les couve seule, et sans être aidée par le mâle (2) : lorsqu'elle est obligée de les quitter, pour aller chercher sa nourriture, elle les cache sous les feuilles avec grand soin; et quoiqu'elle soit d'un naturel très-sauvage, si on l'approche tandis qu'elle est sur ses œufs, elle reste et ne les abandonne que très-difficilement, l'amour de la couvée l'emportant en cette occasion sur la crainte du danger.

---

(1) Aviarium Silesiæ, pag. 372. *Nota.* Cette gradation est conforme à l'observation d'Aristote : *ex primo coitu aves ova edunt pauciora.* Hist. Animal. lib. V, cap. 14. Il me paraît seulement que le nombre des œufs est trop grand.

(2) *Nota.* Je crois avoir lu quelque part, qu'elle couvait pendant environ vingt-huit jours; ce qui est assez probable, vu la grosseur de l'oiseau.

Dès que les petits sont éclos, ils se mettent à courir avec beaucoup de légèreté; ils courent même avant qu'ils soient tout-à-fait éclos, puisqu'on en voit qui vont et viennent, ayant encore une partie de leur coquille adhérente à leur corps. La mère les conduit avec beaucoup de sollicitude et d'affection; elle les promène dans les bois où ils se nourrissent d'œufs de fourmis, de mûres sauvages, etc. La famille demeure unie tout le reste de l'année, et jusqu'à ce que la saison de l'amour, leur donnant de nouveaux besoins et de nouveaux intérêts, les disperse, et surtout les mâles, qui aiment à vivre séparément; car, comme nous l'avons vu, ils ne se souffrent pas les uns les autres, et ils ne vivent guère avec leurs femelles que lorsque le besoin les leur rend nécessaires.

Les tétras, comme je l'ai dit, se plaisent sur les hautes montagnes : mais cela n'est vrai que pour les climats tempérés; car dans les pays très-froids, comme à la baie d'Hudson, ils préfèrent la plaine et les lieux bas, où ils trouvent apparemment la même température que sur nos plus hautes montagnes (1). Il y en a dans les Alpes, dans les Pyrénées, sur les montagnes d'Auvergne, de Savoie, de Suisse, de Westphalie, de Souabe, de Moscovie, d'Écosse, sur celles de Grèce et d'Italie, en Norwége et même au nord de l'Amérique; on croit

(1) Histoire générale des Voyages, tome XIV, page 663.

que la race s'en est perdue en Irlande (1), où elle existait autrefois.

On dit que les oiseaux de proie en détruisent beaucoup, soit qu'ils choisissent pour les attaquer le temps où l'ivresse de l'amour les rend si faciles à surprendre, soit que, trouvant leur chair de meilleur goût, ils leur donnent la chasse par préférence.

(1) Zoologie Britannique, page 84.

LE PETIT TÉTRAS

OU

COQ DE BRUYÈRE A QUEUE FOURCHUE.

Tetras Birkhan; Temm. — *Tetrao tetrix;* Linn.

Voici encore un coq et un faisan qui n'est ni coq ni faisan; on l'a appelé *petit coq sauvage*, *coq de bruyère*, *coq de bouleau*, etc., *faisan noir*, *faisan de montagne;* on lui a même donné le nom de *perdrix*, de *gélinotte;* mais, dans le vrai, c'est le petit tétras, c'est le premier *tetrao* de Pline, c'est le *tetrao* ou *l'urogallus minor* de la plupart des modernes. Quelques naturalistes, tels que Rzaczynski, l'ont pris pour le *tetrax* du poète Nemesianus: mais c'est sans doute faute d'avoir remarqué que la grosseur de ce *tetrax* est, selon Nemesianus même, égale à celle de l'oie et de la grue (1); au lieu que, selon Gesner, Schwenckfeld, Aldrovande et quelques autres observateurs, qui ont vu par eux-mêmes, le petit tetras n'est

(1) Tarpeiæ est custos Arcis non corpore major
Nec qui te volucres docuit, Palamede, figuras.
Vide M. Aurelii Olympii Nemesiani, fragmenta de Aucupio.

guère plus gros qu'un coq ordinaire, mais seulement d'une forme un peu plus allongée, et que sa femelle, selon M. Ray, n'est pas tout-à-fait aussi grosse que notre poule commune.

Turner, en parlant de sa poule moresque, ainsi appelée, dit-il, non pas à cause de son plumage qui ressemble à celui de la perdrix, mais à cause de la couleur du mâle, qui est noir, lui donne une crête rouge et charnue, et deux espèces de barbillons de même substance et de même couleur (1); en quoi Willughby prétend qu'il se trompe; mais cela est d'autant plus difficile à croire, que Turner parle d'un oiseau de son pays (*apud nos est*), et qu'il s'agit d'un caractère trop frappant pour que l'on puisse s'y méprendre : or, en supposant que Turner ne s'est point trompé en effet sur cette crête et sur ces barbillons; et, d'autre part, considérant qu'il ne dit point que sa poule moresque ait la queue fourchue, je serais porté à la regarder comme une autre espèce, ou, si l'on veut, comme une autre race de petit tétras, semblable à la première par la grosseur, par le différent plumage du mâle et de la femelle, par les mœurs, le naturel, le goût des mêmes nourritures, etc.; mais qui s'en distingue par ses barbillons charnus et par sa queue non fourchue : et ce qui me confirme dans cette idée, c'est que je trouve dans Gesner un oiseau sous le nom de

(1) Voyez Gesner, de Avibus, pag. 477.

gallus sylvestris (1), lequel a aussi des barbillons et la queue non fourchue, du reste fort ressemblant au petit tétras ; en sorte qu'on peut et qu'on doit, ce me semble, le regarder comme un individu de la même espèce que la poule moresque de Turner ; d'autant plus que dans cette espèce le mâle porte en Écosse (d'où l'on avait envoyé à Gesner la figure de l'oiseau), le nom de *coq noir*, et la femelle celui de *poule grise* ; ce qui indique précisément la différence de plumage, qui, dans les espèces de tétras, se trouve entre les deux sexes.

Le petit tétras dont il s'agit ici n'est petit que parce qu'on le compare avec le grand tétras : il pèse trois à quatre livres, et il est encore, après celui-là, le plus grand de tous les oiseaux qu'on appelle *coqs de bois* (2).

Il a beaucoup de choses communes avec le grand tétras, sourcils rouges, pieds pattus et sans éperons, doigts dentelés, tache blanche à l'aile, etc. : mais il en diffère par deux caractères très-apparents ; il est beaucoup moins gros, et il a la queue fourchue, non-seulement parce que les pennes ou grandes plumes du milieu sont plus courtes que les extérieures ; mais encore parce que celles-ci se recourbent en dehors ; de plus, le mâle de cette petite espèce a plus de noir, et

(1) Gesner, de Avibus, pag. 477.

(2) Ibidem, page 493.

un noir plus décidé que le mâle de la grande espèce, et il a de plus grands sourcils: j'appelle ainsi cette peau rouge et glanduleuse qu'il a au-dessus des yeux; mais la grandeur de ces sourcils est sujette à quelque variation dans les mêmes individus en différents temps, comme nous le verrons plus bas.

La femelle est une fois plus petite que le mâle (1); elle a la queue moins fourchue, et les couleurs de son plumage sont si différentes, que Gesner s'est cru en droit d'en former une espèce séparée qu'il a désignée par le nom de *grygallus minor*, comme je l'ai remarqué ci-dessus dans l'histoire du grand tétras. Au reste, cette différence de plumage entre les deux sexes ne se décide qu'au bout d'un certain temps: les jeunes mâles sont d'abord de la couleur de leur mère, et conservent cette couleur jusqu'à la première automne; sur la fin de cette saison et pendant l'hiver, ils prennent des nuances de plus en plus foncées, jusqu'à ce qu'ils soient d'un noir bleuâtre, et ils retiennent cette dernière couleur toute leur vie, sans autres changements que ceux que je vais indiquer; 1° ils prennent plus de bleu à mesure qu'ils avancent en âge; 2° à trois ans et non plus tôt, ils prennent une tache blanche sous le bec; 3° lorsqu'ils sont très-vieux, il paraît une autre tache d'un noir varié sous la queue, où auparavant les plumes

(1) Britisch Zoology.

étaient toutes blanches (1). Charleton et quelques autres ajoutent qu'il y a d'autant moins de taches blanches à la queue que l'oiseau est plus vieux; en sorte que le nombre plus ou moins grand de ces taches est un indice pour reconnaître son âge (2).

Les naturalistes qui ont compté assez unanimement vingt-six pennes dans l'aile du petit tétras, ne s'accordent point entre eux sur le nombre des pennes de la queue, et l'on retrouve ici à peu près les mêmes variations dont j'ai parlé au sujet du grand tétras. Schwenckfeld, qui donne dix-huit pennes à la femelle, n'en accorde que douze au mâle. Willughby, Albin, M. Brisson en assignent seize aux mâles comme aux femelles. Les deux mâles que nous conservons au cabinet du Roi en ont tous deux dix-huit; savoir, sept grandes de chaque côté, et quatre dans le milieu, beaucoup plus courtes : ces différences viendraient-elles de ce que le nombre de ces grandes plumes est sujet à varier réellement, ou de ce que ceux qui les ont comptées ont négligé de s'assurer auparavant s'il n'en manquait aucune dans les sujets soumis à leur observation? au reste, le tétras a les ailes courtes, et par conséquent le vol pesant, et on ne le voit jamais s'élever bien haut ni aller bien loin.

---

(1) Actes de Breslaw. Novembre 1725.

2) Charleton, Exercitati ones, pag. 82.

Les mâles et les femelles ont l'ouverture des oreilles fort grande, les doigts unis par une membrane jusqu'à la première articulation et bordés de dentelures (1), la chair blanche et de facile digestion; la langue molle, un peu hérissée de petites pointes et non divisée; sous la langue une substance glanduleuse; dans le palais une cavité qui répond exactement aux dimensions de la langue, le jabot très-grand, le tube intestinal long de cinquante-et-un pouces, et les appendices ou *cæcums* de vingt-quatre : ces appendices sont sillonnées de six stries ou cannelures (2).

La différence qui se trouve entre les femelles et les mâles ne se borne pas à la superficie, elle pénètre jusqu'à l'organisation intérieure. Le docteur Waygand a observé que l'os du *sternum* dans les mâles, étant regardé à la lumière, paraissait semé d'un nombre prodigieux de petites ramifications de couleur rouge, lesquelles se croisant et recroisant en mille manières et dans toutes sortes de directions, formaient un réseau très-curieux et très-singulier; au lieu que dans les femelles le même os n'a que peu ou point de ces ramifica-

(1) *Nota.* Unguis medii digiti ex parte interiore in aciem tenuatus; expression un peu louche de Willughby; car, si cela signifie que l'ongle du doigt du milieu est tranchant du côté intérieur, nous avons vérifié sur l'oiseau même, que le côté extérieur et le côté intérieur de cet ongle sont également tranchants; et de plus, cet ongle ne diffère que très-peu et même point du tout des autres par ce caractère tranchant; ainsi cette observation de Willughby nous paraît mal fondée.

(2) Willughby, page 124. Schwenckfeld, page 375.

tions ; il est aussi plus petit et d'une couleur blanchâtre (1).

Cet oiseau vole le plus souvent en troupe, et se perche sur les arbres à peu près comme le faisan (2) : il mue en été, et il se cache alors dans des lieux fourrés ou dans des endroits marécageux (3) ; et il se nourrit principalement de feuilles et de boutons de bouleau et de baies de bruyère, d'où lui est venu son nom français *coq de bruyère*, et son nom allemand *birck-han*, qui signifie coq de bouleau ; il vit aussi de chatons de coudrier, de blé et d'autres graines : l'automne il se rabat sur les glands, les mûres de ronces, les boutons d'aune, les pommes de pin, les baies de myrtille (*vitis Idæa*), de fusain ou bonnet de prêtre : enfin l'hiver il se réfugie dans les grands bois, où il est réduit aux baies de genièvre, ou à chercher sous la neige celles de l'*oxycoccum* ou *canneberge*, appelée vulgairement *coussinet de marais* (4) ; quelquefois même il ne mange rien du tout pendant les deux ou trois mois du plus grand hiver ; car on prétend qu'en Norwège il passe cette saison rigoureuse sous la neige, engourdi, sans mouvement et sans prendre aucune nourriture (5), comme font dans nos

---

(1) Voyez Actes de Breslaw, mois de novembre 1725.

(2) Britisch Zoology.

(3) Actes de Breslaw, loco citato.

(4) Voy. Schwenckfeld, Aviarium Silesiæ, pag. 375. — Rzaczynski, auctuarium Polon. pag. 422. — Willughby, page 125. — Britisch Zoology, page 85.

(5) Linnæus, Syst. nat. edit. X, page 159. — Gesner, de Avibus,

pays plus tempérés les chauves-souris, les loirs, les lérots, les muscardins, les hérissons et les marmottes, et (si le fait est vrai) sans doute à peu près pour les mêmes causes (1).

On trouve de ces oiseaux au nord de l'Angleterre et de l'Écosse, dans les parties montueuses, en Norwège et dans les provinces septentrionales de la Suède, aux environs de Cologne, dans les Alpes suisses; dans le Bugey où ils s'appellent *grianots*, selon M. Hébert; en Podolie, en Lithuanie, en Samogitie, et surtout en Volhinie et dans l'Ukraine, qui comprend les palatinats de Kiovie et de Braslaw, où un noble polonais en prit un jours cent trente paires d'un seul coup de filet,

---

page 495. *Nota*. Les Auteurs de la Zoologie Britannique avaient remarqué que les perdrix blanches qui passent l'hiver dans la neige, avaient les pieds mieux garnis de plumes que les deux espèces de tétras qui savent se mettre à l'abri dans les forêts épaisses : mais si les tétras passent aussi l'hiver sous la neige, que devient cette belle cause finale, ou plutôt que deviennent tous les raisonnements de ce genre lorsqu'on les examine avec les yeux de la philosophie!

(1) Voyez l'histoire naturelle, générale et particulière, à l'article de ces animaux, où j'indique la vraie cause de l'engourdissement de ces animaux. Celui du tétras pendant l'hiver me rappelle ce que l'on trouve dans le livre de Mirabilibus, attribué à Aristote, au sujet de certains oiseaux du royaume de Pont, qui étaient en hiver dans un tel état de torpeur, qu'on pouvait les plumer, les dresser et même les mettre à la broche sans qu'ils le sentissent, et qu'on ne pouvait les réveiller qu'en les faisant rôtir : en retranchant de ce fait ce qu'on y a ajouté de ridicule pour le rendre merveilleux, il se réduit à un engourdissement semblable à celui des tétras et des marmottes, qui suspend toutes les fonctions des sens externes, et ne cesse que par l'action de la chaleur.

dit Rzaczynski, près du village de Kusmince (1). Nous verrons plus bas la manière dont la chasse du tétras se fait en Courlande. Ces oiseaux ne s'accoutument pas facilement à un autre climat, ni à l'état de domesticité ; presque tous ceux que M. le maréchal de Saxe avait fait venir de Suède dans sa ménagerie de Chambor, y sont morts de langueur et sans se perpétuer (2).

Le tétras entre en amour dans le temps où les saules commencent à pousser, c'est-à-dire sur la fin de l'hiver, ce que les chasseurs savent bien reconnaître à la liquidité de ses excréments (3) : c'est alors qu'on voit chaque jour les mâles se rassembler dès le matin au nombre de cent ou plus, dans quelque lieu élevé, tranquille, environné de marais, couvert de bruyère, etc., qu'ils ont choisi pour le lieu de leur rendez-vous habituel : là, ils s'attaquent, ils s'entre-battent avec fureur, jusqu'à ce que les plus faibles aient été mis en fuite ; après quoi les vainqueurs se promènent sur un tronc d'arbre, ou sur l'endroit le plus élevé du terrain, l'œil en feu, les sourcils gonflés, les plumes hérissées, la queue étalée en éventail, faisant la roue, battant des ailes, bondissant assez fréquemment (4), et rappelant les femelles par un cri qui s'entend d'un demi-mille : son cri naturel par

(1) Auctuarium Polon. pag. 422.

(2) Voyez Salerne, Ornithologie, pag. 137.

(3) Actes de Breslaw. Novembre 1725.

(4) Frisch, pl. 109. — Britisch Zoology, pag. 85.

lequel il semble articuler le mot allemand *frau* (1), monte de tierce dans cette circonstance, et il y joint un autre cri particulier, une espèce de roulement de gosier très-éclatant (2) : les femelles qui sont à portée répondent à la voix des mâles par un cri qui leur est propre; elles se rassemblent autour d'eux, et reviennent très-exactement les jours suivants au même rendez-vous. Selon le docteur Waygand, chaque coq a deux ou trois poules auxquelles il est plus spécialement affectionné (3).

Lorsque les femelles sont fécondées, elles vont chacune de leurs coté faire leur ponte dans des taillis épais et un peu élevés; elles pondent par terre et sans se donner beaucoup de peine pour la construction d'un nid, comme font tous les oiseaux pesants : elles pondent six ou sept œufs, selon les uns (4), de douze à seize, selon les autres (5); et de douze à vingt, selon quelques autres (6) : les œufs sont moins gros que ceux des poules domestiques et un peu plus longuets. M. Linnæus assure que ces poules de bruyère perdent leur fumet dans le temps de l'incubation (7). Schwenckfeld semble insinuer que le

(1) Ornithologie de Salerne, loco citato.

(2) Frisch, ibidem.

(3) Actes de Breslaw. Novembre 1725.

(4) Britisch Zoology, pag. 85.

(5) Schwenckfeld, Aviarium Silesiæ, pag. 373.

(6) Actes de Breslaw, ibidem.

(7) Syst. nat. edit. 10, pag. 159.

temps de leur ponte est dérangé depuis que ces oiseaux ont été tourmentés par les chasseurs, et effrayés par les coups de fusil; et il attribue aux mêmes causes la perte qu'a fait l'Allemagne de plusieurs autres belles espèces d'oiseaux.

Dès que les petits ont douze ou quinze jours, ils commencent déja à battre des ailes et à s'essayer à voltiger; mais ce n'est qu'au bout de cinq ou six semaines qu'ils sont en état de prendre leur essor, et d'aller se percher sur les arbres avec leurs mères : c'est alors qu'on les attire avec un appeau (1), soit pour les prendre au filet, soit pour les tuer à coup de fusil; la mère, prenant le son contrefait de cet appeau pour le piaulement de quelqu'un de ses petits qui s'est égaré, accourt et le rappelle par un cri particulier qu'elle répète souvent, comme font en pareil cas nos poules domestiques, et elle amène à sa suite le reste de la couvée qu'elle livre ainsi à la merci des chasseurs.

Quand les jeunes tétras sont un peu plus grands, et qu'ils commencent à prendre du noir dans leur plumage, ils ne se laissent pas amorcer si aisément de cette manière : mais alors, jusqu'à ce qu'ils aient pris la moitié de leur accroissement, on les chasse avec l'oiseau de proie. Le vrai temps de cette chasse est l'arrière-saison, lorsque les ar-

(1) Cet appeau se fait avec un os de l'aile de l'autour, qu'on remplit en partie de cire, en ménageant des ouvertures propres à rendre le son demandé. Voyez Actes de Breslaw. Novembre 1725.

bres ont quitté leurs feuilles; dans ce temps les vieux mâles choisissent un certain endroit où ils se rendent tous les matins, au lever du soleil, en rappelant par un certain cri (surtout quand il doit geler ou faire beau temps) tous les autres oiseaux de leur espèce, jeunes et vieux, mâles et femelles. Lorsqu'ils sont rassemblés, ils volent en troupes sur les bouleaux, ou bien, s'il n'y a point de neige sur la terre, ils se répandent dans les champs qui ont porté l'été précédent du seigle, de l'avoine ou d'autres grains de ce genre; et c'est alors que les oiseaux de proie dressés pour cela ont beau jeu.

On a en Courlande, en Livonie et en Lithuanie, une autre manière de faire cette chasse: on se sert d'un tétras empaillé, ou bien on fait un tétras artificiel avec de l'étoffe de couleur convenable, bourrée de foin ou d'étoupe, ce qui s'appelle dans le pays une *balvane*: on attache cette balvane au bout d'un bâton, et l'on fixe ce bâton sur un bouleau, à portée du lieu que ces oiseaux ont choisi pour leur rendez-vous d'amour; car c'est le mois d'avril, c'est-à-dire le temps où ils sont en amour, que l'on prend pour faire cette chasse. Dès qu'ils aperçoivent la *balvane*, ils se rassemblent autour d'elle, s'attaquent et se défendent d'abord comme par jeu; mais bientôt ils s'animent et s'entrebattent réellement, et avec tant de fureur, qu'ils ne voient ni n'entendent plus rien, et que le chasseur, qui est caché près de là

dans sa hutte, peut aisément les prendre, même sans coup férir. Ceux qu'il a pris ainsi, il les apprivoise dans l'espace de cinq ou six jours, au point de venir manger dans la main (1). L'année suivante, au printemps, on se sert de ces oiseaux apprivoisés, au lieu de *balvanes*, pour attirer les tétras sauvages qui viennent les attaquer, et se battent avec eux avec tant d'acharnement, qu'ils ne s'éloignent point pour un coup de fusil. Ils reviennent tous les jours de très-grand matin au lieu du rendez-vous; ils y restent jusqu'au lever du soleil, après quoi ils s'envolent et se dispersent dans les bois et les bruyères pour chercher leur nourriture. Sur les trois heures après midi ils reviennent au même lieu, et y restent jusqu'au soir assez tard. Ils se rassemblent ainsi tous les jours, surtout lorsqu'il fait beau, tant que dure la saison de l'amour, c'est-à-dire environ trois ou quatre semaines; mais, lorsqu'il fait mauvais temps, ils sont un peu plus retirés.

Les jeunes tétras ont aussi leur assemblée particulière et leur rendez-vous séparé, où ils se rassemblent par troupes de quarante ou cinquante, et où ils s'exercent à peu près comme les vieux; seulement, ils ont la voix plus grêle, plus enrouée, et le son en est plus coupé: ils paraissent aussi

(1) *Nota.* Le naturel des petits tétras diffère beaucoup en ce point de celui des grands tétras, qui, loin de s'apprivoiser lorsqu'ils sont pris, refusent même de prendre de la nourriture, et s'étouffent quelquefois en avalant leur langue, comme on l'a vu dans leur histoire.

sauter avec moins de liberté. Le temps de leur assemblée ne dure guère que huit jours, après quoi ils vont rejoindre les vieux.

Lorsque la saison de l'amour est passée, comme ils s'assemblent moins régulièrement, il faut une nouvelle industrie pour les diriger du côté de la hutte du tireur de ces balvanes. Plusieurs chasseurs à cheval forment une enceinte plus ou moins étendue, dont cette hutte est le centre; et en se rapprochant insensiblement, et faisant claquer leur fouet à propos, ils font lever les tétras, et les poussent d'arbre en arbre du côté du tireur qu'ils avertissent par des coups de voix s'ils sont loin, ou par un coup de sifflet s'ils sont plus près: mais on conçoit bien que cette chasse ne peut réussir qu'autant que le tireur a disposé toutes choses, d'après la connaissance des mœurs et des habitudes de ces oiseaux. Les tétras, en volant d'un arbre sur un autre, choisissent, d'un coup d'œil prompt et sûr, les branches assez fortes pour les porter, sans même en excepter les branches verticales, qu'ils font plier par le poids de leur corps, et ramènent en se posant dessus à une situation à peu près horizontale, en sorte qu'ils peuvent très-bien s'y soutenir, quelque mobiles qu'elles soient: lorsqu'ils sont posés, leur sûreté est leur premier soin; ils regardent de tous côtés, prêtant l'oreille, allongeant le cou pour reconnaître s'il n'y a point d'ennemis; et, lorsqu'ils se croient bien à l'abri des oiseaux de proie et des

chasseurs, ils se mettent à manger les boutons des arbres : d'après cela un tireur intelligent a soin de placer ses balvanes sur des rameaux flexibles, auxquels il attache un cordon qu'il tire de temps en temps, pour faire imiter aux balvanes les mouvements et les oscillations du tétras sur sa branche.

De plus, il a appris par l'expérience que, lorsqu'il fait un vent violent, on peut diriger la tête de ces balvanes contre le vent; mais que, par un temps calme, on doit les mettre les unes vis-à-vis des autres. Lorsque les tétras poussés par les chasseurs de la manière que j'ai dit, viennent droit à la hutte du tireur, celui-ci peut juger, par une observation facile, s'ils s'y poseront ou non à portée de lui : si leur vol est inégal, s'ils s'approchent et s'éloignent alternativement en battant des ailes, il peut compter que, sinon toute la troupe, au moins quelques-uns, s'abattront près de lui; si au contraire, en prenant leur essor non loin de sa hutte, ils partent d'un vol rapide et soutenu, il peut conclure qu'ils iront en avant sans s'arrêter.

Lorsque les tétras se sont posés à portée du tireur, il en est averti par leurs cris réitérés jusqu'à trois fois ou même davantage : alors il se gardera bien de les tirer trop brusquement; au contraire, il se tiendra immobile, et sans faire le moindre bruit dans sa hutte, pour leur donner le temps de faire toutes leurs observations et la reconnaissance

du terrain; après quoi, lorsqu'ils se seront bien établis sur leurs branches, et qu'ils commenceront à manger, il les tirera et les choisira à son aise. Mais, quelque nombreuse que soit la troupe, fût-elle de cinquante et même de cent, on ne peut guère espérer d'en tuer plus d'un ou deux d'un seul coup; car ces oiseaux se séparent en se perchant, et chacun choisit ordinairement son arbre pour se poser. Les arbres isolés sont plus avantageux qu'une forêt pleine; et cette chasse est beaucoup plus facile lorsqu'ils se perchent que lorsqu'ils se tiennent à terre: cependant, quand il n'y a point de neige, on établit quelquefois les balvanes et la hutte dans les champs qui ont porté la même année de l'avoine, du seigle, du blé sarrasin; ou on couvre la hutte de paille, et on fait d'assez bonnes chasses, pourvu toutefois que le temps soit au beau; car le mauvais temps disperse ces oiseaux, les oblige à se cacher et en rend la chasse impossible; mais le premier beau jour qui succède la rend d'autant plus facile, et un tireur bien posté les rassemble aisément avec ses seuls appeaux, et sans qu'il soit besoin de chasseurs pour les pousser du côté de la hutte.

On prétend que lorsque ces oiseaux volent en troupe, ils ont à leur tête un vieux coq qui les mène en chef expérimenté, et qui leur fait éviter tous les piéges des chasseurs; en sorte qu'il est fort difficile, dans ce cas, de les pousser vers la

balvane, et que l'on n'a d'autres ressources que de détourner quelques traîneurs.

L'heure de cette chasse est, chaque jour, depuis le soleil levant jusqu'à dix heures; et l'après-midi, depuis une heure jusqu'à quatre : mais en automne, lorsque le temps est calme et couvert, la chasse dure toute la journée sans interruption, parce que, dans ce cas, les tétras ne changent guère de lieu. On peut les chasser de cette manière, c'est-à-dire en les poussant d'arbre en arbre jusqu'aux environs du solstice d'hiver: mais, après ce temps, ils deviennent plus sauvages, plus défiants, plus rusés; ils changent même leur demeure accoutumée, à moins qu'ils n'y soient retenus par la rigueur du froid ou par l'abondance des neiges.

On prétend avoir remarqué que, lorsque les tétras se posent sur la cime des arbres et sur leurs nouvelles pousses, c'est signe de beau temps; mais que, lorsqu'on les voit se rabattre sur les branches inférieures et s'y tapir, c'est un signe de mauvais temps : je ne ferais pas mention de ces remarques des chasseurs, si elles ne s'accordaient avec le naturel de ces oiseaux, qui, selon ce que nous avons vu ci-dessus, paraissent fort susceptibles des influences du beau et du mauvais temps, et dont la grande sensibilité à cet égard pourrait être supposée sans blesser la vraisemblance, au degré nécessaire pour leur faire pressentir la température du lendemain.

Dans les temps de grande pluie, ils se retirent dans les forêts les plus touffues pour y chercher un abri; et, comme ils sont alors fort pesants et qu'ils volent difficilement, on peut les chasser avec des chiens courants, qui les forcent souvent et les prennent même à la course (1).

Dans d'autres pays on prend les tétras au lacet, selon Aldrovande (2); on les prend aussi au filet, comme nous l'avons vu ci-dessus : mais il serait curieux de savoir quelle était la forme, l'étendue et la disposition de ce filet, sous lequel le noble polonais, dont parle Rzaczynski, en prit un jour deux cent soixante à la fois.

LE PETIT TÉTRAS

A QUEUE PLEINE. (3)

J'ai exposé à l'article précédent les raisons que j'avais de faire de ce petit tétras une espèce, ou plutôt une race séparée. Gesner en parle sous le

(1) Actes de Breslaw, novembre 1725, page 527 et suivantes; et pages 538 et suivantes. *Nota.* Cette pesanteur des tétras a été remarquée par Pline; il est vrai qu'il paraît l'attribuer à la grande espèce, et je ne doute pas qu'elle ne lui convienne aussi-bien qu'à la petite.

(2) Aldrov. de Avibus, tom. II, pag. 69.

(3) Cuvier réunit cette espèce au tétras à plumage variable de Buffon; plusieurs naturalistes les regardent l'un et l'autre comme le tétras de Pline, ou tetrao betulinus, Linn., qui paraît n'être qu'un jeune individu de la gélinotte. L. 1825.

nom de *coq de bois* (*gallus sylvestris*) (1), comme d'un oiseau qui a des barbillons rouges, et une queue pleine et non fourchue ; il ajoute que le mâle s'appelle *coq noir* en Écosse, et la femelle *poule grise* (*greyhen*). Il est vrai que cet auteur, prévenu de l'idée que le mâle et la femelle ne devaient pas différer, à un certain point, par la couleur des plumes, traduit ici le greyhen par *gallina fusca*, poule rembrunie, afin de rapprocher de son mieux la couleur des plumages; et qu'ensuite il se prévaut de sa version infidèle pour établir que cette espèce est tout autre que celle de la poule moresque de Turner (2), par la raison que le plumage de cette poule moresque diffère tellement de celui du mâle, qu'une personne peu au fait pourrait s'y méprendre, et regarder ce mâle et cette femelle comme appartenant à deux espèces différentes. En effet, le mâle est presque tout noir, et la femelle de la même couleur à peu près que la perdrix grise; mais au fond c'est un nouveau trait de conformité qui rend plus complète la ressemblance de cette espèce avec celle du coq noir d'Écosse; car Gesner prétend en effet que ces deux espèces se ressemblent dans tout le reste. Pour moi, la seule différence que j'y trouve, c'est que le coq noir d'Écosse a de petites taches rouges sur la poitrine, les ailes

(1) Gesner, de Avibus, pag. 477.

(2) Idem, loco citato.

et les cuisses : mais, nous avons vu dans l'histoire du petit tétras à queue fourchue, que dans les six premiers mois les jeunes mâles, qui doivent devenir tout noirs dans la suite, ont le plumage de leur mère, c'est-à-dire de la femelle ; et il pourrait se faire que les petites taches rouges, dont parle Gesner, ne fussent qu'un reste de cette première livrée avant qu'elle se fût changée entièrement en un noir pur et sans mélange.

Je ne sais pourquoi M. Brisson confond cette race ou variété, comme il l'appelle, avec le *tetrao* pointillé de blanc de M. Linnæus (1), puisqu'un des caractères de ce *tetrao*, nommé en suédois *racklehane*, est d'avoir la queue fourchue, et que d'ailleurs M. Linnæus ne lui attribue point de barbillons, tandis que le tétras dont il s'agit ici a la queue pleine, selon la figure donnée par Gesner ; et que, selon sa description, il a des barbillons rouges à côté du bec.

Je ne vois pas non plus pourquoi M. Brisson, confondant ces deux races en une seule, n'en fait qu'une variété du petit tétras à queue fourchue, puisqu'indépendamment des deux différences que je viens d'indiquer, M. Linnæus dit positivement, que son tétras pointillé de blanc est plus rare, plus sauvage, et qu'il a un cri tout autre ; ce qui suppose, ce me semble, des différences plus ca-

(1) Linnæus, Fauna Suecica, n° 167.

ractérisées, plus profondes que celles qui d'ordinaire constituent une simple variété.

Il me paraîtrait plus raisonnable de séparer ces deux races ou espèces de petit tétras, dont l'une, caractérisée par la queue pleine et les barbillons rouges, comprend le coq noir d'Écosse et la poule moresque de Turner; et l'autre, ayant pour attributs ses petites taches blanches sur la poitrine, et son cri différent, serait formée du *racklehane* des Suédois.

Ainsi l'on doit compter, ce me semble, quatre espèces différentes dans le genre des tétras ou coqs de bruyère : 1° le grand tétras ou grand coq de bruyère; 2° le petit tétras ou coq de bruyère à queue fourchue; 3° le *racklan* ou *racklehane* de Suède, indiqué par M. Linnæus; 4° la poule moresque de Turner, ou coq noir d'Écosse, avec des barbillons charnus des deux côtés du bec, et la queue pleine.

Et ces quatre espèces sont toutes originaires et naturelles aux climats du nord, et habitent également dans les forêts de pins et de bouleaux; il n'y a que la troisième, c'est-à-dire le *racklehane* de Suède, qu'on pourrait regarder comme une variété du petit tétras, si M. Linnæus n'assurait pas qu'il jette un cri tout différent.

LE PETIT TÉTRAS

A PLUMAGE VARIABLE. (1)

Les grands tétras sont communs en Laponie, surtout lorsque la disette des fruits dont ils se nourrissent, ou bien l'excessive multiplication de l'espèce les oblige de quitter les forêts de la Suède et de la Scandinavie, pour se réfugier vers le nord (2) : cependant on n'a jamais dit qu'on eût vu dans ces climats glacés de grands tétras blancs : les couleurs de leur plumage sont, par leur fixité et leur consistance, à l'épreuve de la rigueur du froid. Il en est de même des petits tétras noirs, qui sont aussi communs en Courlande et dans le nord de la Pologne que les grands le sont en Laponie; mais le docteur Weigandt (3), le jésuite Rzaczynski (4) et M. Klein (5), assurent qu'il y a en Courlande

(1) Cette espèce ne diffère point de la précédente, d'après Cuvier, qui semble porté à les regarder comme des femelles ou de jeunes individus du Tetrao tetrix, ou plutôt comme des gélinottes défigurées.

Lam. 1825.

(2) Klein, Hist. Avium, pag. 173.

(3) Weigandt, Actes de Breslaw, mois de novembre, année 1725.

(4) Rzaczynski, Auctuarium, Hist. nat. Poloniæ, pag. 422.

(5) Klein, Hist. Avium prodromus, pag. 173.

une autre espèce de petit tétras, qu'ils appellent *tétras blancs*, quoiqu'il ne soit blanc qu'en hiver, et dont le plumage devient tous les ans en été d'un brun rougeâtre, selon le docteur Weigandt (1), et d'un gris bleuâtre, selon Rzaczynski (2) : ces variations ont lieu pour les mâles comme pour les femelles ; en sorte que, dans tous les temps, les individus des deux sexes ont exactement les mêmes couleurs : ils ne se perchent point sur les arbres comme les autres tétras, et ils se plaisent surtout dans les taillis épais et les bruyères, où ils ont coutume de choisir chaque année un certain espace de terrain, où ils s'assemblent ordinairement, s'ils ont été dispersés par les chasseurs, ou par l'oiseau de proie, ou par un orage ; c'est là qu'ils se réunissent bientôt après, en se rappelant les uns les autres. Si on leur donne la chasse, il faut, la première fois qu'on les fait partir, remarquer soigneusement la remise ; car ce sera à coup sûr le lieu de leur rendez-vous de l'année, et ils ne partiront pas si facilement une seconde fois, surtout s'ils aperçoivent les chasseurs ; au contraire, ils se tapiront contre terre, et se cacheront de leur mieux ; mais c'est alors qu'il est facile de les tirer.

On voit qu'ils diffèrent des tétras noirs non-seulement par la couleur et par l'uniformité de

(1) Weigandt, loco citato.

(2) Rzaczynski, loco citato.

plumage du mâle et de la femelle, mais encore par leurs habitudes, puisqu'ils ne se perchent point; ils diffèrent aussi des lagopèdes, vulgairement perdrix blanches, en ce qu'ils se tiennent non sur les hautes montagnes, mais dans les bois et les bruyères: d'ailleurs on ne dit point qu'ils aient les pieds velus jusque sous les doigts, comme les lagopèdes; et j'avoue que je les aurais rangés plus volontiers parmi les francolins ou attagas que parmi les tétras, si je n'avais cru devoir soumettre mes conjectures à l'autorité de trois écrivains instruits, en parlant d'un oiseau de leur pays.

LA GÉLINOTTE.(1)

La gélinotte ou poule des coudriers; Cuvier. — *Lagopus Bonasia;* Briss. — *Tetrao Bonasia;* Linn. (2).

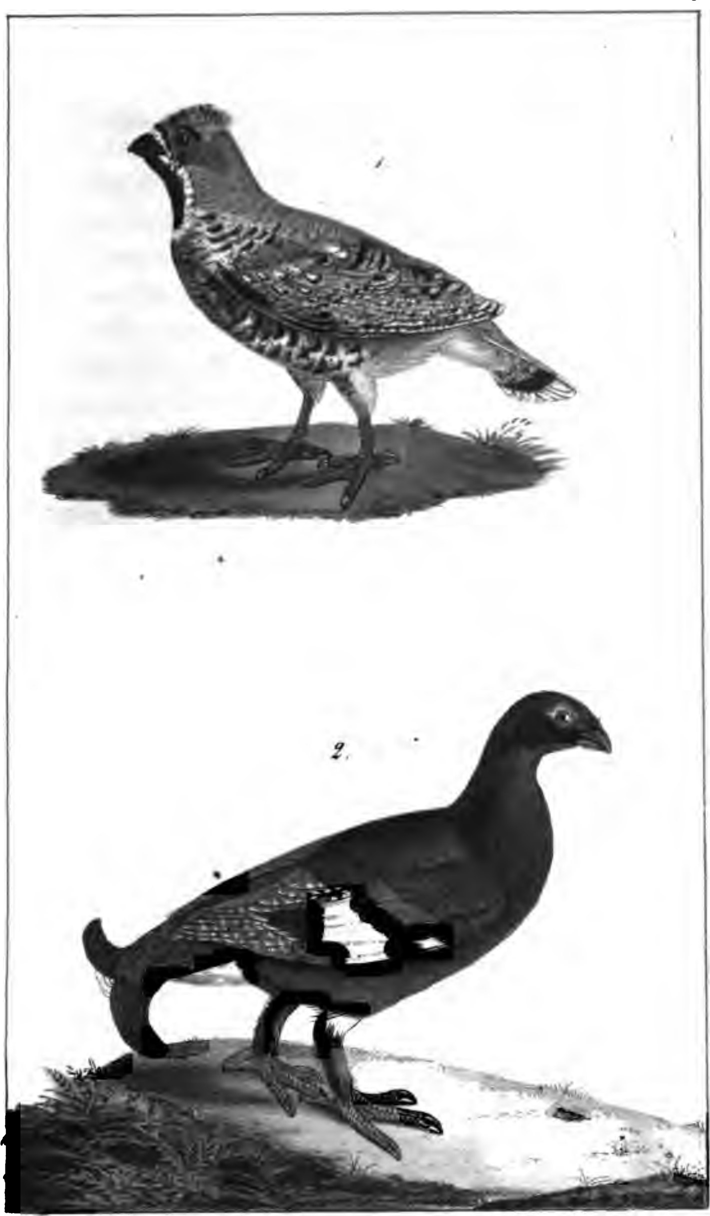
Nous avons vu ci-dessus que, dans toutes les espèces de tétras, la femelle différait du mâle par les couleurs du plumage, au point que plusieurs naturalistes n'ont pu croire qu'ils fussent oiseaux de même espèce. Schwenckfeld (3), et d'après lui Rzaczynski (4), est tombé dans un défaut tout opposé, en confondant dans une seule et même espèce la gélinotte ou poule des coudriers et le francolin; ce qu'il n'a pu faire que par une in-

(1) Gélinotte. En latin, *gallina corylorum, gallina silvatica;* et de même en vieux français, *gélinotte des bois;* en allemand, *hasel hun, hasel-henne;* en anglais; *hasel-hen;* en suédois, *hierpe;* en polonais *jarzabek.* — *Gallina corylorum seu Bonosa Alberto dicta.* Gesner, Avi. pag. 228. — La gélinotte. Brisson, Ornithol. tome I, page 191.

(2) Cuvier considère l'attagas de Buffon et la gélinotte huppée de Brisson, comme des individus jeunes ou femelles du tetrao bonasia. Il ajoute que le tetrao albus de Gmelin (Syst. nat.) n'est qu'une variété albine de la gélinotte. M. Temminck regarde le tetrao Nemesianus de Gmelin, comme un tétras gélinotte mal monté, et le tetrao Betulinus comme une jeune gélinotte. L. 1825.

(3) Schwenckfeld, Aviarium Silesiæ, pag. 279.

(4) Rzaczynski, Auctuarium Poloniæ, pag. 366.



P. Oudart del. Litho: de C. Motte. Meunier direx.

1. la Gelinotte, 2. le Petit Tétras.

duction forcée et mal entendue, vu les nombreuses différences qui se trouvent entre ces deux espèces. Frisch est tombé dans une méprise de même genre, en ne faisant qu'un seul oiseau de l'*attagen* et de l'*hasel-huhn*, qui est la poule des coudriers ou gélinotte, et en ne donnant, sous cette double dénomination, que l'histoire de la gélinotte, tirée presque mot à mot de Gesner; erreur dont il aurait dû, ce me semble, être préservé par une autre qui lui avait fait confondre, d'après Charleton (1), le petit tétras avec la gélinotte, laquelle n'est autre que cette même poule des coudriers. A l'égard du francolin, nous verrons à son article à quelle autre espèce il pourrait se rapporter beaucoup plus naturellement.

Tout ce que dit Varron de sa poule rustique ou sauvage (2), convient très-bien à la gélinotte; et Belon ne doute pas que ce ne soit la même espèce (3). C'était, selon Varron, un oiseau d'une très-grande rareté à Rome, qu'on ne pouvait élever que dans des cages, tant il était difficile à apprivoiser, et qui ne pondait presque jamais dans l'état de captivité; et c'est ce que Belon et Schwenckfeld disent de la gélinotte : le premier donne en deux mots une idée fort juste de cet oiseau, et plus complète qu'on ne pourrait faire par la description la plus détaillée. « Qui se fein-

(1) Charleton, Exercitationes, pag. 82, n° 7.

(2) Varron, de Re Rusticâ, lib. 3, cap. 9.

(3) Belon, Nature des Oiseaux, page 253.

« dra, dit-il, voir quelque espèce de perdrix mé-
« tive entre la rouge et la grise, et tenir je ne sais
« quoi des plumes du faisan, aura la perspective
« de la gélinotte de bois (1). »

Le mâle se distingue de la femelle par une tache noire très-marquée qu'il a sous la gorge, et par ses flammes ou sourcils, qui sont d'un rouge beaucoup plus vif. La grosseur de ces oiseaux est celle d'une bartavelle : ils ont environ vingt-et-un pouces d'envergure, les ailes courtes, et par conséquent le vol pesant, et ce n'est qu'avec beaucoup d'effort et de bruit qu'ils prennent leur volée ; en récompense ils courent très-vite (2). Il y a dans chaque aile vingt-quatre pennes presque toutes égales, et seize à la queue : Schwenckfeld dit quinze (3) ; mais c'est une erreur d'autant plus grossière, qu'il n'est peut-être pas un seul oiseau qui ait le nombre des pennes de la queue impair. Celle de la gélinotte est traversée vers son extrémité par une large bande noirâtre, interrompue seulement par les deux pennes du milieu : je n'insiste sur cette circonstance que parce que, selon la remarque de Willughby, dans la plupart des oiseaux, ces deux mêmes pennes du milieu n'observent point l'éloignement des pennes latérales, et sortent un peu plus haut ou un peu

(1) Belon, Hist. nat. des Oiseaux, page 253.

(2) Voyez Gesner, page 229.

(3) Schwenckfeld. Aviarium Silesiæ, pag. 278.

plus bas (1); en sorte qu'ici la différente couleur de ces pennes semblerait dépendre de la différence de leur position. Les gélinottes ont, comme les tétras, les sourcils rouges, les doigts bordés de petites dentelures, mais plus courtes; l'ongle du doigt du milieu, tranchant, et les pieds garnis de plumes par devant, mais seulement jusqu'au milieu du tarse; le ventricule ou gésier musculeux; le tube intestinal long de trente et quelques pouces; les appendices ou *cæcums* de treize à quatorze, et sillonnés par des cannelures (2). Leur chair est blanche lorsqu'elle est cuite, mais cependant plus au dedans qu'au dehors; et ceux qui l'ont examinée de plus près prétendent y avoir reconnu quatre couleurs différentes, comme on a trouvé trois goûts différents dans celle des outardes et des tétras. Quoi qu'il en soit, celle des gélinottes est exquise; et c'est de là que lui vient, dit-on, son nom latin *bonasa*, et son nom hongrois *tschasarmadar*, qui veut dire *oiseau de César*, comme si un si bon morceau devait être réservé exclusivement pour l'empereur. C'est en effet un morceau fort estimé; et Gesner remarque que c'est le seul qu'on se permettait de faire reparaître deux fois sur la table des princes (3).

Dans le royaume de Bohème, on en mange beaucoup au temps de Pâques, comme on mange

(1) Willughby, Ornithologia, pag. 3.
(2) Willughby, Ornithologia, pag. 126.
(3) Gesner, Ornithologia, pag. 231.

de l'agneau en France, et l'on s'en envoie en présent les uns aux autres (1).

Leur nourriture, soit en été, soit en hiver, est à peu près la même que celle des tétras. On trouve en été dans leur ventricule des baies de sorbier, de myrtille et de bruyère, des mûres de ronces, des graines de sureau des Alpes, des siliques de *saltarella*, des chatons de bouleau et de coudrier, etc.; et en hiver des baies de genièvre, des boutons de bouleau, des sommités de bruyère, de sapin, de genevrier et de quelques autres plantes toujours vertes (2). On nourrit aussi les gélinottes qu'on tient captives dans les volières avec du blé, de l'orge, d'autres grains. Mais elles ont encore cela de commun avec les tétras, qu'elles ne survivent pas long-temps à la perte de leur liberté (3), soit qu'on les renferme dans des prisons trop étroites et peu convenables, soit que leur naturel sauvage, ou plus tôt généreux, ne puisse s'accoutumer à aucune sorte de prison.

La chasse s'en fait en deux temps de l'année, au printemps et en automne; mais elle réussit surtout dans cette dernière saison. Les oiseleurs et même les chasseurs les attirent avec des appeaux qui imitent leur cri, et ils ne manquent pas d'amener des chevaux avec eux, parce que

(1) Schwenckfeld, Aviarium, pag. 279.

(2) Voyez Ray, Synopsis Avium, pag. 55; Schwenckfeld, pag. 278; et Rzaczynsky, Auctuarium, pag. 366.

(3) Gesner, Schwenckfeld, etc. aux endroits cités.

c'est une opinion commune que les gélinottes aiment beaucoup ces sortes d'animaux (1). Autre remarque de chasseurs; si l'on prend d'abord un mâle, la femelle, qui le cherche constamment, revient plusieurs fois, amenant d'autres mâles à sa suite; au lieu que, si c'est la femelle qui est prise la première, le mâle s'attache tout de suite à une autre femelle et ne reparaît plus (2). Ce qu'il y a de plus certain, c'est que si on surprend un de ces oiseaux mâle ou femelle, et qu'on le fasse lever, c'est toujours avec grand bruit qu'il part; et son instinct le porte à se jeter dans un sapin touffu, où il reste immobile, avec une patience singulière, pendant tout le temps que le chasseur le guette. Ordinairement ces oiseaux ne se posent qu'au centre de l'arbre, c'est-à-dire dans l'endroit où les branches sortent du tronc.

Comme on a beaucoup parlé de la gélinotte, on a aussi débité beaucoup de fables à son sujet; et les plus absurdes sont celles qui ont rapport à la façon dont elle se perpétue. Encelius et quelques autres ont avancé que ces oiseaux s'accouplaient par le bec; que les coqs eux-mêmes pondaient, lorsqu'ils étaient vieux, des œufs qui, étant couvés par des crapauds, produisaient des basilics sauvages; de même que les œufs de nos coqs de basses-cours, couvés aussi par des crapauds, produisent, selon les mêmes auteurs, des

(1) Gesner, Ornithologia, pag. 230.

(2) Idem, ibidem.

basilics domestiques; et de peur qu'on ne doutât de ces basilics, Encelius en décrit un qu'il avait vu (1); mais heureusement il ne dit pas qu'il l'eût vu sortir d'un œuf de gélinotte, ni qu'il eût vu un mâle de cette espèce pondre cet œuf; et l'on sait à quoi s'en tenir sur ces prétendus œufs de coq. Mais, comme les contes les plus ridicules sont souvent fondés sur une vérité mal vue ou mal rendue, il pourrait se faire que des ignorants, toujours amis du merveilleux, ayant vu les gélinottes en amour faire de leur bec le même usage qu'en font d'autres oiseaux en pareil cas, et préluder au véritable accouplement par des baisers de tourterelles, aient cru de bonne foi les avoir vues s'accoupler par le bec. Il y a dans l'histoire naturelle beaucoup de faits de ce genre qui paraissent ridiculement absurdes, et qui cependant renferment une vérité cachée: il ne faut, pour la dégager, que savoir distinguer ce que l'homme a vu de ce qu'il a cru.

Selon l'opinion des chasseurs, les gélinottes entrent en amour et se couplent dès le mois d'octobre et de novembre; et il est vrai que dans ce temps l'on ne tue que des mâles qu'on appelle avec une espèce de sifflet qui imite le cri très-aigu de la femelle: les mâles arrivent à l'appeau en agitant les ailes d'une façon fort bruyante, et on les tire dès qu'ils se sont posés.

(1) Gesner, page 230.

Les gélinottes femelles, en leur qualité d'oiseaux pesants, font leur nid à terre, et le cachent d'ordinaire sous des coudriers ou sous la grande fougère de montagne : elles pondent ordinairement douze ou quinze œufs, et même jusqu'à vingt, un peu plus gros que des œufs de pigeons (1); elles les couvent pendant trois semaines, et n'amènent guère à bien que sept ou huit petits (2), qui courent dès qu'ils sont éclos, comme font la plupart des oiseaux *brachyptères* ou à *ailes courtes* (3).

Dès que ces petits sont élevés, et qu'ils se trouvent en état de voler, les père et mère les éloignent du canton qu'ils se sont appropriés; et ces petits, s'assortissant par paires, vont chercher, chacun de leur côté, un asile où ils puissent former leur établissement (4), pondre, couver et élever aussi des petits qu'ils traiteront ensuite de la même manière.

Les gélinottes se plaisent dans les forêts où

(1) Schwenckfeld, page 278.

(2) Léonard Frisch, pl. 112.

(3) M. de Bomare, qui d'ailleurs extrait et copie si fidèlement, dit que les gélinottes ne font que deux petits, l'un mâle et l'autre femelle. (Voyez le dictionnaire d'Histoire Naturelle, à l'article *Gélinotte.*) Rien n'est moins vrai, ni même moins vraisemblable : cette erreur ne peut venir que de celle des nomenclateurs peu instruits, qui ont confondu la gélinotte avec l'oiseau œnas d'Aristote (*vinago* de Gaza), quoique ce soient des espèces très-éloignées, l'œnas étant du genre des pigeons, et ne pondant en effet que deux œufs.

(4) Gesner, Ornithologia, pag. 23.

elles trouvent une nourriture convenable et leur sûreté contre les oiseaux de proie qu'elles redoutent extrêmement, et dont elles se garantissent en se perchant sur les basses branches (1). Quelques-uns ont dit qu'elles préféraient les forêts en montagnes; mais elles habitent aussi les forêts en plaines, puisqu'on en voit beaucoup aux environs de Nuremberg: elles abondent aussi dans les bois qui sont aux pieds des Alpes, de l'Apennin et de la montagne des géants en Silésie, en Pologne, etc. Autrefois elles étaient en si grande quantité, selon Varron, dans une petite île de la mer Ligustique, aujourd'hui le golfe de Gènes, qu'on l'appelait, pour cette raison, l'*île aux gélinottes*.

(1) Gesner, Ornithologia, pag. 229—230.

LA GÉLINOTTE D'ÉCOSSE. (1)

Tetrao Albus; Linn. — *Bonasia Scotica*; Briss. — *Tetrao Salicetti*; Temm. (2).

Si cet oiseau est le même que le *gallus palustris* de Gesner, comme le croit M. Brisson, on peut assurer que la figure qu'en donne Gesner n'est rien moins qu'exacte, puisqu'on n'y voit point de plumes sur les pieds, et qu'on y voit au contraire des barbillons rouges sous le bec : mais aussi, ne serait-il pas plus naturel de soupçonner que cette figure est celle d'un autre oiseau ? Quoi qu'il en soit, ce *gallus palustris*, ou *coq de marais*, est un excellent manger; et tout ce qu'on sait de son histoire, c'est qu'il se plaît dans les lieux marécageux, comme son nom de coq de marais le fait assez entendre (3). Les auteurs de la *Zoologie Britannique* prétendent que la gélinotte d'Écosse de M. Brisson n'est autre que le *ptarmigan* dans son habit d'été, et que son plumage devient pres-

(1) Brisson, tome I, page 199, pl. 23, fig. 1.

(2) Nous avons préféré l'opinion de Temminck à celle de quelques autres naturalistes qui considèrent la gélinotte d'Écosse comme une variété du tetrao lagopus de Gmelin. Lam. 1825.

(3) Gesner, de Naturâ Avium, pag. 23.

que tout blanc en hiver (1) : mais il faut donc qu'elle perde aussi en été les plumes qui lui couvrent les doigts ; car M. Brisson dit positivement qu'elle n'a de plumes que jusqu'à l'origine des doigts, et le ptarmigan de la *Zoologie Britannique* en a jusqu'aux ongles : d'ailleurs, ces deux animaux, tels qu'ils sont représentés dans la *Zoologie* et dans M. Brisson, ne se ressemblent ni par le port, ni par la physionomie, ni par la conformation totale. Quoi qu'il en soit, la gélinotte d'Écosse de M. Brisson est un peu plus grosse que la nôtre, et a la queue plus courte : elle tient de la gélinotte des Pyrénées par la longueur de ses ailes, par ses pieds garnis antérieurement de plumes jusqu'à l'origine des doigts, par la longueur du doigt du milieu, relativement aux deux latéraux, et par la briéveté du doigt de derrière ; elle en diffère en ce que ses doigts sont sans dentelures, et sa queue sans ces deux plumes longues et étroites qui sont le caractère le plus frappant de la gélinotte des Pyrénées. Je ne dis rien des couleurs du plumage ; les figures les représenteront plus exactement aux yeux que ma description ne pourrait les peindre à l'esprit : d'ailleurs, rien de plus incertain ici pour caractériser les espèces que les couleurs du plumage, puisque ces couleurs varient considérablement d'une saison à l'autre dans le même individu.

(1) Britisch Zoology, pag. 86.

LE GANGA,

VULGAIREMENT

LA GÉLINOTTE DES PYRÉNÉES. (1)

Bonasia Pyrenaïca; Briss. — *Tetrao Alchata;* Linn. — Le GANGA CATA; *Pterocles Setarius;* Temm.

QUOIQUE les noms ne soient pas les choses, cependant il arrive si souvent, et surtout en histoire naturelle, qu'une erreur nominale entraîne une erreur réelle, qu'on ne peut, ce me semble, apporter trop d'exactitude à appliquer toujours à chaque objet les noms qui lui ont été imposés; et c'est par cette raison que nous nous sommes fait une loi de rectifier, autant qu'il serait en nous, la discordance ou le mauvais emploi des noms.

M. Brisson, qui regarde la perdrix de Damas ou de Syrie de Belon (2), comme étant de la même

(1) Gélinotte des Pyrénées. En Espagne, *ganga;* en Turquie, *cata.* — Perdrix de Damas ou de Syrie. Belon, Hist. nat. des Oiseaux, p. 259; et Portraits d'oiseaux, page 63, *a.* — Petit coq de Bruyère aux deux aiguilles à la queue. Edwards, Glanures, pl. 249, avec une très-bonne figure coloriée.

(2) Brisson, tome I, page 195. Genre 5, espèce 4.

espèce que sa gélinotte des Pyrénées, range parmi les noms donnés en différentes langues à cette espèce, le nom grec Συροπέρδιξ, et cite Belon, en quoi il se trompe doublement; car, 1° Belon nous apprend lui-même que l'oiseau qu'il a nommé *perdrix de Damas* est une espèce différente de celle que les auteurs ont appelée *syroperdix*, laquelle a le plumage noir et le bec rouge (1); 2° en écrivant ce nom *syroperdix* en caractères grecs, M. Brisson paraît vouloir lui donner une origine grecque, et cependant Belon dit expressément que c'est un nom latin (2): enfin, il est difficile de comprendre les raisons qui ont porté M. Brisson à regarder l'*œnas* d'Aristote, comme étant de la même espèce que la gélinotte des Pyrénées; car Aristote met son *œnas*, qui est le *vinago* de Gaza, au nombre des pigeons, des tourterelles, des ramiers (en quoi il a été suivi par tous les Arabes); et il assure positivement qu'elle ne pond, comme ces oiseaux, que deux œufs à la fois (3). Or, nous avons vu ci-dessus que les gélinottes pondaient un beaucoup plus grand nombre d'œufs; par conséquent l'*œnas* d'Aristote ne peut être regardé comme une gélinotte des Pyrénées; ou, si l'on veut absolument qu'il en soit une, il faudra convenir que la gélinotte des Pyrénées n'est point une gélinotte.

---

(1) Belon, Nature des Oiseaux, page 258.

(2) Idem, ibidem.

(3) Aristote, Hist. Animal., lib. 6, cap. 1.

Rondelet avait prétendu qu'il y avait erreur dans le mot grec οἰνὰς, et qu'il fallait lire *inas*, dont la racine signifie *fibre*, *filet*, et cela parce que cet oiseau a, dit-il, la chair, ou plutôt la peau si fibreuse et si dure, que pour la pouvoir manger il faut l'écorcher (1); mais s'il était véritablement de la même espèce que la gélinotte des Pyrénées, en adoptant la correction de Rondelet, on pourrait donner au mot *inas* une explication plus heureuse et plus analogue au génie de la langue grecque, qui peint tout ce qu'elle exprime, en lui faisant désigner les deux filets ou plumes étroites que les gélinottes des Pyrénées ont à la queue, et qui font son attribut caractéristique; mais malheureusement Aristote ne dit pas un mot de ces filets, qui ne lui auraient pas échappé, et Belon n'en parle pas non plus dans la description qu'il fait de sa perdrix de Damas: d'ailleurs, le nom d'*oinas* ou *vinago* convient d'autant mieux à cet oiseau, que, selon la remarque d'Aristote, il arrivait tous les ans en Grèce au commencement de l'automne (2), qui est le temps de la maturité des raisins, comme font en Bourgogne certaines grives, que par cette raison on appelle dans le pays des *vinettes*.

Il suit de ce que je viens de dire, que le *syroperdix* de Belon et l'*œnas* d'Aristote ne sont

(1) Gesner, de Naturâ Avium, pag. 307.

(2) Aristot. Hist. Animal. lib. 8, cap. 3.

point des gangas ou gélinottes des Pyrénées, non plus que l'*alchata*, l'*alfuachat*, la *filacotona*, qui paraissent être autant de noms arabes de l'œnas, et qui certainement désignent un oiseau du genre des pigeons (1).

Au contraire, l'oiseau de Syrie que M. Edwards appelle *petit coq de bruyère, ayant deux filets à la queue* (2), et que les Turcs nomment *cata*, est exactement le même que la gélinotte des Pyrénées : cet auteur dit que M. Shaw l'appelle *kittaviah*, et qu'il ne lui donne que trois doigts à chaque pied ; mais il excuse cette erreur, en ajoutant que le doigt postérieur avait pu échapper à M. Shaw, à cause des plumes qui couvrent les jambes : cependant il venait de dire plus haut dans sa description, et on voit par sa figure, que c'est le devant des jambes seulement qui est couvert de plumes blanches, semblables à du poil : or, il est difficile de comprendre comment le doigt de derrière aurait pu se perdre dans ces plumes de devant : il était plus naturel de dire qu'il s'était dérobé à M. Shaw par sa petitesse ; car il n'a pas en effet plus de deux lignes de longueur : les deux doigts latéraux sont aussi fort courts, relativement au doigt du milieu, et tous sont bordés de petites dentelures comme dans le tétras. Le ganga ou la gélinotte des Pyrénées paraît avoir

(1) Voyez Gesner, de Naturâ Avium, pag. 307 et 311.

(2) Edwards, Glanures, planche 49.

un naturel tout différent de celui de la vraie gélinotte; car, 1° il a les ailes beaucoup plus longues, relativement à ses autres dimensions : il doit donc avoir le vol ou rapide ou léger, et conséquemment avoir d'autres habitudes, d'autres mœurs qu'un oiseau pesant; car l'on sait combien les mœurs et le naturel d'un animal dépendent de ses facultés; 2° nous voyons par les observations du docteur Roussel, citées dans la description de M. Edwards, que cet oiseau, qui vole par troupes, se tient la plus grande partie de l'année dans les déserts de la Syrie, et ne se rapproche de la ville d'Alep que dans les mois de mai et de juin, et lorsqu'il est contraint par la soif de chercher les lieux où il y a de l'eau : or, nous avons vu dans l'histoire de la gélinotte que c'est un oiseau fort peureux, et qui ne se croit en sûreté contre la serre de l'autour que lorsqu'il est dans les bois les plus épais; autre différence qui n'est peut-être qu'une suite de la première, et qui, jointe à plusieurs autres différences de détail faciles à saisir par la comparaison des figures et des descriptions, pourrait faire douter avec fondement si l'on a eu raison de rapporter à un même genre des natures aussi diverses. Le *ganga*, que les Catalans appellent aussi *perdrix de Garrira* (1), est à peu près de la grosseur d'une perdrix grise; elle a le tour des yeux noir, et

(1) Barrère, Ornithol., Class. 4, genre 15, espèce 5.

point de flammes ou de sourcils rouges au-dessus des yeux; le bec presque droit, l'ouverture des narines à la base du bec supérieur et joignant les plumes du front, le devant des pieds couvert de plumes jusqu'à l'origine des doigts, les ailes assez longues, la tige des grandes plumes des ailes noire; les deux pennes du milieu de la queue une fois plus longues que les autres, et fort étroites dans la partie excédante; les pennes latérales vont toujours en s'accourcissant de part et d'autre jusqu'à la dernière (1). Il est à remarquer que de tous ces traits qui caractérisent cette prétendue gélinotte des Pyrénées, il n'y en a peut-être pas un seul qui convienne exactement à la gélinotte proprement dite.

La femelle est de la même grosseur que le mâle; mais elle en diffère par son plumage, dont les couleurs sont moins belles, et par les filets de sa queue, qui sont moins longs. Il paraît que le mâle a une tache noire sous la gorge, et que la femelle, au lieu de cette tache, a trois bandes de la même couleur qui lui embrassent le cou en forme de collier.

Je n'entre pas dans le détail des couleurs du plumage, la figure enluminée les présente avec exactitude; elles se rapportent assez avec celles de l'oiseau connu à Montpellier sous le nom d'*an-*

---

(1) Voyez les Descriptions de MM. Edwards et Brisson, tant pour ce qui précède que pour ce qui suit.

gel, et dont Jean Culmann avait communiqué la description à Gesner (1); mais les deux longues plumes de la queue ne paraissent point dans cette description, non plus que dans la figure que Rondelet avait envoyée à Gesner, de ce même *angel* de Montpellier, qu'il prenait pour l'*œnas* d'Aristote (2); en sorte qu'on est fondé à douter de l'identité de ces deux espèces (l'angel et le ganga), malgré la convenance du lieu et celle du plumage, à moins qu'on ne suppose que les sujets décrits par Culmann, et dessinés par Rondelet, étaient des femelles qui ont les filets de la queue beaucoup plus courts, et par conséquent moins remarquables.

Cette espèce se trouve dans la plupart des pays chauds de l'ancien continent; en Espagne, dans les parties méridionales de la France, en Italie, en Syrie, en Turquie et Arabie, en Barbarie et même au Sénégal; car l'oiseau, représenté sous le nom de *gélinotte de Sénégal* (3), n'est qu'une variété du ganga ou gélinotte des Pyrénées; il est seulement un peu plus petit : mais il a de même les deux longues plumes ou filets à la queue, les plumes latérales toujours plus courtes par degrés à

(1) Plumis ex fusco colore in nigrum vergentibus, et luteis in rufum, dit Gesner, en parlant de l'angel, pag. 307.

Olivaceo, flavicante nigro, et rufo varia, dit M. Brisson, en parlant de la gélinotte des Pyrénées.

(2) Voyez Gesner, de Naturâ Avium, pag. 307.

(3) Tetrao namaqua, Linn. — Pterocles tachypetes, Temm.

mesure qu'elles s'éloignent de celles du milieu, les ailes fort longues, les pieds couverts par devant d'un duvet blanc, le doigt du milieu beaucoup plus long que les latéraux, et celui de derrière extrêmement court ; enfin, point de peau rouge au-dessus des yeux, et il ne diffère du ganga d'Europe que par un peu moins de grosseur et un peu plus de rougeâtre dans le plumage : ce n'est donc qu'une variété dans la même espèce, produite par l'influence du climat ; et, ce qui prouve que cet oiseau est très-différent de la gélinotte, et doit par conséquent porter un autre nom, c'est qu'indépendamment des caractères distinctifs de sa figure, il habite partout les pays chauds, et ne se trouve ni dans les climats froids, ni même dans les tempérés ; au lieu que la gélinotte ne se trouve en nombre que dans les climats froids.

C'est ici le lieu de rapporter ce que M. Shaw nous apprend du kittaviah, ou gélinotte de Barbarie (1), et qui est tout ce qu'on en sait, afin que le lecteur puisse comparer ses qualités avec celles du ganga ou gélinotte des Pyrénées, et juger si ce sont en effet deux individus de la même espèce.

« Le kittaviah, dit-il, est un oiseau granivore et « qui vole par troupes : il a la forme et la taille

(1) *Nota.* M. Shaw a cru qu'on pouvait lui donner le nom de *lagopus d'Afrique*, quoiqu'il n'ait pas les pieds velus par dessous comme le véritable lagopède. Travels... of Barbary and the Levant, page 253.

« d'un pigeon ordinaire, les pieds couverts de pe-
« tites plumes, et point de doigt postérieur ; il se
« plaît dans les terrains incultes et stériles ; la cou-
« leur de son corps est un brun bleuâtre, tacheté
« de noir : il a le ventre noirâtre et un croissant
« jaune sous la gorge ; chaque plume de la queue
« a une tache blanche à son extrémité, et celles
« du milieu sont longues et pointues comme dans
« le *merops* ou *guespier* : du reste sa chair est
« rouge sur la poitrine ; mais celle des cuisses est
« blanche : elle est bonne à manger et de facile
« digestion (1). »

(1) M. Ch. Dumont et d'autres naturalistes pensent que le kittaviah ne diffère point du ganga. L. 1825

L'ATTAGAS.[1]

Tetrao Lagopus; var. Linn. (2).

Cet oiseau est le francolin de Belon, qu'il ne faut pas confondre, comme ont fait quelques ornithologistes, avec le francolin qu'a décrit Olina (3): ce sont deux oiseaux très-différents, soit par la forme du corps, soit par les habitudes naturelles. Le dernier se tient dans les plaines et les lieux bas; il n'a point ces beaux sourcils couleur de feu, qui donnent à l'autre une physionomie si distinguée: il a le cou plus court, le corps plus ramassé, les pieds rougeâtres garnis d'éperons et sans plumes, comme les doigts sans dentelures, c'est-à-dire qu'il n'a presque rien de commun avec le francolin dont il s'agit ici, et auquel, pour prévenir toute

(1) En grec, Ἀτταγας; en latin, *attagas* ou *attagen;* en anglais, *redgame.* — *Attagen.* Gesner, Avi. pag. 225. — Francolin. Belon, Hist. nat. des Oiseaux, page 241. — Coq de marais. Albin, tome I, pl. 23, le mâle; et pl. 24, la femelle. — *Attagen.* Frisch, pl. 112, avec une figure bien coloriée de la femelle. — La gélinotte huppée. Brisson, tome I, page 209.

(2) Cuvier considère l'attagas comme un jeune individu ou une femelle du tetrao bonasia, Linn. L. 1825.

(3) Olina, Uccellaria, pag. 33.

équivoque, je conserverai le nom d'*attagas*, qui lui a été donné, dit-on, par onomatopée, et d'après son propre cri.

Les anciens ont beaucoup parlé de l'*attagas* ou *attagen* (car ils emploient indifféremment ces deux noms). Alexandre Myndien nous apprend, dans Athénée (1), qu'il était un peu plus gros qu'une perdrix, et que son plumage, dont le fond tirait au rougeâtre, était émaillé de plusieurs couleurs. Aristophane avait dit à peu près la même chose; mais Aristote, selon son excellente coutume de faire connaître un objet ignoré par sa comparaison avec des objets communs, compare le plumage de l'attagen avec celui de la bécasse (σκόλοπαξ) (2). Alexandre Myndien ajoute qu'il a les ailes courtes et le vol pesant; et Théophraste observe qu'il a la propriété qu'ont tous les oiseaux pesants, tels que la perdrix, le coq, le faisan, etc., de naître avec des plumes, et d'être en état de courir au moment qu'il vient d'éclore : de plus, en sa même qualité d'oiseau pesant, il est encore pulvérateur et frugivore (3), vivant de baies et de grains qu'il trouve, tantôt sur les plantes mêmes,

(1) Athénée, lib. 9.

(2) Aristote. Hist. Animal. lib. 9, cap. 26.

(3) *Nota.* Les anciens ont appelé *pulveratrices* les oiseaux qui ont l'instinct de gratter la terre, d'élever la poussière avec leurs ailes, et, en se poudrant, pour ainsi dire, avec cette poussière, de se délivrer de la piqûre des insectes qui les tourmentent ; de même que les oiseaux aquatiques s'en délivrent en arrosant leurs plumes avec de l'eau.

tantôt en grattant la terre avec ses ongles (1) ; et, comme il court plus qu'il ne vole, on s'est avisé de le chasser au chien courant, et on y a réussi (2).

Pline, Élien et quelques autres disent que ces oiseaux perdent la voix en perdant la liberté ; et que la même roideur de naturel qui les rend muets dans l'état de captivité, les rend aussi très-difficiles à apprivoiser (3). Varron donne cependant la manière de les élever, et qui est à peu près la même que celle dont on élevait les paons, les faisans, les poules de Numidie, les perdrix, etc. (4).

Pline assure que cet oiseau, qui avait été fort rare, était devenu plus commun de son temps ; qu'on en trouvait en Espagne, dans la Gaule et sur les Alpes ; mais que ceux d'Ionie étaient les plus estimés (5). Il dit ailleurs qu'il n'y en avait point dans l'île de Crète (6). Aristophane parle de ceux qui se trouvaient aux environs de Mégare, dans l'Achaïe (7). Clément d'Alexandrie nous apprend que ceux d'Égypte étaient ceux dont les gourmands faisaient le plus de cas. Il y en avait aussi en Phrygie, selon Aulugelle, qui dit que c'est un oiseau asiatique. Apicius donne la manière

(1) Aristote, Hist. Animal. lib. 9, cap. 49.

(2) Oppien, in Ixenticis. Cet auteur ajoute qu'ils aiment les cerfs, et qu'ils ont au contraire de l'antipathie pour les coqs.

(3) Pline, Hist. nat. lib. 10, cap. 48. Socrate et Élien, dans Athénée.

(4) Varron, Geopon. Græc., à l'article du faisan.

(5) Pline, Hist. nat. lib. 10, cap. 49.

(6) Idem, lib. 8 cap. 58.

(7) Aristophane, in Acharnensibus.

d'apprêter le francolin, qu'il joint à la perdrix (1); et saint Jerôme en parle dans ses lettres comme d'un morceau fort recherché (2).

Maintenant, pour juger si l'*attagen* des anciens est notre attagas ou francolin, il ne s'agit que de faire l'histoire de cet oiseau d'après les mémoires des modernes, et de comparer.

Je remarque d'abord que le nom d'*attagen*, tantôt bien conservé, tantôt corrompu (3), est le nom le plus généralement en usage parmi les auteurs modernes qui ont écrit en latin pour désigner cet oiseau. Il est vrai que quelques ornithologistes, tels que Sibbald, Ray, Willughby, Klein, ont voulu le retrouver dans le *lagopus altera* de Pline (4); mais, outre que Pline n'en a parlé qu'en passant, et n'en a dit que deux mots, d'après lesquels il serait fort difficile de déterminer précisément l'espèce qu'il avait en vue, comment peut-on supposer que ce grand naturaliste, qui venait de traiter assez au long de l'*attagen* dans ce même chapitre, en parle quelques lignes plus bas sous un autre nom, sans en avertir? Cette seule réflexion démontre, ce me semble,

---

(1) Apicius, 6, 3.

(2) *Attagenem eructas et comesto ansere gloriaris*, disait S. Jérôme à un hypocrite qui faisait gloire de vivre simplement, et qui se rassasiait en secret de bons morceaux.

(3) ATTAGO, ACTAGO, ATAGO, ATCHEMIGI, ATACUIGI, TAGENARIOS TAGINARI, voces corruptæ ab ATTAGENE, quæ leguntur apud Sylvaticum. Voyez Gesner, page 226; et les observations de Belon, fol. 2.

(4) Pline, Hist. nat. lib. 10. cap. 48.

que l'*attagen* de Pline et son *lagopus altera* sont deux oiseaux différents; et nous verrons plus bas quels ils sont.

Gesner avait ouï dire qu'à Bologne il s'appelait vulgairement *franguello* (1); mais Aldrovande qui était de Bologne, nous assure que ce nom de *franguello* (*hinguello*, selon Olina), était celui qu'on y donnait au pinçon, et qui dérive assez clairement de son nom latin *fringilla* (2). Olina ajoute qu'en Italie son francolin, que nous avons dit être différent du nôtre, se nommait communément *franguellina*, mot corrompu de *frangolino*, et auquel on avait donné une terminaison féminine pour le distinguer du *fringuello* (3).

Je ne sais pourquoi Albin, qui a copié la description que Willughby a donnée du *lagopus altera Plinii* (4), a changé le nom de l'oiseau décrit par Willughby en celui de coq de marais, si ce n'est parce que Tournefort a dit du francolin de Samos qu'il fréquentait les marais; mais il est facile de voir, en comparant les figures et les descriptions, que ce francolin de Samos est tout-à-fait différent de l'oiseau qu'il a plu à Albin, ou à son traducteur, d'appeler *coq de marais* (5), comme il avait déja donné le nom de francolin

(1) Gesner, de Naturâ Avium, pag. 225.
(2) Aldrovande, de Avibus, tom. II, pag. 73.
(3) Olina, Uccelleria, pag. 33.
(4) Albin, Ornithologia, pag 128.
(5) Idem, Hist. nat. des Oiseaux, tome I, page 22.

au petit tétras à queue fourchue (1). L'attagas se nomme chez les Arabes *duraz* ou *alduragi*, et chez les Anglais *red game*, à cause du rouge qu'il a, soit à ses sourcils, soit dans son plumage: on lui a encore donné le nom de *perdrix asclepica* (2).

Cet oiseau est plus gros que la bartavelle, et pèse environ dix-neuf onces; ses yeux sont surmontés par deux sourcils rouges fort grands, lesquels sont formés d'une membrane charnue, arrondie et découpée par le dessus, et qui s'élève plus haut que le sommet de la tête; les ouvertures des narines sont revêtues de petites plumes qui font un effet assez agréable; le plumage est mêlé de roux, de noir et de blanc: mais la femelle a moins de roux et plus de blanc que le mâle; la membrane de ses sourcils est moins saillante et beaucoup moins découpée, d'un rouge moins vif; et, en général, les couleurs de son plumage sont plus faibles (3); de plus, elle est dénuée de ces plumes noires pointillées de blanc, qui forment au mâle une huppe sur la tête, et sous le bec une espèce de barbe (4).

Le mâle et la femelle ont la queue à peu près comme la perdrix, mais un peu plus longue; elle est composée de seize pennes, et les deux du milieu sont variées des mêmes couleurs que celles

(1) Albin, pag. 21.
(2) Jonston, Charleton, etc.
(3) Britisch Zoology, pag. 85.
(4) Aldrovande, de Avibus, tom. II, pag. 76.

du dos, tandis que toutes les latérales sont noires : les ailes sont fort courtes; elles ont chacune vingt-quatre pennes ; et c'est la troisième, à compter du bout de l'aile, qui est la plus longue de toutes; les pieds sont revêtus de plumes jusqu'aux doigts, selon M. Brisson, et jusqu'aux ongles, selon Willughby : ces ongles sont noirâtres, ainsi que le bec; les doigts gris-bruns, et bordés d'une bande membraneuse étroite et dentelée. Belon assure avoir vu dans le même temps, à Venise, des francolins (c'est ainsi qu'il nomme nos *attagas*) dont le plumage était tel qu'il vient d'être dit, et d'autres qui étaient tout blancs, et que les Italiens appelaient du même nom de *francolins :* ceux-ci ressemblaient exactement aux premiers, à l'exception de la couleur ; et, d'un autre côté, ils avaient tant de rapport avec la perdrix blanche de Savoie, que Belon les regarde comme appartenant à l'espèce que Pline a désignée sous le nom de *lagopus altera* (1). Selon cette opinion qui me paraît fondée, l'*attagen* de Pline serait notre *attagas à plumage varié;* et la seconde espèce de *lagopus* serait notre *attagas blanc*, qui diffère de l'autre attagas par la blancheur de son plumage, et de la première espèce de *lagopus*, appelée vulgairement *perdrix blanche*, soit par sa grandeur, soit par ses pieds qui ne sont pas velus en dessous.

Tous ces oiseaux, selon Belon, vivent de grains et d'insectes ; la Zoologie Britannique ajoute les

(1) Belon, nature des Oiseaux, page 242.

sommités de bruyère (1) et les baies des plantes qui croissent sur les montagnes.

L'attagas est en effet un oiseau de montagne; Willughby assure qu'il descend rarement dans les plaines et même sur le penchant des coteaux (2), et qu'il ne se plaît que sur les sommets les plus élevés: on le trouve sur les Pyrénées, les Alpes, les montagnes d'Auvergne, de Dauphiné, de Suisse, du pays de Foix, d'Espagne, d'Angleterre, de Sicile, du pays de Vicence, dans la Laponie (3): enfin, sur l'Olympe en Phrygie, où les Grecs modernes l'appellent en langue vulgaire *taginari* (4), mot évidemment formé de ταγηνάριος que l'on trouve dans Suidas, et qui vient lui-même d'*attagen* ou *attagas*, lequel est le nom primitif.

Quoique cet oiseau soit d'un naturel très-sauvage, on a trouvé dans l'île de Chypre, comme autrefois à Rome, le secret de le nourrir dans des volières (5), si toutefois l'oiseau dont parle Alexander Benedictus est notre attagas: ce qui m'en ferait douter, c'est que le francolin représenté *planche* 246 d'Ewards, et qui venait certainement de l'île de Chypre, a beaucoup moins de rapport au nôtre qu'à celui d'Olina, et que nous savons d'ailleurs que celui-ci pouvait s'élever et se nourrir dans les volières (6).

(1) Britisch Zoology, pag. 85.
(2) Willulghby, Ornithologia, pag. 128.
(3) Voyez Klein, Hist. Avium, pag. 173.
(4) Belon, Nature des Oiseaux, page 242.
(5) Gesner, Naturâ Avium, pag. 227.
(6) Olina, Uccellaria, pag. 33.

Ces attagas domestiques peuvent être plus gros que les sauvages : mais ceux-ci sont toujours préférés pour le bon goût de leur chair; on les met au-dessus de la perdrix. A Rome, un *francolino* s'appelle par excellence un morceau de cardinal (1). Au reste, c'est une viande qui se corrompt très-promptement, et qu'il est difficile d'envoyer au loin; aussi les chasseurs ne manquent-ils pas, dès qu'ils les ont tués, de les vider, et de leur remplir le ventre de bruyère verte (2). Pline dit la même chose du *lagopus* (3); et il faut avouer que tous ces oiseaux ont beaucoup de rapports les uns avec les autres.

Les attagas se recherchent et s'accouplent au printemps : la femelle pond sur la terre comme tous les oiseaux pesants; sa ponte est de huit ou dix œufs, aigus par l'un des bouts, longs de dix-huit ou vingt lignes, pointillés de rouge-brun, excepté en une ou deux places aux environs du petit bout. Le temps de l'incubation est d'une vingtaine de jours : la couvée reste attachée à la mère et la suit tout l'été; l'hiver, les petits ayant pris la plus grande partie de leur accroissement, se forment en troupes de quarante ou cinquante, et deviennent singulièrement sauvages : tant qu'ils sont jeunes, ils sont fort sujets à avoir les intestins farcis de vers ou lombrics; quelquefois on les voit voltiger ayant de ces sortes de vers qui leur

(1) Gesner, page 228.
(2) Willughby, pag. 128.
(3) Pline, lib. 10, cap. 48.

pendent de l'anus de la longueur d'un pied (1).

Présentement si l'on compare ce que les modernes on dit de notre *attagas* avec ce que les anciens en avaient remarqué, on s'apercevra que les premiers ont été plus exacts à tout dire : mais en même temps on reconnaîtra que les principaux caractères avaient été très-bien indiqués par les anciens; et l'on conclura de la conformité de ces caractères, que l'*attagen* des anciens et notre *attagas* sont un seul et même oiseau.

Au reste, quelque peine que j'aie prise pour démêler les propriétés qui ont été attribuées pêle-mêle aux différentes espèces d'oiseaux auxquelles on a donné le nom de *francolin*, et pour ne donner à notre attagas que celles qui lui convenaient réellement, je dois avouer que je ne suis pas sûr d'avoir toujours également réussi à débrouiller ce chaos : et mon incertitude à cet égard ne vient que de la licence que se sont donnée plusieurs naturalistes, d'appliquer un même nom à des espèces différentes, et plusieurs noms à la même espèce; licence tout-à-fait déraisonnable et contre laquelle on ne peut trop s'élever, puisqu'elle ne tend qu'à obscurcir les matières et à préparer des tortures infinies à quiconque voudra lier ses propres connaissances et celles de son siècle avec les découvertes des siècles précédents.

(1) Willulghby, à l'endroit cité; et Britisch Zoology, page 86. Mais ne serait-ce pas la verge de ces oiseaux qu'on aurait prise pour un ver, comme j'ai vu des poulets s'y méprendre à l'égard de la verge des canards?

L'ATTAGAS BLANC.

Tétras ptarmigan; Temm. — *Tetrao Lagopus*; Linn. (1).

CET oiseau se trouve sur les montagnes de Suisse et sur celles qui sont autour de Vicense : je n'ai rien à ajouter à ce que j'en ai dit dans l'histoire de l'attagas ordinaire, sinon que l'oiseau dont Gesner a fait la seconde espèce de *lagopus* (2) me semble être un de ces attagas blancs, quoique, dans son plumage, le blanc ne soit pur que sur le ventre et sur les ailes, et qu'il soit mêlé plus ou moins de brun et de noir sur le reste du corps; mais nous avons vu ci-dessus que, parmi les attagas, les mâles avaient moins de blanc que les femelles; de plus, on sait que la couleur des jeunes oiseaux, et surtout des oiseaux de ce genre, ne prend guère sa consistance qu'après la première année : et comme d'ailleurs tout le reste de la description de Gesner semble fait pour caractériser un attagas; sourcils rouges nus, arrondis et saillants; pieds velus jusqu'aux ongles, mais non par dessous; bec court et noir; queue courte

(1) Le lagopède de Buffon ne diffère point de cet oiseau, que Gmelin, dans le Systema Naturæ, a décrit sous deux noms différents, le tetrao lagopus et le tetrao rupestris. Lam. 1825.

(2) Gesner, Alterum Lagopodis genus de Avibus, pag. 579.

aussi; habitation sur les montagnes de Suisse, etc., je pense que l'oiseau décrit par Gesner était un attagas blanc, et que c'était un mâle encore jeune qui n'avait pas pris tout son accroissement, d'autant qu'il ne pesait que quatorze onces au lieu de dix-neuf, qui est le poids des attagas ordinaires.

J'en dis autant, et pour les mêmes raisons, de la troisième espèce de *lagopus* de Gesner (1), et qui paraît être le même oiseau que celui dont le jésuite Rzaczynski parle sous le nom polonais de *parowa* (2). Ils ont tous deux une partie des ailes et le ventre blancs, le dos et le reste du corps de couleur variée; tous deux ont les pieds velus, le vol pesant, la chair excellente, et sont de la grosseur d'une jeune poule. Rzaczynski en reconnaît deux espèces: l'une plus petite, que j'ai ici en vue; l'autre plus grosse, et qui pourrait bien être une espèce de gélinotte. Cet auteur ajoute qu'on trouve de ces oiseaux parfaitement blancs dans le palatinat de Novogrod. Je ne range pas ces oiseaux parmi les lagopèdes, comme a fait M. Brisson, de la seconde et de la troisième espèce de *lagopus* de Gesner, parce qu'ils ne sont pas en effet lagopèdes, c'est-à-dire qu'ils n'ont point les pieds velus par dessous, et que ce caractère est d'autant plus décisif qu'il est plus anciennement reconnu, et que par conséquent il paraît avoir plus de consistance.

---

(1) Gesner, Alterum Lagopodis genus de Avibus, pag. 579.

(2) Rzaczynski, Auctuarium Poloniæ, pag. 410 et 411.

LE LAGOPÈDE.[1]

LE LAGOPÈDE ORDINAIRE OU PERDRIX DES PYRÉNÉES; Cuvier. — *Tetras Ptarmigan;* Temm. — *Tetrao Lagopus;* Linn.

CET oiseau est celui auquel on a donné le nom de *perdrix blanche*, mais très-improprement, puisque ce n'est point une perdrix, et qu'il n'est blanc que pendant l'hiver, et à cause du grand froid auquel il est exposé pendant cette saison sur les hautes montagnes des pays du nord, où il se tient ordinairement. Aristote, qui ne connaissait point le lagopède, savait que les perdrix, les cailles, les hirondelles, les moineaux, les corbeaux, et même les lièvres, les cerfs et les ours, éprouvent dans les mêmes circonstances le même changement de couleur (2). Scaliger y ajoute les aigles, les vautours, les éperviers, les milans, les tourterelles, les renards (3); et il serait facile d'allonger cette

(1) Le lagopède. — Lagopus. Gesner, Avi. pag. 576. — Perdix alba sive lagopus. Aldrovande, Avi. tom. II, pag. 143. — Perdrix blanche. Belon, Hist. Nat. des oiseaux, page 259. — Lagopus. Frisch, planche 110 et 111, avec des figures coloriées. — La gélinotte blanche. Brisson, Ornithologia, tom. I, pag. 216.

(2) Aristote, de Coloribus, cap. 6; et Hist. animal., lib. 3, cap. 12.

(3) Scaliger, Exercitationes in Cardanum, fol. 88 et 89.



P. Oudart del. Litho: de C. Motte. Meunier direxit

1. Le Lagopède, 2. le Ganga.

liste du nom de plusieurs oiseaux et quadrupèdes sur lesquels le froid produit ou pourrait produire de semblables effets: d'où il suit que la couleur blanche est ici un attribut variable, et qui ne doit pas être employé comme un caractère distinctif de l'espèce dont il s'agit; et d'autant moins que plusieurs espèces du même genre, telles que celles du petit tétras blanc, selon le docteur Weygandt (1) et Rzaczynski (2), et de l'attagas blanc, selon Belon (3), sont sujettes aux mêmes variations dans la couleur de leur plumage: et il est étonnant que Frisch ait ignoré que son francolin blanc de montagne, qui est notre lagopède, y fût aussi sujet, ou que l'ayant su, il n'en ait point parlé; il dit seulement qu'on lui avait rapporté qu'on ne voyait point en été de francolins blancs; et, plus bas, il ajoute qu'on en avait quelquefois tiré (sans doute en été) qui avaient les ailes et le dos bruns, mais qu'il n'en avait jamais vu: c'était bien le lieu de dire que ces oiseaux n'étaient blancs que l'hiver, etc. (4).

J'ai dit qu'Aristote ne connaissait pas notre lagopède; et quoique ce soit un fait négatif, j'en ai la preuve positive dans ce passage de son Histoire des animaux, où il assure que le lièvre est

(1) Voyez Actes de Breslaw, novembre 1725, Classe 4, art. 7, pag. 30 et suiv.

(2) Rzaczynski, Auctuarium Poloniæ, p. 421.

(3) Belon, Nature des Oiseaux, page 242.

(4) Léonard Frisch, pl. 110 et 111.

le seul animal qui ait du poil sous les pieds (1). Certainement, s'il eût connu un oiseau qui eût eu aussi du poil sous les pieds, il n'aurait pas manqué d'en faire mention dans cet endroit, où il s'occupait en général, selon sa manière, de la comparaison des parties correspondantes dans les animaux, et par conséquent des plumes des oiseaux, ainsi que des poils des quadrupèdes.

Le nom de lagopède, que je donne à cet oiseau, n'est rien moins qu'un nouveau nom; c'est au contraire celui que Pline et les anciens lui ont donné (2), qu'on a mal à propos appliqué à quelques oiseaux de nuit, lesquels ont le dessus, et non le dessous des pieds garni de plumes (3), mais qui doit être conservé exclusivement à l'espèce dont il s'agit ici, avec d'autant plus de raison, qu'il exprime un attribut unique parmi les oiseaux, qui est d'avoir, comme le lièvre, le dessous des pieds velus (4).

Pline ajoute à ce caractère distinctif du *lagopus*, ou *lagopède*, sa grosseur, qui est celle d'un pigeon; sa couleur, qui est blanche; la qualité de sa chair, qui est excellente; son séjour de préférence, qui est le sommet des Alpes; enfin, sa nature, qui

(1) Aristote, lib. 3, cap. 12.

(2) Plin., Hist. nat., lib. 10, cap. 48.

(3) *Si mens auritâ gaudet Lagope flacens*. Martial. Il est visible que le poète entend parler du duc dans ce passage; mais le duc n'a pas le pied velu par dessous.

(4) Belon, Nature des Oiseaux, page 259. Willughby, page 127 et Klein, Prodrom. Hist. Avi., pag. 173.

est d'être très-sauvage et peu susceptible d'être apprivoisé : il finit par dire que sa chair se corrompt fort promptement.

L'exactitude laborieuse des modernes a complété cette description à l'antique, qui ne présente que les masses principales. Le premier trait qu'ils ont ajouté au tableau, et qui n'eût point échappé à Pline, s'il eût vu l'oiseau par lui-même, c'est cette peau glanduleuse qui lui forme au-dessus des yeux des espèces de sourcils rouges, mais d'un rouge plus vif dans le mâle que dans la femelle : celle-ci est aussi plus petite, et n'a point sur la tête les deux traits noirs qui, dans le mâle, vont de la base du bec aux yeux, et même au-delà des yeux, en se dirigeant vers les oreilles : à cela près, le mâle et la femelle se ressemblent dans tout le reste, quant à la forme extérieure; et tout ce que j'en dirai dans la suite sera commun à l'un et à l'autre.

La blancheur des lagopèdes n'est pas universelle, et sans aucun mélange dans le temps même où ils sont le plus blancs, c'est-à-dire au milieu de l'hiver : la principale exception est dans les pennes de la queue, dont la plupart sont noires avec un peu de blanc à la pointe; mais il paraît par les descriptions, que ce ne sont pas constamment les mêmes pennes qui sont de cette couleur. Linnæus, dans sa *Fauna Suecica*, dit que ce sont les pennes du milieu qui sont noires (1); et dans

(1) Tetrao rectricibus albis, intermediis nigris, apice albis. Fauna Suec. n° 169.

son *Systema Naturæ*, il dit (1), avec M. Brisson et Willughby (2), que ces mêmes pennes sont blanches, et les latérales noires : tous ces naturalistes n'y ont pas regardé d'assez près. Dans le sujet que nous avons fait dessiner, et dans d'autres que nous avons examinés, nous avons trouvé la queue composée de deux rangs de plumes l'un sur l'autre; celui de dessus blanc en entier, et celui de dessous noir, ayant chacun quatorze plumes (3). Klein parle d'un oiseau de cette espèce qu'il avait reçu de Prusse le 20 janvier 1747, et qui était entièrement blanc, excepté le bec, la partie inférieure de la queue et la tige de six pennes de l'aile. Le pasteur lappon Samuel Rhéen, qu'il cite, assure que sa poule de neige, qui est notre lagopède, n'avait pas une seule plume noire, excepté la femelle, qui en avait une de cette couleur à chaque aile (4); et la perdrix blanche, dont parle Gesner (5), était en effet toute blanche, excepté autour des oreilles, où elle avait quelques marques noires : les couvertures de la queue, qui sont blanches et s'étendent par toute sa longueur,

(1) Tetrao pedibus lanatis, remigibus albis, rectricibus nigris, apice albis, intermediis totis albis. Syst. nat., edit. 10, p. 159, n° 91, art. 4.

(2) Willughby, page 127, n° 5.

(3) *Nota*. On ne peut compter exactement le nombre de ces plumes, qu'en déplumant, comme nous l'avons fait, le dessus et le dessous du croupion de ces oiseaux; et c'est ainsi que nous nous sommes assurés qu'il y en a quatorze blanches en dessus et quatorze noires en dessous.

(4) Klein, page 173.

(5) Gesner, page 577.

et recouvrent les plumes noires, ont donné lieu à la plupart de ces méprises. M. Brisson compte dix-huit pennes dans la queue, tandis que Willughby et la plupart des autres ornithologistes n'en comptent que seize, et qu'il n'y en a réellement que quatorze. Il semble que le plumage de cet oiseau, tout variable qu'il est, est sujet à moins de variétés que l'on n'en trouve dans les descriptions des naturalistes (1). Les ailes ont vingt-quatre pennes, dont la troisième, à compter de la plus extérieure, est la plus longue; et ces trois pennes, ainsi que les trois suivantes de chaque côté, ont la tige noire lors même qu'elles sont blanches. Le duvet qui environne les pieds et les doigts jusqu'aux ongles est fort doux et fort épais; et l'on n'a pas manqué de dire que c'était

(1) *Nota*. Il n'est pas étonnant que les auteurs diffèrent du blanc au noir sur la couleur des plumes latérales de la queue de cet oiseau; car, en déployant et étendant cette queue avec la main, on est absolument le maître de terminer les côtés par des plumes noires ou par des plumes blanches, parce qu'on peut les étendre et les placer également de côté. M. Daubenton le jeune a très-bien remarqué qu'il y aurait encore une autre manière de se décider ici sur la contradiction des auteurs, et de reconnaître évidemment que la queue n'est composée que de quatorze plumes toutes noires, à l'exception de la plus extérieure, qui est bordée de blanc près de son origine, et de la pointe, qui est blanche dans toutes, parce que les tuyaux de ces quatorze plumes noires sont plus gros, du double, que les tuyaux des quatorze plumes blanches, et qu'ils sont moins avancés, ne recouvrant pas même en entier les tuyaux des plumes noires; en sorte qu'on peut croire que ces plumes blanches ne servent que de couvertures, quoique les quatre du milieu soient aussi grandes que les noires, lesquelles sont à très-peu près toutes également longues.

des espèces de gands fourrés que la nature avait accordés à ces oiseaux, pour les garantir des grands froids auxquels ils sont exposés. Leurs ongles sont fort longs, même celui du petit doigt de derrière : celui du doigt du milieu est creusé par-dessous, selon sa longueur, et les bords en sont tranchants; ce qui lui donne de la facilité pour se creuser des trous dans la neige.

Le lagopède est au moins de la grosseur d'un pigeon privé, selon Willughby; il a quatorze à quinze pouces de long, vingt et un à vingt-deux pouces de vol, et pèse quatorze onces; le nôtre est un peu moins gros : mais M. Linnæus a remarqué qu'il y en avait de différentes grandeurs, et que le plus petit de tous était celui des Alpes (1). Il est vrai qu'il ajoute, au même endroit, que cet oiseau se trouve dans les forêts des provinces du nord, et surtout de la Laponie; ce qui me ferait douter que ce fût la même espèce que notre lagopède des Alpes, qui a des habitudes toutes différentes, puisqu'il ne se plaît que sur les plus hautes montagnes; à moins qu'on ne veuille dire que la température qui règne sur la cime de nos Alpes est à peu près la même que celle des vallées et des forêts de Laponie. Mais ce qui achève de me persuader qu'il y a ici confusion d'espèces, c'est le peu d'accord des écrivains sur le cri du lagopède. Belon dit qu'il chante

(1) Linnæus, Fauna Suecica, pag. 169.

comme la perdrix (1); Gesner, que sa voix a quelque chose de celle du cerf (2): Linnæus compare son ramage à un caquet babillard et à un rire moqueur. Enfin, Willughby parle des plumes des pieds comme d'un duvet doux (*plumulis mollibus*); et Frisch les compare à des soies de cochon (3). Or, comment rapporter à la même espèce des oiseaux qui diffèrent par la grandeur, par les habitudes naturelles, par la voix, par la qualité de leurs plumes, je pourrais encore ajouter par leurs couleurs; car nous avons vu que celle des pennes de la queue n'est rien moins que constante? Mais ici les couleurs du plumage sont si variables dans le même individu, qu'il ne serait pas raisonnable d'en faire le caractère de l'espèce: je me crois donc fondé à séparer le lagopède des Alpes, des Pyrénées et autres montagnes semblables, d'avec les oiseaux de même genre qui se trouvent dans les forêts et même dans les plaines des pays septentrionaux, et qui paraissent être plutôt des tétras, des gélinottes ou des attagas; et en cela je ne fais que me rapprocher de l'opinion de Pline, qui parle de son *lagopus* comme d'un oiseau propre aux Alpes.

Nous avons vu ci-dessus que le blanc était sa livrée d'hiver; celle d'été consiste en des taches

---

(1) Belon, Nature des oiseaux, page 259.

(2) Gesner, page 578.

(3) Frisch, Nature des Oiseaux, planche 60.

brunes, semées sans ordre sur un fond blanc : on peut dire néanmoins qu'il n'y a point d'été pour lui, et qu'il est déterminé, par sa singulière organisation, à ne se plaire que dans une température glaciale ; car, à mesure que la neige fond sur le penchant des montagnes, il monte et va chercher sur les sommets les plus élevés celle qui ne fond jamais ; non-seulement il s'en approche, mais il s'y creuse des trous, des espèces de clapiers, où il se met à l'abri des rayons du soleil qui paraissent l'offusquer ou l'incommoder (1). Il serait curieux d'observer de près cet oiseau, d'étudier sa conformation intérieure, la structure de ses organes, de démêler pourquoi le froid lui est si nécessaire, pourquoi il évite le soleil avec tant de soin, tandis que presque tous les êtres animés le désirent, le cherchent, le saluent comme le père de la nature, et reçoivent avec délices les douces influences de sa chaleur féconde et bienfaisante : serait-ce par les mêmes causes qui obligent les oiseaux de nuit à fuir la lumière ? ou les lagopèdes seraient-ils les chacrelas de la famille des oiseaux ?

Quoi qu'il en soit, on comprend bien qu'un oiseau de cette nature est difficile à apprivoiser ; et Pline le dit expressément, comme nous l'avons vu : cependant Redi parle de deux lagopèdes qu'il nomme *perdrix blanches des Pyrénées*, et qu'on

(1) Belon, page 259.

avait nourries dans la volière du jardin de *Boboli*, appartenant au grand duc (1).

Les lagopèdes volent par troupes, et ne volent jamais bien haut, car ce sont des oiseaux pesants : lorsqu'ils voient un homme, ils restent immobiles sur la neige pour n'être point aperçus ; mais ils sont souvent trahis par leur blancheur, qui a plus d'éclat que la neige même. Au reste, soit stupidité, soit inexpérience, ils se familiarisent assez aisément avec l'homme : souvent pour les prendre il ne faut que leur présenter du pain, ou même faire tourner un chapeau devant eux, et saisir le moment où ils s'occupent de ce nouvel objet pour leur passer un lacet dans le cou, ou pour les tuer par derrière à coups de perches (2) ; on dit même qu'ils n'oseront jamais franchir une rangée de pierres alignées grossièrement, comme pour faire la première assise d'une muraille, et qu'ils iront constamment tout le long de cette humble barrière, jusqu'aux piéges que les chasseurs leur ont préparés.

Ils vivent des chatons des feuilles et des jeunes pousses de pin, de bouleau, de bruyère, de myrtille et d'autres plantes qui croissent ordinairement sur les montagnes (3) ; et c'est sans doute à la qualité de leur nourriture qu'on doit imputer cette légère amertume qu'on reproche à leur

(1) Voyez Collect. Acad. part. étrang. tom. I, page 520.

(2) Gesner, page 578.

(3) Willughby, page 127 ; Klein, page 116.

chair (1), laquelle est d'ailleurs un bon manger : on la regarde comme viande noire, et c'est un gibier très-commun, tant sur le mont Cenis que dans toutes les villes et villages à portée des montagnes de Savoie (2). J'en ai mangé, et je lui trouve beaucoup de ressemblance pour le goût avec la chair du lièvre.

Les femelles pondent et couvent leurs œufs à terre, ou plutôt sur les rochers (3); c'est tout ce qu'on sait de leur façon de se multiplier : il faudrait avoir des ailes pour étudier à fond les mœurs et les habitudes des oiseaux, et surtout de ceux qui ne veulent point se plier au joug de la domesticité, et qui ne se plaisent que dans des lieux inhabitables.

Le lagopède a un très-gros jabot, un gésier musculeux, où l'on trouve de petites pierres mêlées avec les aliments; les intestins longs de trente-six à trente-sept pouces; de gros *cæcums* cannelés et fort longs, mais de longueur inégale, selon Redi, et qui sont souvent pleins de très-petits vers (4) : les tuniques de l'intestin grêle présentent un réseau très-curieux, formé par une multitude de petits vaisseaux, ou plutôt de petites rides disposées avec ordre et symétrie (5). On a

(1) Gesner, page 578.
(2) Belon, page 259.
(3) Gesner, page 578; Rzaczynski, page 411.
(4) Collect. Acad. part. étrang. tome I, page 520.
(5) Voyez Klein, page 117; et Willughby, page 127, n° 5.

remarqué qu'il avait le cœur un peu plus petit, et la rate beaucoup plus petite que l'attagas (1); et que le canal cystique et le conduit hépatique allaient se rendre dans les intestins séparément, et même à une assez grande distance l'un de l'autre (2).

Je ne puis finir cet article sans remarquer, avec Aldrovande, que parmi les noms divers qui ont été donnés au lagopède, Gesner place celui d'*urblan* comme un mot italien en usage dans la Lombardie, mais que ce mot est tout-à-fait étranger et à la Lombardie et à toute oreille italienne: il pourrait bien en être de même de *rhonças* et de *herbey*, autres noms que, selon le même Gesner, les Grisons, qui parlent italien, donnent aux lagopèdes. Dans la partie de la Savoie qui avoisine le Valais, on les nomme *arbenne;* et ce mot, différemment altéré par différents patois, moitié suisse, moitié grison, aura pu produire quelques-uns de ceux dont je viens de parler.

(1) Roberg. apud Kleinum, Hist. Avi., pag. 117.

(2) Redi, Collect. Acad. part. étrang. tome I, page 467.

LE LAGOPÈDE

DE LA BAIE D'HUDSON.[1]

LE TÉTRAS DES SAULES; *tetrao Salicetti*; Temm. — *Tetrao Albus*; Linn. (2).

Les auteurs de la Zoologie Britannique (3) font à M. Brisson un juste reproche de ce qu'il joint, dans une même liste (4), le ptarmigon avec la perdrix blanche de M. Edwards, *planche* 72, comme ne faisant qu'un seul et même oiseau, tandis que ce sont en effet deux espèces différentes; car la perdrix blanche de M. Edwards est plus de deux fois plus grosse que le ptarmigon, et les couleurs de leur plumage d'été sont aussi fort différentes, celle-là ayant de larges taches de blanc

(1) Perdrix. Anderson, Hist. d'Islande et de Groenland, tome I, p. 77; et tome II, page 49. — Perdrix blanche. Voyage de la baie d'Hudson, tome I, page 51 avec une figure. — Perdrix blanche. Edwards, Hist. nat. des Oiseaux, tome II, planche 72, avec une figure bien coloriée.

(2) Brisson a confondu le lagopède avec cette espèce, à laquelle M. Virey réunit à tort le tetrao rupestris de Gmelin, qui ne diffère point du tetrao lagopus. Lam. 1825.

(3) Britisch Zoology, pag. 86.

(4) Brisson, Ornithologie, tome I, pages 216 et 217.

et d'orangé-foncé, et le ptarmigon ayant des mouchetures d'un brun-obscur sur un brun-clair. Du reste, ces mêmes auteurs avouent que la livrée d'hiver de ces oiseaux est la même, c'est-à-dire presque entièrement blanche. M. Edwards dit que les pennes latérales de la queue sont noires, même en hiver, avec du blanc au bout; et cependant il ajoute plus bas qu'un de ces oiseaux qui avait été tué en hiver, et apporté de la baie d'Hudson par M. Light, était parfaitement blanc; ce qui prouve de plus en plus combien, dans cette espèce, les couleurs du plumage sont variables.

La perdrix blanche dont il s'agit ici est de grosseur moyenne entre la perdrix et le faisan, et elle aurait assez la forme de la perdrix si elle n'avait pas la queue un peu longue. Le sujet représenté dans la *planche* 72 d'Edwards est un coq, tel qu'il est au printemps lorsqu'il commence à prendre sa livrée d'été; et lorsque, éprouvant les influences de cette saison d'amour, il a ses sourcils membraneux plus rouges et plus saillants, plus élevés, tels en un mot que ceux de l'attagas; il a en outre de petites plumes blanches autour des yeux, et d'autres à la base du bec, lesquelles recouvrent les orifices des narines: les deux pennes du milieu sont variées comme celles du cou; les deux suivantes sont blanches, et toutes les autres noirâtres avec du blanc à la pointe, en été comme en hiver.

La livrée d'été ne s'étend que sur la partie su-

périeure du corps ; le ventre reste toujours blanc; les pieds et les doigts sont entièrement couverts de plumes, ou plutôt de poils blancs ; les ongles sont moins courbés qu'ils ne le sont ordinairement dans les oiseaux (1).

Cette perdrix blanche se tient toute l'année à la baie d'Hudson ; elle y passe les nuits dans des trous qu'elle sait se creuser sous la neige, dont la consistance, en ces contrées, est comme celle d'un sable très-fin. Le matin elle prend son essor et s'élève droit en haut, en secouant la neige de dessus ses ailes. Elle mange le matin et le soir, et ne paraît pas craindre le soleil comme notre lagopède des Alpes, puisqu'elle se tient tous les jours exposée à l'action de ses rayons, dans le temps de la journée où ils ont le plus de force. M. Edwards a reçu ce même oiseau de Norwège, qui me paraît faire la nuance entre le lagopède dont il a les pieds, et l'attagas, dont il a les grands sourcils rouges.

(1) Nous avons vu deux oiseaux envoyés de Sibérie sous le nom de *lagopèdes*, qui sont vraisemblablement de la même espèce que le lagopède de la baie d'Hudson, et qui ont en effet les ongles si plats, qu'ils ressemblaient plutôt à des ongles de singe qu'à des griffes d'oiseaux.

OISEAUX ÉTRANGERS

QUI ONT RAPPORT

AUX COQS DE BRUYÈRE, AUX GÉLINOTTES, AUX ATTAGAS, ETC.

I.

LA GÉLINOTTE DU CANADA. (1)

Tetrao Canadensis; Linn.

Il me paraît que M. Brisson a fait un double emploi en donnant la gélinotte de Canada qu'il a vue, pour une espèce différente de la gélinotte de la baie d'Hudson, qu'à la vérité il n'avait pas vue: mais il suffisait de comparer la gélinotte de Canada, en nature, avec les planches enluminées d'Edwards de la gélinotte de la baie d'Hudson, pour reconaître que c'était le même oiseau; et nos lecteurs le verront aisément en comparant les

(1) Gélinotte de Canada. — Coq de bruyère brun et tacheté. Voyage de la baie d'Hudson, tome I, page 50, avec une figure. — Francolini brun tacheté. Edwards, planche 118, le mâle; et planche 71, la femelle. — Gélinotte de Canada. Brisson, tome I, page 203. Gélinotte de la baie d'Hudson. Idem, ibidem, page 201.

planches enluminées, nos 131 et 132, avec celles de M. Edwards, nos 118 et 71. Voilà donc une espèce nominale de moins, et l'on doit attribuer à la gélinotte de Canada tout ce que MM. Ellis et Edwards disent de la gélinotte de la baie d'Hudson.

Elle abonde toute l'année dans les terres voisines de la baie d'Hudson : elle y habite par préférence les plaines et les lieux bas; au lieu que sous un autre ciel, la même espèce, dit M. Ellis, ne se trouve que dans des terres fort élevées, et même au sommet des montagnes. En Canada elle porte le nom de perdrix.

Le mâle est plus petit que la gélinotte ordinaire; il a les sourcils rouges, les narines couvertes de petites plumes noires, les ailes courtes, les pieds velus jusqu'au bas du tarse, les doigts et les ongles gris, le bec noir. En général, il est d'une couleur fort rembrunie, et qui n'est égayée que par quelques taches blanches autour des yeux, sur les flancs et en quelques autres endroits.

La femelle est plus petite que le mâle; elle a les couleurs de son plumage moins sombres et plus variées; elle lui ressemble dans tout le reste.

L'un et l'autre mangent des pignons de pin, des baies de genevrier, etc. On les trouve dans le nord de l'Amérique en très-grande quantité, et on en fait des provisions aux approches de l'hiver : la gelée les saisit et les conserve; et, à mesure qu'on en veut manger, on les fait dégeler dans l'eau froide.

2.

LE COQ DE BRUYÈRE A FRAISE,

OU

LA GROSSE GÉLINOTTE DE CANADA. (1)

Tetrao Umbellus; Linn. — *Tetrao Togatus*; Linn. (2).

Je soupçonne encore ici un double emploi, et je suis bien tenté de croire que cette grosse gélinotte de Canada, que M. Brisson donne comme une espèce nouvelle, et différente de sa gélinotte huppée de Pensylvanie, est néanmoins la même, c'est-à-dire la même aussi que celle du coq de bruyère à fraise de M. Edwards. Il est vrai qu'en comparant cet oiseau en nature, ou même notre planche enluminée, n° 104, avec celle de M. Edwards, n° 248, il paraîtra au premier coup d'œil des différences très-considérables entre ces deux oiseaux; mais, si l'on fait attention aux ressemblances : et en même temps aux différentes vues des dessinateurs, dont l'un, M. Edwards, a voulu représenter les plumes au-dessus des ailes et de

(1) Brisson, tome I, page 207..... La Gélinotte huppée de Pensylvanie. Idem, ibidem, page 214. — Coq de bruyère à fraise. Edwards, Glanures, planche 248.

(2) Gmelin, dans le Syst. nat. de Linné, a fait deux espèces d'une seule. C'est à tort que Brisson y a réuni la Gélinotte huppée de Pensylvanie nommée par Linné tetrao cupido : c'est une espèce distincte.
Lam. 1825.

la tête, relevées comme si l'oiseau était non-seulement vivant, mais en action d'amour, et dont l'autre, M. Martinet, n'a dessiné cet oiseau que mort et sans plumes érigées ou redressées; la disconvenance des dessins se réduira à peu de chose, ou plutôt s'évanouira tout-à-fait par une présomption bien fondée, c'est que notre oiseau est la femelle de celui d'Edwards : d'ailleurs, cet habile naturaliste dit positivement qu'il ne fait que supposer la huppe à son oiseau, parce qu'ayant les plumes du sommet de la tête plus longues que les autres, il présume qu'il peut les redresser à sa volonté, comme celles qui sont au-dessus de ses ailes; et du reste, la grandeur, la figure, les mœurs et le climat étant ici les mêmes, je pense être fondé à présumer que la grosse gélinotte du Canada, la gélinotte huppée de Pensylvanie de M. Brisson, et le coq de bruyère à fraise de M. Edwards, ne font qu'une seule et même espèce, à laquelle on doit encore rapporter le coq de bois d'Amérique, décrit et représenté par Catesby (1).

Elle est un peu plus grosse que la gélinotte ordinaire, et lui ressemble par ses ailes courtes, et en ce que les plumes qui couvrent ses pieds ne descendent pas jusqu'aux doigts; mais elle n'a ni sourcils rouges, ni cercles de cette couleur autour des yeux. Ce qui la caractérise, ce sont deux

---

(1) Catesby, Appendix, fig. 1.

touffes de plumes plus longues que les autres et recourbées en bas, qu'elle a au haut de la poitrine, une de chaque côté : les plumes de ces touffes sont d'un beau noir, ayant sur leurs bords des reflets brillants qui jouent entre la couleur d'or et le vert; l'oiseau peut relever, quand il veut, ces espèces de fausses ailes, qui, lorsqu'elles sont pliées, tombent de part et d'autre sur la partie supérieure des ailes véritables. Le bec, les doigts et les ongles sont d'un brun rougeâtre.

Cet oiseau, selon M. Edwards, est fort commun dans le Maryland et la Pensylvanie, où on lui donne le nom de *faisan :* cependant il a, par son naturel et ses habitudes, beaucoup plus d'affinité avec le tétras ou coq de bruyère; il tient le milieu pour la grosseur entre le faisan et la perdrix. Ses pieds sont garnis de plumes, et ses doigts dentelés sur les bords comme ceux des tétras; son bec est semblable à celui du coq ordinaire; l'ouverture des narines est recouverte par de petites plumes qui naissent de la base du bec, et se dirigent en avant; tout le dessus du corps, compris la tête, la queue et les ailes, est émaillé de différentes couleurs brunes, plus ou moins claires, d'orangé et de noir; la gorge est d'un orangé brillant, quoique un peu foncé; l'estomac, le ventre et les cuisses ont des taches noires en forme de croissant, distribuées avec régularité sur un fond blanc; il a sur la tête et autour du cou de longues plumes, dont il peut, en les redressant à

son gré, se former une huppe et une sorte de fraise; ce qu'il fait, principalement lorsqu'il est en amour : il relève en même temps les plumes de sa queue en faisant la roue, gonflant son jabot, traînant les ailes, et accompagnant son action d'un bruit sourd et d'un bourdonnement semblable à celui du coq d'Inde; il a de plus, pour rappeler ses femelles, un battement d'ailes très-singulier, et assez fort pour se faire entendre à un demi-mille de distance par un temps calme. Il se plaît à cet exercice au printemps et en automne, qui sont le temps de sa chaleur, et il le répète tous les jours a des heures réglées; savoir, à neuf heures du matin et sur les quatre heures du soir; mais toujours étant posé sur un tronc sec : lorsqu'il commence, il met d'abord un intervalle d'environ deux secondes entre chaque battement, puis accélérant la vitesse par degrés, les coups se succèdent à la fin avec tant de rapidité, qu'ils ne font plus qu'un bruit continu, semblable à celui d'un tambour, d'autres disent d'un tonnerre éloigné; ce bruit dure environ une minute, et recommence par les mêmes gradations après sept ou huit minutes de repos : tout ce bruit n'est qu'une invitation d'amour que la mâle adresse à ses femelles, que celles-ci entendent de loin, et qui devient l'annonce d'une génération nouvelle; mais qui ne devient aussi que trop souvent un signal de destruction; car les chasseurs, avertis par ce bruit, qui n'est point pour eux, s'approchent de l'oiseau.

sans en être aperçus, et saisissent le moment de cette espèce de convulsion pour le tirer à coup sûr : je dis sans en être aperçus ; car dès que cet oiseau voit un homme, il s'arrête aussitôt, fût-il dans la plus grande violence de son mouvement, et il s'envole à trois ou quatre cents pas : ce sont bien là les habitudes de nos tétras d'Europe et leurs mœurs, quoique un peu outrées.

La nourriture ordinaire de ceux de Pensylvanie sont les grains, les fruits, les raisins, et surtout les baies de lierre ; ce qui est remarquable, parce que ces baies sont un poison pour plusieurs animaux.

Ils ne couvent que deux fois l'année, apparemment au printemps et en automne, qui sont les deux saisons où le mâle bat des ailes : ils font leurs nids à terre avec des feuilles, ou à côté d'un tronc sec couché par terre, ou au pied d'un arbre debout, ce qui dénote un oiseau pesant : ils pondent de douze à seize œufs, et les couvent environ trois semaines. La mère a fort à cœur la conservation de ses petits ; elle s'expose à tout pour les défendre, et cherche à attirer sur elle-même les dangers qui les menacent ; ses petits, de leur côté, savent se cacher très-finement dans les feuilles : mais tout cela n'empêche pas que les oiseaux de proie n'en détruisent beaucoup. La couvée forme une compagnie qui ne se divise qu'au printemps de l'année suivante.

Ces oiseaux sont fort sauvages, et rien ne peut

les apprivoiser : si on en fait couver par des poules ordinaires, ils s'échapperont et s'enfuiront dans les bois presque aussitôt qu'ils seront éclos.

Leur chair est blanche et très-bonne à manger : serait-ce par cette raison que les oiseaux de proie leur donnent la chasse avec tant d'acharnement? Nous avons eu déja ce soupçon à l'occasion des tétras d'Europe : s'il était confirmé par un nombre suffisant d'observations, il s'ensuivrait non seulement que la voracité n'exclut pas toujours un appétit de préférence, mais que l'oiseau de proie est à peu près de même goût que l'homme, et ce serait une analogie de plus entre les deux espèces.

3.

TETRAS PHASIANELLE ; *Tetrao Phasianellus* ; Linn.

L'oiseau d'Amérique qu'on peut appeler gélinotte à longue queue, dessiné et décrit par M. Edwards, sous le nom de *heath cock* ou *grous*, coq de bruyère de la baie d'Hudson, et qui me paraît être plus voisin des gélinottes que des coqs de bruyère, ou des faisans dont on lui a aussi donné le nom : cette gélinotte à longue queue, représentée dans la *planche* 117 de M. Edwards, est une femelle ; elle a la grosseur, la couleur et la longue queue du faisan : le plumage du mâle est plus rembruni, plus lustré, et il a des reflets à l'endroit du cou ; ce mâle se tient aussi très-droit, et il a la démarche fière ; différences qui se

retrouvent constamment entre le mâle et la femelle dans toutes les espèces qui appartiennent à ce genre d'oiseau. M. Edwards n'a pas osé donner des sourcils rouges à cette femelle, parce qu'il n'a vu que l'oiseau empaillé, sur lequel ce caractère n'était point assez apparent; les pieds étaient pattus, les doigts dentelés sur les bords, le doigt postérieur fort court.

A la baie d'Hudson, on donne à ces gélinottes le nom de *faisan*. En effet, ils font, par leur longue queue, la nuance entre les gélinottes et les faisans; les deux pennes du milieu de cette queue excèdent d'environ deux pouces les deux suivantes de part et d'autre, et ainsi de suite. Ces oiseaux se trouvent aussi en Virginie, dans les bois et les lieux inhabités.

LE PAON.[1]

Le paon domestique; Cuvier. — *Pavo Cristatus ;* Linn.

Si l'empire appartenait à la beauté et non à la force, le paon serait, sans contredit, le roi des oiseaux; il n'en est point sur qui la nature ait versé ses trésors avec plus de profusion : la taille grande, le port imposant, la démarche fière, la figure noble, les proportions du corps élégantes et sveltes, tout ce qui annonce un être de distinction lui a été donné. Une aigrette mobile et légère, peinte des plus riches couleurs, orne sa tête et l'élève sans la charger : son incomparable plumage, semble réunir tout ce qui flatte nos yeux dans le coloris tendre et frais des plus belles fleurs, tout ce qui les éblouit dans les reflets pétillants des pierreries, tout ce qui les étonne dans l'éclat majestueux de l'arc-en-ciel; non-seulement la nature a réuni sur le plumage du paon toutes les

(1) Le paon. En grec, Ταὼς ; en latin, *pavo ;* en espagnol, *pavon ;* en italien, *pavone ;* en allemand, *psau ;* en anglais, *peacock ;* en suédois, *paofogel ;* en polonais, *Paw.*—Paon. Belon, Hist. nat. des Oiseaux page 233. — *Pavo.* Gesner, Avi. pag. 656. — *Pavo.* Frisch, pl. 118, avec une figure coloriée du mâle.



P. Oudart del · Litho. de C. Motte · Meunier direx.

1. Le Paon, 2. l'Eperonnier.

couleurs du ciel et de la terre pour en faire le chef-d'œuvre de sa magnificence, elle les a encore mêlées, assorties, nuancées, fondues de son inimitable pinceau, et en a fait un tableau unique, où elles tirent de leur mélange avec des nuances plus sombres, et de leurs oppositions entre elles, un nouveau lustre et des effets de lumière si sublimes, que notre art ne peut ni les imiter ni les décrire.

Tel paraît à nos yeux le plumage du paon, lorsqu'il se promène paisible et seul dans un beau jour de printemps: mais, si sa femelle vient tout à coup à paraître, si les feux de l'amour, se joignant aux secrètes influences de la saison, le tirent de son repos, lui inspirent une nouvelle ardeur et de nouveaux désirs, alors toutes ses beautés se multiplient, ses yeux s'animent et prennent de l'expression, son aigrette s'agite sur sa tête et annonce l'émotion intérieure; les longues plumes de sa queue déploient, en se relevant, leurs richesses éblouissantes; sa tête et son cou, se renversant noblement en arrière, se dessinent avec grace sur ce fond radieux, où la lumière du soleil se joue en mille manières, se perd et se reproduit sans cesse, et semble prendre un nouvel éclat plus doux et plus moëlleux, de nouvelles couleurs plus variées et plus harmonieuses: chaque mouvement de l'oiseau produit des milliers de nuances nouvelles, des gerbes de reflets ondoyants et fugitifs, sans cesse remplacés par d'autres reflets

et d'autres nuances toujours diverses et toujours admirables.

Le paon ne semble alors connaître ses avantages que pour en faire hommage à sa compagne, qui en est privée, sans en être moins chérie; et la vivacité que l'ardeur de l'amour mêle à son action ne fait qu'ajouter de nouvelles graces à ses mouvements, qui sont naturellement nobles, fiers et majestueux, et qui, dans ces moments, sont accompagnés d'un murmure énergique et sourd qui exprime le désir (1).

Mais ces plumes brillantes, qui surpassent en éclat les plus belles fleurs, se flétrissent aussi comme elles, et tombent chaque année (2). Le paon, comme s'il sentait la honte de sa perte, craint de se faire voir dans cet état humiliant, et cherche les retraites les plus sombres pour s'y cacher à tous les yeux, jusqu'à ce qu'un nouveau printemps, lui rendant sa parure accoutumée, le ramène sur la scène pour y jouir des hommages dus à sa beauté: car on prétend qu'il en jouit en effet; qu'il est sensible à l'admiration; que le vrai moyen de l'engager à étaler ses belles plumes, c'est de lui donner des regards d'attention et des louanges; et qu'au contraire, lorsqu'on paraît le regarder froidement et sans beaucoup d'intérêt, il replie tous

(1) Cum stridore procurrens. Palladius, DE RE RUSTICA, lib. I cap. 28.

(2) Amittit pennas cum primis arborum frondibus, recipit cum germine earumdem. Aristote, Hist. Animal, lib. 6, cap. 9.

ses trésors et les cache à qui ne sait point les admirer.

Quoique le paon soit depuis long-temps comme naturalisé en Europe, cependant il n'en est pas plus originaire : ce sont les Indes orientales, c'est le climat qui produit le saphir, le rubis, la topaze, qui doit être regardé comme son pays natal ; c'est de là qu'il a passé dans la partie occidentale de l'Asie, où, selon le témoignage positif de Théophraste cité par Pline, il avait été apporté d'ailleurs (1) ; au lieu qu'il ne paraît pas avoir passé de la partie la plus orientale de l'Asie, qui est la Chine, dans les Indes : car les voyageurs s'accordent à dire que, quoique les paons soient fort communs aux Indes orientales, on ne voit à la Chine que ceux qu'on y transporte des autres pays (2); ce qui prouve au moins qu'ils sont très-rares à la Chine.

Élien assure que ce sont les Barbares qui ont fait présent à la Grèce de ce bel oiseau (3) ; et ces Barbares ne peuvent guère être que les Indiens, puisque c'est aux Indes qu'Alexandre, qui avait parcouru l'Asie, et qui connaissait bien la Grèce, en a vu pour la première fois (4) : d'ail-

(1) Quippe cùm Theophrastus tradat invectitias esse in Asiâ etiam Columbas et Pavones. Plinii, Hist. nat. lib. 10, cap. 29.

(2) Navarrette, Description de la Chine, page 40 — 42.

(3) Ex Barbaris ad Græcos exportatus esse dicitur, primum autem diu rarus. Élien, Hist. Animal. lib. 5, cap. 21.

(4) Idem, ibidem.

leurs, il n'est point de pays où ils soient plus généralement répandus, et en aussi grande abondance, que dans les Indes. Mandeslo (1) et Thévenot (2) en ont trouvé en grand nombre dans la province de Guzaratte; Tavernier, dans toutes les Indes, mais particulièrement dans les territoires de Baroche, de Cambaya et de Broudra (3); François Pyrard, aux environs de Calicut (4); les Hollandais, sur toute la côte de Malabar (5); Lintscot, dans l'île de Ceylan (6); l'auteur du second voyage de Siam, dans les forêts sur les frontières de ce royaume, du côté de Camboge (7) et aux environs de la rivière de Meinam (8); le Gentil, à Java; Gemelli Carreri dans les îles Calamianes (9), situées entre les Philippines et Borneo. Si on ajoute à cela que, dans presque toutes ces contrées, les paons vivent dans l'état de sauvage, qu'ils ne sont nulle part ni si grands (10),

(1) Mandeslo, Voyage des Indes, tome II, livre 1, page 147.

(2) Thévenot, Voyage au levant, tome III, page 18.

(3) Voyage de Tavernier, tome III, livre 1, pages 57 et 58.

(4) Voyages de François Pyrard, tome I, page 426.

(5) Recueil des voyages qui ont servi à l'établissement de la Compagnie des Indes, tome IV, page 16.

(6) J. Hugonis Lintscot, navigatio in Orientem, pag. 39.

(7) Second Voyage de Siam, page 75.

(8) Idem, pag. 248.

(9) Gemelli Carreri, Voyages autour du monde, tome V, page 270.

(10) Sunt et Pavones in Indiâ maximi omnium. Ælian, de Naturâ Animal. lib. 16, cap 2.

ni si féconds (1), on ne pourra s'empêcher de regarder les Indes comme leur climat naturel (2); et en effet, un si bel oiseau ne pouvait guère manquer d'appartenir à ce pays si riche, si abondant en choses précieuses, où se trouvent la beauté, la richesse en tout genre, l'or, les perles, les pierreries, et qui doit être regardé comme le climat du luxe de la nature. Cette opinion est confirmée en quelque sorte par le texte sacré; car nous voyons que les paons sont comptés parmi les choses précieuses que la flotte de Salomon rapportait tous les trois ans: et il est clair que c'est ou des Indes, ou de la côte d'Afrique la plus voisine des Indes, que cette flotte, formée et équipée sur la mer Rouge (3), et qui ne pouvait s'éloigner des côtes, tirait ses richesses: or, il y a de fortes raisons de croire que ce n'était point des côtes d'Afrique; car jamais voyageur n'a dit avoir aperçu dans toute l'Afrique, ni même dans les îles adjacentes, des paons sauvages qui pussent être regardés comme propres et naturels à ces pays, si ce n'est dans l'île de Sainte-Hélène, où l'amiral Verhowen trouva des paons qu'on ne pouvait prendre qu'en les tuant à coups de fusil (4);

(1) Petrus Martyr, de rebus Oceani, dit que les paons pondent aux Indes de vingt à trente œufs.

(2) Voyez Seconde Relation des Hollandais, page 370.

(3) Voyez le troisième livre des Rois, chap 9, vers. 26.

(4) Recueil des voyages qui ont servi à l'etablissement de la compagnie des Indes, tome IV, page 161.

mais on ne se persuadera pas apparemment que la flotte de Salomon, qui n'avait point de boussole, se rendît tous les trois ans à l'île de Sainte-Hélène, où, d'ailleurs, elle n'aurait trouvé ni or, ni argent, ni ivoire, ni presque rien de tout ce qu'elle cherchait (1). De plus, il me paraît vraisemblable que cette île, éloignée de plus de trois cents lieues du continent, n'avait pas même de paons du temps de Salomon; mais que ceux qu'y trouvèrent les Hollandais y avaient été lâchés par les Portugais, à qui elle avait appartenu, ou par d'autres, et qu'ils s'y étaient multipliés d'autant plus facilement, que l'île de Sainte-Hélène n'a, dit-on, ni bête vénimeuse, ni animal vorace.

On ne peut guère douter que les paons que Kolbe a vus au cap de Bonne-Espérance, et qu'il dit être parfaitement semblables à ceux d'Europe, quoique la figure qu'il en donne s'en éloigne beaucoup (2), n'eussent la même origine que ceux de Sainte-Hélène, et qu'ils n'y eussent été apportés par quelques-uns des vaisseaux européens qui arrivent en foule sur cette côte.

On peut dire la même chose de ceux que les voyageurs ont aperçus au royaume de Congo (3), avec des dindons, qui certainement n'étaient point

---

(1) Aurum, argentum, dentes elephantorum, et simias et pavos. Reg. lib. 3, cap. 10, vers. 22.

(2) Voy. l'Histoire générale des voyages, tome V, planche 24.

(3) Voyage de P. Van-den-Broeek, dans le recueil des voyages qui ont servi à l'établissement de la compagnie des Indes, tome IV, page 321.

des oiseaux d'Afrique, et encore de ceux que l'on trouve sur les confins d'Angola, dans un bois environné de murs, où on les entretient pour le roi du pays (1): cette conjecture est fortifiée par le témoignage de Bosman, qui dit, en termes formels, qu'il n'y a point de paons sur la Côte-d'Or, et que l'oiseau pris par M. de Foquembrog et par d'autres pour un paon est un oiseau tout différent appelé *kroon-vogel* (2).

De plus, la dénomination de paon d'Afrique, donnée par la plupart des voyageurs aux demoiselles de Numidie (3), est encore une preuve directe que l'Afrique ne produit point de paons; et, si l'on en a vu anciennement en Libye, comme le rapporte Eustathe, c'en était sans doute qui avaient passé ou qu'on avait portés dans cette contrée de l'Afrique, l'une des plus voisines de la Judée, où Salomon en avait mis long-temps auparavant : mais il ne paraît pas qu'ils l'eussent adoptée pour leur patrie, et qu'ils s'y fussent beaucoup multipliés, puisqu'il y avait des lois très-sévères contre ceux qui en avaient tué, ou seulement blessé quelques-uns (4).

Il est donc à présumer que ce n'était point des côtes d'Afrique que la flotte de Salomon rappor-

(1) Relation de Pigafetta, page 92 et suivantes.

(2) Voyage de Guinée, lettre 15e, page 268.

(3) Voyez Labat, vol. III, page 141; et la Relation du Voyage de M. de Genes au détroit de Magellan, par le sieur Froger, page 41.

(4) Aldrovande, de Avibus, tom. II, p. 5.

tait les paons, des côtes d'Afrique, dis-je, où ils sont fort rares, et où l'on n'en trouve point dans l'état de sauvage; mais bien des côtes d'Asie où ils abondent, où ils vivent presque partout en liberté, où ils subsistent et se multiplient sans le secours de l'homme, où ils ont plus de grosseur, plus de fécondité que partout ailleurs, où ils sont, en un mot, comme sont tous les animaux dans leur climat naturel.

Des Indes ils auront facilement passé dans la partie occidentale de l'Asie; aussi voyons-nous, dans Diodore de Sicile, qu'il y en avait beaucoup dans la Babylonie: la Médie en nourrissait aussi de très-beaux et en si grande quantité, que cet oiseau en a eu le surnom d'*avis Medica* (1). Philostrate parle de ceux du Phase, qui avaient une huppe bleue (2), et les voyageurs en ont vu en Perse (3).

De l'Asie ils ont passé dans la Grèce, où ils furent d'abord si rares, qu'à Athènes on les montra pendant trente ans à chaque néoménie comme un objet de curiosité, et qu'on accourait en foule des villes voisines pour les voir (4).

---

(1) Aldrovande, Ornithol., tom. II, pag. 12.

(2) Ibidem, pag. 6.

(3) Thévenot, Voyage du Levant, tome II, page 200.

(4) Tanta fuit in urbibus pavonis prærogativa, ut Athenis tam a viris quàm a mulieribus statuto pretio spectatus fuerit; ubi singulis noviluniis et viros et mulieres admittentes ad hujusmodi spectaculum, ex eo fecêre questum non mediocrem, multique e Lacedæmone ac Thessaliâ videndi causâ eò confluxerint. Ælian, Hist. Animal. lib. 5, cap. 21.

On ne trouve pas l'époque certaine de cette migration du paon de l'Asie dans la Grèce; mais il y a preuve qu'il n'a commencé à paraître dans ce dernier pays que depuis le temps d'Alexandre, et que sa première station, au sortir de l'Asie, a été l'île de Samos.

Les paons n'ont donc paru dans la Grèce que depuis Alexandre; car ce conquérant n'en vit pour la première fois que dans les Indes, comme je l'ai déja remarqué; et il fut tellement frappé de leur beauté, qu'il défendit de les tuer sous des peines très-sévères; mais il y a toute apparence que peu de temps après Alexandre, et même avant la fin de son règne, ils devinrent fort communs; car nous voyons dans le poète Antiphanes, contemporain de ce prince, et qui lui a survécu, qu'une seule paire de paons apportée en Grèce s'y était multipliée à un tel point, qu'il y en avait autant que de cailles (1); et d'ailleurs, Aristote, qui ne survécut que deux ans à son élève, parle en plusieurs endroits des paons comme d'oiseaux fort connus.

En second lieu, que l'île de Samos ait été leur première station à leur passage d'Asie en Europe, c'est ce qui est probable par la position même de cette île, qui est très-voisine du continent de l'Asie; et de plus, cela est prouvé par un pas-

(1) Pavonum tantummodò par unum adduxit quispiam raram tunc avem; nunc vero plures sunt quam coturnices.



sage formel de Menodotus (1); quelques-uns même, forçant le sens de ce passage, et se prévalant de certaines médailles samiennes fort antiques, où était représentée Junon avec un paon à ses pieds (2), ont prétendu que Samos était la patrie première du paon, le vrai lieu de son origine, d'où il s'était répandu dans l'orient comme dans l'occident : mais il est aisé de voir, en pesant les paroles de Menodotus, qu'il n'a voulu dire autre chose, sinon qu'on avait vu des paons à Samos, avant d'en avoir vu dans aucune autre contrée située hors du continent de l'Asie, de même qu'on avait vu dans l'Éolie (ou l'Étolie) des méléagrides, qui sont bien connues pour être des oiseaux d'Afrique, avant d'en voir en aucun autre lieu de la Grèce *(Veluti.... quas meleagridas vocant ex Ætoliâ)*. D'ailleurs, l'île de Samos offrait aux paons un climat qui leur convenait, puisqu'ils y subsistaient dans l'état de sauvage (3), et qu'Aulugelle regarde ceux de cette île comme les plus beaux de tous (4).

---

(1) Sunt ibi Pavones Junoni sacri, primi quidem in Samo editi ac educati, indeque deducti ac in alias regiones devecti, veluti Galli e Perside et quas Meleagridras vocant ex Æolia (seu Ætolia). Vid. Atheneus, lib. 4, cap. 25.

(2) On en voit encore aujourd'hui quelques-unes, et même des médaillons qui représentent le temple de Samos avec Junon et ses paons. Voyage du Levant de M. de Tournefort, tome I, page 425.

(3) Pavonum greges agrestes transmarini esse dicuntur in insulis Sami in luco Junonis.... Varro, de Re Rusticâ, lib. 3, pag. 6.

(4) Aulugelle, Noct. Atticæ, lib. 7, cap. 16.

Ces raisons étaient plus que suffisantes pour servir de fondement à la dénomination d'oiseau de Samos que quelques auteurs ont donnée au paon: mais on ne pourrait pas la lui appliquer aujourd'hui, puisque M. de Tournefort ne fait aucune mention du paon dans la description de cette île, qu'il dit être pleine de perdrix, de bécasses, de bécassines, de grives, de pigeons sauvages, de tourterelles, de bec-figues, et d'une volaille excellente (1); et il n'y a pas d'apparence que M. de Tournefort ait voulu comprendre, sous la dénomination générique de volaille, un oiseau aussi considérable et aussi distingué.

Les paons, ayant passé de l'Asie dans la Grèce, se sont ensuite avancés dans les parties méridionales de l'Europe, et, de proche en proche, en France, en Allemagne, en Suisse et jusque dans la Suède (2), où, à la vérité, ils ne subsistent qu'en petit nombre, à force de soins (3), et non sans une altération considérable de leur plumage, comme nous le verrons dans la suite.

Enfin les Européens, qui, par l'étendue de leur commerce et de leur navigation, embrassent le

---

(1) M. de Tournefort, Voyage du Levant, tome I, page 412.

(2) *Nota.* Les Suisses sont la seule nation qui se soit appliquée à détruire, dans leur pays, cette belle espèce d'oiseau, avec autant de soin que toutes les autres en ont mis à la multiplier ; et cela en haine des ducs d'Autriche contre lesquels ils s'étaient révoltés, et dont l'écu avait une queue de paon pour cimier.

(3) Linnæus, Syst. Nat. edit. 10, pag. 156.

globe entier, les ont répandus d'abord sur les côtes d'Afrique, et dans quelques îles adjacentes; ensuite dans le Mexique, et de là dans le Pérou et dans quelques-unes des Antilles (1), comme Saint-Domingue et la Jamaïque, où l'on en voit beaucoup aujourd'hui (2), et où, avant cela, il n'y en avait pas un seul, par une suite de la loi générale du climat, qui exclut du nouveau monde tout animal terrestre attaché par sa nature aux pays chauds de l'ancien continent; loi à laquelle les oiseaux pesants ne sont pas moins assujettis que les quadrupèdes : or, l'on ne peut nier que les paons ne soient des oiseaux pesants, et les anciens l'avaient fort bien remarqué (3); il ne faut que jeter un coup d'œil sur leur conformation extérieure, pour juger qu'ils ne peuvent pas voler bien haut ni bien long-temps; la grosseur du corps, la briéveté des ailes et la longueur embarrassante de la queue, sont autant d'obstacles qui les empêchent de fendre l'air avec légèreté : d'ailleurs, les climats septentrionaux ne conviennent point à leur nature, et ils n'y restent jamais de leur plein gré (4).

Le coq paon n'a guère moins d'ardeur pour

---

(1) Histoire des Incas, tome II, page 329.

(2) Voyez l'histoire de Saint-Domingue de Charlevoix, t. I, p. 28-32; et le Synopsis Avium de Ray, pag. 183.

(3) Nec sublimiter possunt nec per longa spatia volare. Columelle, de Re Rusticâ, lib. 8, cap. 11.

(4) Habitat apud nostrates rariùs, præsertim in aviariis magnatum, non vero sponte. Linnæus, Fauna Suecica, pag. 60.

ses femelles, ni guère moins d'acharnement à se battre avec les autres mâles que le coq ordinaire (1); il en aurait même davantage, s'il était vrai ce qu'on en dit, que, lorsqu'il n'a qu'une ou deux poules, il les tourmente, les fatigue, les rend stériles à force de les féconder, et trouble l'œuvre de la génération à force d'en répéter les actes : dans ce cas, les œufs sortent de l'*oviductus* avant qu'ils aient eu le temps d'acquérir leur maturité (2). Pour mettre à profit cette violence de tempérament, il faut donner au mâle cinq ou six femelles (3); au lieu que le coq ordinaire, qui peut suffire à quinze ou vingt poules, s'il est réduit à une seule, la féconde encore utilement, et la rend mère d'une multitude de petits poussins.

Les paonnes ont aussi le tempérament fort lascif; et lorsqu'elles sont privées de mâles, elles s'excitent entre elles, et en se frottant dans la poussière (car ce sont oiseaux pulvérateurs), et, se procurant une fécondité imparfaite, elles pondent des œufs clairs et sans germe, dont il ne

(1) Voyez Columelle, de Re rusticâ, lib 8, cap 11.

(2) Quinque gallinas desiderat; nam si unam aut alteram fœtam sæpiùs compresserit, vixdum concepta in alvo vitiat ova, nec ad partum finit perduci, quoniam immatura genitalibus locis excedunt. Columelle, de Re Rustica, loco citato.

(3) Je donne ici l'opinion des anciens; car des personnes intelligentes que j'ai consultées, et qui ont élevé des paons en Bourgogne, m'ont assuré, d'après leur expérience, que les mâles ne se battaient jamais, et qu'il ne fallait à chacun qu'une ou deux femelles au plus; et peut-être cela n'arrive-t-il qu'à cause de la moindre chaleur du climat.

résulte rien de vivant; mais cela n'arrive guère qu'au printemps, lorsque le retour d'une chaleur douce et vivifiante réveille la nature, et ajoute un nouvel aiguillon au penchant qu'ont tous les êtres animés à se reproduire; et c'est peut-être par cette raison qu'on a donné à ces œufs le nom de zéphyriens (*ova zephyria*); non qu'on se soit persuadé qu'un doux zéphyr suffise pour imprégner les paonnes et tous les oiseaux femelles qui pondent sans la coopération du mâle, mais parce qu'elles ne pondent guère de ces œufs que dans la nouvelle saison, annoncée ordinairement et même désignée par les zéphyrs.

Je croirais aussi fort volontiers que la vue de leur mâle piafant autour d'elles, étalant sa belle queue, faisant la roue, et leur montrant toute l'expression du désir, peut les animer encore davantage et leur faire produire un plus grand nombre de ces œufs stériles; mais, ce que je ne croirai jamais, c'est que ce manége agréable, ces caresses superficielles, et, si j'ose ainsi parler, toutes ces courbettes de petit maître, puissent opérer une fécondation véritable, tant qu'il ne s'y joindra pas une union plus intime et des approches plus efficaces; et, si quelques personnes ont cru que des paonnes avaient été fécondées ainsi par les yeux, c'est qu'apparemment ces paonnes avaient été couvertes réellement, sans qu'on s'en fût aperçu (1).

(1) « L'on ne peut bonnement accorder ce que quelques pères de fa-

L'âge de la pleine fécondité pour ces oiseaux est à trois ans, selon Aristote (1) et Columelle (2), et même selon Pline (3), qui, en répétant ce qu'a dit Aristote, y fait quelques changements ; Varron fixe cet âge à deux ans (4) ; et des personnes qui ont observé ces oiseaux m'assurent que les femelles commencent déja à pondre dans notre climat à un an, sans doute des œufs stériles : mais presque tous s'accordent à dire que l'âge de trois ans est celui où les mâles ont pris leur entier accroissement, où ils sont en état de cocher leur poule, et où la puissance d'engendrer s'annonce en eux par une production nouvelle très-considérable (5), celle des longues et belles plumes de leur queue, et par l'habitude qu'ils prennent aussitôt de les déployer en se pavanant et faisant la roue (6) ; le superflu de la nourriture, n'ayant

« mille racontent ; c'est que les paons ne couvrent leurs femelles, ains « qu'ils les emplissent en faisant la roue devant elles, etc. Belon, Nature « des oiseaux, page 234.

(1) Parit maximè à trimatu. Hist. Animal. lib. 6, cap. 9.

(2) De Re Rusticâ, lib. 8, cap. 11, hoc genus Avium cum trimatum explevit, optimè progenerat ; si quidem tenerior ætas aut sterilisant parùm fœcunda.

(3) A trimatu parit ; primo anno unum aut alterum ovum, sequenti quaterna quinave, cæteris duodena non amplius. Plin. lib. 10, cap. 59.

(4) Ad admissuram hæ minores binæ non idoneæ, nec jam majores natu. Varro, de Re Rusticâ, lib. 3, cap. 6.

(5) Voyez le tome II de cette Histoire naturelle, générale et particulière, page 314 et suivantes.

(6) Colores incipit fundere in trimatu. Plin. lib 10, cap. 20

plus rien à produire dans l'individu, va s'employer désormais à la reproduction de l'espèce.

C'est au printemps que ces oiseaux se recherchent et se joignent (1) : si on veut les avancer, on leur donnera le matin à jeun, tous les cinq jours, des fèves légèrement grillées, selon le précepte de Columelle (2).

La femelle pond ses œufs peu de temps après qu'elle a été fécondée ; elle ne pond pas tous les jours, mais seulement de trois ou quatre jours l'un. Elle ne fait qu'une ponte par an, selon Aristote (3), et cette ponte est de huit œufs la première année, et de douze les années suivantes : mais cela doit s'entendre des paonnes à qui on laisse le soin de couver elles-mêmes leurs œufs et de mener leurs petits ; au lieu que, si on leur enlève leurs œufs à mesure qu'elles pondent, pour les faire couver par des poules vulgaires (4),

(1) Ab idibus februariis ante mensem martium. Columelle, de Re Rusticà, lib. 8, cap 11.

(2) Ibidem.

(3) Semel tantum modo ova parit duodecim aut paulo pauciora, nec continuatis diebus sed binis ternisve interpositis. Hist. Animal. lib. 6, cap. 9. Primiparæ octona maxime edunt. Ibidem.

(4) *Nota*. Aristote dit qu'une poule ordinaire ne peut guère faire éclore que deux œufs de paon ; mais Columelle lui en donnait jusqu'à cinq, et, outre cela, quatre œufs de poule ordinaire, plus ou moins cependant, selon que la couveuse étoit plus ou moins grande : il recommandait de retirer ces œufs de poule le dixième jour, et d'en substituer un pareil nombre de même espèce, récemment pondus, afin qu'ils vinssent à éclore en même temps que les œufs de paon, qui ont besoin de dix jours d'incubation de plus : enfin il prescrivait de retourner ceux-ci tous les jours, si la

elles feront trois pontes, selon Columelle (1); la première de cinq œufs, la seconde de quatre, et la troisième de deux ou trois. Il paraît qu'elles sont moins fécondes dans ce pays-ci, où elles ne pondent guère que quatre ou cinq œufs par an; et qu'au contraire elles sont beaucoup plus fécondes aux Indes, où, selon Pierre Martyr, elles en pondent de vingt à trente, comme je l'ai remarqué plus haut. C'est qu'en général la température du climat a beaucoup d'influence sur tout ce qui a rapport à la génération, et c'est la clef de plusieurs contradictions apparentes qui se trouvent entre ce que disent les anciens et ce qui se passe sous nos yeux. Dans un pays plus chaud, les mâles seront plus ardents, ils se battront entre eux, il leur faudra un plus grand nombre de femelles, et celles-ci pondront un plus grand nombre d'œufs; au lieu que, dans un pays plus froid, elles seront moins fécondes, et les mâles moins chauds et plus paisibles.

Si on laisse à la paonne la liberté d'agir selon son instinct, elle déposera ses œufs dans un lieu secret et retiré. Ses œufs sont blancs et tachetés comme ceux de dinde, et à peu près de la même

couveuse n'avait pu le faire à cause de leur grosseur; ce qu'il est toujours aisé de reconnaître, si l'on a eu la précaution de marquer ces œufs d'un côté. Voyez Columelle, de Re Rusticâ, loco citato.

(1) Feminæ pavones quæ non incubant, ter anno partus edunt; primus est partus quinque fere ovorum, secundus quatuor, tertius trium aut duorum. Columelle, de Re Rusticâ, lib. 8, cap. 11.

grosseur. Lorsque sa ponte est finie, elle se met à couver.

On prétend qu'elle est sujette à pondre pendant la nuit, ou plutôt à laisser échapper ses œufs de dessus le juchoir où elle est perchée (1); c'est pourquoi on recommande d'étendre de la paille au-dessous pour empêcher qu'ils ne se brisent.

Pendant tout le temps de l'incubation, la paonne évite soigneusement le mâle, et tâche surtout de lui dérober sa marche lorsqu'elle retourne à ses œufs : car, dans cette espèce, comme dans celle du coq et de bien d'autres (2), le mâle, plus ardent et moins fidèle au vœu de la nature, est plus occupé de son plaisir particulier que de la multiplication de son espèce; et s'il peut surprendre la couveuse sur ses œufs, il les casse en s'approchant d'elle, et peut-être y met-il de l'intention, et cherche-t-il à se délivrer d'un obstacle qui l'empêche de jouir : quelques-uns ont cru qu'il ne les cassait que par son empressement à les couver lui-même (3); ce serait un motif bien différent. L'histoire naturelle aura toujours beaucoup d'incertitudes; il faudrait, pour les lui ôter, observer tout par soi-même : mais qui peut tout observer?

(1) Pluribus stramentis exagerandum est aviarium quo tutius integri fætus excipiantur, nam pavones cum ad nocturnam requiem venerunt... perticis insistentes enituntur ova... Columelle, lib. 8, cap. 11.

(2) Quam ob causam aves nonnullæ sylvestres pariunt, fugientes marem et incubant. Arist. Hist. Animal. lib. 6, cap. 9.

(3) Voyez Aldrovande, Avi. tom. II, pag. 14.



La paonne couve de vingt-sept à trente jours, plus ou moins, selon la température du climat et de la saison (1) : pendant ce temps on a soin de lui mettre à portée une quantité suffisante de nourriture, de peur qu'étant obligée d'aller se repaître au loin, elle ne quittât ses œufs trop long-temps, et ne les laissât refroidir. Il faut aussi prendre garde de la troubler dans son nid, et de lui donner de l'ombrage; car, par une suite de son naturel inquiet et défiant, si elle se voit découverte, elle abandonnera ses œufs et recommencera une nouvelle ponte qui ne vaudra pas la première, à cause de la proximité de l'hiver.

On prétend que la paonne ne fait jamais éclore tous ses œufs à la fois; mais que, dès qu'elle voit quelques poussins éclos, elle quitte tout pour les conduire : dans ce cas, il faudra prendre les œufs qui ne seront point encore ouverts, et les mettre éclore sous une autre couveuse, ou dans un four d'incubation (2).

Élien nous dit que la paonne ne reste pas constamment sur ses œufs, et qu'elle passe quelquefois deux jours sans y revenir; ce qui nuit à la réussite de la couvée (3). Mais je soupçonne quelque méprise dans ce passage d'Élien, qui aura appli-

(1) Excludit diebus triginta aut paulo tardiùs. Aristote, Hist. Anim. lib. 6, cap. 9. — Partus excluditur ter novenis aut tardiùs tricesimo. Plin., lib. 10, cap. 59.

(2) Maison rustique, tome I, page 138.

(3) Ælian, Hist. Animal. lib. 5, cap. 32.

qué à l'incubation ce qu'Aristote et Pline ont dit de la ponte, laquelle en effet est interrompue par deux ou trois jours de repos; au lieu que de pareilles interruptions dans l'action de couver paraissent contraires à l'ordre de la nature et à ce qui s'observe dans toutes les espèces connues des oiseaux, si ce n'est dans les pays où la chaleur de l'air et du sol approche du degré nécessaire pour l'incubation (1).

Quand les petits sont éclos, il faut les laisser sous la mère pendant vingt-quatre heures, après quoi on pourra les transporter sous une mue (2). Frisch veut qu'on ne les rende à la mère que quelques jours après (3).

Leur première nourriture sera la farine d'orge détrempée dans du vin, du froment ramolli dans l'eau, ou même de la bouillie cuite et refroidie: dans la suite, on pourra leur donner du fromage blanc bien pressé et sans aucun petit lait, mêlé avec des poireaux hachés, et même des sauterelles, dont on dit qu'ils sont très-friands; mais il faut auparavant ôter les pieds à ces insectes (4). Quand ils auront six mois, ils mangeront du froment, de l'orge, du marc de cidre et de poiré, et même ils pinceront l'herbe tendre; mais cette

---

(1) Voyez ci-dessus *l'histoire de l'autruche.*

(2) Similiter ut gallinacei primo die non amoveantur, postero die cum educatrice transferantur in caveam. Columelle, lib. 8, cap. 11.

(3) Frisch, pl. 119.

(4) Columelle, de Re Rusticâ, lib. 8, cap. 11.

nourriture seule ne suffirait point, quoique Athénée les appelle *graminivores*.

On a observé que les premiers jours la mère ne revenait jamais coucher, avec sa couvée, dans le nid ordinaire, ni même deux fois dans un même endroit; et comme cette couvée si tendre, et qui ne peut encore monter sur les arbres, est exposée à beaucoup de risques, on doit y veiller de près pendant ces premiers jours, épier l'endroit que la mère aura choisi pour son gîte, et mettre ses petits en sûreté sous une mue, ou dans une enceinte formée en plein champ avec des claies préparées, etc. (1).

Les paonneaux, jusqu'à ce qu'ils soient un peu forts, portent mal leurs ailes, les ont traînantes (2), et ne savent pas encore s'en servir : dans ces commencements, la mère les prend tous les soirs sur son dos, et les porte l'un après l'autre sur la branche où ils doivent passer la nuit; le lendemain matin elle saute devant eux du haut de l'arbre en bas, et les accoutume à en faire autant pour la suivre, et à faire usage de leurs ailes (3).

Une mère paonne, et même une poule ordinaire, peut mener jusqu'à vingt-cinq petits paonneaux, selon Columelle, mais seulement quinze, selon Palladius; et ce dernier nombre est plus que suffisant dans les pays froids, où les petits ont be-

[illegible]son Rustique, tome I, page 138.

[illegible], Nature des Oiseaux, page 234.

[illegible] Rustique, tome I, page 139.

soin de se réchauffer de temps en temps, et de se mettre à l'abri sous les ailes de la mère, qui ne pourrait pas en garantir vingt-cinq à la fois.

On dit que si une poule ordinaire, qui mène ses poussins, voit une couvée de petits paonneaux, elle est tellement frappée de leur beauté, qu'elle se dégoûte de ses petits, et les abandonne pour s'attacher à ces étrangers (1); ce que je rapporte ici, non comme un fait vrai, mais comme un fait à vérifier, d'autant plus, qu'il me paraît s'écarter du cours ordinaire de la nature, et que, dans les premiers temps, les petits paonneaux ne sont pas beaucoup plus beaux que les poussins.

A mesure que les jeunes paonneaux se fortifient, ils commencent à se battre (surtout dans les pays chauds); et c'est pour cela que les anciens, qui paraissent s'être beaucoup plus occupés que nous de l'éducation de ces oiseaux (2), les tenaient dans de petites cases séparées (3) : mais les meilleurs endroits pour les élever, c'était, selon eux, ces petites îles qui se trouvent en quantité sur les côtes d'Italie (4); telle, par exemple, que celle de

(1) Columelle, lib. 8, cap. 11. Satis convenit inter autores : non debere alias gallinas quæ pullos sui generis educant, in eodem loco pasci; nam cum conspexerunt pavoninam prolem, suos pullos diligere desinunt ..... perosæ videlicet quod nec magnitudine nec specie pavoni pares sint.

(2) Pavonis educatio magis urbani patris familiæ quam tetrici rustici curam poscit.... Columelle, lib. 8, cap. 11.

(3) Varro, de Re Rusticâ, lib. 3, cap. 6.

(4) Columelle, loco citato.

Planasie appartenant aux Pisans (1) : ce sont en effet les seuls endroits où l'on puisse les laisser en liberté, et presque dans l'état de sauvage, sans craindre qu'ils s'échappent, attendu qu'ils volent peu et ne nagent point du tout, et sans craindre qu'ils deviennent la proie de leurs ennemis, dont la petite île doit être purgée : ils peuvent y vivre, selon leur naturel et leurs appétits, sans contrainte, sans inquiétude ; ils y prospéraient mieux, et, ce qui n'était pas négligé par les Romains, leur chair était d'un meilleur goût ; seulement, pour avoir l'œil dessus, et reconnaître si leur nombre augmentait ou diminuait, on les accoutumait à se rendre tous les jours à une heure marquée et à un certain signal autour de la maison où on leur jetait quelques poignées de grain pour les attirer (2).

Lorsque les petits ont un mois d'âge ou un peu plus, l'aigrette commence à leur pousser, et alors ils sont malades comme les dindonneaux lorsqu'ils poussent *le rouge :* ce n'est que de ce moment que le coq paon les reconnaît pour les siens ; car, tant qu'ils n'ont point d'aigrette, il les poursuit comme étrangers (3) : on ne doit néanmoins les mettre avec les grands que lorsqu'ils ont sept mois ; et s'ils ne se perchaient pas d'eux-mêmes sur le juchoir, il faut les y accoutumer, et ne

(1) Varro, loco citato.

(2) Columelle, loco citato.

(3) Palladius, de Re Rusticâ, lib. 1, cap. 28.

point souffrir qu'ils dorment à terre, à cause du froid et de l'humidité (1).

L'aigrette est composée de petites plumes, dont la tige est garnie, depuis la base jusqu'auprès du sommet, non de barbes, mais de petits filets rares et détachés; le sommet est formé de barbes ordinaires, unies ensemble, et peintes des plus belles couleurs.

Le nombre de ces petites plumes est variable; j'en ai compté vingt-cinq dans un mâle, et trente dans une femelle: mais je n'ai pas observé un assez grand nombre d'individus pour assurer qu'il ne puisse pas y en avoir plus ou moins.

L'aigrette n'est pas un cône renversé, comme on le pourrait croire; sa base, qui est en haut, forme une ellipse fort allongée, dont le grand axe est posé selon la longueur de la tête: toutes les plumes qui la composent ont un mouvement particulier assez sensible, par lequel elles s'approchent ou s'écartent les unes des autres, au gré de l'oiseau, et un mouvement général par lequel l'aigrette entière tantôt se renverse en arrière, et tantôt se relève sur la tête.

Les sommets de cette aigrette ont, ainsi que tout le reste du plumage, des couleurs bien plus éclatantes dans le mâle que dans la femelle: outre cela, le coq paon se distingue de sa poule, dès l'âge de trois mois, par un peu de jaune qui pa-

(1) Columelle, loco citato.

raît au bout de l'aile ; dans la suite, il s'en distingue par la grosseur, par un éperon à chaque pied, par la longueur de sa queue, et par la faculté de la relever et d'en étaler les belles plumes, ce qui s'appelle *faire la roue*. Willughby croit que le paon ne partage qu'avec le dindon cette faculté remarquable (1) : cependant on verra, dans le cours de cette histoire, qu'elle leur est commune avec quelques tétras ou coqs de bruyère, quelques pigeons, etc.

Les plumes de la queue, ou plutôt ces longues couvertures qui naissent de dessus le dos auprès du croupion, sont en grand ce que celles de l'aigrette sont en petit; leur tige est pareillement garnie, depuis sa base jusque près de l'extrémité, de filets détachés de couleur changeante, et elle se termine par une plaque de barbes réunies, ornée de ce qu'on appelle l'*œil* ou le *miroir :* c'est une tache brillante, émaillée des plus belles couleurs; jaune doré de plusieurs nuances, vert changeant en bleu et en violet éclatant, selon les différents aspects, et tout cela empruntant encore un nouveau lustre de la couleur du centre, qui est un beau noir velouté.

Les deux plumes du milieu ont environ quatre pieds et demi, et sont les plus longues de toutes, les latérales allant toujours en diminuant de longueur jusqu'à la plus extérieure. L'aigrette ne

(1) Willughby, Ornithologia, pag. 112.



tombe point, mais la queue tombe chaque année, en tout ou en partie, vers la fin de juillet, et repousse au printemps; et pendant cet intervalle, l'oiseau est triste et se cache.

La couleur la plus permanente de la tête, de la gorge, du cou et de la poitrine, c'est le bleu avec différents reflets de violet, d'or et de vert éclatant : tous ces reflets, qui renaissent et se multiplient sans cesse sur son plumage, sont une ressource que la nature semble s'être ménagée pour y faire paraître successivement et sans confusion un nombre de couleurs beaucoup plus grand que son étendue ne semblait le comporter; ce n'est qu'à la faveur de cette heureuse industrie que le paon pouvait suffire à recevoir tous les dons qu'elle lui destinait.

De chaque côté de la tête on voit un renflement formé par les petites plumes qui recouvrent le trou de l'oreille.

Les paons paraissent se caresser réciproquement avec le bec; mais en y regardant de plus près, j'ai reconnu qu'ils se grattaient les uns les autres autour de la tête, où ils ont des poux très-vifs et très-agiles; on les voit courir sur la peau blanche qui entoure leurs yeux, et cela ne peut manquer de leur causer une sensation incommode; aussi se prêtent-ils avec beaucoup de complaisance lorsqu'un autre les gratte.

Ces oiseaux se rendent les maîtres dans la basse-cour, et se font respecter de l'autre volaille, qui

n'ose prendre sa pâture qu'après qu'ils ont fini leur repas. Leur façon de manger est à peu près celle des gallinacés; ils saisissent le grain de la pointe du bec, et l'avalent sans le broyer.

Pour boire ils plongent le bec dans l'eau où ils font cinq ou six mouvements assez prompts de la mâchoire inférieure, puis en se relevant et tenant leur tête dans une situation horizontale, ils avalent l'eau dont leur bouche s'était remplie, sans faire aucun mouvement du bec.

Les aliments sont reçus dans l'œsophage, où l'on a observé, un peu au-dessus de l'orifice antérieur de l'estomac, un bulbe glanduleux, rempli de petits tuyaux qui donnent en abondance une liqueur limpide.

L'estomac est revêtu à l'extérieur d'un grand nombre de fibres motrices.

Dans un de ces oiseaux qui a été disséqué par Gaspard Bartholin, il y avait bien deux conduits biliaires; mais il ne se trouva qu'un seul canal pancréatique, quoique d'ordinaire il y en ait deux dans les oiseaux.

Le *cæcum* était double, et dirigé d'arrière en avant; il égalait en longueur tous les autres intestins ensemble, et les surpassait en capacité (1).

Le croupion est très-gros, parce qu'il est chargé des muscles qui servent à redresser la queue et à l'épanouir.

Les excréments sont ordinairement moulés et

(1) Voyez Acta Hafniensia, année 1673, observ. 114.

chargés d'un peu de cette matière blanche qui se trouve sur les excréments de tous les gallinacés et de beaucoup d'autres oiseaux.

On m'assure qu'ils dorment, tantôt en cachant la tête sous l'aile, tantôt en faisant rentrer leur cou en eux-mêmes et ayant le bec au vent.

Les paons aiment la propreté, et c'est par cette raison qu'ils tâchent de recouvrir et d'enfouir leurs ordures, et non parce qu'ils envient à l'homme les avantages qu'il pourrait retirer de leurs excréments (1), qu'on dit être bons pour le mal des yeux, pour améliorer la terre, etc., mais dont apparemment ils ne connaissent pas toutes les propriétés.

Quoiqu'ils ne puissent pas voler beaucoup, ils aiment à grimper; ils passent ordinairement la nuit sur les combles des maisons, où ils causent beaucoup de dommage, et sur les arbres les plus élevés : c'est de là qu'ils font souvent entendre leur voix qu'on s'accorde à trouver désagréable, peut-être parce qu'elle trouble le sommeil, et d'après laquelle on prétend que s'est formé leur nom dans presque toutes les langues (2).

On prétend que la femelle n'a qu'un seul cri, qu'elle ne fait guère entendre qu'au printemps;

---

(1) Fimum suum resorbere traduntur, invidentes hominum utilitatibus. Plin. lib. 29, cap. 6. C'est sur ce fondement qu'on impute au paon d'être envieux.

(2) Volucres pleræque à suis vocibus appellatæ, ut hæ. . . Upupa, cuculus, ulula... Pavo. Varro, de Linguâ Latinâ, lib. 4.

mais que le mâle en a trois : pour moi, j'ai reconnu qu'il avait deux tons ; l'un plus grave, qui tient plus du hautbois ; l'autre plus aigu, précisément à l'octave du premier, et qui tient plus des sons perçants de la trompette ; et j'avoue qu'à mon oreille ces deux tons n'ont rien de choquant, de même que je n'ai rien pu voir de difforme dans ses pieds ; et ce n'est qu'en prêtant aux paons nos mauvais raisonnements et même nos vices, qu'on a pu supposer que leur cri n'était autre chose qu'un gémissement arraché à leur vanité, toutes les fois qu'ils aperçoivent la laideur de leurs pieds.

Théophraste avance que leurs cris, souvent répétés, sont un présage de pluie ; d'autres, qu'ils l'annoncent aussi lorsqu'ils grimpent plus haut que de coutume (1) ; d'autres, que ces mêmes cris pronostiquaient la mort à quelque voisin ; d'autres, enfin, que ces oiseaux portaient toujours sous l'aile un morceau de racine de lin comme un amulette naturel, pour se préserver des fascinations.. (2) ; tant il est vrai que toute chose, dont on a beaucoup parlé, a fait dire beaucoup d'inepties.

Outre les différents cris dont j'ai fait mention, le mâle et la femelle produisent encore un certain bruit sourd, un craquement étouffé, une voix intérieure et renfermée, qu'ils répètent souvent et quand ils sont inquiets, et quand ils paraissent tranquilles ou même contents.

---

(1) Voyez le livre de Naturâ rerum.

(2) Ælian, Hist. Anim. lib. 11, cap. 18.

Pline dit qu'on a remarqué de la sympathie entre les pigeons et les paons (1); et Cléarque parle d'un de ces derniers qui avait pris un tel attachement pour une jeune personne, que, l'ayant vue mourir, il ne put lui survivre (2). Mais une sympathie plus naturelle et mieux fondée, c'est celle qui a été observée entre les paons et les dindons : ces deux oiseaux sont du petit nombre des oiseaux qui redressent leur queue et font la roue, ce qui suppose bien des qualités communes ; aussi s'accordent-ils mieux ensemble qu'avec tout le reste de la volaille : et l'on prétend même qu'on a vu un coq paon couvrir une poule dinde (3), ce qui indiquerait une grande analogie entre les deux espèces.

La durée de la vie du paon est de vingt-cinq ans, selon les anciens (4); et cette détermination me paraît bien fondée, puisqu'on sait que le paon est entièrement formé avant trois ans, et que les oiseaux en général vivent plus long-temps que les quadrupèdes, parce que leurs os sont plus ductiles : mais je suis surpris que M. Willughby ait cru, sur l'autorité d'Élien, que cet oiseau vivait jusqu'à cent ans, d'autant plus que le récit d'Élien

(1) Pline, Hist. nat. lib. 10, cap. 20.

(2) Voyez Athénée, Deipnosoph., lib. 13, cap. 30.

(3) Belon, Nature des Oiseaux, page 234.

(4) Aristot. Histor. Animalium, lib. 6, cap. 9. — Plin. lib. 10, cap. 20.

est mêlé de plusieurs circonstances visiblement fabuleuses (1).

J'ai déja dit que le paon se nourrissait de toutes sortes de grains, comme les gallinacés : les anciens lui donnaient ordinairement par mois un boisseau de froment pesant environ vingt livres (2). Il est bon de savoir que la fleur de sureau leur est contraire (3), et que la feuille d'ortie est mortelle aux jeunes paonneaux, selon Franzius (4).

Comme les paons vivent aux Indes dans l'état de sauvage, c'est aussi dans ce pays qu'on a inventé l'art de leur donner la chasse : on ne peut guère les approcher de jour, quoiqu'ils se répandent dans les champs par troupes assez nombreuses, parce que, dès qu'ils découvrent le chasseur, ils fuient devant lui plus vite que la perdrix, et s'enfoncent dans des broussailles, où il n'est guère possible de les suivre ; ce n'est donc que la nuit qu'on parvient à les prendre, et voici de quelle manière se fait cette chasse aux environs de Cambaie.

On s'approche de l'arbre sur lequel ils sont perchés ; on leur présente une espèce de bannière qui porte deux chandelles allumées, et où l'on a peint des paons au naturel : le paon ébloui par cette lumière, ou bien occupé à considérer les

(1) Voyez Ælian, de Naturâ Animal. lib. 11, cap. 33.
(2) Varro, de Re Rusticâ, lib. 3, cap. 6.
(3) Linnæus, Syst. nat. edit. 10, page 156.
(4) Franzius, Hist. Animal., page 318.

paons en peinture qui sont sur la bannière, avance le cou, le retire, l'allonge encore, et lorsqu'il se trouve dans un nœud coulant qui y a été placé exprès, on tire la corde et on se rend maître de l'oiseau (1).

Nous avons vu que les Grecs faisaient grand cas du paon, mais ce n'était que pour rassasier leurs yeux de la beauté de son plumage; au lieu que les Romains, qui ont poussé plus loin tous les excès du luxe, parce qu'ils étaient plus puissants, se sont rassasiés réellement de sa chair: ce fut l'orateur Hortensius qui imagina le premier d'en faire servir sur sa table (2), et son exemple ayant été suivi, cet oiseau devint très-cher à Rome; et les empereurs renchérissant sur le luxe des particuliers, on vit un Vitellius, un Héliogabale, mettre leur gloire à remplir des plats immenses (3) de têtes ou de cervelles de paons, de langues de phénicoptères, de foies de scares (4), et à en composer des mets insipides, qui n'avaient d'autre mérite que de supposer une dépense prodigieuse et un luxe excessivement destructeur.

Dans ces temps-là un troupeau de cent de ces oiseaux pouvait rendre soixante mille sesterces, en n'exigeant de celui à qui on en confiait le soin

(1) Voyages de J. B. Tavernier, tome III, page 57.

(2) Varro, de Re Rusticâ, lib. 3, cap. 6.

(3) Entre autres dans celui que Vitellius se plaisait à nommer l'*Égide de Pallas*.

(4) Suétone, dans la Vie de ses Empereurs.

que trois paons par couvée (1); ces soixante mille sesterces reviennent, selon l'évaluation de Gassendi, à dix ou douze mille francs : chez les Grecs le mâle et la femelle se vendaient mille drachmes (2), ce qui revient à huit cent quatre-vingt-sept livres dix sous, selon la plus forte évaluation, et à vingt-quatre livres, selon la plus faible; mais il paraît que cette dernière est beaucoup trop faible, sans quoi le passage suivant d'Athénée ne signifierait rien. « N'y a-t-il pas de la fureur à nourrir des paons dont le prix n'est pas moindre que celui des statues (3) ? » Ce prix était bien tombé au commencement du 16e siècle, puisque dans la nouvelle coutume du Bourbonnais, qui est de 1521, un paon n'était estimé que deux sous six deniers de ce temps-là, que M. Dupré de Saint-Maur évalue à trois livres quinze sous d'aujourd'hui : mais il paraît que peu après cette époque le prix de ces oiseaux se releva; car Bruyer nous apprend qu'aux environs de Lisieux, où on avait la facilité de les nourrir avec du marc de cidre, on en élevait des troupeaux dont on tirait beaucoup de profit, parce que, comme ils étaient fort rares dans le reste du royaume, on en envoyait de là dans toutes les grandes villes pour les repas d'appareil (4). Au

(1) Varro, de Re Rusticâ, lib. 3, cap. 6.

(2) Élien, Hist. Animal. lib. 5., cap. 21.

(3) An non furiosum est alere domi pavones, cùm eorum pretio queant emi statuæ? Anaxandrides apud Athenæum, lib. 14, cap. 25.

(4) J. Bruyer, de Re Cibariâ, lib. 15, cap. 28.

reste, il n'y a guère que les jeunes que l'on puisse manger; les vieux sont trop durs, et d'autant plus durs que leur chair est naturellement fort sèche; et c'est sans doute à cette qualité qu'elle doit la propriété singulière et qui paraît assez avérée, de se conserver sans corruption pendant plusieurs années (1). On en sert cependant quelquefois de vieux; mais c'est plus pour l'appareil que pour l'usage; car on les sert revêtus de leurs belles plumes; et c'est une recherche de luxe assez bien entendue, que l'élégance industrieuse des modernes a ajoutée à la magnificence effrénée des anciens: c'était sur un paon, ainsi préparé, que nos anciens chevaliers faisaient dans les grandes occasions leur vœu appelé le *vœu du paon* (2).

On employait autrefois les plumes de paon à faire des espèces d'éventails (3); on en formait des couronnes en guise de laurier, pour les poètes appelés *troubadours* (4). Gesner a vu une étoffe dont la chaîne était de soie et de fil d'or, et la trame de ces mêmes plumes (5): tel était sans doute le manteau tissu de plumes de paon, qu'envoya le pape Paul III au roi Pépin (6).

---

(1) Voyez D. August. de Civitate Dei, lib. 21, cap. 4. — Aldrov. Avi., tom. II, pag. 27.

(2) Voyez les Mém. de l'Acad. des Inscriptions, tome XX, page 636.

(3) Frisch, pl. 118.

(4) Traité des Tournois, par le P. Ménestrier, page 40.

(5) Gesner, de Avibus.

(6) Généalogie de Montmorency, page 29.

Selon Aldrovande, les œufs de paon sont regardés par tous les modernes comme une mauvaise nourriture; tandis que les anciens les mettaient au premier rang, et avant ceux d'oie et de poule commune (1) : il explique cette contradiction en disant qu'ils sont bons au goût et mauvais à la santé (2); reste à examiner si la température du climat n'aurait pas encore ici quelque influence.

(1) Athénée, Deipnosoph. lib. 2, cap. 17.
(2) Aldrovand., Avi. tom. II, pag. 29.

LE PAON BLANC.

Pavo Cristatus, var. *Albus*, Linn.—*Pavo Albus;* Briss. (1).

Le climat n'influe pas moins sur le plumage des oiseaux que sur le pelage des quadrupèdes : nous avons vu, dans les volumes précédents, que le lièvre, l'hermine et la plupart des autres animaux, étaient sujets à devenir blancs dans les pays froids, surtout pendant l'hiver; et voici une espèce de paon, ou, si l'on veut, une variété, qui paraît avoir éprouvé les mêmes effets par la même cause, et plus grands encore, puisqu'elle a produit une race constante dans cette espèce, et qu'elle semble avoir agi plus fortement sur les plumes de cet oiseau : car la blancheur des lièvres et des hermines n'est que passagère, et n'a lieu que pendant l'hiver, ainsi que celle de la gélinotte blanche ou du lagopède; au lieu que le paon blanc est toujours blanc, et dans tous les pays, l'été comme l'hiver, à Rome comme à Tornéo; et cette couleur nouvelle est même si fixe, que des œufs

(1) Le paon blanc n'est qu'une variété du paon domestique.
L. 1825.

de cet oiseau pondus et éclos en Italie donnent encore des paons blancs. Celui qu'Aldrovande a fait dessiner était né à Bologne, d'où il avait pris occasion de douter que cette variété fût propre aux pays froids (1) : cependant la plupart des naturalistes s'accordent à regarder la Norwége et les autres contrées du nord comme son pays natal (2); et il paraît qu'il y vit dans l'état de sauvage; car il se répand pendant l'hiver dans l'Allemagne, où on en prend assez communément dans cette saison (3); on en trouve même dans des contrées beaucoup plus méridionales, telles que la France et l'Italie (4), mais dans l'état de domesticité seulement.

M. Linnæus assure en général, comme je l'ai dit plus haut, que les paons ne restent pas même en Suède de leur plein gré, et il n'en excepte point les paons blancs (5).

Ce n'est pas sans un laps de temps considérable et sans des circonstances singulières, qu'un oiseau né dans les climats si doux de l'Inde et de l'Asie a

---

(1) Aldrovande, Ornithologia, tome. II, pag. 31.

(2) Frisch, planche 120. — Willughby, Ornithologia, pag. 113.

(3) Frische, planche 120.

(4) Aldrovande, Ornithologia, tom. II, pag. 31. Il ajoute aussi les îles Madères en citant Cadamosto, de Navigatione. Je n'ai point la relation de ce voyageur pour vérifier la citation; mais je vois dans l'Histoire générale des Voyages, tome II, page 270, qu'on trouve des paons blancs à l'île de Madère, et cela est dit d'après Nicols et Cadamosto.

(5) Habitat apud nostrates rarius, præsertim in aviariis. Magnatum non vero sponte. Linnæus, Fauna Suecica, pag. 60 et 120.

pu s'accoutumer à l'âpreté des pays septentrionaux : s'il n'y a pas été transporté par les hommes, il a pu y passer, soit par le nord de l'Asie, soit par le nord de l'Europe. Quoiqu'on ne sache pas précisément l'époque de cette migration, je soupçonne qu'elle n'est pas fort ancienne; car je vois d'un côté dans Aldrovande (1), Longolius, Scaliger (2) et Schwenckfeld (3), que les paons blancs n'ont cessé d'être rares que depuis fort peu de temps; et, d'un autre côté, je suis fondé à croire que les Grecs ne les ont point connus, puisque Aristote ayant parlé, dans son *Traité de la génération des Animaux* (4), des couleurs variées du paon, et ensuite des perdrix blanches, des corbeaux blancs, des moineaux blancs, ne dit pas un mot des paons blancs.

Les modernes ne disent rien non plus de l'histoire de ces oiseaux, si ce n'est que leurs petits sont fort délicats à élever (5) : cependant il est vraisemblable que l'influence du climat ne s'est point bornée à leur plumage, et qu'elle se sera étendue plus ou moins jusque sur leur tempérament, leurs habitudes, leurs mœurs; et je m'étonne qu'aucun naturaliste ne se soit encore avisé d'observer les progrès ou du moins le résultat

(1) Aldrovande, Ornithologia, tom. II, pag. 31.
(2) Exercitatio, 59 et 238.
(3) Schwenckfeld, Aviarium Silesiæ, pag. 327.
(4) Aristote, lib. 5, cap. 6.
(5) Schwenckfeld, Aviarium Silesiæ, pag. 327.

de ces observations plus intérieures et plus profondes : il me semble qu'une seule observation de ce genre serait plus intéressante, ferait plus pour l'histoire naturelle, que d'aller compter scrupuleusement toutes les plumes des oiseaux, et décrire laborieusement toutes les teintes et demi-teintes de chacune de leurs barbes dans les quatre parties du monde.

Au reste, quoique leur plumage soit entièrement blanc, et particulièrement les longues plumes de leur queue, cependant on y distingue encore à l'extrémité des vestiges marqués de ces miroirs qui en faisaient le plus bel ornement (1), tant l'empreinte des couleurs primitives était profonde. Il serait curieux de chercher à ressusciter ces couleurs, et de déterminer par l'expérience combien de temps et quel nombre de générations il faudrait dans un climat convenable, tel que les Indes, pour leur rendre leur premier éclat.

(1) Frisch, planche 120.



LE PAON PANACHÉ.

Pavo Cristatus, var. B. *Varius;* Linn. (1).

FRISCH croit que le paon panaché n'est autre chose que le produit du mélange des deux précédents, je veux dire du paon ordinaire et du paon blanc : et il porte en effet sur son plumage l'empreinte de cette double origine; car il a du blanc sur le ventre, sur les ailes et sur les joues; et dans tout le reste, il est comme le paon ordinaire, si ce n'est que les miroirs de la queue ne sont ni si larges, ni si ronds, ni si bien terminés. Tout ce que je trouve dans les auteurs sur l'histoire particulière de cet oiseau se réduit à ceci, que leurs petits ne sont pas aussi délicats à élever que ceux du paon blanc.

(1) Le paon panaché est une variété du paon domestique.



J. Oudart del. Lithog. de C. Motte. Meunier direxit.

1 Le Faisan. 2 Le Faisan doré.

LE FAISAN.[1]

LE FAISAN VULGAIRE; *Phasianus Colchicus*, Linn.

Il suffit de nommer cet oiseau pour se rappeler le lieu de son origine : le faisan c'est-à-dire, l'oiseau du Phase était, dit-on, confiné dans la Colchide avant l'expédition des Argonautes (2); ce sont ces Grecs qui, en remontant le Phase pour arriver à Colchos, virent ces beaux oiseaux répandus sur les bords du fleuve, et qui, en les rapportant dans leur patrie, lui firent un présent plus riche que celui de la toison d'or.

Encore aujourd'hui les faisans de la Colchide ou Mingrélie, et de quelques autres contrées voisines, sont les plus beaux et les plus gros que

(1) En grec, φασιανὸς; en latin, *phasianus;* en turc, *surglun;* en italien, *fasano;* en allemand, *fasan;* en anglais, *pheasant.* — *faisan.* Belon, Hist. naturelle des Oiseaux, page 253, avec une figure assez bonne. — Phasianus. Gesner, Avi. pag. 683. — Phaisan. Albin, tome I, page 23, avec des figures du mâle et de la femelle, planches 25 et 26. — Fagiano. Olina, page 49, avec une figure. — Phasianus. Frisch, avec une bonne figure coloriée, planche 123.

(2) Argivâ primùm sum transportata carinâ;
Ante mihi notum nil, nisi Phasis, erat.
MARTIAL.

l'on connaisse (1): c'est de là qu'ils se sont répandus d'un côté par la Grèce à l'occident, depuis la mer Baltique (2) jusqu'au cap (3) de Bonne-Espérance (4) et à Madagascar (5); et de l'autre par la Médie dans l'orient jusqu'à l'extrémité de la Chine (6) et au Japon (7), et même dans la Tartarie. Je dis par la Médie, car il paraît que cette contrée, si favorable aux oiseaux, et où l'on trouve les plus beaux paons, les plus belles poules, etc., a été aussi une nouvelle patrie pour les faisans, qui s'y sont multipliés au point que ce pays seul en a fourni à beaucoup d'autres pays (8). Ils sont

(1) Marco Paolo assure que c'est dans les pays soumis aux Tartares qu'on trouve les plus gros faisans, et ceux qui ont la plus longue queue.

(2) Regnard tua, dans les forêts de la Bothnie, deux faisans. Voyez son Voyage de Laponie, page 105.

(3) Sparmann dit que les habitants donnent le nom de faisan et celui de perdrix à deux oiseaux qui appartiennent peut-être au genre tetrao, mais qui diffèrent certainement des faisans et des perdrix.

Lam. 1825.

(4) On ne remarque aucune différence entre les faisans du cap de Bonne-Espérance et les nôtres. Voyez Kolbe, tome I, page 152.

(5) Voyez Description de Madagascar, par Rennefort, page 120. Il y a à Madagascar quantité de gros faisans, tels que les nôtres. Voyez Flaccourt, Histoire de Madagascar, page 165.

(6) Voyez les Voyages de Gerbillon de la Chine, dans la Tartarie occidentale, à la suite de l'Empereur ou par ses ordres. Passim. — Dans la Corée on voit en abondance des faisans, des poules, des alouettes, etc., Hamel, Relation de la Corée, page 587.

(7) Il y a aussi au Japon des faisans d'une grande beauté. Kœmpfer, Histoire du Japon, tome I, page 112.

(8) Athenæus olim hasce volucres ex Mediâ, quasi ibi copiosiores aut meliores essent, accersiri solitas tradit. Aldrovand. Ornithol. tom. II, pag. 50.

en fort grande abondance en Afrique, surtout sur la côte des Esclaves (1), la Côte-d'Or (2), la Côte-d'Ivoire, au pays d'Issini (3), et dans les royaumes de Congo et d'Angola (4), où les nègres les appellent *galignoles*. On en trouve assez communément dans les différentes parties de l'Europe, en Espagne, en Italie, surtout dans la campagne de Rome, le Milanès (5) et quelques îles du golfe de Naples; en Allemagne, en France, en Angleterre (6): dans ces dernières contrées ils ne sont pas généralement répandus. Les auteurs de la Zoologie Britannique assurent positivement que dans toute la Grande-Bretagne (7) on ne trouve aucun faisan dans l'état de sauvage. Sibbald s'accorde avec les zoologistes, en disant qu'en Écosse quelques gentilshommes élèvent de ces oiseaux dans leurs maisons (8). Boter dit encore plus formellement que l'Irlande n'a point de faisans (9).

---

(1) Bosman, Description de la Guinée, page 390.

(2) Villault de Bellefond, Relation des côtes d'Afrique. Londres, 1670, page 270.

(3) Histoire générale des Voyages, tome III, page 422, citant le P. Loyer.

(4) Pigafete, page 92.

(5) Olina, Uccellaria, pag. 49. — Aldrovande, Ornithologia, tom. II, pag. 50 et 51. Hieme per sylvas vagari Phasianos et sæpius Coloniæ in horto suo inter salviam et rutam latitantem observasse se tradit Albertus.

(6) History of Harwich, Append. pag. 397.

(7) Britisch Zoology, pag. 87.

(8) Prodromus Historiæ naturalis Scotiæ, part. II, lib. 3, cap. 3, pag. 16.

(9) Willughby, Ornithologia, pag. 118.

M. Linnæus n'en fait aucune mention dans le dénombrement des oiseaux de Suède (1). Ils étaient encore très-rares en Silésie du temps de Schwenckfeld (2) : on ne faisait que commencer à en avoir en Prusse, il y a vingt ans (3), quoique la Bohème en ait une très-grande quantité (4); et s'ils se sont multipliés en Saxe, ce n'a été que par les soins du duc Frédéric, qui en lâcha deux cents dans le pays, avec défense de les prendre ou de les tuer (5). Gesner, qui avait parcouru les montagnes de Suisse, assure n'y en avoir jamais vu (6). Il est vrai que Stumpsius assure au contraire qu'on en trouve dans ces mêmes montagnes : mais cela peut se concilier; car il est fort possible qu'il s'en trouve en effet dans un certain canton que Gesner n'aurait point parcouru, tel, par exemple, que la partie qui confine au Milanès, où Olina dit qu'ils sont fort communs (7). Il s'en faut bien qu'ils soient généralement répandus en France; on n'en voit que très-rarement dans nos provinces septentrionales, et probablement on n'y en verrait point du tout, si un oiseau de cette

(1) Voyez Linnæus, Fauna Suecica.

(2) Rarissima avis in Silesiâ nostrâ, nec nisi magnatibus familiaris, qui cum magno et singulari studio alere solent. Schwenckfeld, Aviarium Silesiæ, pag. 332.

(3) Modò et in Prussiâ colitur. Klein, Ordo Avium, pag. 114.

(4) In Bohemiâ magna eorum copia. Ibidem.

(5) Aldrovande, Ornithologia, tom. II, pag. 51.

(6) Gesner, de Avibus.

(7) Olina, Uccellaria, pag. 49.

distinction ne devait être le principal ornement des plaisirs de nos rois : mais ce n'est que par des soins continuels, dirigés avec la plus grande intelligence, qu'on peut les y fixer, en leur faisant, pour ainsi dire, un climat artificiel convenable à leur nature ; et cela est si vrai, qu'on ne voit pas qu'ils se soient multipliés dans la Brie, où il s'en échappe toujours quelques-uns des capitaineries voisines, et où même ils s'apparient quelquefois ; parce qu'il est arrivé à M. Leroi, lieutenant des chasses de Versailles (1), d'en trouver le nid et les œufs dans les grands bois de cette province : cependant ils y vivent dans l'état de liberté, état si favorable à la multiplication des animaux, et néanmoins insuffisant pour ceux même qui, comme les faisans, paraissent en mieux sentir le prix lorsque le climat est contraire : nous avons vu en Bourgogne un homme riche faire tous ses efforts et ne rien épargner pour en peupler sa terre, située dans l'Auxois, sans en pouvoir venir à bout. Tout cela me donne des doutes sur les deux faisans que Regnard prétend avoir tués en Bothnie (2), ainsi que sur ceux que Olaus Magnus dit se trouver dans la Scandinavie, et y passer l'hiver sous la neige sans prendre de nourri-

---

(1) C'est à lui que je dois la plupart de ces faits : il est peu d'hommes qui ait si bien observé les animaux qui sont à sa disposition, et qui ait communiqué ses observations avec plus de zèle.

(2) Regnard, Voyage de Laponie, page 105.



ture (1) : cette façon de passer l'hiver sous la neige a plus de rapport avec les habitudes des coqs de bruyère et des gélinottes qu'avec celles des faisans ; de même que le nom de *gallæ sylvestres*, qu'Olaus donne à ces prétendus faisans, convient beaucoup mieux aux tétras ou coqs de bruyère ; et ma conjecture a d'autant plus de force, que ni M. Linnæus, ni aucun bon observateur, n'a dit avoir vu de véritables faisans dans les pays septentrionaux ; en sorte qu'on peut croire que ce nom de faisan aura été d'abord appliqué par les habitants de ces pays à des tétras ou des gélinottes, qui sont en effet très-répandus dans le nord, et qu'ensuite ce nom aura été adopté sans beaucoup d'examen par les voyageurs, et même par les compilateurs, tous gens peu attentifs à distinguer les espèces.

Cela supposé, il suffit de remarquer que le faisan a l'aile courte, et conséquemment le vol pesant et peu élevé, pour conclure qu'il n'aura pu franchir de lui-même les mers interposées entre les pays chauds ou même tempérés de l'ancien continent et l'Amérique : et cette conclusion est confirmée par l'expérience ; car dans tout le Nouveau-Monde il ne s'est point trouvé de vrais faisans, mais seulement des oiseaux qui peuvent, à toute force, être regardés comme leurs représen-

(1) Olaus Magnus non solum phasianos sive gallos sylvestres in quibusdam Scandinaviæ locis reperiris cribit, at, quod mirum est, sub nive absque cibo latitare. Voyez Aldrovande, Ornithologia, tom. II, p. 51.

tants : car je ne parle point de ces faisans véritables qui abondent aujourd'hui dans les habitations de Saint-Domingue, et qui y ont été transportés par les Européens, ainsi que les paons et les peintades (1).

Le faisan est de la grosseur du coq ordinaire (2), et peut en quelque sorte le disputer au paon pour la beauté; il a le port aussi noble, la démarche aussi fière, et le plumage presque aussi distingué : celui de la Chine a même les couleurs plus éclatantes; mais il n'a pas comme le paon la faculté d'étaler son beau plumage, ni de relever les longues plumes de sa queue; faculté qui suppose un appareil particulier de muscles moteurs dont le paon est pourvu, qui manquent au faisan, et qui établissent une différence assez considérable entre les deux espèces : d'ailleurs, ce dernier n'a ni l'aigrette du paon, ni sa double queue, dont l'une plus courte est composée des véritables pennes directrices, et l'autre plus longue n'est formée que des couvertures de celles-là : en général, le faisan paraît modelé sur des proportions moins légères et moins élégantes, ayant le corps plus ramassé, le cou plus raccourci, la tête plus grosse, etc.

---

(1) Histoire de l'île espagnole de Saint-Domingue, page 39.

(2) Aldrovande, qui a observé et décrit cet oiseau avec soin, dit qu'il en a examiné un qui pesait trois livres de douze onces (libras tres duodecim unciarum); ce que quelques-uns ont rendu par trois livres douze onces : c'est une différence de vingt-quatre onces sur trente-six.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans sa physionomie, ce sont deux pièces de couleur écarlate, au milieu desquelles sont placés les yeux et deux bouquets de plumes d'un vert-doré, qui, dans le temps des amours, s'élèvent de chaque côté au-dessus des oreilles; car dans les animaux il y a presque toujours, ainsi que je l'ai remarqué, une production nouvelle, plus ou moins sensible, qui est comme le signal d'une nouvelle génération: ces bouquets de plumes sont apparemment ce que Pline appelait tantôt des oreilles (1), tantôt de petites cornes (2); on sent à leur base une élévation formée par leur muscle releveur (3). Le faisan a, outre cela, à chaque oreille, des plumes dont il se sert pour en fermer à son gré l'ouverture qui est fort grande (4).

Les plumes du cou et du croupion ont le bout échancré en cœur, comme certaines plumes de la queue du paon (5).

Je n'entrerai point ici dans le détail des couleurs du plumage, je dirai seulement qu'elles ont beaucoup moins d'éclat dans la femelle que dans le mâle, et que, dans celui-ci même, les reflets en sont encore plus fugitifs que dans le paon, et qu'ils

(1) Geminas ex plumâ aures submittunt subriguntque. Plin. Hist. nat. lib. 10, cap. 48.

(2) Phasianæ corniculis. Ibid. lib. 11, cap. 37.

(3) Aldrovande, Ornithologia, tom. II, pag. 50.

(4) Idem, au lieu cité.

(5) Voyez Brisson, Ornithologie, tome II, page 263.

dépendent non seulement de l'incidence de la lumière, mais encore de la réunion et de la position respective de ces plumes; car, si l'on en prend une seule à part, les reflets verts s'évanouissent, et l'on ne voit à leur place que du brun ou du noir(1). Les tiges des plumes du cou et du dos sont d'un beau jaune doré, et font l'effet d'autant de lames d'or (2). Les couvertures du dessus de la queue vont en diminuant, et finissent en espèces de filets : la queue est composée de dix-huit pennes, quoique Schwenckfed n'en compte que seize (3); les deux du milieu sont les plus longues de toutes, et ensuite les plus voisines de celles-là. Chaque pied est muni d'un éperon court et pointu, qui a échappé à quelques descripteurs et même au dessinateur de nos planches enluminées, n° 121 : les doigts sont joints par une membrane plus large qu'elle n'est ordinairement dans les oiseaux pulvérateurs (4); cette membrane interdigitale, plus grande, semble être une première nuance par laquelle les oiseaux de ce genre se rapprochent des oiseaux de rivière : et en effet, Aldrovande remarque que le faisan se plaît dans les lieux marécageux; et il ajoute qu'on en prend quelquefois dans les marais qui sont aux environs de Bologne (5).

(1) Voyez Aldrovande, Ornithologia, tom. II, pag. 50.
(2) Ibidem.
(3) Schwenckfeld, Aviarium Silesiæ, pag. 332.
(4) Aldrovande, Ornithologia, loco citato.
(5) Ibidem, pag. 51.

Olina, autre italien (1), et M. Leroi, lieutenant des chasses de Versailles, ont fait la même observation : ce dernier assure que c'est toujours dans les lieux les plus humides et le long des mares qui se trouvent dans les grands bois de la Brie, que se tiennent les faisans échappés des capitaineries voisines; quoique accoutumés à la société de l'homme, quoique comblés de ses bienfaits, ces faisans s'éloignent le plus qu'il est possible de toute habitation humaine; car ce sont des oiseaux très-sauvages, et qu'il est extrêmement difficile d'apprivoiser. On prétend néanmoins qu'on les accoutume à revenir au coup de sifflet (2), c'est-à-dire qu'ils s'accoutument à venir prendre la nourriture que ce coup de sifflet leur annonce toujours; mais, dès que leur besoin est satisfait, ils reviennent à leur naturel et ne connaissent plus la main qui les a nourris; ce sont des esclaves indomptables qui ne peuvent se plier à la servitude, qui ne connaissent aucun bien qui puisse entrer en comparaison avec la liberté, qui cherchent continuellement à la recouvrer, et qui n'en manquent jamais l'occasion (3). Les sauvages, qui viennent de

(1) Olina, Uccellaria, pag. 49.

(2) Voyez le Journal Économique, mois de Septembre 1753. Il y a grande apparence que c'était là tout le savoir-faire de ces faisans apprivoisés qu'on nourrissait, selon Élien, dans la ménagerie du roi des Indes. De Naturâ Animalium, lib. 13, cap. 18.

(3) Non ostante che venghin' allevati nella casa, e che siino nati sotto la gallina, non s'addomesticano mai, anzi ritengono la salvati-

la perdre, sont furieux; ils fondent à grands coups de bec sur les compagnons de leur captivité, et n'épargnent pas même le paon (1)

Ces oiseaux se plaisent dans les bois en plaine, différant en cela des tétras ou coqs de bruyère, qui se plaisent dans les bois en montagne; pendant la nuit, ils se perchent au haut des arbres (2), où ils dorment la tête sous l'aile : leur cri, c'est-à-dire le cri du mâle, car la femelle n'en a presque point, est entre celui du paon et celui de la peintade, mais plus près de celui-ci, et par conséquent très-peu agréable.

Leur naturel est si farouche, que non seulement ils évitent l'homme, mais qu'ils s'évitent les uns les autres, si ce n'est au mois de mars ou d'avril, qui est le temps où le mâle recherche sa femelle; et il est facile alors de les trouver dans les bois, parce qu'ils se trahissent eux-mêmes par un battement d'ailes qui se fait entendre de fort loin (3). Les coq-faisans sont moins ardents que les coqs ordinaires : Frisch prétend que dans l'état de sauvage ils n'ont chacun qu'une seule femelle; mais l'homme, qui fait gloire de soumettre l'ordre de la nature à son

---

chezza loro. Olina, Uccellaria, pag. 49. Cela est conforme à ce que j'ai vu moi-même.

(1) Voyez Longolius apud Aldrovandum, Ornithologia, tom. II, pag. 52.

(2) Voyez Frisch, planch. 123.

(3) Olina, Uccellaria, pag. 49.

intérêt ou à ses fantaisies, a changé, pour ainsi dire, le naturel de cet oiseau, en accoutumant chaque coq à avoir jusqu'à sept poules, et ces sept poules à se contenter d'un seul mâle pour elles toutes; car on a eu la patience de faire toutes les observations nécessaires pour déterminer cette combinaison, comme la plus avantageuse pour tirer parti de la fécondité de cet oiseau (1). Cependant quelques économistes ne donnent que deux femelles à chaque mâle (2); et j'avoue que c'est la méthode qui a le mieux réussi dans la conduite d'une petite faisanderie que j'ai eue quelque temps sous les yeux. Mais ces différentes combinaisons peuvent être toutes bonnes selon les circonstances, la température du climat, la nature du sol, la qualité et la quantité de la nourriture, l'étendue et l'exposition de la faisanderie, les soins du faisandier; comme serait celui de retirer chaque poule aussitôt après qu'elle est fécondée par le coq, de ne les lui présenter qu'une à une, en observant les intervalles convenables; de lui donner pendant ce temps du blé sarrasin et autres nourritures échauffantes, comme on lui en donne sur la fin de l'hiver, lorsqu'on veut avancer la saison de l'amour.

La faisane fait son nid à elle seule; elle choisit

---

(1) Voyez Journal Économique. Septemb. 1753.—Le mot *Faisanderie* dans l'Encyclopédie.

(2) Voyez Frisch, pl. 123.—Maison Rustique, tome I, page 135.

pour cela le recoin le plus obscur de son habitation; elle y emploie la paille, les feuilles et autres choses semblables; et, quoiqu'elle le fasse grossièrement en apparence, elle le préfère, ainsi fait, à tout autre mieux construit, mais qui ne le serait point par elle-même : cela est au point que, si on lui en prépare un tout fait et bien fait, elle commence par le détruire et en éparpiller tous les matériaux, qu'elle arrange ensuite à sa manière. Elle ne fait qu'une ponte chaque année, du moins dans nos climats: cette ponte est de vingt œufs selon les uns (1), et de quarante à cinquante selon les autres, surtout quand on exempte la faisane du soin de couver (2); mais celles que j'ai eu occasion de voir n'ont jamais pondu plus de douze œufs, et quelquefois moins, quoiqu'on eût l'attention de faire couver leurs œufs par des poules communes : elle pond ordinairement de deux ou trois jours l'un; ses œufs sont beaucoup moins gros que ceux de poules, et la coquille en est plus mince que ceux même de pigeons : leur couleur est un gris-verdâtre, marqueté de petites taches brunes, comme le dit très-bien Aristote (3), arrangées en zones

(1) Palladius, de Re Rusticâ, lib. 1, cap. 29.

(2) Voyez Journal Économique. Septembre 1753.

(3) Punctis distincta sunt ova meleagridum et phasianarum. Rubrum tinunculi est modo minii. Historia Animalium, lib. 6, cap. 2. Pline, altérant apparemment ce passage, a dit : *Alia punctis distincta ut melea-*

circulaires autour de l'œuf; chaque faisane en peut couver jusqu'à dix-huit.

Si l'on veut entreprendre en grand une éducation de faisans, il faut y destiner un parc d'une étendue proportionnée, qui soit en partie gazonné et en partie semé de buissons, où ces oiseaux puissent trouver un abri contre la pluie et la trop grande chaleur, et même contre l'oiseau de proie : une partie de ce parc sera divisée en plusieurs petits parquets de cinq ou six toises en quarré, faits pour recevoir chacun un coq avec ses femelles; on les retient dans ces parquets, soit en les éjointant, c'est-à-dire en leur coupant le fouet de l'aile à l'endroit de la jointure, ou bien en couvrant les parquets avec un filet. On se gardera bien de renfermer plusieurs mâles dans la même enceinte; car ils se battraient certainement, et finiraient peut-être par se tuer (1). Il faut même faire en sorte qu'ils ne puissent ni se voir ni s'entendre; autrement les mouvements d'inquiétude ou de jalousie que s'inspireraient les uns les autres ces mâles si peu ardents pour leurs femelles, et cependant si ombrageux pour leurs rivaux, ne manqueraient pas d'étouffer ou d'affaiblir des mouvements plus doux, et sans lesquels il n'est point de génération. Ainsi, dans quelques animaux, comme dans l'homme, le de-

---

gridi; alia rubri coloris ut phasianis, cenchridi. Historia naturalis, lib. 10, cap. 52.

(1) Voyez le Journal Économique. Septembre 1753.

gré de la jalousie n'est pas toujours proportionné au besoin de jouir.

Palladius veut que les coqs soient de l'année précédente (1); et tous les naturalistes s'accordent à dire qu'il ne faut pas que les poules aient plus de trois ans. Quelquefois, dans les endroits qui sont bien peuplés de faisans, on ne met que des femelles dans chaque parquet, et on laisse aux coqs sauvages le soin de les féconder.

Ces oiseaux vivent de toutes sortes de grains et d'herbages, et l'on conseille même de mettre une partie du parc en jardin potager, et de cultiver dans ce jardin des fèves, des carottes, des pommes de terre, des ognons, des laitues et des panais, surtout des deux dernières, dont ils sont très-friands; on dit qu'ils aiment aussi beaucoup le gland, les baies d'aubépine et la graine d'absinthe (2) : mais le froment est la meilleure nourriture qu'on puisse leur donner, en y joignant les œufs de fourmis. Quelques-uns recommandent de bien prendre garde qu'il n'y ait des fourmis mêlées, de peur que les faisans ne se dégoûtent des œufs; mais Edmond King veut qu'on leur donne des fourmis même, et prétend que c'est pour eux une nourriture très-salutaire, et seule capable de les rétablir lorsqu'ils sont faibles et abattus: dans la disette on y substitue avec succès des sauterelles, des perce-oreilles, des mille-pieds. L'auteur an-

(1) Journal Économique. Septembre 1753.

(2) Gerbillon, Voyage de la Chine et de la Tartarie.

glais que je viens de citer assure qu'il avait perdu beaucoup de faisans avant qu'il connût la propriété de ces insectes, et que depuis qu'il avait appris à en faire usage, il ne lui en était pas mort un seul de ceux qu'il avait élevés (1). Mais quelque nourriture qu'on leur donne, il faut la leur mesurer avec prudence, et ne point trop les engraisser; car les coqs trop gras sont moins chauds, et les poules trop grasses sont moins fécondes, et pondent des œufs à coquille molle et facile à écraser.

La durée de l'incubation est de vingt à vingt-cinq jours, suivant la plupart des auteurs (2) et ma propre observation : Palladius la fixe à trente (3); mais c'est une erreur qui n'aurait pas dû reparaître dans la *Maison Rustique* (4); car le pays où Palladius écrivait étant plus chaud que le nôtre, les œufs de faisans n'y devaient pas être plus de temps à éclore que dans le nôtre, où ils éclosent au bout d'environ trois semaines; d'où il suit que le mot *trigesimus* a été substitué par les copistes au mot *vigesimus*.

Il faut tenir la couveuse dans un endroit éloigné du bruit et un peu enterré, afin qu'elle y soit plus à l'abri des inégalités de la température et des impressions du tonnerre.

---

(1) Voyez les Transactions Philosophiques, n° 23, art. 6.

(2) Gesner. — Schwenckfeld. — Journal Économique. — M. Leroi, etc. aux endroits cités.

(3) Palladius, de Re Rusticâ, lib. 1, cap. 29.

(4) Voyez tome I, page 135.

Dès que les petits faisans sont éclos, ils commencent à courir comme font tous les gallinacés : on les laisse ordinairement vingt-quatre heures sans leur rien donner ; au bout de ce temps, on met la mère et les petits dans une boîte que l'on porte tous les jours aux champs, dans un lieu semé de blé, d'orge, de gazon, et surtout abondant en œufs de fourmis : cette boîte doit avoir pour couvercle une espèce de petit toit fermé de planches légères qu'on puisse ôter et remettre à volonté, selon les circonstances ; elle doit aussi avoir à l'une de ses extrémités un retranchement où l'on tient la mère renfermée par des cloisons à claire-voie, qui donnent passage aux faisandeaux : du reste, on leur laisse toute liberté de sortir de la boîte et d'y rentrer à leur gré ; les gloussements de la mère prisonnière et le besoin de se réchauffer de temps en temps sous ses ailes les rappelleront sans cesse et les empêcheront de s'écarter beaucoup. On a coutume de réunir trois ou quatre couvées à peu près de même âge, pour n'en former qu'une seule bande capable d'occuper la mère, et à laquelle elle puisse suffire.

On les nourrit d'abord, comme on nourrit tous les jeunes poussins, avec un mélange d'œuf durs, de mie de pain et de feuilles de laitue, hachés ensemble, et avec des œufs de fourmis de prés ; mais il y a deux attentions essentielles dans ces premiers temps : la première est de ne les point laisser boire du tout, et de ne les lâcher chaque jour

que lorsque la rosée est évaporée, vu qu'à cet âge toute humidité leur est contraire; et c'est, pour le dire en passant, une des raisons pourquoi les couvées des faisans sauvages ne réussissent guère dans notre pays; car ces faisans, comme je l'ai remarqué plus haut, se tenant par préférence dans les lieux les plus frais et les plus humides, il est difficile que les jeunes faisandeaux n'y périssent; la seconde attention qu'il faut avoir, c'est de leur donner peu et souvent, et dès le matin, en entremêlant toujours les œufs de fourmis avec les autres aliments.

Le second mois on peut déja leur donner une nourriture plus substantielle; des œufs de fourmis de bois, du turquis, du blé, de l'orge, du millet, des fèves moulues, en augmentant insensiblement la distance des repas.

Ce temps est celui où ils commencent à être sujets à la vermine : la plupart des modernes recommandent, pour les en délivrer, de nettoyer la boîte, et même de la supprimer entièrement, à l'exception de son petit toit, que l'on conserve pour leur servir d'abri; mais Olina donne un conseil qui avait été indiqué par Aristote, et qui me paraît mieux réfléchi et plus conforme à la nature de ces oiseaux. Ils sont du nombre des pulvérateurs, et ils périssent lorsqu'ils ne se poudrent point (1) : Olina veut donc qu'on mette à

(1) Aristote, Historia Animalium, lib. 5, cap. 31.

leur portée des petits tas de terre sèche ou de sablon très-fin, dans lesquels ils puissent se vautrer et se délivrer ainsi des piqûres incommodes des insectes (1).

Il faut aussi être très-exact à leur donner de l'eau nette et à la leur renouveler souvent, autrement ils courraient risque de la pépie, à laquelle il y aurait peu de remède suivant les modernes, quoique Palladius ordonne tout uniment de la leur ôter comme on l'ôte aux poulets, et de leur frotter le bec avec de l'ail broyé dans de la poix liquide.

Le troisième mois amène de nouveaux dangers: les plumes de leur queue tombent alors, et il leur en pousse de nouvelles; c'est une espèce de crise pour eux comme pour les paons: mais les œufs de fourmis sont encore ici une ressource; car ils hâtent le moment critique, et en diminuent le danger, pourvu qu'on ne leur en donne pas trop, car l'excès en serait pernicieux.

A mesure que les jeunes faisandeaux deviennent grands, leur régime approche davantage de celui des vieux, et dès la fin du troisième mois on peut les lâcher dans l'endroit que l'on veut peupler: mais tel est l'effet de la domesticité sur les animaux qui y ont vécu quelque temps, que ceux même qui, comme les faisans, ont le penchant le plus invincible pour la liberté, ne peu-

(1) Olina, Uccellaria, pag. 49.

vent y être rendus tout d'un coup et sans observer des gradations; de même qu'un bon estomac affaibli par des aliments trop légers ne peut s'accoutumer que peu à peu à une nourriture plus forte. Il faut d'abord transporter la boîte qui contient la couvée dans l'endroit où l'on veut les lâcher; on aura soin de leur donner la nourriture qu'ils aiment le mieux, mais jamais dans le même endroit, et en diminuant la quantité chaque jour, afin de les obliger à chercher eux-mêmes ce qui leur convient, et à faire connaissance avec la campagne : lorsqu'ils seront en état de trouver leur subsistance, ce sera le moment de leur donner la liberté et de les rendre à la nature; ils deviendront bientôt aussi sauvages que ceux qui sont nés dans les bois, à cela près qu'ils conserveront une sorte d'affection pour les lieux où ils auront été bien traités dans leur premier âge.

L'homme, ayant réussi à forcer le naturel du faisan en l'accoutumant à se joindre à plusieurs femelles, a tenté de lui faire encore une nouvelle violence, en l'obligeant de se mêler avec une espèce étrangère, et ses tentatives ont eu quelques succès; mais ce n'a pas été sans beaucoup de soins et de précautions (1) : on a pris un jeune

(1) Jamais les faisans libres ne cochent les poules qu'ils rencontrent; ce n'est pas que le coq ne fasse quelquefois des avances, mais la poule ne les souffre point. C'est à M. Leroi, lieutenant des chasses de Versailles, que je dois cette observation et beaucoup d'autres, que j'ai insérées dans cet article : il serait à souhaiter que, sur l'histoire de

coq-faisan qui ne s'était encore accouplé avec aucune faisane, on l'a renfermé dans un lieu étroit et faiblement éclairé par en haut ; on lui a choisi de jeunes poules dont le plumage approchait de celui de la faisane ; on a mis ces jeunes poules dans une case attenant à celle du coq-faisan, et qui n'en était séparée que par une espèce de grille dont les mailles étaient assez grandes pour laisser passer la tête et le cou, mais non le corps de ces oiseaux ; on a ainsi accoutumé le coq-faisan à voir ces poules et même à vivre avec elles, parce qu'on ne lui a donné de nourriture que dans leur case, joignant la grille de séparation ; lorsque la connaissance a été faite et qu'on a vu la saison de l'amour approcher, on a nourri ce jeune coq et ses poules de la manière la plus propre à les échauffer et à leur faire éprouver le besoin de se joindre ; et, quand ce besoin a été bien marqué, on a ouvert la communication. Il est arrivé quelquefois que le faisan fidèle à la nature, comme indigné de la mésalliance à laquelle on voulait le contraindre, a maltraité et même mis à mort les premières poules qu'on lui avait données ; s'il ne s'adoucissait point, on le domptait en lui touchant le bec avec un fer rouge d'une part, et de l'autre en excitant son tempérament par des fomentations appropriées : enfin, le be-

chaque oiseau, on eût à consulter quelqu'un qui eût autant de connaissances, de lumières et d'empressement à les communiquer.

soin de s'unir augmentant tous les jours, et la nature travaillant sans cesse contre elle-même, le faisan s'est accouplé avec les poules ordinaires, et il en a résulté des œufs pointillés de noir comme ceux de la faisane, mais beaucoup plus gros, lesquels ont produit des bâtards qui participaient des deux espèces, et qui étaient même, selon quelques-uns, plus délicats et meilleurs au goût que les légitimes; mais incapables, à ce qu'on dit, de perpétuer leur race, quoique selon Longolius les femelles de ces mulets, jointes avec leur père, donnent de véritables faisans. On a encore observé de ne donner au coq-faisan que des poules qui n'avaient jamais été cochées, et même de les renouveler à chaque couvée, soit pour exciter davantage le faisan (car l'homme juge toujours des autres êtres par lui-même), soit parce qu'on a prétendu remarquer que, lorsque les mêmes poules étaient fécondées une seconde fois par le même faisan, il en résultait une race dégénérée (1).

On dit que le faisan est un oiseau stupide, qui se croit bien en sûreté lorsque sa tête est cachée, comme on l'a dit de tant d'autres, et qui se laisse prendre à tous les piéges. Lorsqu'on le chasse au chien courant, et qu'il a été rencontré, il regarde fixement le chien tant qu'il est en arrêt, et donne

(1) Voyez Longolius, Dialog. de Avibus. — Journal Économique. Septembre 1753. — Maison Rustique, tome I, page 135.

tout le temps au chasseur de le tirer à son aise (1). Il suffit de lui présenter sa propre image, ou seulement un morceau d'étoffe rouge sur une toile blanche, pour l'attirer dans le piége : on le prend encore en tendant des lacets ou des filets sur les chemins où il passe le soir et le matin pour aller boire; enfin, on le chasse à l'oiseau de proie, et l'on prétend que ceux qui sont pris de cette manière sont plus tendres et de meilleur goût (2). L'automne est le temps de l'année où ils sont le plus gras. On peut engraisser les jeunes dans l'épinette ou avec la pompe, comme toute autre volaille; mais il faut bien prendre garde, en leur introduisant la petite boulette dans le gosier, de ne leur pas renverser la langue, car ils mourraient sur-le-champ.

Un faisandeau bien gras est un morceau exquis, et en même temps une nourriture très-saine; aussi ce mets a-t-il été de tout temps réservé pour la table des riches; et l'on a regardé comme une prodigalité insensée la fantaisie qu'eut Héliogabale d'en nourrir les lions de sa ménagerie.

Suivant Olina et M. Leroi, cet oiseau vit comme les poules communes, environ six à sept ans (3); et c'est sans aucun fondement qu'on a prétendu connaître son âge par le nombre des bandes transversales de sa queue.

(1) Olina, Uccellaria, pag. 77.

(2) Aldrovande, Ornithologia, tom. II, pag. 57.

(3) Olina, Uccellaria, pag. 49.

LE FAISAN BLANC.

Phasianus Colchicus, var. *Albus*; Linn.

On ne connaît point assez l'histoire de cette variété de l'espèce du faisan, pour savoir à quelle cause on doit rapporter la blancheur de son plumage : l'analogie nous conduirait à croire qu'elle est un effet du froid, comme dans le paon blanc. Il est vrai que le faisan ne s'est point enfoncé dans les pays septentrionaux autant que le paon ; mais aussi sa blancheur n'est point parfaite, puisqu'il a, selon M. Brisson (1), des taches d'un violet foncé sur le cou, et d'autres taches roussâtres sur le dos ; et que, selon Olina, les mâles montrent quelquefois les couleurs franches des faisans ordinaires sur la tête et sur le cou. Ce dernier auteur dit que les faisans blancs viennent de Flandre ; mais sans doute qu'en Flandre on dit qu'ils viennent encore de plus loin du côté du nord : il ajoute que les femelles sont d'une blancheur plus parfaite que les mâles (2) ; et je remarque que la femelle du faisan ordinaire a aussi plus de blanc dans son plumage que n'en a le mâle.

(1) Brisson, Ornithologie, tome I, page 268.

(2) Voyez Olina, Uccellaria, pag. 49.

LE FAISAN VARIÉ.

Phasianus Colchicus, var. *Varius*; Linn.

Comme le paon blanc, mêlé avec le paon ordinaire, a produit le paon varié ou panaché, ainsi l'on peut croire que le faisan blanc, se mêlant avec le faisan ordinaire, a produit le faisan varié dont il s'agit ici; d'autant plus que ce dernier a exactement la même forme et la même grosseur que l'espèce ordinaire, et que son plumage, dont le fond est blanc, se trouve semé de taches qui réunissent toutes les couleurs de notre faisan (1).

Frisch remarque que le faisan varié n'est point bon pour la propagation (2).

(1) Voyez Brisson, Ornithologie, tome I, page 267.
(2) Frisch, article de la planche 124.

LE COCQUAR
OU
LE FAISAN BÂTARD.

LE FAISAN BÂTARD; *Phasianus Hybridus*; Briss.—*Phasianus Colchicus*, var. *Hybridus*; Linn.

Le nom de *faisan-huneru*, que Frisch donne à cette variété du faisan, indique qu'il le regarde comme le produit du mélange du faisan avec la poule ordinaire: et en effet, le faisan bâtard représente l'espèce du faisan par son cercle rouge autour des yeux et par sa longue queue; et il se rapproche du coq ordinaire par les couleurs communes et obscures de son plumage, qui a beaucoup de gris plus ou moins foncé. Le faisan bâtard est aussi plus petit que le faisan ordinaire, et il ne vaut rien pour perpétuer l'espèce; ce qui convient assez à un métis, ou si l'on veut à un mulet.

Frisch nous apprend qu'on en élève beaucoup en Allemagne à cause du profit qu'on en retire, et c'est en effet un très-bon manger (1).

(1) Voyez Frisch, planche 125.

Nota. Ce serait ici le lieu de parler du faisan-dindon qui a été vu en Angleterre, et dont M. Edwards a donné la description et la figure, planche 337; mais j'en ai dit mon avis ci-dessus à l'article du dindon.

OISEAUX ÉTRANGERS

QUI ONT RAPPORT

AU FAISAN.

Je ne placerai point sous ce titre plusieurs oiseaux auxquels la plupart des voyageurs et des naturalistes ont donné le nom de *faisans*, et qui se trouvent même sous ce nom dans nos planches, mais que nous avons reconnu, après un plus mûr examen, pour des oiseaux d'espèces fort différentes.

De ce nombre sont: 1° le faisan des Antilles de M. Brisson (1), qui est le faisan de l'île Kayriouacou du P. du Tertre (2), lequel a les jambes plus longues et la queue plus courte que le faisan;

2° Le faisan couronné des Indes de M. Brisson (3) qui est représenté sous le même nom, et qui diffère du faisan par sa conformation totale, par la forme particulière du bec, par ses mœurs, par ses habitudes, par ses ailes qui sont plus longues, par sa queue plus courte, et qui, à sa gros-

(1) Brisson, Ornithologie, tome I, page 269.

(2) Voyez le P. du Tertre, Histoire générale des Antilles, tome I, page 255.

(3) Brisson, Ornithologie, t. I, p. 279. — Columba coronata, Linn.

seur près, paraît avoir beaucoup plus de rapport avec le genre du pigeon;

3° L'oiseau d'Amérique que nous avons fait représenter sous le nom de *faisan huppé de Cayenne* (1), parce qu'il nous avait été envoyé sous ce nom; mais qui nous paraît différer du faisan par sa grosseur, par le port de son corps, par son cou long et menu, sa tête petite, ses longues ailes, etc.;

4° Le hocco-faisan de la Guiane (2), qui n'est rien moins qu'un faisan, comme il est aisé de s'en convaincre par la comparaison des figures;

5° Tous les autres hoccos d'Amérique que MM. Brisson et Barrère, et plusieurs autres, entraînés par leurs méthodes, ont rapportés au genre du faisan, quoiqu'ils en diffèrent par un grand nombre d'attributs, et par quelques-uns même de ceux qui avaient été choisis pour en faire les caractères de ce genre.

I.

LE FAISAN DORÉ

OU

LE TRICOLOR HUPPÉ DE LA CHINE.

Phasianus Pictus; Linn.

Quelques auteurs ont donné à cet oiseau le nom de *faisan rouge* (3); on eût été presque

(1) Phasianus cristatus; Linn. — Opisthoromus cristatus; Hoffm.

(2) Crax Globicera; Linn. L. 2825.

(3) Klein, Ordo Avium, pag. 114. — Albin, tome III, page 15.

aussi bien fondé à lui donner celui de *faisan bleu*, et ces deux dénominations auraient été aussi imparfaites que celle de faisan doré, puisque toutes les trois, n'indiquant que l'une des trois couleurs éclatantes qui brillent sur son plumage, semblent exclure les deux autres : c'est ce qui m'a donné l'idée de lui imposer un nouveau nom, et j'ai cru que celui de tricolor huppé de la Chine le caractériserait mieux, puisqu'il présente à l'esprit ses attributs les plus apparents.

On peut regarder ce faisan comme une variété du faisan ordinaire, qui s'est embelli sous un ciel plus beau; ce sont deux branches d'une même famille qui se sont séparées depuis long-temps, qui même ont formé deux races distinctes, et qui cependant se reconnaissent encore, car elles s'allient, se mêlent et produisent ensemble : mais il faut avouer que leur produit tient un peu de la stérilité des mulets, comme nous le verrons plus bas; ce qui prouve de plus en plus l'ancienneté de la séparation des deux races.

Le tricolor huppé de la Chine est plus petit que notre faisan; et je dois avertir à cette occasion que dans notre planche n° 217, on a omis le module, qui doit être de deux pouces neuf lignes.

La beauté frappante de cet oiseau lui a valu d'être cultivé et multiplié dans nos faisanderies, où il est assez commun aujourd'hui. Son nom de tricolor huppé indique le rouge, le jaune doré et

le bleu qui dominent dans son plumage, et les longues et belles plumes qu'il a sur la tête, et qu'il relève quand il veut en manière de huppe : il a l'iris, le bec, les pieds et les ongles jaunes; la queue plus longue à proportion que notre faisan, plus émaillée, et en général le plumage plus brillant : au-dessus des plumes de la queue sortent d'autres plumes longues et étroites, de couleur écarlate, dont la tige est jaune; il n'a point les yeux entourés d'une peau rouge, comme le faisan d'Europe; en un mot, il paraît avoir subi fortement l'influence du climat.

La femelle du faisan doré est un peu plus petite que le mâle; elle a la queue moins longue : les couleurs de son plumage sont fort ordinaires, et encore moins agréables que celles de notre faisane; mais quelquefois elle devient avec le temps aussi belle que le mâle. On en a vu une en Angleterre, chez miladi Essex, qui, dans l'espace de six ans, avait graduellement changé sa couleur ignoble de bécasse en la belle couleur du mâle, duquel elle ne se distinguait plus que par les yeux et par la longueur de la queue (1). Des personnes intelligentes, qui ont été à portée d'observer ces oiseaux, m'ont aussi assuré que ce changement de couleur avait lieu dans la plupart des femelles; qu'il commençait lorsqu'elles avaient quatre ans, temps où le mâle commençait aussi à prendre du

(1) Voyez Edwards, planche 67.

dégoût pour elles et à les maltraiter; qu'il leur venait alors de ces plumes longues et étroites, qui dans le mâle accompagnent les plumes de la queue; en un mot, que plus elles avançaient en âge, plus elles devenaient semblables aux mâles, comme cela a lieu plus ou moins dans presque tous les animaux.

M. Edwards assure qu'on a vu pareillement chez le duc de Leeds une faisane commune dont le plumage était devenu semblable à celui du faisan mâle; et il ajoute que de tels changements de couleurs n'ont guère lieu que parmi les oiseaux qui vivent dans la domesticité (1).

Les œufs de la faisane dorée ressemblent beaucoup à ceux de la peintade, et sont plus petits à proportion que ceux de la poule domestique, et plus rougeâtres que ceux de nos faisans.

Le docteur Hans Sloane a conservé un mâle environ quinze ans: il paraît que c'est un oiseau robuste, puisqu'il vit si long-temps hors de son pays; il s'accoutume fort bien au nôtre (2), et y multiplie assez facilement; il multiplie même avec notre faisane d'Europe. M. Leroi, lieutenant des chasses de Versailles, ayant mis une de ces faisanes de la Chine avec un coq-faisan de ce pays-ci, il en a résulté deux faisans mâles fort ressemblants aux nôtres, cependant avec le plumage

---

(1) Edwards, Glanures, partie III, page 268.

(2) Ibidem, planche 68.

mal teint, et n'ayant que quelques plumes jaunes sur la tête comme le faisan de la Chine. Ces deux jeunes mâles métis ayant été mis avec les faisanes d'Europe, l'un deux féconda la sienne la seconde année, et il en a résulté une poule faisane qui n'a jamais pu devenir féconde; et les deux coqs métis n'ont rien produit de plus jusqu'à la quatrième année, temps où ils trouvèrent le moyen de s'échapper à travers leurs filets.

Il y a grande apparence que le tricolor huppé, dont il s'agit dans cet article, est ce beau faisan dont on dit que les plumes se vendent à la Chine plus cher que l'oiseau même (1), et que c'est aussi celui que *Marco-Paolo* admira dans un de ses voyages de la Chine, et dont la queue avait deux à trois pieds de long.

2.

LE FAISAN NOIR ET BLANC DE LA CHINE.

LE FAISAN D'ARGENT; Cuvier. — *Phasianus Nycthemerus;* Linn.

La figure de nos planches n'a été dessinée que d'après l'oiseau empaillé, et je ne doute pas que celle de M. Edwards (2), qui a été faite et retouchée à loisir d'après le vivant, et recherchée pour

(1) Histoire générale des Voyages, tome VI, page 487.

(2) Voyez Edwards, Hist. nat. des Oiseaux, planche 66.

les plus petits détails d'après l'oiseau mort, ne représente plus exactement ce faisan, et ne donne une idée plus juste de son port, de son air, etc.

Il est aisé de juger par la seule inspection de la figure, que c'est une variété du faisan, modelée, pour la forme totale, sur les proportions du tricolor huppé de la Chine, mais beaucoup plus gros, puisqu'il surpasse même le faisan d'Europe: il a avec ce dernier un trait de ressemblance bien remarquable, c'est la bordure rouge des yeux, qu'il a même plus large et plus étendue; car elle lui tombe de chaque côté au-dessous du bec inférieur en forme de barbillons, et d'autre part elle s'élève comme une double crête au-dessus du bec supérieur.

La femelle est un peu plus petite que le mâle, dont elle diffère beaucoup par la couleur; elle n'a ni le dessus du corps blanc comme lui, ni le dessous d'un beau noir avec des reflets de pourpre: on n'aperçoit dans tout son plumage qu'une échappée de blanc au-dessous des yeux; le reste est d'un rouge-brun plus ou moins foncé, excepté sous le ventre et dans les plumes latérales de la queue, où l'on voit des bandes noires transversales sur un fond gris. A tous autres égards, la femelle diffère moins du mâle dans cette race que dans toutes les autres races de faisan; elle a comme lui une huppe sur la tête, les yeux entourés d'une bordure rouge, et les pieds de même couleur.

Comme aucun naturaliste, ni même aucun voyageur ne nous a donné le plus léger indice sur l'origine du faisan noir et blanc, nous sommes réduits sur cela aux seules conjectures : la mienne serait que, de même que le faisan de Géorgie, s'étant avancé vers l'orient, et ayant fixé son séjour dans les provinces méridionales ou tempérées de la Chine, est devenu le tricolor huppé; ainsi, le faisan blanc de nos pays froids ou de la Tartarie, ayant passé dans les provinces septentrionales de la Chine, est devenu le faisan noir et blanc de cet article, lequel aura pris plus de grosseur que le faisan primitif ou de Géorgie, parce qu'il aura trouvé dans ces provinces une nourriture plus abondante ou plus analogue à son tempérament, mais qui porte l'empreinte du nouveau climat dans son port, son air, sa forme extérieure, semblable au port, à l'air, à la forme extérieure du tricolor huppé de la Chine, et qui a conservé du faisan primitif la bordure rouge des yeux, laquelle même a pris en lui plus d'étendue et de volume, sans doute par les mêmes causes qui l'ont rendu lui-même plus gros et plus grand que le faisan ordinaire.

3.

L'ARGUS OU LE LUEN.

Phasianus Argus; Linn.

On trouve au nord de la Chine une espèce de faisan dont les ailes et la queue sont semées d'un



P. Oudart del.^t Lith. de C. Motte

1. le Napaul ou Faisan cornu. 2. l'Hoazin.

très-grand nombre de taches rondes semblables à des yeux, d'où on lui a donné le nom d'*argus;* les deux plumes du milieu de la queue sont très-longues, et excèdent de beaucoup toutes les autres. Cet oiseau est de la grosseur du dindon; il a sur la tête une double huppe qui se couche en arrière (1).

4.

LE NAPAUL OU FAISAN CORNU. (2)

Le faisan cornu du Bengale; Briss. *Meleagris Satyra;* Lath. —*Penelope Satyra;* Linn.—*Phasianus Satyra;* Viellot.

M. Edwards, à qui nous devons la connaissance de cet oiseau rare, le range parmi les dindons, comme ayant autour de la tête des excroissances charnues (3), et cependant il lui donne le nom de *faisan cornu.* Je crois en effet qu'il approche plus du faisan que du dindon; car les excroissances charnues ne sont rien moins que propres à ce dernier : le coq, la peintade, l'oiseau royal, le casoar, et bien d'autres oiseaux des deux continents, en ont aussi; elles ne sont pas même étrangères au faisan, puisqu'on peut regarder ce large cercle de peau rouge dont ses yeux sont entourés,

(1) Voyez les Transactions Philosophiques, tome LV, page 88, planche 3.

(2) Voyez Edvards, Hist. nat. des Oiseaux, planche 116.

(3) Voyez Gleanings, etc. tom. III, pag. 331.

comme étant à peu près de même nature, et que dans le faisan noir et blanc de la Chine cette peau forme réellement une double crête sur le bec et des barbillons au-dessous : ajoutez à cela que le napaul est du climat des faisans, puisqu'il a été envoyé de Bengale à M. Mead; qu'il a le bec, les pieds, les éperons, les ailes et la forme totale du faisan; et l'on conviendra qu'il est plus naturel de le rapporter au faisan qu'à un oiseau d'Amérique, tel que le dindon.

Le napaul ou faisan cornu est ainsi appelé, parce qu'il a en effet deux cornes sur la tête; ces cornes sont de couleur bleue, de forme cylindrique, obtuses à leur extrémité, couchées en arrière, et d'une substance analogue à de la chair calleuse. Il n'a point autour des yeux ce cercle de peau rouge, quelquefois pointillée de noir, qu'ont les faisans; mais il a tout cet espace garni de poils noirs en guise de plumes; au-dessous de cet espace et de la base du bec inférieur, prend naissance une sorte de gorgerette formée d'une peau lâche, laquelle tombe et flotte librement sur la gorge et la partie supérieure du cou; cette gorgerette est noire dans son milieu, semée de quelques poils de même couleur, et sillonnée par des rides plus ou moins profondes; en sorte qu'elle paraît capable d'extension dans l'oiseau vivant, et l'on peut croire qu'il sait la gonfler ou la resserrer à sa volonté : les parties latérales en sont bleues, avec quelques taches orangées, et sans aucun poil

en dehors; mais la face intérieure qui s'applique sur le cou est garnie de petites plumes noires, ainsi que la partie du cou qu'elle recouvre. Le sommet de la tête est rouge, la partie antérieure du corps rougeâtre, la partie postérieure plus rembrunie; sur le tout, y compris la queue et les ailes, on voit des taches blanches entourées de noir, semées près à près assez régulièrement: ces taches sont rondes sur l'avant, oblongues ou en forme de larmes sur l'arrière, et celles-ci tournées de manière que la pointe regarde la tête. Les ailes ne passent guère l'origine de la queue, d'où l'on peut conclure que c'est un oiseau pesant. La longueur de la queue n'a pu être déterminée par M. Edwards, vu qu'elle y est représentée dans le dessin original comme ayant été usée par quelque frottement.

5.

LE KATRACA.

Phasianus Parraka; Linn. (1).

Quoiqu'à vrai dire il ne se soit point trouvé de véritables faisans dans l'Amérique, comme nous l'avons établi ci-dessus, néanmoins, parmi la multitude d'oiseaux différents qui peuplent ces vastes contrées, on en voit qui ont plus ou moins de rapports avec le faisan; et celui dont il s'agit dans

(1) Merrem en a formé le genre ortalida. Lam. 1825.

cet article, en approche plus qu'aucun autre et doit être regardé comme son représentant dans le nouveau monde. Il le représente en effet par sa forme totale, par son bec un peu crochu, par ses yeux bordés de rouge et par sa longue queue; néanmoins, comme il appartient à un climat et même à un monde différent, et qu'il est incertain s'il se mêle avec nos faisans d'Europe, je le place ici après ceux de la Chine, qui s'accouplent certainement et produisent avec les nôtres.

L'histoire du katraca nous est totalement inconnue; tout ce que je puis dire d'après l'inspection de sa forme extérieure, c'est que le sujet représenté nous paraît être le mâle, à cause de sa longue queue et de la forme de son corps moins arrondie qu'allongée.

Nous lui conserverons le nom de *katraca* qu'il porte au Mexique, suivant le P. Feuillée.

OISEAUX ÉTRANGERS

QUI PARAISSENT AVOIR RAPPORT

AVEC LE PAON ET AVEC LE FAISAN.

Je range sous ce titre indécis quelques oiseaux étrangers trop peu connus pour qu'on puisse leur assigner une place plus fixe.

I.

LE CHINQUIS.

LE PAON DU THIBET; *Pavo Tibetanus;* Linn. (1).

DANS l'incertitude où je suis si cet oiseau est un véritable paon ou non, je lui donne, ou plutôt je lui conserve le nom de *chinquis*, formé de son nom chinois *chin-tchien-khi:* c'est la dixième espèce du genre des faisans de M. Brisson (2); il se trouve au Tibet, d'où cet auteur a pris occasion de le nommer *paon du Tibet.* Sa grosseur est celle de la peintade; il a l'iris des yeux jaune, le bec

(1) Il appartient au genre polyplectron de Temminck. L. 1825.

(2) Voyez Brisson, Ornithologie, tome I, page 294.

cendré, les pieds gris, le fond du plumage cendré, varié de lignes noires et de points blancs; mais ce qui en fait l'ornement principal et distinctif, ce sont de belles et grandes taches rondes d'un bleu éclatant, changeant en violet et en or, répandues une à une sur les plumes du dos et les couvertures des ailes, deux à deux sur les pennes des ailes, et quatre à quatre sur les longues couvertures de la queue, dont les deux du milieu sont les plus longues de toutes, les latérales allant toujours en se raccourcissant de chaque côté.

On ne sait, ou plutôt on ne dit rien de son histoire, pas même s'il fait la roue en relevant en éventail ses belles plumes chargées de miroirs.

Il ne faut pas confondre le chinquis avec le kinki, ou poule dorée de la Chine, dont il est parlé dans les relations de Navarette, Trigault, du Halde, et qui, autant qu'on en peut juger par des descriptions imparfaites, n'est autre chose que notre tricolor huppé (1).

2.

LE SPICIFÈRE.

Le paon du Japon; *Pavo Muticus;* Linn.

J'appelle ainsi le huitième faisan de M. Brisson (2), qu'Aldrovande a nommé *paon du Japon*,

(1) Voyez M. l'abbé Prévôt, Hist. générale des Voyages, tome VI, page 487.

(2) Brisson, Ornithologie, tome I, page 289.

tout en avouant qu'il ne ressemblait à notre paon que par les pieds et la queue (1).

Je lui ai donné le nom de *spicifère*, à cause de l'aigrette en forme d'épi qui s'élève sur sa tête : cette aigrette est haute de quatre pouces, et paraît émaillée de vert et de bleu ; le bec est de couleur cendrée, plus long et plus menu que celui du paon ; l'iris est jaune, et le tour des yeux rouge comme dans le faisan : les plumes de la queue sont en plus petit nombre, le fond en est plus rembruni et les miroirs plus grands, mais brillants des mêmes couleurs que dans notre paon d'Europe : la distribution des couleurs forme sur la poitrine, le dos et la partie des ailes la plus proche du dos, des espèces d'écailles qui ont différents reflets en différents endroits ; bleus sur la partie des ailes la plus proche du dos ; bleus et verts sur le dos ; bleus, verts et dorés sur la poitrine ; les autres pennes de l'aile sont vertes dans le milieu de leur longueur, ensuite jaunâtres et finissent par être noires à leur extrémité : le sommet de la tête et le haut du cou ont des taches bleues mêlées de blanc sur un fond verdâtre.

Telle est à peu près la description qu'Aldrovande a faite du mâle, d'après une figure peinte que l'empereur du Japon avait envoyée au Pape ; il ne dit point s'il étale sa queue comme notre

(1) Aldrovande, Ornithologia, tom. II, pág. 35.

paon; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il ne l'étale point dans la figure d'Aldrovande, et qu'il y est même représenté sans éperons aux pieds, quoiqu'Aldrovande n'ait pas oublié d'en faire paraître dans la figure du paon ordinaire, qu'il a placée vis-à-vis pour servir d'objet de comparaison.

Selon cet auteur, la femelle est plus petite que le mâle, elle a les mêmes couleurs que lui sur la tête, le cou, la poitrine, le dos et les ailes; mais elle en diffère en ce qu'elle a le dessous du corps noir, et en ce que les couvertures du croupion, qui sont beaucoup plus courtes que les pennes de la queue, sont ornées de quatre ou cinq miroirs assez larges, relativement à la grandeur des plumes; le vert est la couleur dominante de la queue, les pennes en sont bordées de bleu, et les tiges de ces pennes sont blanches.

Cet oiseau paraît avoir beaucoup de rapport avec celui dont parle Kœmpfer, dans son histoire du Japon, sous le nom de *faisan* (1); ce que j'en ai dit suffit pour faire voir qu'il a plusieurs traits de conformité et plusieurs traits de dissemblance, soit avec le paon, soit avec le faisan, et que par conséquent il ne devait point avoir d'autre place que celle que je lui donne ici.

(1) « Il y a au Japon une espèce de faisans qui se distinguent par « la diversité de leurs couleurs, par l'éclat de leurs plumes, et par la « beauté de leur queue, qui égale en longueur la moitié de la hauteur « d'un homme, et qui par ce mélange et par une variété charmante des « plus belles couleurs, particulièrement de l'or et de l'azur, ne cède en « rien à celle du paon. » Kœmpfer, Histoire du Japon, tome I, p. 112.

3.

L'ÉPERONNIER.

LE PAON DE LA CHINE OU PETIT PAON DE MALACA ; Sonnerat. —*Pavo Bicalcaratus ;* Linn. (1).

Cet oiseau n'est guère connu que par la figure et la description que M. Edwards a publiées du mâle et de la femelle (2), et qu'il avait faites sur le vivant.

Au premier coup d'œil, le mâle paraît avoir quelque rapport avec le faisan et le paon ; comme eux il a la queue longue, il l'a semée de miroirs comme le paon ; et quelques naturalistes, s'en tenant à ce premier coup d'œil, l'ont admis dans le genre du faisan (3) : mais quoique, d'après ces rapports superficiels, M. Edwards ait cru pouvoir lui donner ou lui conserver le nom de faisan-paon, néanmoins, en y regardant de plus près, il a bien jugé qu'il ne pouvait appartenir au genre du faisan, 1° parce que les longues plumes de sa queue sont arrondies et non pointues par le bout ; 2° parce qu'elles sont droites dans toute leur longueur, et non recourbées en bas; 3° parce

(1) Temminck en a fait un genre sous le nom de *polyplectron*. Viellot a changé ce nom en celui de *diplectron*. L. 1825.

(2) Edwards, Hist. nat. of Birds, planches 67 et 69.

(3) Klein, Ordo Avium, pag. 114.—Brisson, Ornithologia, tom. I, pag. 291, genre 7, espèce 9.

qu'elles ne font pas la gouttière renversée par le renversement de leurs barbes, comme dans le faisan; 4° enfin, parce qu'en marchant il ne recourbe point sa queue en haut comme cet oiseau.

Mais il appartient encore bien moins à l'espèce du paon, dont il diffère non-seulement par le port de la queue, par la configuration et le nombre des pennes dont elle est composée, mais encore par les proportions de sa forme extérieure, par la grosseur de la tête et du cou, et en ce qu'il ne redresse et n'épanouit point sa queue comme le paon (1), qu'il n'a au lieu d'aigrette qu'une espèce de huppe plate, formée par les plumes du sommet de la tête qui se relèvent, et dont la pointe revient un peu en avant: enfin, le mâle diffère du coq-paon et du coq-faisan par un double éperon qu'il a à chaque pied; caractère presque unique, d'après lequel je lui ai donné le nom d'*Éperonnier*.

Ces différences extérieures, qui certainement en supposent beaucoup d'autres plus cachées, paraîtront assez considérables à tout homme de sens, et qui ne sera préoccupé d'aucune méthode, pour exclure l'éperonnier du nombre des paons et des

(1) M. Edwards ne dit point que cet oiseau fasse la roue; et de cela seul je me crois en droit de conclure qu'il ne la fait point: un fait aussi considérable n'aurait pu échapper à M. Edwards; et, s'il l'eût observé, il ne l'aurait point omis.

faisans, encore qu'il ait comme eux les doigts séparés, les pieds nus, les jambes revêtues de plumes jusqu'au talon; le bec en cône courbé, la queue longue et la tête sans crête ni membrane. A la vérité, je sais tel méthodiste qui ne pourrait sans inconséquence ne pas le reconnaître pour un paon ou pour un faisan, puisqu'il a tous les attributs par lequel ce genre est caractérisé dans sa méthode; mais aussi, un naturaliste sans méthode et sans préjugé ne pourra le reconnaître pour le paon de la nature: et que s'ensuivra-t-il de là, sinon que l'ordre de la nature est bien loin de la méthode du naturaliste?

En vain me dira-t-on que, puisque l'oiseau dont il s'agit ici a les principaux caractères du genre du faisan, les petites variétés par lesquelles il en diffère ne doivent point empêcher qu'on ne le rapporte à ce genre; car je demanderai toujours: Qui donc ose se croire en droit de déterminer ces caractères principaux; de décider, par exemple, que l'attribut négatif de n'avoir ni crête ni membrane soit plus essentiel que celui d'avoir la tête de telle ou telle forme, de telle ou telle grosseur, et de prononcer que tous les oiseaux qui se ressemblent par des caractères choisis arbitrairement doivent aussi se ressembler dans leurs véritables propriétés?

Au reste, en refusant à l'éperonnier le nom de paon de la Chine, je ne fais que me conformer aux témoignages des voyageurs qui assurent

que dans ce vaste pays on ne voit de paons que ceux qu'on y apporte des autres contrées (1).

L'éperonnier a l'iris des yeux jaune, ainsi que l'espace entre la base du bec, l'œil et le bec supérieur rouge, l'inférieur brun foncé et les pieds d'un brun sale : son plumage est d'une beauté admirable. La queue est, comme je l'ai dit, semée de miroirs ou de taches brillantes, de forme ovale, et d'une belle couleur de pourpre avec des reflets bleus, verts et or; ces miroirs font d'autant plus d'effet qu'ils sont terminés et détachés du fond par un double cercle, l'un noir et l'autre orangé obscur : chaque penne de la queue a deux de ces miroirs accolés l'un à l'autre, la tige entre deux; et malgré cela, comme cette queue a infiniment moins de plumes que celle du paon, elle est beaucoup moins chargée de miroirs; mais en récompense, l'éperonnier en a une très-grande quantité sur le dos et sur les ailes, où le paon n'en a point du tout : ces miroirs des ailes sont ronds; et comme le fond du plumage est brun, on croirait voir une belle peau de martre zibeline enrichie de saphirs, d'opales, d'émeraudes et de topazes.

Les plus grandes pennes de l'aile n'ont point de miroirs, toutes les autres en ont chacune un; et quel qu'en soit l'éclat, leurs couleurs, soit dans les ailes, soit dans la queue, ne pénètrent point

(1) Navarette, Description de la Chine, pages 40 et 42.

jusqu'à l'autre surface de la penne, dont le dessous est d'un sombre uniforme.

Le mâle surpasse en grosseur le faisan ordinaire; la femelle est d'un tiers plus petite que le mâle, et paraît plus leste et plus éveillée; elle a, comme lui, l'iris jaune, mais point de rouge dans le bec, et la queue beaucoup plus petite : quoique ses couleurs approchent plus de celles du mâle que dans l'espèce des paons et des faisans, cependant elles sont plus mattes, plus éteintes, et n'ont point ce lustre, ce jeu, ces ondulations de lumière, qui font un si bel effet dans les miroirs du mâle (1).

Cet oiseau était vivant à Londres, l'année dernière, d'où M. le chevalier Codrington en a envoyé des dessins coloriés à M. Daubenton le jeune, d'après lesquels nous avons fait graver et enluminer les planches n°s 492 et 493, dont le premier représente le mâle, et le second la femelle de cet oiseau (2).

(1) Voyez Edwards, planches 67 et 69.

(2) Voir les oiseaux de Buffon, 10e vol. in-4°.

LES HOCCOS.

Tous les oiseaux que l'on désigne ordinairement sous cette dénomination prise dans une acception générique, sont étrangers à l'Europe, et appartiennent aux pays chauds de l'Amérique : les divers noms que les différentes tribus de sauvages leur ont donnés, chacune en son jargon, n'ont pas moins contribué à en enfler la liste que les phrases multipliées de nos nomenclateurs; et je vais tâcher, autant que la disette d'observations me le permettra, de réduire ces espèces nominales aux espèces réelles.

I.

LE HOCCO

PROPREMENT DIT.

Le hocco de la Guiane; Brisson. — *Crax Alector;* Linn.

Je comprends sous cette espèce non seulement le mitou et le mitou-poranga de Marcgrave, que cet auteur regarde en effet comme étant de la même espèce (1); le coq-indien de MM. de

(1) Marcgrave, Historia naturalis Brasiliensis, lib. 5, cap. 3, p 195



P. Oudart del. Lithog: de C. Motte. Meunier direxit.

1 Le Hocco mâle. 2 Le Pauxi.

l'Académie (1) et de plusieurs autres (2), le mutou ou moytou de Laët (3) et de Léry (4), le temocholli des Mexicains, et leur tepetototl ou oiseau de montagne (5), le quirizao ou curasso de la Jamaïque (6), le pocs de Frisch (7), le hocco de Cayenne de M. Barrère (8), le hocco de la Guiane ou douzième faisan de M. Brisson (9); mais j'y rapporte encore comme variétés le hocco du Brésil ou onzième faisan (10) de M. Brisson (11), son hocco de Curassou (12) qui est son treizième faisan (13), le hocco du Pérou (14) et même la poule rouge du Pérou d'Albin (15), le coxolissi de Fer-

---

(1) Mémoires de l'Académie royale des Sciences, tome III, partie I, page 221.

(2) Longolius, Dialogus de Avibus. — Gesner, de Avibus, lib. 3. — Aldrovande, Ornitholog. lib. 14, cap. 40, etc.

(3) Laët, Novus orbis, pag. 615.

(4) Lery, Voyage au Bresil, page 173.

(5) Voyez Fernandez, Hist. Avi. nov. Hisp. cap. 101 pag. 35.

(6) Histoire naturelle de la Jamaïque, par le chevalier Hans Sloanc, page 302.

(7) Frisch, planche 121.

(8) Barrère, Ornithologiæ specimen, pag. 82 et 83; et France Équinoxiale, page 140.

(9) Brisson, Ornithologie, tome I, page 298.

(10) Crax alector var. mitu; Linn. L. 1825.

(11) Brisson, Ornithol. tom. I, pag. 296.

(12) Ibidem, pag. 300.

(13) Crax globicera; Linn. L. 1825.

(14) Crax alector, var. rubra. Linn. L. 1825.

(15) Albin, Hist. nat. des Oiseaux, tome III, planche 40. « Elle est « de la même grandeur et figure que la poule de Carassou (tome II, planches 31 et 32), et paraît être de la même espèce: » c'est ainsi que parle Albin, qui a eu l'avantage de dessiner ces deux oiseaux vivants.

nandez (1), et le seizième faisan de M. Brisson (2). Je me fonde sur ce que cette multitude de noms désigne des oiseaux qui ont beaucoup de qualités communes, et qui ne diffèrent entre eux que par la distribution des couleurs, par quelque diversité dans la forme et les accessoires du bec, et par d'autres accidents qui peuvent varier dans la même espèce à raison de l'âge, du sexe, du climat, et surtout dans une espèce aussi facile à apprivoiser que celle-ci, qui même l'a été en plusieurs cantons, et qui par conséquent doit participer aux variétés auxquelles les oiseaux domestiques sont si sujets (3).

MM. de l'Académie avaient ouï dire que leur coq indien avait été apporté d'Afrique, où il s'appelait *ano* (4) : mais comme Marcgrave et plusieurs autres observateurs nous apprennent que c'est un oiseau du Brésil, et que d'ailleurs on voit clairement, en comparant les descriptions et les figures les plus exactes, qu'il a les ailes courtes et le vol pesant, il est difficile de se persuader qu'il ait pu traverser d'un seul vol la vaste étendue des mers qui séparent les côtes d'Afrique de celles du Brésil; et il paraît beaucoup plus naturel de supposer que les sujets observés par MM. de l'Académie,

(1) Fernandez, Hist. Avium, cap. 40, pag. 23.

(2) Brisson, Ornithologie, tome I, page 305.

(3) Le Chevalier Hans Sloane dit précisément que leur plumage varie de différentes manières, comme celui de notre volaille ordinaire, tome II, page 302, planche 260.

(4) Mémoires de l'Académie, tome III, partie I, page 223.

s'ils étaient réellement venus d'Afrique, y avaient été portés précédemment du Brésil ou de quelque autre contrée du nouveau monde. On peut juger d'après les mêmes raisons si la dénomination de coq de Perse, employée par Jonston, est applicable à l'oiseau dont il s'agit ici (1).

Le hocco approche de la grosseur du dindon : l'un de ses plus remarquables attributs, c'est une huppe noire, et quelquefois noire et blanche, haute de deux à trois pouces, qui s'étend depuis l'origine du bec jusque derrière la tête, et que l'oiseau peut coucher en arrière et relever à son gré, selon qu'il est affecté différemment : cette huppe est composée de plumes étroites et comme étagées, un peu inclinées en arrière, mais dont la pointe revient et se courbe en avant. Parmi ces plumes MM. de l'Académie en ont remarqué plusieurs dont les barbes étaient renfermées jusqu'à la moitié de la longueur de la côte, dans une espèce d'étui membraneux (2).

La couleur dominante du plumage est le noir, qui, le plus souvent, est pur et comme velouté sur la tête et sur le cou, et quelquefois semé de mouchetures blanches ; sur le reste du corps il a des reflets verdâtres, et dans quelques sujets il se change en marron foncé, comme celui de la planche enluminée n° 125. L'oiseau représenté dans

(1) Jonston l'appelle coq de Perse, disent MM. de l'Académie, tome III, partie I, page 223.

(2) Mémoires de l'Académie, tome III, partie I, page 221.

cette planche n'a point du tout de blanc sous le ventre ni dans la queue, au lieu que celui de la planche n° 86 en a sous le ventre et au bout de la queue; enfin, d'autres en ont sous le ventre et point à la queue, et d'autres en ont à la queue et point sous le ventre; et il faut se souvenir que ces couleurs sont sujettes à varier, soit dans leurs teintes, soit dans leur distribution selon la différence du sexe.

Le bec a la forme de celui des gallinacés, mais il est un peu plus fort : dans les uns, il est couleur de chair et blanchâtre vers la pointe, comme dans le hocco du Brésil de M. Brisson; dans les autres le bout du bec supérieur est échancré des deux côtés, ce qui le fait paraître comme armé de trois pointes, la principale au milieu, et les deux latérales formées par les deux échancrures un peu reculées en arrière, comme dans l'un des coqs indiens de MM. de l'Académie (1); dans d'autres il est recouvert à sa base d'une peau jaune, où sont placées les ouvertures des narines comme dans le hocco de la Guiane de M. Brisson (2); dans d'autres cette peau jaune, se prolongeant des deux côtés de la tête, va former autour des yeux un cercle de même couleur, comme dans le mitou-poranga de Marcgrave (3); dans d'autres, cette

(1) Mémoires de l'Académie, tome III, partie I, page 225; et dans la figure (c) de la planche 34.

(2) Brisson, Ornithologie, page 298.

(3) Marcgrave, Historia Avium Brasil. pag. 195.

peau se renfle sur la base du bec supérieur en une espèce de tubercule ou de bouton arrondi assez dur, et gros comme une petite noix. On croit communément que les femelles n'ont point ce bouton, et M. Edwards ajoute qu'il ne vient aux mâles qu'après la première année (1); ce qui me paraît d'autant plus vraisemblable que Fernandez a observé dans son tepetototl une espèce de tumeur sur le bec, laquelle n'était sans doute autre chose que ce même tubercule qui commençait à se former (2). Quelques individus, comme le mitou de Marcgrave, ont une peau blanche derrière l'oreille comme les poules communes; les pieds ressembleraient pour la forme à ceux des gallinacés s'ils avaient l'éperon, et s'ils n'étaient pas un peu plus gros à proportion : du reste, ils varient pour la couleur depuis le brun noirâtre jusqu'au couleur de chair (3).

Quelques naturalistes ont voulu rapporter le hocco au genre du dindon; mais il est facile, d'après la description ci-dessus, et d'après nos planches enluminées, de recueillir les différences nombreuses et tranchées qui séparent ces deux espèces; le dindon a la tête petite et sans plumes ainsi que le haut du cou, le bec surmonté d'une caroncule conique et musculeuse, capable d'extension et de

---

(1) Voyez Edwards, Hist. naturelle des Oiseaux rares, planche 295.

(2) Fernandez, Hist. Avi. nov. Hispaniæ, cap. 101, pag. 35.

(3) Voyez la planche 295 d'Edwards.

contraction, les pieds armés d'éperons, et il relève les plumes de sa queue en faisant la roue, etc.; au lieu que le hocco a la tête grosse, le cou renfoncé, l'un et l'autre garnis de plumes; sur le bec un tubercule rond, dur et presque osseux, et sur le sommet de la tête une huppe mobile qui paraît propre à cet oiseau, qu'il baisse et redresse à son gré; mais personne n'a jamais dit qu'il relevât les pennes de la queue en faisant la roue.

Ajoutez à ces différences qui sont toutes extérieures, les différences plus profondes et tout aussi nombreuses que nous décrouvre la dissection.

Le canal intestinal du hocco est beaucoup plus long, et les deux *cœcums* beaucoup plus courts que dans le dindon : son jabot est aussi beaucoup moins ample, n'ayant que quatre pouces de tour; au lieu que j'ai vu tirer du jabot d'un dindon, qui ne paraissait avoir rien de singulier dans sa conformation, ce qu'il fallait d'avoine pour remplir une demi-pinte de Paris. Outre cela, dans le hocco, la substance charnue du gésier est le plus souvent fort mince, et sa membrane interne, au contraire, fort épaisse et dure au point d'être cassante; enfin, la trachée-artère se dilate et se replie sur elle-même, plus ou moins, vers le milieu de la fourchette (1), comme dans quelques oiseaux

(1) Voyez Mémoires de l'Académie, tome III, page 226 et suivantes.

aquatiques, toutes choses fort différentes de ce qui se voit dans le dindon.

Mais, si le hocco n'est point un dindon, les nomenclateurs modernes étaient encore moins fondés à en faire un faisan ; car, outre les différences qu'il est facile de remarquer tant au dehors qu'au dedans, d'après ce que je viens de dire, j'en vois une décisive dans le naturel de ces animaux : le faisan est toujours sauvage, et quoique élevé de jeunesse, quoique toujours bien traité, bien nourri, il ne peut jamais se faire à la domesticité ; ce n'est point un domestique, c'est un prisonnier toujours inquiet, toujours cherchant les moyens d'échapper, et qui maltraite même ses compagnons d'esclavage, sans jamais faire aucune société avec eux. Que s'il recouvre sa liberté, et qu'il soit rendu à l'état de sauvage pour lequel il semble être fait, rien n'est encore plus défiant et plus ombrageux; tout objet nouveau lui est suspect: le moindre bruit l'effraie; le moindre mouvement l'inquiète ; l'ombre d'une branche agitée suffit pour lui faire prendre sa volée, tant il est attentif à sa conservation. Au contraire, le hocco est un oiseau paisible, sans défiance, et même stupide, qui ne voit point le danger, ou du moins qui ne fait rien pour l'éviter ; il semble s'oublier lui-même, et s'intéresser à peine à sa propre existence. M. Aublet en a tué jusqu'à neuf de la même bande, avec le même

fusil, qu'il rechargea autant de fois qu'il fut nécessaire ; ils eurent cette patience. On conçoit bien qu'un pareil oiseau est sociable, qu'il s'accommode sans peine avec les autres oiseaux domestiques, et qu'il s'apprivoise aisément. Quoique apprivoisé, il s'écarte pendant le jour, et va même fort loin ; mais il revient toujours pour coucher, à ce que m'assure le même M. Aublet; il devient même familier au point de heurter à la porte avec son bec pour se faire ouvrir, de tirer les domestiques par l'habit lorsqu'ils l'oublient, de suivre son maître partout; et, s'il en est empêché, de l'attendre avec inquiétude, et de lui donner à son retour des marques de la joie la plus vive (1).

Il est difficile d'imaginer des mœurs plus opposées; et je doute qu'aucun naturaliste, et même qu'aucun nomenclateur, s'il les eût connus, eût entrepris de ranger ces deux oiseaux sous un même genre.

Le hocco se tient volontiers sur les montagnes, si l'on s'en rapporte à la signification de son nom mexicain *tepetotolt,* qui veut dire oiseau de montagne (2). On le nourrit, dans la volière, de pain, de pâtée et autres choses semblables (3) ; dans l'état de sauvage, les fruits sont le fonds de sa

(1) Fernandez, Hist. Avi. nov. Hispaniæ, cap. 101.

(2) Idem, ibidem.

(3) Ibidem.

subsistance. Il aime à se percher sur les arbres, surtout pour y passer la nuit. Il vole pesamment, comme je l'ai remarqué plus haut; mais il a la démarche fière (1). Sa chair est blanche, un peu sèche; cependant, lorsqu'elle est gardée suffisamment, c'est un fort bon manger (2).

Le chevalier Hans Sloane dit, en parlant de cet oiseau, que sa queue n'a que deux pouces de long (3); sur quoi M. Edwards le relève, et prétend, qu'en disant dix pouces au lieu de deux, M. Hans Sloane aurait plus approché du vrai (4): mais je crois cette censure trop générale et trop absolue; car je vois Aldrovande qui, d'après le portrait d'un oiseau de cette espèce, assure qu'il n'a point de queue (5); et de l'autre, M. Barrère qui rapporte, d'après ses propres observations faites sur les lieux, que la femelle de son hocco des Amazones, qui est le hocco de Curassou de M. Brisson, a la queue très-peu longue (6); d'où il s'ensuivrait que ce que le chevalier Hans Sloane dit trop généralement du hocco doit être restreint à la seule femelle, du moins dans certaines races.

(1) Voyez Barrère, France Équinoxiale, page 139.
(2) Fernandez, Marcgrave, et les autres.
(3) Hans Sloane, Hist. nat. de la Jamaïque, tome II, page 302.
(4) Edwards, Glanures, page 182.
(5) Aldrovande, Ornithologia, tom. II, pag. 332.
(6) Barrère, Novum Ornithol. specimen, pag. 82.

2.

LE PAUXI OU LE PIERRE.

Le hocco du Mexique; *Crax pauxi*, Linn. Genre ourax de Cuvier.

Nous avons fait représenter cet oiseau dans nos planches enluminées, n° 78, sous le nom de *Pierre de Cayenne;* et c'est en effet le nom qu'il portait à la ménagerie du Roi, où nous l'avons fait dessiner d'après le vivant: mais, comme il porte dans son pays, qui est le Mexique, le nom de *pauxi*, selon Fernandez (1), nous avons cru devoir l'indiquer sous ces deux noms: c'est le quatorzième faisan de M. Brisson, qu'il appelle *hocco du Mexique*.

Cet oiseau ressemble, à plusieurs égards, au hocco précédent; mais il en diffère aussi en plusieurs points: il n'a point, comme lui, la tête surmontée d'une huppe; le tubercule qu'il a sur le bec est plus gros, fait en forme de poire et de couleur bleue. Fernandez dit que ce tubercule a la dureté de la pierre, et je soupçonne que c'est de là qu'est venu au pauxi le nom d'oiseau à pierre, ensuite celui de pierre; comme il a pris le nom de *cusco* ou de *cushew bird*, et celui de *poule numidique*, de ce même tubercule, à qui les uns ont trouvé de la ressemblance avec la

(1) Fernandez, Hist. Avi. nov. Hispaniæ, cap. 222.

noix d'Amérique appelée *cusco* ou *cushew* (1), et d'autres avec le casque de la peintade (2).

Quoi qu'il en soit, ce ne sont pas là les seules différences qui distinguent le pauxi des hoccos précédents: il est plus petit de taille; son bec est plus fort, plus courbé et presque autant que celui d'un perroquet; d'ailleurs, il nous est beaucoup plus rarement apporté que le hocco. M. Edwards, qui a vu ce dernier dans presque toutes les ménageries, n'a jamais rencontré qu'un seul cusco ou pauxi dans le cours de ses recherches (3).

Le beau noir de son plumage a des reflets bleus et couleur de pourpre, qui ne paraissent ni ne pourraient guère paraître dans la figure.

Cet oiseau se perche sur les arbres; mais il pond à terre comme les faisans, mène ses petits et les rappelle de même: les petits vivent d'abord d'insectes, et ensuite, quands ils sont grands, de fruits, de grains et de tout ce qui convient à la volaille (4).

Le pauxi est aussi doux, et si l'on veut aussi stupide que les autres hoccos; car il se laissera tirer jusqu'à six coups de fusil sans se sauver: avec cela il ne se laisse ni prendre ni toucher, selon Fernandez (5); et M. Aublet m'assure qu'il

(1) Voyez Edwards, planche 295.

(2) Voyez Aldrovande, Ornithologia, tom. II, pag. 234.

(3) Voyez Edwards, Histoire naturelle des Oiseaux rares, pl. 295.

(4) M. Aublet. — Fernandez, page 56.

(5) Fernandez, ibidem.

ne se trouve que dans les lieux inhabités: c'est probablement l'une des causes de sa rareté en Europe.

M. Brisson dit que la femelle ne diffère du mâle que par les couleurs, ayant du brun partout où celui-ci a du noir, et qu'elle lui est semblable dans tout le reste (1). Mais Aldrovande, en reconnaissant que le fond de son plumage est brun, remarque qu'elle a du cendré aux ailes et au cou, le bec moins crochu et point de queue (2); ce qui serait un trait de conformité avec le hocco des Amazones de Barrère, dont la femelle, comme nous l'avons vu, a la queue beaucoup moins longue que le mâle (3): et ce ne sont pas les seuls oiseaux d'Amérique qui n'aient point de queue; il y a même tel canton de ce continent où les poules transportées d'Europe ne peuvent vivre long-temps sans perdre leur queue et même leur croupion, comme nous l'avons vu dans l'histoire du coq.

3.

L'HOAZIN.

LE HOCCO BRUN DU MEXIQUE; Brisson. — *Phasianus cristatus*; Linn.

Cet oiseau est représenté dans nos planches enluminées, nº 337, sous le nom de *Faisan huppé*

(1) Brisson, Ornithologie, tome I, page 303.

(2) Voyez Aldrovande, Ornithologia, tom. II, pag. 334.

(3) Barrère, Novum Ornithologiæ specimen, pag. 82.

de Cayenne; du moins il n'en diffère que très-peu, comme on peut en juger en comparant notre *planche* 337 à la description de Hernandez.

Selon cet auteur, l'hoazin n'est pas tout-à-fait aussi gros qu'une poule d'Inde; il a le bec courbé, la poitrine d'un blanc-jaunâtre, les ailes et la queue marquées de taches ou raies blanches à un pouce de distance les unes des autres; le dos, le dessus du cou, les côtés de la tête, d'un fauve-brun; les pieds de couleur obscure. Il porte une huppe composée de plumes blanchâtres d'un côté, et noires de l'autre; cette huppe est plus haute et d'une autre forme que celle des hoccos, et il ne paraît pas qu'il puisse la baisser et la relever à son gré : il a aussi la tête plus petite et le cou plus grêle.

Sa voix est très-forte, et c'est moins un cri qu'un hurlement. On dit qu'il prononce son nom, apparemment d'un ton lugubre et effrayant : il n'en fallait pas davantage pour le faire passer, chez des peuples grossiers, pour un oiseau de mauvais augure; et, comme partout on suppose beaucoup de puissance à ce que l'on craint, ces mêmes peuples ont cru trouver en lui des remèdes aux maladies les plus graves : mais on ne dit pas qu'ils s'en nourrissent; ils s'en abstiennent en effet, peut-être par une suite de cette même crainte, ou par répugnance, fondée sur ce qu'il fait sa pâture ordinaire de serpents : il se tient communément dans les grandes forêts, perché sur les arbres le

long des eaux, pour guetter et surprendre ces reptiles. Il se trouve dans les contrées les plus chaudes du Mexique: Hernandez ajoute qu'il paraît en automne; ce qui ferait soupçonner que c'est un oiseau de passage (1).

M. Aublet m'assure que cet oiseau, qu'il a reconnu facilement sur notre planche nº 333, s'apprivoise; qu'on en voit par fois de domestiques chez les Indiens, et que les Français les appellent des paons : ils nourrissent leurs petits de fourmis, de vers et d'autres insectes.

4.

L'YACOU.

Le dindon du Brésil; Brisson. — *Penelope cristata;* Linn.

Cet oiseau s'est nommé lui-même; car son cri, selon Marcgrave, est *yacou*, d'où lui est venu le nom d'*iacupema :* pour moi j'ai préféré celui d'yacou, comme plus propre à le faire reconnaître toutes les fois qu'on pourra le voir et l'entendre.

Marcgrave est le premier qui ait parlé de cet

(1) Voyez Hernandez, lib. 9, cap. 320.

Fernandez parle d'un autre oiseau auquel il donne le nom d'*hoazin*, quoique par son récit même il soit très-différent de celui dont nous venons de parler: car, outre qu'il est plus petit, son chant est fort agréable, et ressemble quelquefois à l'éclat de rire d'un homme, et même à un rire moqueur; et l'on mange sa chair, quoiqu'elle ne soit ni tendre

oiseau (1). Quelques naturalistes, d'après lui, l'ont mis au nombre des faisans (2); et d'autres, tels que MM. Brisson (3) et Edwards (4), l'ont rangé parmi les dindons ; mais il n'est ni l'un ni l'autre: il n'est point un dindon, quoiqu'il ait une peau rouge sous le cou; car il en diffère à beaucoup d'autres égards, et par sa taille, qui est à peine égale à celle d'une poule ordinaire, et par sa tête, qui est en partie revêtue de plumes, et par sa huppe, qui approche beaucoup plus de celle des hoccos que de celle du dindon huppé, et par ses pieds, qui n'ont point d'éperons : d'ailleurs, on ne lui voit pas au bas du cou ce bouquet de crins durs, ni sur le bec cette caroncule musculeuse qu'a le coq-d'Inde, et il ne fait point la roue en relevant les plumes de sa queue : d'autre part, il n'est point un faisan ; car il a le bec grêle et allongé, la huppe des hoccos, le cou menu, une membrane charnue sous la gorge, les pennes de

---

ni de bon goût. Au reste, c'est un oiseau qui ne s'apprivoise point Voyez Historia avium novæ Hispaniæ, cap. 61, p. 27.

Je retrouverais bien plutôt l'hoazin dans un autre oiseau dont parle le même auteur au chapitre 223, page 57, à la suite du pauxi; voici ses termes: *Alia avis pauxi annectenda . . . . . Ciconiæ magnitudine, colore cinereo, cristâ octo uncias longâ et multis aggeratâ plumis . . . in amplitudinem orbicularum præcipuè circa summum dilatatis.* Voilà bien la huppe de l'hoazin, et sa taille.

(1) Voyez Marcgrave, Hist. Avium Brasil., lib. 5, cap. 5, page 198.

(2) Klein, Ordo Avium, pag. 114, n° 2. — Ray, Synops. Avi. pag. 56, etc.

(3) Brisson, Ornithologie, tome I, page 162.

(4) Edwards, Hist. nat. des Oiseaux rares, planche 13.

la queue toutes égales, et le naturel doux et tranquille, tous attributs par lesquels il diffère des faisans; et il diffère par son cri du faisan et du dindon. Mais que sera-t-il donc ? il sera un yacou, qui aura quelques rapports avec le dindon (la membrane charnue sous la gorge, et la queue composée de pennes toutes égales); avec les faisans (l'œil entouré d'une peau noire, les ailes courtes et la queue longue); avec les hoccos (cette longue queue, la huppe et le naturel doux); mais qui s'éloignera de tous par des différences assez caractérisées et en assez grand nombre pour constituer une espèce à part, et empêcher qu'on ne puisse le confondre avec aucun autre oiseau.

On ne peut douter que le *guan* ou le *quan* de M. Edwards (*planche* 13), ainsi appelé, selon lui, dans les Indes occidentales, apparemment par quelque autre tribu de sauvages, ne soit au moins une variété dans l'espèce de notre yacou, dont il ne diffère que par ce qu'il est moins haut monté (1), et que ses yeux sont d'une autre couleur (2); mais on sait que ces petites différences peuvent avoir lieu dans la même espèce, et surtout parmi les races diverses d'une espèce apprivoisée.

Le noir mêlé de brun est la couleur principale

---

(1) Marcgrave dit positivement *crura longa*, à l'endroit cité.

(2) Oculi nigrescentes, dit Marcgrave ; Of a dark dirty orange colour, dit M. Edwards.

du plumage, avec différents reflets et quelques mouchetures blanches sur le cou, la poitrine, le ventre, etc.; les pieds sont d'un rouge assez vif.

La chair de l'yacou est bonne à manger; tout ce que l'on sait de ses autres propriétés se trouve indiqué dans l'exposé que j'ai fait au commencement de cet article, des différences qui le distinguent des oiseaux auxquels on a voulu le comparer.

M. Ray le regarde comme étant de la même espèce que le coxolitli de Fernandez (1); cependant celui-ci est beaucoup plus gros, et il n'a point sous la gorge cette membrane charnue qui caractérise l'yacou : c'est pourquoi je l'ai laissé avec les hoccos proprement dits.

5.

LE MARAIL.

Penelope Marail; Linn.

Les auteurs ne nous disent rien de la femelle de l'yacou, excepté M. Edwards, qui conjecture qu'elle n'a point de huppe (2). D'après cette indication unique, et d'après la comparaison des figures les plus exactes, et des oiseaux eux-mêmes conservés, je soupçonne que celui que nous avons

(1) Voyez Ray, Synopsis Avium, pag. 57.

(2) Edwards, Hist. nat. des Oiseaux rares, page 13.

fait représenter sous le nom de *faisan verdâtre de Cayenne*, et qu'on appelle communément *marail* dans cette île, pourrait être la femelle, ou du moins une variété de l'espèce de l'yacou; car j'y retrouve plusieurs rapports marqués avec le guan de M. Edwards (*planche* 13), dans la grosseur, la couleur du plumage, la forme totale, à la huppe près, que la femelle ne doit point avoir; dans le port du corps, la longueur de la queue, le cercle de peau rousse autour des yeux (1), l'espace rouge et nu sous la gorge, la conformation des pieds et du bec, etc. J'avoue que j'y ai aussi aperçu quelques différences; les pennes de la queue sont en tuyaux d'orgue, comme dans le faisan, et non point toutes égales, comme dans le guan d'Edwards, et les ouvertures des narines ne sont pas si près de l'origine du bec. Mais on ne serait pas embarrassé de citer nombre d'espèces où la femelle diffère encore plus du mâle, et où il y a des variétés encore plus éloignées les unes des autres.

M. Aublet, qui a vu cet oiseau dans son pays natal, m'assure qu'il s'apprivoise très-aisément, et que sa chair est délicate et meilleure que celle du faisan, en ce qu'elle est plus succulente. Il ajoute que c'est un véritable dindon; mais seulement plus petit que celui qui s'est naturalisé en Europe; et c'est un trait de conformité de plus

(1) Cette peau nue est bleue dans l'yacou, et rouge dans le marail; mais nous avons déjà observé la même variation de couleur d'un sexe à l'autre dans les membranes charnues de la peintade.

qu'il a avec l'yacou, d'avoir été pris pour un dindon.

Cet oiseau se trouve non seulement à Cayenne, mais encore dans les pays qu'arrose la rivière des Amazones, du moins à en juger par l'identité de nom; car M. Barrère parle d'un marail des Amazones, comme d'un oiseau dont le plumage est noir, le bec vert, et qui n'a point de queue (1). Nous avons déja vu dans l'histoire du hocco proprement dit, et du pierre de Cayenne, qu'il y avait dans ces espèces des individus sans queue, qu'on avait pris pour des femelles : cela serait-il vrai aussi des marails? Sur la plupart de ces oiseaux étrangers et si peu connus, on ne peut, si l'on est de bonne foi, parler qu'en hésitant et par conjecture.

6.

LE CARACARA. (2)

J'appelle ainsi, d'après son propre cri, ce bel oiseau des Antilles, dont le P. du Tertre a donné

---

(1) Phasianus, niger, aburus, viridi rostro. France Équin. page 139. *Nota*. Je crois que cet auteur a entendu par le mot latin barbare *aburus*, sans queue; ou qu'il aura écrit *aburus* au lieu de *abrutus*, qui, comme *erutus*, pourrait signifier *arrache*, *tronqué*.

(2) M. Cuvier pense que ce caracara, très-distinct d'un oiseau de proie qui porte le même nom, ne diffère point de l'agami; *psophia crepitans*, Linn. L. 1825.

la description (1). Si tous les oiseaux d'Amérique qui ont été pris pour des faisans doivent se rapporter aux hoccos, le caracara doit avoir place parmi ces derniers; car les Français des Antilles, et d'après eux le P. du Tertre, lui ont donné le nom de *faisan*. « Ce faisan, dit-il, est un fort bel « oiseau, gros comme un chapon (2), plus haut « monté, sur des pieds de paon: il a le cou beau- « coup plus long que celui d'un coq, et le bec et la « tête approchant de ceux du corbeau; il a toutes « les plumes du cou et du poitrail d'un beau bleu « luisant, et aussi agréable que les plumes des « paons, tout le dos est d'un gris-brun, et les ailes « et la queue, qu'il a assez courtes, sont noires.

« Quand cet oiseau est apprivoisé, il fait le maî- « tre dans la maison, et en chasse à coups de bec « les poules d'Inde et les poules communes, et les « tue quelquefois; il en veut même aux chiens « qu'il becque en traître..... J'en ai vu un..... « qui était ennemi mortel des nègres, et n'en « pouvait souffrir un seul dans la case qu'il ne « becquât par les jambes ou par les pieds jusqu'à « en faire sortir le sang ». Ceux qui en ont mangé m'ont assuré que sa chair est aussi bonne que celle des faisans de France.

---

(1) Le P. du Tertre, Histoire générale des Antilles, tome II, traité 5, §. 8.

(2) Comment le P. du Tertre, en parlant des oiseaux de cette grosseur, a-t-il pu les désigner sous le nom de certains petits oiseaux, comme il le fait à l'endroit cité, page 255 ?

Comment M. Ray a-t-il pu soupçonner qu'un tel oiseau fût l'oiseau de proie dont parle Marcgrave sous le même nom de caracara (1)? Il est vrai qu'il fait la guerre aux poules, mais c'est seulement lorsqu'il est apprivoisé, et pour les chasser, en un mot, comme il fait aux chiens et aux nègres : on reconnaît plutôt à cela le naturel jaloux d'un animal domestique qui ne souffre point ceux qui peuvent partager avec lui la faveur du maître, que les mœurs féroces d'un oiseau de proie qui se jette sur les autres oiseaux pour les déchirer et s'en nourrir : d'ailleurs, il n'est point ordinaire que la chair d'un oiseau de proie soit bonne à manger, comme l'est celle de notre caracara : enfin, il paraît que le caracara de Marcgrave a la queue et les ailes beaucoup plus longues à proportion que celui du P. du Tertre.

7.

LE CHACAMEL.

Penelope vociférans; Linn. — *Crax vociferans ;* Lath. (2).

Fernandez parle d'un oiseau qui est du même pays, et à peu près de la même grosseur que les

(1) Marcgrav. Hist. Avium Brasil. pag. 211.

(2) L'existence de cet oiseau est douteuse : Sonnini pense que ce pourrait être le falco vulturinus ou le rancana : mais, comme il n'a aucun des caractères des oiseaux de proie, nous croyons que c'est plutôt un gallinacé de la famille des alectors avec M. C. Dumont.

Lam. 1825.

précédents, et qui se nomme en langue mexicaine *Chachalacamelt*, d'où j'ai formé le nom de Chacamel, afin que du moins on puisse le prononcer. Sa principale propriété est d'avoir le cri comme la poule ordinaire, ou plutôt comme plusieurs poules; car il est, dit-on, si fort et si continuel, qu'un seul de ces oiseaux fait autant de bruit qu'une basse-cour entière; et c'est de là que lui vient son nom mexicain, qui signifie *oiseau criard*: il est brun sur le dos, blanc tirant au brun sous le ventre, et le bec et les pieds sont bleuâtres.

Le chacamel se tient ordinairement sur les montagnes, comme la plupart des hoccos, et y élève ses petits (1).

8.

LE PARRAKA ET L'HOITLALLOTL.

Phasianus Parraka; Linn., Lath. — *Phasianus Mexicanus;* Linn., Lath.

Autant qu'on peut en juger par les indications incomplètes de Fernandez et de Barrère, on peut, ce me semble, rapporter ici, 1° le parraka du dernier, qu'il appelle *faisan*, et dont il dit que les plumes de la tête sont de couleur fauve, et lui

(1) Voyez Fernandez, Hist. Avi. nov. Hispaniæ, cap. 41.

forment une espèce de huppe (1); 2° l'hoitlallotl ou oiseau long du premier (2), lequel habite les plus chaudes contrées du Mexique. Cet oiseau a la queue longue, les ailes courtes, et le vol pesant comme la plupart des précédents; mais il devance à la course les chevaux les plus vites. Il est moins grand que les hoccos, n'ayant que dix-huit pouces de longueur du bout du bec au bout de la queue: sa couleur générale est le blanc tirant au fauve; les environs de la queue ont du noir mêlé de quelques taches blanches; mais la queue elle-même est d'un vert changeant, et qui a des reflets à peu près comme les plumes du paon.

Au fond, ces oiseaux sont trop peu connus pour qu'on puisse les rapporter sûrement à leur véritable espèce : je ne les place ici que parce que le peu que l'on sait de leurs qualités les rapproche plus des oiseaux dont nous venons de parler que de tous les autres; c'est à l'observation à fixer leur véritable place : en attendant, je croirai avoir assez fait, si ce que j'en dis ici peut inspirer aux personnes qui se trouveront à portée, l'envie de les connaître mieux, et d'en donner une histoire plus complète.

---

(1) Barrère; Phasianus vertice fulvo, cirrato. France Équinoxiale, page 140.

(2) Fernandez, Hist. Avi. nov. Hispaniæ, cap. 52, pag. 25.

FIN DU TOME DEUXIÈME.

TABLE

DES ARTICLES CONTENUS DANS LE DEUXIÈME VOLUME.

HISTOIRE NATURELLE.

TABLE RAISONNÉE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE DEUXIÈME VOLUME DES OISEAUX.

HISTOIRE NATURELLE.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.